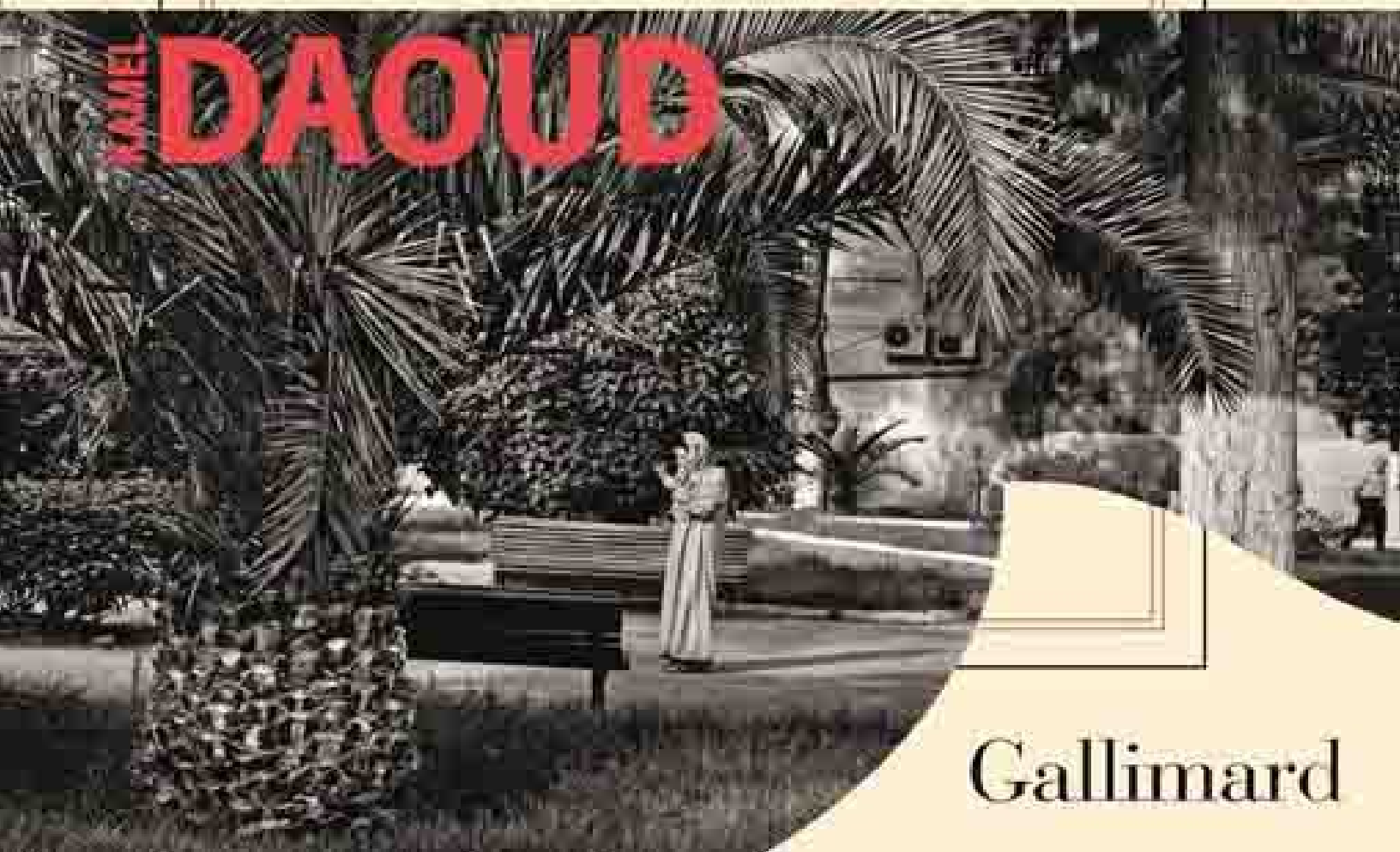


KAMEL DAOUD

# HOURIS

roman

KAMEL DAOUD



Gallimard

## KAMEL DAOUD

### Houris

« Je suis la véritable trace, le plus solide des indices attestant de tout ce que nous avons vécu en dix ans en Algérie. Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. »

Aube est une jeune Algérienne qui doit se souvenir de la guerre d'indépendance, qu'elle n'a pas vécue, et oublier la guerre civile des années 1990, qu'elle a elle-même traversée. Sa tragédie est marquée sur son corps : une cicatrice au cou et des cordes vocales détruites. Muette, elle rêve de retrouver sa voix.

Son histoire, elle ne peut la raconter qu'à la fille qu'elle porte dans son ventre. Mais a-t-elle le droit de garder cette enfant ? Peut-on donner la vie quand on vous l'a presque arrachée ? Dans un pays qui a voté des lois pour punir quiconque évoque la guerre civile, Aube décide de se rendre dans son village natal, où tout a débuté, et où les morts lui répondront peut-être.

Kamel Daoud, écrivain et journaliste, est notamment l'auteur de Meursault, contre-enquête (2014, Goncourt du premier roman).

KAMEL DAOUD

# HOURIS

roman



GALLIMARD

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>

À ma mère Yamina, ma langue secrète

Aux victimes oubliées de la guerre civile algérienne

À Amina Mekahli, la généreuse

Aux gens de Sciences Po Paris qui ont offert un toit à cet écrit

Et Pêût, portier-en-chef du monde d'En-bas,  
De répondre à la sainte Inanna :  
« Eh bien ! Qui es-tu, toi ?  
— Je suis la reine du Ciel,  
De là où le soleil se lève !  
— Si tu es la reine du Ciel,  
De là où le soleil se lève,  
Pourquoi être venue au Pays-sans-retour ?  
Pourquoi ton cœur t'a-t-il poussée  
Sur le chemin que nul ne rebrousse ? »

La Descente d'Ishtar (Inanna) aux Enfers

Art. 46. — Est puni d'un emprisonnement de trois (3) ans à cinq (5) ans et d'une amende de 250 000 DA à 500 000 DA, quiconque qui, par ses déclarations, écrits ou tout autre acte, utilise ou instrumentalise les blessures de la tragédie nationale, pour porter atteinte aux institutions de la République algérienne démocratique et populaire, fragiliser l'État, nuire à l'honorabilité de ses agents qui l'ont dignement servi, ou ternir l'image de l'Algérie sur le plan international.

Les poursuites pénales sont engagées d'office par le ministère public.

En cas de récidive, la peine prévue au présent article est portée au double.

La charte pour la paix et la réconciliation nationale

PREMIÈRE PARTIE  
LA VOIX

La nuit du 16 juin 2018, à Oran.

Le vois-tu ?

Je montre un grand sourire ininterrompu et je suis muette, ou presque. Pour me comprendre, on se penche vers moi très près comme pour partager un secret ou une nuit complice. Il faut s'habituer à mon souffle qui semble toujours être le dernier, à ma présence gênante au début. S'accrocher à mes yeux à la couleur rare, or et vert, comme le paradis. Tu vas presque croire, dans ton ignorance, qu'un homme invisible m'étouffe avec un foulard, mais tu ne dois pas paniquer. Dans la lumière, j'apparais comme une femme de taille élancée, exténuée, à peine vivante, et mon immense sourire figé ajoute au malaise de ceux qui me croisent. Ce sourire, illimité, large, presque dix-sept centimètres, n'a pas bougé depuis plus de vingt ans. Il est un peu plus bas que le bas de mon visage et étire mes mots, mes phrases. Parfois, je le cache avec un foulard coloré ; le tissu, je le choisis toujours onéreux et rare. Je relève mes cols.

Parlons, puisque l'occasion est inédite. Car, oui, tu es l'événement que je n'ai jamais imaginé. Il m'arrive du ciel, sur la tête, avec la précision d'une météorite sur le crâne d'un prophète affligé. Bavardons, sans nous arrêter. Si je me retiens, je devrai t'ôter la vie sans cérémonie, crûment, presque dans l'insouciance, comme un boucher qui bâillerait sur la carcasse d'un mouton. Je veux dire fendre le sac qui te contraint et où tu gigotes, et laisser filer le peu de vie que tu as fini par amasser. Tu n'es pas en vie d'ailleurs, médicalement, ni une morte du point de vue de Dieu. Quant à moi, peut-être que j'ai déjà tué une âme innocente. Peut-être pas avec les mains, mais avec les paupières, en fermant les yeux. Même Khadija, ma mère, l'ignore, elle qui veut rester, malgré mes vingt-six ans, à me regarder chaque jour comme si je venais de naître, pour la faire naître à son tour en lui montrant tendresse et obéissance.

Là, on se trouve dans ma chambre. Il fait nuit, dans le quartier de Miramar, à Oran. Une belle grosse ville située près de la Méditerranée, qui scintille dans l'obscurité comme un collier cassé. Il est 2 heures du matin et un homme hurle, une voiture de police file et des chiens jouent aux voleurs masqués. J' imagine, pour combler l'instant, des palmiers errants et la mer qui cherche encore par où pénétrer dans les rues. Ça me soulage parfois, ça me rend service d'être muette, ou presque, dans le monde de dehors. Les gens n'attendent pas de moi de longues phrases, ou des discussions avec des mensonges, ou des exagérations, ou des promesses. Même quand j'ai aimé, de temps à autre, je laissais mes yeux immenses, gris et vert, faire trébucher mes interlocuteurs. Mes grands yeux mordorés qui changent de couleur, moqueurs de leur effet sur les hommes qui en perdent les mots. Ils m'examinent, plongent dans mon regard oscillant, et toute langue devient insuffisante.

Écoute : dans la nuit, des navires marchands beuglent sur la mer disparue et je ne peux pas t'expliquer ce qui constitue la mer ni d'où vient le bateau qui l'ausculte avec sa grosse oreille métallique. Même avec mes mots, il y a des choses que je ne peux pas te rapporter, des nuances du monde de dehors. Il faudrait une longue vie pour te réciter les mille détails de cette scène et tu n'as pas ce délai. Que veux-tu que je te dise de plus pour que nous commençons à devenir familières ? Je te parle et le son de ma voix que tu entends n'est pas un son, à peine des feuilles de papier que l'on tourne. D'ailleurs, à quoi me servirait de définir la mer, les chiens, un navire et des palmiers, ou même mon visage esquissé dans l'ombre ? Les définitions sont pour les



vivants, pour se sentir rassuré. Pour toi, ce sont uniquement des tonalités derrière une paroi que tu grattes. Tu subsistes là, dans le noir, cachée par mes soins. Tu dois être au chaud là où tu te trouves, non ? Tu flottes, je crois, ou bien tu fais comme moi, tu te blottis, la corde doit légèrement te gêner, j'imagine. Tu es entravée. Je m'adresse à toi dans ma belle langue retentissante et muette, celle avec laquelle je me raconte des histoires depuis des années ou dont j'use quand je parle dans ma tête à mes ennemis, voisins, imams, à Dieu qui m'a volé des choses précieuses. C'est confusément la langue des films que j'ai aimés et qui m'ont bouleversée et noyée de larmes. La langue du rêve, des secrets, la langue de ce qui ne possède pas de langue.

En cette nuit d'été, je suis dans le noir comme toi, le ciel nocturne se ressent tiède et profond comme un oreiller et je n'arrive pas à dormir. Si tu savais ce qu'est le temps, je te dirais qu'il est 2 ou 3 heures du matin. En été, la nuit est courte dans notre ville et elle parvient à grand-peine à répandre ses étoiles que déjà, à l'aube, l'imam vient y mettre fin avec son cri pour appeler à la prière. Mais, de là où tu te trouves, tu ne peux pas voir, parce que tes yeux sont à peine formés. Moi, je distingue au moins ma chambre, ma rue, la mer et le navire qu'elle amène. Tu n'as pas non plus de sexe, mais je sais que tu es une petite fille, ma Hourri, tu m'apparais ainsi quand je ferme les paupières. Toi, tu viens du paradis je crois. De là où le temps ne passe pas et où l'on ne compte pas. L'horloge du climatiseur, sur le mur d'en face, indique aussi la température et sa lumière donne à presque chaque objet des ombres et des auras. Il y a la table de chevet, et mon bureau qui ne me sert à rien depuis que j'ai arrêté ma scolarité au collège à cause d'un zéro en histoire nationale algérienne. Mes chaussures que je ne range jamais, ainsi que le grand rideau aux flamants noirs emprisonnés dans les plis du tissu. Puis les persiennes. Je les ai mal fermées : le poteau près du café en face de chez nous étend ses lumières et veut venir examiner ma chambre comme un vagabond. C'est le poteau au milieu de la terrasse, celui qui se rouille au socle et montre son boîtier de fils électriques. Le café ? C'est le café Marhaba (« Bienvenue », je te le traduis dans ma langue intérieure). Tous ces commerces portent généralement le même nom dans tout le pays, comme les endroits dédiés aux martyrs de la guerre de libération algérienne et les grandes rues des villes. Il y a également ma coiffeuse et là, c'est mon miroir que j'ai fracassé hier. Pauvre miroir ! Réduit en mille morceaux, il est devenu comme ces gens qui veulent bafouiller beaucoup de choses à la fois, qui bégayent et s'emmêlent les mots, et qui finissent par se décomposer en fragments, se taillader les mains en sanglotant. Miroir foudroyé par mon impuissance à parler correctement. Je l'ai cassé, oui, hier, tu ne te souviens pas de ce bruit de sable qui t'est parvenu par mes oreilles, atténué par le ventre ? Je t'imagine, tu sais, moi aussi, là où tu es. Tu te présentes sans prénom, sans nom, sans rien qui te rattache à moi, sauf une corde, et du sang. Tu me devines comme une ombre, tu entrevois mon monde, ma chambre, cette ville qui t'est indifférente, et tu ignores ce que je veux vraiment. Nous ressemblons à ces terres étrangères qu'un séisme a fait se chevaucher. Tu nages à contre-courant, avec ton silence comme muscle, le premier jour de ta vie se confond encore avec le dernier, traversé par le torrent de mon discours. Comment une femme muette de vingt-six ans peut-elle parler autant, sans reprendre son souffle ? D'où lui vient cette envie irrésistible de tout raconter d'une traite comme une escamoteuse attrapée ?

Voici ma raison : je possède deux langues. L'une comme la nuit, l'autre comme un croissant. L'une mange dans le cœur de l'autre.

Et une bouche de poisson pour les pratiquer toutes les deux.

Et, pour mieux dessiner ma monstruosité à tes yeux, un sourire qui noue mes oreilles l'une à l'autre. C'est juste là, sur mon cou. Un fil de pêche retient mon cou à mon torse, m'empêchant de sombrer dans l'oubli, ou d'être suspendue comme une marchandise au marché de la Bastille (c'est un endroit où l'on fait ses courses à Oran). Trois ou quatre hommes l'ont déjà tâté, ce sourire immobile, avec leur index, pour comprendre d'où il provenait. Ma mère Khadija l'a longuement ausculté, soigné, surveillé, insensibilisé avec mille remèdes et mesuré presque chaque nuit pendant des années. Peut-être qu'il allait s'agrandir et me tuer, se répétait-elle, ou rapetisser et me rendre à la vie normale ? Parce qu'on n'en a jamais vu d'aussi large, d'aussi net, d'aussi éloigné du bonheur, d'aussi contraire à la joie. Je peux au moins te révéler mon prénom. Je le porte comme une

enseigne lumineuse dans la plus noire des nuits. Je m'appelle Aube. Fajr dans la langue extérieure, Aube dans la langue intérieure.

(Respire.)

Mes deux langues m'enserrent la gorge comme deux mains. La première est la langue qui danse dans ma tête comme un foulard, un fleuve cité dans le Coran, une seconde peau sous la peau. C'est avec elle que je te parle pour te renvoyer auprès des femmes du paradis, et te convaincre que venir au monde ne vaut pas la peine. Au lieu de tomber du ciel comme un mouton, restes-y, inaccessible aux hommes. Cette langue intérieure est composée de tous les mots qui ne jaillissent pas de ma bouche à cause de... à cause de... de ce que je vais te dire. Je ne cache rien, moi. Je n'ai pas honte de ce que je porte, à ma surface. Parce qu'elle me comprend, ma mère, Khadija, m'expliqua très tôt que les gens peuvent effacer partout leurs écrits sauf sur leur peau. « Et toi, tu es un livre », me jurait-elle. « Un véritable livre, le récit de ce qu'on ne doit pas oublier, un alphabet que seuls les ignorants ignorent », me répétait-elle sur mes lits d'hôpital, à l'époque où l'on tentait encore de réparer mes cordes vocales. « Quand ils croiront avoir tout nettoyé de leurs crimes, il y aura encore toi et tes yeux magnifiques. » Je suis la véritable trace, le plus solide des indices attestant de tout ce que nous avons vécu en dix ans en Algérie. Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. Ceux qui savent lire comprendront en croisant le scandale de mes yeux et la monstruosité de mon sourire. Ceux qui oublient volontairement auront peur de moi et de me regarder.

Dehors, je suis une muette. J'utilise à peine quelques mots pour parler. Mais ici, dans ma tête, entre toi et moi, des mots se proposent pour presque toutes les choses de ma mémoire. Face au monde de dehors, ma langue intérieure demeure une merveille de précision et d'histoires anciennes qui y traînent en attendant de se rejouer. Et avec elle, tout, ou presque, s'éclaire sans soleil, sauf l'endroit où tu te trouves. Vrai ! Cette langue intérieure s'illumine quand j'aime ou dans la colère ou dans le rire. L'insomnie surtout la fait gonfler comme une crue d'été. Il y a aussi dedans les voix des personnes que j'ai aimées, leur timbre ou leur ton, comme Souad ma maîtresse d'école quand j'avais cinq ans, qui faisait de mon « sourire » abominable un jouet moins acéré sur ma gorge. Je me souviens de cette femme qui m'aima et qui adorait décrire mes yeux pour me faire oublier mon « sourire ». Ses cheveux noirs possédaient une aura brillante et son visage, noyé dedans, me rappelait, j'ignore pourquoi, la lune, ou un miroir ou un mariage heureux. Sa beauté était la première lettre de l'alphabet de ma langue secrète. C'est te dire comme elle était belle, maîtresse Souad, mais je ne connaissais pas ce mot à cet âge, seulement l'effet sur les battements du cœur. J'aurais voulu être son reflet ! Je me souviens de mon envie de pleurer chaque fois qu'elle me regardait en m'aimant davantage que les autres écoliers. Je voulais alors lui demander pardon d'apparaître horrible avec ce « sourire ». Ma langue intérieure a commencé avec elle, je le jure devant tous les livres.

C'est aussi la langue où j'écris : elle va vite comme un serpent, elle chasse en zigzag, elle file sur le ventre blanc du papier, et je trouvais toujours, à l'école, les plus belles réponses parce que j'aimais écrire. Souvent, j'étais la plus rapide à découvrir la solution d'un problème du fait d'être muette, ou presque. Car je ne gaspille jamais de temps, depuis mes cinq ans, à parler avec les autres ; je garde le silence et quand je me mets à écrire, je cours vite et j'arrive la première dans des terrains inconnus, avant les autres. Avant les écoliers qui sont toujours alignés dans ma tête à me juger et à m'encercler, leurs stylos pointés vers moi, pour toucher mon « sourire » sans se salir les mains.

La nuit se dissout, ma langue, ma conque, mon manque ; je voudrais m'éloigner, me taire, me soustraire

à toute justification, mais j'essaie de t'expliquer. Je retarde le moment de te parler de l'autre langue, celle de dehors, celle avec laquelle je m'adresse aux autres : ma mère, mon autre mère, ma sœur morte il y a plus de vingt ans, le premier médecin quand j'avais cinq ans, l'imam voisin, le gardien de ma voiture et ses yeux chassieux, mes deux employées avaries de paroles, les clientes de mon salon, un chien pourchassé par la pluie, toi, Abdou le médecin légiste ami de ma mère, le couteau, Dieu et son bélier. La langue étrangère qui fait que les autres ont honte de parler quand je parle, qu'ils ont des difficultés à trouver leurs mots et se réfugient dans mes yeux lunaires ou dans mon « sourire ». C'est la langue de la pitié des autres, ô mon inconnue ligotée dans le noir crépusculaire.

Chut !

C'est difficile de t'expliquer, car peut-être tes oreilles ne sont pas encore formées. Je tourne en rond dans ma chambre, tu me tortures par ton silence. Parfois, la nuit me poignarde avec la peur de ton avenir. La peur de quoi au juste ? La honte de vivre, d'une façon ou d'une autre, après toi, et de devoir te survivre. Si je passe à l'acte, je devrai de nouveau chercher le sommeil dans les murs, les yeux asséchés par le plâtre blanc. Tout recommencer, tout justifier, tout expliquer, négocier... Ce sera la seconde fois que je vole ma vie à une autre et me glisse dans un cadavre pour rester au soleil. Comprends-tu ? Si je t'aide à mourir, rien ne sera plus à moi, je me sentirai chassée de partout. Et je ne pourrai même pas le crier, car je ne possède pas de voix. De toute façon, c'est mon destin : me tâter pour savoir qui est mort et qui est vivant en moi, quelle partie ou quelle autre ne respire plus. Vois-tu, par exemple, je ne sens plus aucun parfum depuis longtemps, le sens est perdu. L'odeur de la peau des autres m'est presque inconnue. Je me sens coupée en deux corps, en deux langues. Ce qui me tranche, c'est mon sourire.

On étouffe.

L'été cette année semble avoir volé tout l'air du ciel. Même à cette heure il fait chaud, trop chaud encore pour moi, mais je n'ai pas osé baisser la température du climatiseur, ma mère s'affole quand je tombe malade. J'ai envie de fumer, de manger du tabac, de m'asphyxier avec. C'est furieux comme un animal en moi, comme quelqu'un qui supplie et tape des pieds dans mon sang. Oh mais oui je fume parfois, même dans ma situation ! C'est presque la seule odeur que je puisse sentir, âcre et forte. Tout le reste des senteurs a disparu depuis des années avec l'assèchement de mes cellules olfactives. Dans ma chambre, les flacons de parfum sont rares comme les photos de mon enfance, celles où l'on me voit avec un cache-nez autour du cou, en été. Ça rend ma mère furieuse cette odeur de tabac qui va me tuer, mais elle ne dit rien, elle baisse les yeux et discerne dans son malheur la preuve de sa maternité. Quand je fume, je tousse, et tousser, c'est le pire qui puisse arriver à une femme comme moi. Tout est compliqué dans mon cas : tousser, éternuer, rire et crier, tu sais. Sentir les odeurs, les goûts, les faire monter dans le nez jusqu'à la mémoire, me rappeler les choses de mon ancienne vie. Et parler.

Quand j'étais élève, dans l'école juste là, de l'autre côté de la place, je parlais peu, mais j'avais des regards insistants, colériques, durs, doux, coupants, acérés, mes prunelles changeaient de couleur et prenaient mille nuances... De grands yeux de houri, dessinés comme des nuits dorées où ma langue intérieure étincelait. Je pouvais embarrasser un adulte ou faire pleurer une camarade de classe avec mes yeux. Un vrai alphabet, je te jure, une collection de couteaux. Je parlais mal, ou si peu avec la bouche, ou pas du tout, alors les autres m'appelaient « le poisson » dans mon dos. Les adultes et les amis de ma mère qui vinrent l'année de ma deuxième naissance, en 2000, pour la féliciter, me scrutèrent avec curiosité : comment pouvait-on porter sur le même visage la beauté et l'horreur ? Que dire à une telle enfant ? J'ai le don d'induire le vertige, comme un minaret ou une falaise. À l'école, pour m'y exercer, j'ai appris très tôt à fixer notre maître (maître Safi, chauve, yeux globuleux, comme un poisson lui aussi, le même pantalon pendant cinq ans et qui détestait les fautes comme si elles comptaient pour des poux dans la chevelure de la langue arabe qu'il nous enseignait et qu'il

jurait unique au monde, mais qui ne parvenait pas à la cheville de ma langue secrète, ma langue intérieure), je le clouais et, malgré sa ténacité, il cédait, s'esquiva, tournait vite la page de son registre de noms pour m'échapper et faisait cap sur la jeune fille assise derrière moi pour l'interroger. Je compris très tôt que ma langue, c'était la défaite de sa langue. La mienne est puissante comme une insulte, elle fait mal ou éclaire mieux ce qui se passe dans la tête ou la nuit.

Quant à mon autre langue, celle, extérieure, qui va de la bouche aux oreilles... Comment t'expliquer quelque chose qui n'existe pas ? Là où tu te trouves, tu entends uniquement des sons. Écoute, puisque tu ne sais ni lire ni écrire.

Quand je suis née pour la seconde fois, j'avais cinq ans. J'aimais suivre à la télévision les aventures d'un canard, il s'appelait Donald Duck ; il était cocasse, enluminé comme une fête et très maladroit. Ses colères me faisaient rire ; il pouvait s'embourber dans un champ, tomber, se relever, se rouler en boule et s'étonner de tout. Ce qui m'y attachait ? On le comprenait à peine et seulement s'il joignait les mains aux mimiques et aux éclats de sa voix. Alors, pour parler, il s'agitait, renversait tout dans sa jolie maison colorée, s'étouffait, se noyait et se répétait. C'est un peu bête mais, vers cet âge, je croyais que ce canard existait vraiment et qu'il avait la même langue que moi : une langue toute trouée, qui ne pouvait rien cerner sans l'aide des yeux et des mains. Voilà. C'est ça ma seconde langue, celle de dehors. Tandis que là, quand je m'adresse à toi avec la langue intérieure, tout apparaît clair comme un miroir.

Hier, tu m'as entendue dans ma fureur. Même là où tu gis, bien à l'abri, tu as dû tout entendre. Je tremblais et elle restait silencieuse, ma mère. Elle attendait le mot suivant qui ne voulait pas sortir de ma bouche. Je criais, et mon cri rebondissait si ridiculement que je devais ressembler à Donald dans sa boîte multicolore. Ça ne sortait pas ; ça revenait vers toi et tu te tortillais, tu t'agitaies comme une folle dans un asile. Tu aurais pu mourir, étouffée par ma suffocation. Puis j'ai pleuré. Quand on est en colère, on se perd au milieu des deux langues, avec seulement des cailloux dans la bouche. Te rends-tu compte de ma misère ? Je ne sais même pas insulter dans la langue extérieure. Cependant maintenant on est deux à être coincées. Tu gis là, même si je ne te vois pas, même si tu tires sur ta corde dans ta nuit. Je suis un livre et, progressivement, je m'éclaire pour toi. Car ma langue intérieure découvre enfin une issue hors de moi : elle a trouvé en toi deux oreilles, elle creuse un chemin pour s'orienter dans ton monde de tendres cécités. Elle n'était qu'une source d'eau souterraine et bloquée, la voilà qui découvre en toi une fissure qui change son tracé en delta. Tu gardes mon secret, et tu vas rester ici jusqu'à ce que je te ramène chez toi, dans l'autre sens du monde, en ce lieu où il suffit de rire pour faire naître des jardins.

Le muezzin ! Cette voix c'est le muezzin. Il est 4 h 34 du matin. La grosse voix appelle à prier Dieu et crie fort pour secouer les dormeurs. C'est une langue d'exhortations et de menaces, elle rejoue la fin du monde du matin au soir. Après son appel, les hommes vont se réveiller, roter, tituber et se laver avec de l'eau froide, d'abord les parties intimes, ensuite les bras et la tête. Ils s'en iront, somnolents, vers Dieu qui ne dort jamais. Je persiste : tu dois t'en aller, je dois me taire, tu iras par là où tu es tombée dans mon ventre, ou dans les urines, les égouts, la gorge noire de la ville. Je ne tiens pas à ce que tu restes, je le répéterai mille fois. Mais je vais te tolérer si tu écoutes mon histoire, attentive à l'écriture de ma peau, ces cicatrices que tu ne peux effleurer. Après, quand je m'arrêterai, je te couperai la tête, pas avec un couteau, mais avec mille caresses, mille conseils pour que tu retournes d'où tu es venue. Car, ici, ce n'est pas un endroit pour toi, c'est un couloir d'épines que de vivre pour une femme dans ce pays. Je te tuerai par amour et te ferai disparaître en direction du paradis et de ses arbres gigantesques. Ce n'est pas moi qui tiens à toi, c'est ma seconde langue trop orpheline. C'est à cause de cette langue que je suis là, à parler à toute vitesse dans l'obscurité, pendant que les autres dorment ou se préparent à prier leur Dieu, et que le sommeil m'échappe. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts pour regarder ma mère, qui fait ses bagages dans une autre pièce. Ni à les fermer sans t'apercevoir, là, nichée dans l'opacité. C'est ma seconde langue, la langue intérieure, qui me piège dans ce

monologue. Elle insiste pour que je te maintienne en vie et t'explique comment tu vas mourir, expulsée par trois pilules tueuses. Muette dans la langue de dehors, je n'aurai plus personne à qui parler si je te tue. Dehors, le soleil va monter et les langues vont jacasser, crier, toujours sans moi. Voilà, mon Étoile, pourquoi tu vas rester en vie, je veux dire entre la vie et la mort, jusqu'à ce que je décide de mettre fin à cette conversation. Tout est ma faute. Il aurait fallu être prudente, ne pas tomber enceinte comme une idiote et ne pas avoir à avorter comme une bête traquée.

Le 17 juin, au petit matin.

J'ouvre la fenêtre, car l'air manque comme dans une tombe. Tu les entends ? Je les ai vus avant-hier au retour de mon salon de coiffure. Dans trois jours, ils seront tous morts. Les premiers gisent déjà là, entravés par deux dans les marchés de la périphérie d'Oran. Attachés par les cornes et accolés dans un combat perdu. La nuit, ils accordent mieux leurs voix, ils bêlent sans s'arrêter. On dirait qu'ils supplient, qu'ils cherchent une réponse. Si tu allais te promener dans les marchés à bestiaux des nouveaux quartiers de l'est, tu en verrais partout. Alors que les hommes négocient leur prix et leur poids, eux semblent tous scruter vers le sud. Peut-être qu'ils lorgnent vers les villes des hauts plateaux où ils sont nés et en recherchent le chemin dans le brouhaha. On est à quelques jours de la Fête. Bientôt, ils seront encore plus nombreux. Si tu es toujours là, tu les verras s'attrouper ici même, sous la fenêtre, au bas de cet immeuble du centre-ville d'Oran. Ils rempliront Miramar, notre quartier, et se serreront sur les balcons, dans les caves, les entrées en ruine des bâtiments Art déco de la France. Partout dans les ruelles, partout, je te jure, comme si c'était le jour du Jugement dernier. Et avec eux l'odeur, traînante comme une robe sale, de la peur qui s'égoutte entre leurs pattes.

Ma mère Khadija ne célèbre jamais cette fête. Ce n'est pas pour ma famille. Pas avec ma cicatrice au cou, mon histoire écrite sur ma peau, mon « sourire ». Nous, on se contente d'acheter du poisson et quelques kilos de viande, de les mettre au frigo, d'attendre que la folie s'apaise et que le vent emporte les derniers cris. Ces bêtes tombées du ciel, attachées à un millénaire d'anecdotes, de prophètes et de sacrifices, se taisent à la fin. Moi, je ne m'inquiète pas de ce spectacle, année après année. C'est juste que cela apporte la poussière dans la ville, la peur brutale. Et puis Oran, si belle en général, avec la mer au cou et les palmiers amoureux, se convertit en une énorme tente d'éleveurs de moutons qui claque au vent et, tu sais, le vent me persécute depuis l'enfance, car il attise le vide en moi. Parfois, je me dis que j'éprouve exactement ce que ressentent ces animaux effrayés par l'approche d'un jour fatal. Je veux dire, ce moment où l'on se tourne vers le ciel et où la gorge dénude la jugulaire magnétisée par le couteau.

Le sais-tu ? Le sentiment le plus intense à cet instant-là n'est pas la haine contre l'égorgeur, mais plutôt l'espoir déchaîné d'être épargnée, après avoir été abusivement saignée. Alors tu offres ton immobilité à la main de l'égorgeur. Tu te dis : Si j'obéis, je ne vais pas être tuée. Écoute-moi, ma petite intruse. C'est un peu compliqué à saisir lorsqu'on ne connaît pas cette fête sacrée, cette religion, cette ville. Pourquoi rassemble-t-on tant de bêtes pour à la fin les manger en une journée ou deux ? Pourquoi s'endette-t-on à les acheter et à les ramener par camions des villes du Sud ? C'est laborieux de raconter une histoire à une personne qui entrevoit à peine ce pays de derrière un ventre. J'essaie de t'expliquer et je t'apparais, brumeuse, comme une langue étrangère. Depuis quelques heures que tu frétilles, tu sais au moins que je suis muette, que mon visage gît en mille morceaux depuis hier en reflet dans le miroir, que je ne veux pas de toi en moi. Je refuse absolument que tu creuses ta place en moi et je rêve, en même temps, que tu t'y installes, souveraine, pour m'écouter enfin comme si j'étais allongée sur un tapis volant. Car, vois-tu, moi aussi je suis enfermée, ou presque. Entrouverte, retenue à la vie par un trou au flanc de ma peau, je respire par une canule et je lutte contre la houle à la surface du monde des vivants. Si le miroir n'était pas brisé, tu aurais pu voir le trou de ma gorge que mon

monstrueux « sourire » tente de dérober. Mon larynx grand ouvert, mon œsophage nu, cette fausse bouche aux lèvres cicatrisées et pincées. C'est sombre, rouge, palpitant comme une éventration. On ne doit jamais y mettre le doigt et toujours désinfecter après y avoir touché. Le « sourire », lui, va d'une oreille à l'autre, c'est la trace du couteau, son entaille dans ma chair. Une plaie de dix-sept centimètres, recousue. On ne doit pas regarder dedans, on ne doit pas l'exposer trop longtemps à l'air libre. Ce que je ressens quand je m'examine dans le miroir, sans la canule qui cache ce trou et sans le foulard, comment te le décrire ? Même mes yeux lunaires y perdent leur éclat. « On ne peut pas effacer ton histoire, elle est écrite sur toi », me répétait ma mère. Que cette image m'a rendue fière quand j'étais petite ! Moi, un livre ? Mon corps représenterait un gros cahier, chargé de secrets ? Une écriture pour que nul ne puisse oublier ce qui est arrivé en dix ans en Algérie ?

Pour me guérir de mes pensées, Khadija m'emmenait souvent à la mer, du côté des Andalouses. C'est vers l'ouest, un petit complexe touristique vieillot. Chaque fois, après la route baladeuse, des bungalows blancs nous attendaient, alignés face à la plage. Dans mon souvenir, il faisait toujours froid en ces heures toutes neuves. Car Khadija nous y convoyait, ses amis et moi, en automne, en hiver, les jours de semaine et toujours à l'aube. « La mer sera à nous seulement, pas à tout le monde ! » justifiait-elle. La vérité est qu'elle ne supportait plus, en été et durant les week-ends, le spectacle des familles bruyantes, des jeunes insolents et grossiers, la saleté des baigneurs, les filles voilées dans des tissus noirs, et leurs bouteilles en plastique laissées au vent. Tu sais, Khadija aimait la mer comme un bijou perdu. Il fallait la voir, quand elle arrivait, se taire, s'asseoir sur sa serviette, pieds nus, et se ferrer aux flots. Elle, si active, grande voix du barreau, elle s'arrêtait comme si elle avait rencontré l'explication définitive en elle. La mer emplissait le vide dans ses souvenirs d'orpheline abandonnée le 5 juillet 1962. On restait longtemps silencieuses sur le sable mouillé lacéré d'algues pour que toute chose regagne sa place en nous. La mer a une grosse voix qui dépasse celle de ma mère et celle de ma langue intérieure. On pouvait ne pas bouger pendant des heures sous cette voix rauque qui se confessait à nous. Puis, graduellement, chacun reprenait son rôle et les bungalows se réalignaient. Le sable revenait avec ses creux et ses bosses, des barques épuisées remontaient à la surface de notre regard et des pêcheurs, au loin, revenaient peupler l'endroit. Oh que la mer est belle et lourde quand on la porte en soi, mon petit fœtus ! Dès que je la touchais avec mes orteils, mille mouettes s'unissaient pour hurler. Elles se moquaient de moi dans le ciel en agitant leurs tissus, me houspillaient avec leurs cris ; railleuses, elles me reprenaient les miens que je cachais.

Des milliers de pages de causeries dans le ciel de la Fête. Et en moi. On rentrait le plus tard possible, avec toute cette mer grondante en nous.

Tu sais que, en été, vers le début des grandes vacances, la rue Miramar, au cœur d'Oran, se remplissait de feuilles volantes, de cahiers déchirés et de livres décousus lorsque les élèves fêtaient le dernier jour d'école. Les mille dates manuscrites en haut de la page, les mille leçons d'histoire, tout se répandait dans le ciel et se changeait en mouettes rigolardes. Et ici, dans mon souvenir de plage, ils sont ainsi ces oiseaux. Les mouettes revenaient en mille cahiers et me faisaient face, à moi, le livre unique, écrit dans la hâte du meurtre et de la nuit. Le livre qui protège de l'oubli la véritable histoire de la vraie guerre d'Algérie. Tu ne sais rien de tout ça, bien sûr. Tu ignores combien il y a de cailloux dans une vie. Par quoi commencer alors, pour nous deux ? Par quoi ? Peut-être par le plus simple : te raconter l'histoire de mon prénom, Aube, je te l'ai déjà dit.

Mon prénom est une trouvaille de ma mère dans l'ambulance qui hurlait le 1<sup>er</sup> janvier de l'année 2000 sur la route entre une petite ville à l'est qui s'appelle Relizane et Oran. Elle me le donna, alors que je saignais comme un bélier sacrifié, comme si elle voulait par ce premier acte contrer la mort.

Lis.

Lis en moi.

Et écoute avec moi pour comprendre. Dans la chaleur de l'été, les moutons se lamentent sur leur sort partout à Oran. Écoute bien ces plaintes longues et éparses. C'est une histoire que tu ne connais pas, qui se passe dans un pays dont tu ne te soucies pas. Crois-moi, petite fille, je veux t'empêcher d'être mêlée à une histoire où tu ne seras qu'une femme, à peine plus importante que l'un de ces moutons. Comprends-tu ? C'est la fête du Sacrifice dans quelques jours. C'est la fête de l'Aïd, dans la langue extérieure. Il y a longtemps, un vieux prophète du nom d'Ibrahim rêva d'égorger son fils pour plaire à son Dieu taquin. Au dernier moment, alors que la jugulaire battait au sommet de la montagne, sur la pierre de l'autel, et que l'enfant fermait les paupières pour se cacher de la mort, Dieu fit descendre du ciel un bélier. Le fils fut ainsi sauvé. Pour un temps au moins, car ensuite il fut abandonné dans le désert, comme le raconte le Coran. Et depuis cette affaire, petit têtard, on égorge des moutons à la place des gens. Pas toujours, cependant ! L'année où est né mon « sourire » par exemple, à la fin de la guerre civile, on avait égorgé plus d'hommes que de moutons. Comment te dire la guerre sans te salir ou te montrer des monstres et te les mettre dans la bouche, un par un, pour te les faire mâcher et avaler ? Le prophète Ibrahim a dû faire une grasse matinée durant ces années en Algérie. Il a dû dormir plus longtemps après le soleil et nous sommes tous restés coincés dans son songe saturé de sang, où il courait son couteau à la main pour égorger chaque fils. Et si tu étais une femme durant la décennie noire ? Alors c'était pire. Tu vois, petite étrangère imprévue, si tu viens au monde dans ce pays, tu prends un risque. Il y aura des années où tu mangeras à ta faim, d'autres où l'on te mangera, et d'autres encore où l'on t'égorgera. Tu paieras le rêve alambiqué d'un vieux prophète, et quelqu'un te violera. D'ailleurs, les moutons du ciel rachètent uniquement les garçons, pas les filles. Quand le fils d'Ibrahim est une fille, l'histoire finit toujours dans le sang. Tends l'oreille et écoute les moutons. Entends-tu ? Ils bêlent. Eux aussi désirent revenir au ciel, échapper à cette guerre entre le rêve et le fils, le prophète et la bête, le cauchemar et le couteau souriant. Tout ce qu'ils veulent, c'est abandonner les hommes sans intermédiaires, sans bêtes expiatoires, et les laisser s'entretuer. C'est déjà arrivé, ma petite sardine, c'est arrivé dans ce pays, et pas qu'une fois.

Alors, comprends-tu ?

Ma mère dort, ou fait semblant, comme à l'époque où on la retrouva, le 5 juillet 1962, dans un berceau à la porte d'une mosquée à Alger, alors que les fidèles l'enjambaient. Demain, elle partira pour un pays lointain qui s'appelle la Belgique, pour supplier un médecin de m'aider, et l'on restera seules, toi et moi, et l'on pourra s'entendre sur une solution à l'amiable. Je redonne le mouton à son Dieu, je te tue, je te refoule de la vie, je te renvoie vers le paradis où les houris jacassent et je t'évite le pire. Je garde le cauchemar, je te rends la lumière ancienne d'avant la vie, je t'empêche d'en arriver aux mains et aux couteaux. Quelque part, même si cela ne durera que quelques jours, je suis ta mère, et je pense à ton bien, et ton bien, c'est de mourir.



Toc toc ! Tu es là ?

Tu sommeilles ? Ma mère s'est réveillée, je crois. Elle ouvre grand les fenêtres, claque une porte ou deux. C'est notre langue commune lorsque nous nous disputons. Quand cela arrive, nous ne dormons pas bien, ni l'une ni l'autre. On passe une partie de la nuit à guetter à travers les murs. Et parce que nous sommes deux enfants perdues, adoptées, on finit toujours par se parler à la fin, pour ne pas retomber dans la solitude. Avec les années et les disputes, ce duel s'est inversé, ma mère a comme rapetissé, elle a cédé son poids d'autorité. Et moi, de l'autre côté, je prends son âge, ses sévérités, ses tics (discourir avec l'index et les sourcils plutôt qu'avec la bouche). On permute les rôles. C'est mystérieux cette danse, j'ai vingt-six ans, elle en a cinquante-huit. Mais c'est comme si, désormais, elle faisait marche arrière vers une enfance qu'elle n'a pas vécue. Ma mère Khadija est mystérieuse. C'est un gros mouton. Elle est petite, ses cheveux sont noirs et courts et une vieille panique voile toujours ses yeux quand elle croise les miens. C'est le bélier d'Ibrahim. À un moment de mon histoire, elle est tombée du ciel pour détourner l'attention du couteau et sauver une enfant qui récolta une grosse cicatrice au cou. Sauf que dans cette version, le prophète s'enfuit et le bélier reste là, avec ses yeux noirs et doux, et c'est ma mère. Elle me protège, m'entoure de murs ouatés, de toutes sortes de précautions, et m'interdit de m'éloigner, de voyager, de sortir la nuit, de fumer ou de rencontrer les hommes.

Tu entends ? Elle se venge sur les objets, les tasses, les ustensiles. Elle m'a entendue hier briser le miroir en mille petites vérités que l'on ne peut recoller. Maintenant ? Il présente mille faces, ce pauvre miroir. Dans un morceau, une entaille parcourt un cou blanc. Dans un autre, des cheveux se dressent. Une lèvre frémit quand je me penche. Elle tremble comme au commencement d'un aveu, là, tu vois ça ? Et dans un autre encore, des yeux aux iris d'une couleur rare s'écarquillent comme une interrogation sans réponse. Regarde ma canule : c'est ce gros bouchon en plastique, comme la moitié d'un robinet qui colle à mon cou, il cache la fosse dans ma gorge. On dirait le bout d'un tube de dentifrice, une flûte avec un seul trou. C'est par cet endroit que je respire, c'est le trou à la surface de ma peau.

Hier, ma mère était assise dans le salon quand elle m'a annoncé qu'elle prendrait l'avion le lendemain. Elle a baissé les yeux vers ses mains qu'elle tordait en torchons. Elle allait prendre l'avion pour Bruxelles, discuter de mon cas avec un grand chirurgien. L'espoir de retrouver ma voix par la chirurgie, c'est une vieille histoire qui finit toujours mal pour moi. On a déjà essayé. Mais cette fois, il y avait toi en moi qui moquait cet espoir artificiel et il y avait en elle comme la brume d'un découragement. Elle se mentait à elle-même. Je l'ai vu à ses silences, à son regard et à sa peur d'enfant trouvée dans un berceau qui ne la lâche jamais. Elle se taisait, le mouton ressurgissait en elle avec sa laine pour deux. Piégée entre la voix de sa fausse promesse, et la tienne en moi, j'ai crié comme une folle et dans la pièce rien n'a bougé. Plus tard, dans ma chambre, j'ai cassé ce miroir.

Tu sais, quand Khadija ment, elle ne me regarde pas, mais s'examine elle-même, comme si elle gisait dans les flammes du sacrifice. Ce qu'elle veut, en secret, c'est que je ne vive jamais sa vie. Par contraste, sa vie s'en trouve éclairée comme une faute, et cela la torture, la pousse à l'excès dans l'amour et à la perfection dans la défense de ses clients. Son histoire ? L'histoire d'un mouton, je te dis, coincé entre un prophète et un couteau, le ciel et l'autel. Sais-tu que partout, elle impose un regard dur comme la loi, la voix de l'autorité ?

C'est une avocate de renom à Oran. Sa voix est connue, forte, elle sauve des vies ou tranche des têtes et elle y met la passion que l'on met à parler à ses propres fantômes, je crois. Elle a son cabinet dans un appartement haussmannien du côté de l'Hôtel Royal, sur le plus beau boulevard de la ville. Khadija y exerce depuis presque trente ans. À Oran, elle est célèbre, ma mère. Tu aurais pu la connaître si tu devais vivre, elle vient d'Alger, la capitale de ce pays. C'est une dame courageuse, respectée et célibataire depuis toujours ! C'est beau et monstrueux, cette façon qu'elle a de m'aimer dans le sacrifice. Aujourd'hui, je conçois mieux son étrange amour pour moi, sa vie sans garçon ni mari, et le fait qu'elle ait trouvé sa joie dans l'enfance d'une jeune fille abîmée. Je te dis : on l'a découverte dans un berceau le jour de l'indépendance de l'Algérie. Elle s'est peut-être convaincue qu'elle devait attirer l'attention par la réussite, ou reprendre sa vie à partir de mon enfance, veiller sur moi comme on ne veilla pas sur elle à sa naissance.

C'est ainsi, pour certains : se tuer pour les autres est une manière de vivre et d'être pardonné. Elle s'humilie toujours devant moi, attend que je trouve un mot ou deux dans la langue perdue du canard, et se tait, pour me laisser le temps de la torturer. Je m'entortille dans les airs, asphyxiée par le nombre infini de pages que j'ai en moi, que le silence m'a fait fabriquer en deux décennies, et que je n'arrive jamais à lire à haute voix. « Oui, je te jure par Dieu que c'est vrai ! (elle n'y croit pas en Dieu, ou seulement lors des grandes occasions ou quand elle reçoit sa famille). Il a affirmé qu'on peut étudier sérieusement ton cas, qu'on peut tenter encore une fois. » Elle a soutenu ça, puis elle est devenue muette, s'est ratatinée, et est retournée dans son berceau trouvé à l'aube à l'entrée de la grande mosquée Ketchaoua à la Casbah d'Alger en juillet 1962. Je me suis mise à crier, à secouer les murs avec ma voix. J'ai causé un scandale en attirant l'attention des voisins avec mes cris d'enfant outrée. Enfin, c'est ce que je me raconte. En réalité, les tentures blanches du salon continuaient à rêver calmement dans le silence, et dans la pièce ensoleillée de notre appartement au deuxième étage, c'est à peine si le murmure de ma gorge détruite a pris le dessus sur le bruit des voitures dans la rue. Toute ma colère était là, dans ma main comme un galet, mais elle n'a servi à rien, comme toujours. Dans notre quartier, le reste du monde ronronnait, klaxonnait, vivait sa routine.

Khadija mentait, je lui gardais rancune pour ça, et moi aussi, je mentais sur mon nouvel espoir, logé dans mon ventre. Je voulais croire que j'étais en furie contre cette fausse histoire de voix à venir si on me greffait des cordes vocales, de larynx restauré après une héroïque chirurgie de dix-huit heures (« Ils l'ont réussie aux États-Unis ! » murmurait-elle, martyrisée). En fait, je m'en voulais parce que mon cœur battait, traître et affolé, à l'idée que je puisse retrouver la parole et à l'idée que ces cordes vocales étaient déjà en moi, à travers toi. Qu'il suffise d'avouer ta présence pour que mon larynx soit sauvé et que mes deux langues s'épousent. Que la voix du canard et la voix de l'ange réussissent à muer en une unique langue riche et vigoureuse et que cette langue-là devienne la vraie langue de dehors. Je n'ai rien avoué. J'ai laissé Khadija croire à son voyage, et je l'ai laissée croire que je ne savais rien de son mensonge.

Il ne fait plus nuit depuis des heures. Je suis allongée sur mon lit, les paupières fermées, avec toi dans le ventre comme la lune dans l'eau.

Khadija avait son vol à 10 heures ce matin. Elle a pris son temps pour refermer la porte derrière elle, comme si elle voulait jouer les adieux déchirants.

Avant de partir, elle m'a préparé du café. Le sens-tu ? Moi, je ne sens plus rien depuis plus de vingt ans, que des traces. L'air ne passe plus par ma gorge et le médecin l'a expliqué, mes papilles s'épuisent et se ratatinent comme des fleurs laissées sans eau. Avant de s'en aller, ma mère a pleuré, mais je suis restée insensible. Je crois que tous ses sanglots ont la même image pour origine, qu'elle se cache plus ou moins. Le 5 juillet 1962, des fidèles allaient prier Dieu et enjamber le berceau de l'enfant illégitime quand on la retrouva à l'aube. Elle est la preuve de la faute d'une femme (pourquoi jamais d'un homme ?) et elle plaide toujours contre l'injustice. C'est son histoire, le trou invisible dans sa gorge à elle. J'aurais dû tout lui avouer, peut-être, lui éviter ce voyage d'illusion et t'accepter dans ma vie comme la seule greffe possible, la seule voix réelle. Son

départ ostentatoire de chagrin préfigure le tien. Vos histoires, à toutes les deux, me traversent comme des affluents. Elles se ressemblent, cependant toi, tu t'arrêteras avant le berceau, la mosquée et le regard indifférent des hommes qui se hâtent de prier à l'aube.

Ma mère Khadija ne sait rien de ce que je porte dans le ventre. C'est rare qu'elle s'absente la veille d'une fête, même si l'on reste toujours à l'écart du Sacrifice. Mais cette fois, c'est pour une grande cause qu'elle est partie, m'a-t-elle répété hier. « Je te jure qu'il a dit que c'était peut-être possible. Ils ont réussi en Amérique, en Californie. Je vendrai la maison s'il le faut pour payer ça ! » Elle s'est ensuite tue et a observé les mots pénétrer mon esprit, m'ensorceler, installer leur fête foraine grossière dans ma tête. Tu sais quoi ? Cela me donne une semaine pour réfléchir, et à toi une semaine pour te confectionner des raisons de grâce. On a quelques jours de sursis. On verra qui va gagner, mon amour tueur ou ta vie tombée du ciel. Khadija a laissé un mot sur la table : « Je t'appellerai chaque jour, je reviens dans moins d'une semaine, au pire. » Elle a pris l'avion pour Paris puis Bruxelles, car il n'y a pas de vol direct à partir d'Oran. Elle est partie négocier avec un ORL en Belgique. Pendant des semaines, elle l'a supplié, amadoué, cajolé pour qu'il recouse mes cordes vocales et comble le trou au milieu de mon larynx. C'est son combat à elle, ma mère, que de me chercher une voix dans le monde.

Son récit de berceau possède mille variantes, mille versions. Une fois, elle prétend que c'est à l'aube du 5 juillet 1962 qu'on la retrouva ; une autre fois, c'est au crépuscule, alors qu'on rompait le jeûne du ramadan. Les saisons de cette histoire changent en fonction de ses humeurs. Dans d'autres versions, elle fut déposée aux portes d'une maison dans la Casbah, un vieux quartier d'Alger, et ses habitants s'en défirent très vite, dans la hâte, au seuil de la demeure voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le berceau parvienne aux marches de la fameuse mosquée. Cette vieille histoire n'a pas encore de fin. Tu sais, tout le pays fêtait l'indépendance de l'Algérie en ce jour. Des youyous, des couleurs, des coups de feu, des rires, des pleurs. Une personne en profita alors que tous se bousculaient pour crier « Tahya El Djazair ! ». Un homme (ou une femme portant un haïk) s'approcha dans l'obscurité délavée et déposa ce berceau à la porte de la mosquée la plus célèbre ou au seuil d'une vieille maison. Qu'est-ce qui arriva ensuite ? Les versions de ma mère diffèrent éternellement. Elle jure parfois que l'imam a prononcé un sermon pour dénoncer les pécheurs de la chair alors qu'elle pleurait dehors, de faim : « Une femme impure ou infidèle ne pourra pas être ressuscitée sous sa forme terrestre, mais sous la forme d'un porc le jour du Jugement. » À peine née, Khadija vociféra pour lui répondre, mais les cris de l'imam redoublèrent et le berceau passa de main en main jusqu'à une autre rue de la Casbah, juste avant que la lumière du jour révèle le scandale de sa petite voix aux voisins. Dans une autre version, le panier fut rapporté dans la loge de l'imam qui se pressa d'avertir la police et les services sociaux. Et dans une troisième variante, c'est un homme qui ne priait pas, pendant que les fidèles se prosternaient, qui, traversant la rue, trouva le berceau et l'emporta chez lui. Dans ce scénario, ma mère a été adoptée dans le dos de l'indépendance, dans la discrétion, par un couple d'infirmiers travaillant à Alger, à l'hôpital Mustapha Pacha. Ces derniers revenaient d'une mission à El Bayadh, au sud-ouest de la capitale. Ses parents ? Je ne les ai pas connus. Ils sont morts jeunes, en se tenant la main, comme sur la photographie agrandie et exposée dans notre séjour. Khadija a étudié, elle s'est libérée, elle est devenue avocate. Quelle que soit la version qu'elle raconte, je ne retiens qu'un détail : quand elle fut abandonnée, elle put crier tout son saoul à la grande porte de la mosquée Ketchaoua ; elle put hurler de faim, elle put faire jaillir son timbre sauvage dans les ruelles d'Alger en fête. Moi pas.

Il n'y avait presque plus d'espoir après le dernier échec de greffe. Au téléphone, lors d'une longue conversation avec ma mère, le docteur le lui avait même patiemment réexpliqué, mais ce « presque » a mué pour elle en étincelle, puis en incendie. Habitée à plaider, Khadija refuse de croire à l'échec. Elle n'admet pas que ce soit fini et que je continuerai d'exister ainsi, avec une seule voyelle dans la bouche et mon « sourire »

célèbre dans notre quartier. Khadija espère, comme toi. On a essayé et à chaque réveil dans un lit d'hôpital, ma langue extérieure fourchait encore. Dans mon souvenir, Paris n'était que ce lit taché de sang, ce cri impossible. Et lorsque je me réveillais après la chirurgie inutile, c'était elle, Khadija, qui s'évanouissait, qui tombait au sol comme si ses os l'avaient quittée d'un coup, alors que les infirmières accouraient. À chaque tentative, toute mon histoire reprenait au même point.

Un vendeur de poissons vocifère depuis deux heures : « Sardines à 500 ! », « La véritable sardine de Ghazaouet ! », et la lumière du nouveau jour arrive avec lui. Tu entends ? Dans la ville, les quartiers s'animent, des voix s'élèvent à la terrasse du café Marhaba, juste en face.

Alors quand, hier, elle m'a juré que c'était enfin le bon chirurgien, à la place de mes cris impossibles, j'ai claqué la porte de ma chambre. Elle gardait son faux espoir et moi mon mensonge. La dernière fois qu'on a eu une dispute (au sujet de mon salon de coiffure et de son nom provocateur, selon elle : il s'appelle Shéhérazade), c'est le même vendeur de sardines qui s'est interposé sans le savoir avec son cri aberrant. Alors qu'elle pleurait, refoulée dans son berceau originel, et que je criais dans la langue morte de ma gorge abîmée, le vendeur fit mieux que nous deux. Il éleva sa voix irritante, gagna en ampleur sous nos fenêtres et continua à crier à ma place, avec ce don que je ne possède pas : « Sardines, sardines véritables ! » Mes lèvres bougeaient, comme si j'étais coincée dans un film mal doublé.

À cette heure, Khadija se trouve certainement dans l'avion. La connaissant, elle doit pleurnicher, serrer les mains pour les essorer de leur vie. Oui, elle adore les sacrifices, comme d'autres aiment prier. Chacun possède ses faiblesses. La mienne ? Te parler alors que je devrais te tuer. J'ouvre la fenêtre, je me dis que tu as droit à un peu de lumière dans ta grotte. On ne distingue pas bien la mer, car en face il y a le café Marhaba, puis l'abribus du lycée Colonel Lotfi où j'ai fait toute ma scolarité jusqu'à vomir les chiffres et surtout les dates de la guerre de libération de ce pays. C'est une autre guerre que celle que racontent les cicatrices calligraphiées sur ma peau. Oran est faite pour oublier, non pour se souvenir. Ici, il ne reste rien de la guerre que les égorgements de Dieu ont menée il y a quelques années. Rien que moi, avec ma longue histoire qui s'enroule et se déroule, t'enveloppant comme une corde nourricière. C'est ce qui rend les gens si nerveux autour de moi quand ils me croisent au bas de l'immeuble. Peut-être qu'ils se doutent que, par le trou de ma gorge, ce sont les centaines de milliers de morts de la guerre civile algérienne qui les toisent.

Tiens ! Tu peux entendre d'ici le cri du silo à grains du port. Puis, si tu tends bien l'oreille, tu entendras encore les bêtes qui arrivent pour le Jugement dernier. Même au matin, parmi les bruits des moteurs de bus et les cris, on les distingue. La ligne bleue, là-bas, tout au bout, c'est la mer. Si tu la scrutes trop, la mer se déverse en toi, je te jure ! Les jeunes d'Oran, torturés par le désir de partir vers l'Europe, la traitent comme une femme qui ne veut pas écarter les cuisses. Alors ils la surveillent, puis attendent le beau temps pour tenter de la dénuder. Mais elle les tue aussi. Il y a énormément de noyés rejetés vers l'est. Grisâtres et les yeux dévorés par les poissons, ils redeviennent fœtus rejetés d'un ventre.

Retourne au paradis. C'est de là que tu viens, n'est-ce pas ? De ce lieu qui fait saliver les hommes et pour lequel ils s'entretiennent. Son parfum se sent à soixante-dix ans de marche, a raconté l'imam de la mosquée voisine. Ma Hourï, écoute mon conseil de mère tueuse ! Regagne ta tente faite d'une seule perle creuse, comme l'imam le répète aux fidèles.

La matinée avance. Je dois te montrer une chose : comment changer une canule.

Si tu l'effleures doucement avec les doigts, alors, tu vas la sentir ; mais de là où tu te trouves, j'ignore si mon appareil de « plongée » peut être distingué. Peut-être que tu n'entrevois qu'une percée très haut dans ton univers. C'est un peu ta lucarne, non ? Là, c'est l'ouverture de la trachéotomie, elle a cicatrisé depuis vingt ans. Le « sourire » n'a pas de dents, juste des points de suture, une quinzaine ; c'est une longue grimace, une balafre ahurissante. C'est par cette cavité que j'inhale l'air nécessaire pour nous deux, que j'appelle à l'aide dans mon cauchemar. Je crie, mais les mots émergent, ridicules, car une partie de mon souffle sort par ma bouche et l'autre siffle à travers mon entaille. Étrange bouche sans lèvres et où la seule langue supposée est la tienne à venir si tu devais vivre. Non, je mens. C'est un trou qu'on m'a percé pour respirer lorsqu'on me sauva la vie le 1<sup>er</sup> janvier 2000. Après, il y a eu d'autres tentatives pour fermer cette crevasse de chair, la rafistoler, l'élargir, y planter des cordes et une voix, la rééduquer, mais elle est restée muette, ou presque. Et petit à petit, ce « sourire » a modifié mon visage en une sorte de hublot et mon corps en scaphandre pour mes plongées dans l'air et le soleil. Je respire par cette canule et j'avale par la bouche, juste au-dessus. La canule, c'est ce morceau de ma vie glacé, blanc et bien emboîté. Elle est fabriquée de plastique et non de chair. Je la porte depuis l'âge de cinq ans, depuis la première semaine après ma naissance miraculeuse, mon retour dans le monde des vivants, et elle fait partie de moi. Dès que le « sourire » cicatrissa, la première année, mon œsophage desséché se réhydrata lentement. On m'introduisit alors un tube par lequel je pus remonter à la surface de la vie et inspirer comme une noyée sauvée.

Sirote avec moi le café. Après, je vais fumer, tu vas ouvrir une fenêtre sur ton paradis et laisser entrer le musc. C'est mal de fumer, mais cela change quoi puisque tu ne dois pas vivre ? Et je ne t'ai jamais demandé de venir. Tu as pénétré en moi sans me prévenir, tu t'es approprié mon ventre, ma tête et ma langue.

Quand j'étais encore enfant, pour m'expliquer ma nouvelle apparence, ma mère Khadija me racontait que j'étais une sirène en quelque sorte. Une grande sirène inversée : le bas ce sont les pieds, les jambes, les cuisses, un sexe de femme, une poitrine moyenne. C'est ma part humaine. Le haut, en revanche, c'est la moitié poisson, avec des écailles et de grands yeux ébahis comme le pauvre devant l'or et une bouche qui ne sert à rien, ouverte dans l'aquarium vide de ce pays. Chaque fois que je dois retirer la canule pour la nettoyer ou la remplacer, je dois d'abord me désinfecter les mains, puis bloquer ma respiration pendant l'opération. Ainsi, on ne tousse pas et on n'étouffe pas. La précédente canule comportait un gros ballonnet, après les interventions ratées. Il fallait le dégonfler pour les séances d'hygiène. Tu sens ? Tout doucement, là. Ensuite ? C'est le pansement et les gants qu'il faut jeter. À quel rythme est-ce qu'on la change ? Une fois par semaine. Je m'exécute à l'heure de la prière du vendredi, lorsque l'imam voisin hurle au nom de Dieu. J'ai choisi exprès ce moment sacré, je crois, pour moquer un peu le sort et m'occuper à l'heure la plus creuse. Il faut tout désinfecter à l'eau savonneuse et porter des gants pendant l'insertion. Puis le poisson aspire avec sa tête dans l'eau ; je plonge dans ma langue intérieure, si belle, si forte et qui possède des milliers de pages.

Tu sais, c'était difficile, les premières années : ressentir une pierre dans la gorge tout en affichant un « sourire » idiot. Tout le monde tombe dans ce trou de ma gorge en me voyant pour la première fois. Autour de moi, très peu de personnes sont ressorties vivantes de ma gorge. Je compte ma mère, Souad, l'institutrice du

primaire, ton père, mais aussi le vendeur de tabac, là, au feu rouge de la rue Larbi Ben M'hidi (c'est un martyr de la première guerre de ce pays), et Abdou, le médecin légiste ami de ma mère. Quelques copines de classe d'autrefois. Ils sont dix, douze tout au plus. Ils ont trébuché, ils sont entrés dans mon entaille, avalés par la fosse au milieu de mon larynx, ensuite ils sont ressortis : certains en rampant, secoués de sanglots, d'autres en jurant fidélité, et enfin les derniers en m'embrassant tout en s'assurant de ne pas m'étouffer. Tu sais comment on embrasse quand on porte une canule et qu'on a un trou dans la gorge pour aspirer ? Comme les autres. On peut même embrasser des heures et des heures sans reprendre son souffle alors que le partenaire étouffe. Il est dangereux d'embrasser une sirène. J'ai dû tout apprendre, ma Houri : pas à embrasser, mais à respirer par la canule ; à synchroniser la respiration et mes premiers mots après mon sauvetage, à apprivoiser mon souffle pour qu'il ne me tue pas, à nager avec. On ne mange pas tout ce qu'on veut. Seulement les soupes (je les déteste), les mélanges d'aliments, ce qui est broyé, haché, râpé, mâché... Ma mère malaxait tout pour moi et j'avalais. C'était comme nourrir un moineau. Tout cet immense apport de repas sans saveur ni odeur m'a fait confondre la viande, les herbes, le pain, le galet, les tissus des rideaux et les gâteaux, les parfums et les nuages ou les moquettes et les desserts, et les masques africains suspendus au mur du salon. Je dévore tout, sauf la pierre, le monde muet d'autrefois, Dieu, les regards de pitié et les béliers. Ça reste comme des grumeaux dans la soupe des hivers. Viens, je te montre cette crevasse rouge et humide dans l'autre miroir, celui du salon, je ne l'ai pas cassé. Je retiens la canule blanche avec un anneau en plastique afin qu'elle ne tombe pas de mon cou, ce qui donne l'impression que je viens tout juste d'être opérée et qu'on m'a à peine recollée à mon torse. Cet appareil que je porte était la seule solution ; sinon la mort. Donc les docteurs l'ont installé ; le blanc finit toujours rouge de sang et les mots restent dans ma gorge. La première fois qu'on me l'a posé, j'ai crié, asphyxiée par la panique, et ils ont souri, satisfaits. Le cri prouvait la vie ; en revanche, ma respiration était piégée. C'est à cet instant que les deux langues – celle, extérieure, rauque et incompréhensible, l'autre, intérieure, soyeuse et riche – ont bifurqué comme un fleuve coupé en deux. Du côté où tu es enroulée, c'est un torrent. De l'autre, c'est un marécage où patauge le canard Donald Duck. Pourquoi, petite fève, cela m'arriva-t-il à moi ? Écoute bien les bêlements dans la ville ; les moutons se trouvent déjà là, je te dis. On les ligote sur les terrasses d'immeubles, dans les cuisines mêmes. On les dévore pour éviter de manger ses propres enfants ; on les sacrifie, alors Dieu ferme les yeux sur le reste et le reste ferme les yeux sur Lui. Les béliers ne possèdent pas de canule, ils n'ont ni mère adoptive, ni seconde chance.

Ma petite Houri, que viendrais-tu faire avec une mère comme moi, dans un pays qui ne veut pas de nous, les femmes, ou seulement la nuit ? Je te raconterai tout ce que je peux mais, à un moment, il faudra bien s'arrêter. Je suis un livre dont la fin est la tienne.

Bonjour, je suis dans le même cas, aidez-moi svp... je suis en Algérie également, à \*\*\*... j'ai 43 ans... je suis désespérée et je suis perdue... je veux juste savoir ou pouvoir me faire avorter en sécurité, dans une clinique privée... svp aidez moi

Bonjour,  
voilà, je suis enceinte et je veux faire ivg par médicament, comment je peux avoir ces médicaments, je suis d'Alger, est-ce que c'est illégal  
merciiii

Bonjour,  
Je suis enceinte de 4-5 semaines, j'ai fait les analyses sanguines et c'est positif. Svp je veux avorter le plus tôt possible.  
Est-ce qu'il y a des adresses de médecins ou des méthodes rapides pour le faire ? Merci

Bonjour,  
Enceinte de 3 mois et vivant vers Alger ma cousine est désespérée !!! Auriez-vous des coordonnées de gynéco à me faire passer pour une éventuelle IVG. Cordialement

Bonjour,  
C'est assez urgent faut que j'avorte mon père est un extrémiste si sa ce sache je suis une femme morte aider moi svp j'ai fait un test sanguin et urinaire et je suis enceinte svp svp svp aider moi

J'ai passé la nuit à lire pendant que tu dormais, ta petite main serrée sur ta corde de vie. La pilule coûte cher, mais on peut la trouver, oui.

Toute cette hésitation me désespère. J'ai envie de m'incarner en toi et d'être tuée. J'ai aussi envie de boire et de fumer. La maison est déserte. Entends-tu tout ce remue-ménage dans ma tête ? Je n'aime pas les maisons abandonnées. Voici la liste des choses que je n'aime pas, ma mère la connaît par cœur : je déteste les grandes valises sous les lits, les déplacements de meubles chez nous à cause du ménage, les traits de ma mère quand elle me supplie de manger, ses jointures noueuses de remords, son regard perdu qui refuse d'atteindre le monstre en moi et de l'éclairer pour ce qu'il est. Je déteste les enfants aussi. Ils ont des yeux qui croient tout savoir sur nos tréfonds, ils ricanent avec une animalité ancienne et sincère, ils sont imbéciles et surtout, ils m'examinent comme si j'étais sortie d'un film d'horreur. Ils ne se soucient pas de trouver les mots pour camoufler la frayeur ahurie que leur inspire mon « sourire ». Autre chose ? Je n'aime pas les adieux ni être touchée, prise dans les bras ou caressée. Et je déteste les mots qu'on prête à l'amour, alors que c'est justement un manque de mots dans la langue extérieure, un trou dans la gorge, une brèche et une perte de langage. Je crois que l'amour est ce qui nous manquera toujours, jamais ce que nous rencontrons dans la vie, ma petite Hourii. Là, mon cœur, tu le sens, il s'endurcit et je tourne autour du pot ; je continue ? Je n'aime

pas les serments et les fêtes où l'on doit chanter pendant que je me tais. Que me reste-t-il ? Peu de choses. J'aime rire de tout pour être la première à le faire avant de me rappeler ma véritable image. Rester à la fenêtre pour mesurer l'humeur de la mer au nord d'Oran, regarder les films pour m'imprégner des souvenirs des autres et de leurs fausses vies, dormir tard, inverser le jour et la nuit, compter sans m'arrêter les yeux ouverts, travailler dans mon salon de coiffure sans me laisser aller, ne dépendre de personne, m'habiller avec des pantalons d'hommes, soigner mes cheveux et ceux des autres femmes, ainsi que leurs corps, peaux, teints et paupières.

Regarde par la fenêtre : la petite coccinelle en bas, garée dans la ruelle, c'est ma voiture toute cabossée. Elle sent le tabac, elle sent la femme seule et libre. Le gardien de voitures m'adresse rarement la parole à cause des chansons que j'écoute, des paquets de cigarettes sur le tableau de bord et de mon insolence de femme sans homme et donc sans peur des hommes. Je possède de l'argent et j'ai investi dans un appartement, à l'est d'Oran, dont je recevrai les clés dans un an, oui ma belle venue du paradis d'Allah. Il est encore en chantier et certaines nuits, je le décore dans mes insomnies.

Insomnies, trois pilules. Elles sont là, je les ai achetées.

Je les ai achetées il y a quelques jours.

J'ai dû faire un long chemin, chercher une pharmacie à l'ouest de la ville, très loin vers la sortie. Quand j'ai présenté l'ordonnance, j'ai chuchoté. Le pharmacien ne m'a pas regardée.

Je les cache dans un tiroir comme trois graines de sorcière, je les recompte, je les scrute comme de gros insectes bleus bourdonnant dans ma tête.

Trois pilules pour avorter. Je le répète, mais cela reste vague, lointain.

Que ressent-on quand on avorte ?

Trois pilules et je sauverai une vie entière de la vie entière.

Un verre d'eau et tu seras libre de revenir t'asseoir sur le bord de ces fleuves de miel, de vin ou de lait du paradis que l'on décrit dans le Coran. Tu retourneras vers le Firdaous, el-Jenna, Erriyad, Éden (ce sont les prénoms du paradis dans la langue extérieure) et je resterai à ma place, à tourner en rond, seule et sans personne à qui conter mon histoire. Avec toi, je résiste à l'effacement que dans ce pays on a imposé aux gens comme moi. Ils sont peu nombreux à se souvenir de la guerre civile des années 1990, et je suis la preuve vivante que cette guerre de dix ans a été réelle, qu'elle a été sanglante. La dernière preuve, je te dis.

Vois-tu pourquoi je suis coincée entre l'envie de te tuer et celle de te parler sans fin ?

Me vois-tu balancer entre l'envie de m'effacer et celle de restituer ce qui a été effacé ? Chaque date de mon histoire de victime du terrorisme, chaque moment ; les faits, un par un ; les traces ; les noms des tueurs, leurs sobriquets empruntés à l'époque du Prophète ; leurs grades et faits d'armes ; leurs discours et leurs excuses quand ils se sont repentis et ont déposé les armes il y a quelques années. Tout peut être raconté au fil des jours si je retrouve ma voix. Peut-être qu'après, cette guerre dont rien ne subsiste sera enfin enseignée, reconnue, et respectée dans ses morts et ses deuils, comme l'est l'autre guerre, celle contre la France.

Vois-tu ce que je tente de te montrer dans l'obscurité du ventre et la lumière de ma canule ? Tout était prêt pour te tuer, les trois pilules, les médicaments pour soulager les douleurs, la date et même le prétexte. J'ai préparé Khadija à l'idée que je resterais enfermée pendant les fêtes du Sacrifice ; elle comprend d'ailleurs que je fuie le sang des béliers, les rires des gens rassasiés, et les longs prêches d'imams. Elle le sait depuis mes cinq ans, Khadija, quand elle m'a ramenée au monde. On n'égorge jamais de mouton chez nous, et même nos voisins de palier sont gênés de le faire sous nos fenêtres, ils détournent la tête, gardent les yeux au sol, ou me font signe et reprennent leurs discussions pour s'y plonger comme dans des cachettes. Tous tentent de m'oublier le jour de l'Aïd.



Je te parle et je te parle, alors que je devrais me taire, prendre ma petite voiture et aller inspecter l'état de mon salon de coiffure pour me changer les idées. Oh oui, j'en ai un, très fréquenté et qui me fait vivre. Depuis trois jours il est fermé, car mes deux apprenties sont rentrées chez elles. Durant cette semaine de l'Aïd, les femmes ne se coiffent pas et ne soignent pas leur corps. Elles se destinent aux cuisines et aux cuissons, au gras et aux entrailles des bêtes égorgées. Alors, je n'attends pas de clientes. Et sans clientes, je libère les deux filles qui me détestent un peu, m'aiment un peu, et m'imitent en se taisant en ma présence. J'en souris et ce sourire apparaît sincère, comparé à l'autre, sous mon cou, qui pétrifie les gens autour de moi comme du fil de fer barbelé. C'est la longue signature calligraphiée du meurtrier qui ne m'acheva pas faute de temps. Le fou rire du prophète qui voulut égorger son fils. Je te parle et je prolonge le délai dans ce beau ciel oranais, alors que je gagnerais à me taire et à te couper la tête une fois pour toutes. Avec trois pilules, ou des pinces froides, des sirops interdits, des coups de poing au ventre, en sautant à pieds joints pendant des heures, en avalant de l'acide, en chutant volontairement dans un escalier ou en mâchant des herbes bannies. Ne viens pas ici, dans ce pays, s'il te plaît !

Pars.

Sauf que si je te fais taire, je fais tout taire dans ma tête, cette belle voix que jamais je n'ai eue, ou seulement avant ma seconde naissance. Je ne me souviens presque plus de ces années, dans notre ferme à Had Chekala où je pouvais crier, compter à voix haute, boudier, humer la pluie, mordre un citron rugueux ou retrouver ma sœur les yeux fermés, rien qu'à l'odeur de sa peau brune. Je la revois vaguement pendant qu'elle se couvre les yeux, compte et me donne le temps de trouver une cachette derrière les moutons ou dans les grandes herbes qui accrochent le vent. Tu sais, c'est un souvenir ancien. Il faut plonger loin, la canule serrée entre les dents, pour retrouver ces lambeaux de mémoire.

Que veux-tu ? Venir ici et devenir une chair morte ? Entends-tu les hommes dehors dans le café ? Leur Dieu leur conseille de se laver le corps après avoir étreint nos corps interdits à la lumière du jour. Ils appellent ça « la grande ablution », car nous sommes la grande salissure. Que veux-tu ? Toutes les femmes sont comme moi, même si elles ne possèdent pas de trou dans la gorge, ou de sourire stupide sur le visage, ou de langue étranglée dans l'agonie. C'est ça être femme ici. Le veux-tu vraiment ?

On sort.

On va voir ma boutique, je veux te montrer un peu le monde contraire au paradis d'où tu tombes, et après je prendrai les trois pilules. Je veux te montrer qu'il ne reste rien de mon histoire. Ils ont tout effacé avec des lois, des froncements de sourcils, des menaces d'emprisonnement. Personne ne se souvient ou n'ose se souvenir en Algérie du jour où l'on tenta de m'égorger.

Tu ne peux pas voir, mais à ma gauche, c'est le Front de mer, avec ses promeneurs et ses immeubles mal entretenus. Là, ce sont de grands arbres venus d'ailleurs, des palmiers ; tu as dû en voir dans ton paradis. Ils sont là, debout, depuis je ne sais combien de temps à attendre je ne sais qui. Les gens sans toit ou les hommes seuls viennent s'asseoir ici et se taire, surtout le matin, avant la première prière. Je crois que leur langue extérieure est épuisée, alors ils viennent ici et attendent que la mer prenne la parole dans leur tête. Derrière moi, il y a la montagne du Murdjajo. Je conduis doucement pour que tu puisses reconstituer les détails sous tes paupières closes. Là-haut, à la pointe de la montagne, on découvre un fort espagnol aux couleurs de galet, une chapelle vide et, encore plus haut, une mosquée construite pour dominer l'église, m'a raconté un jour Khadija avec un sourire dédaigneux. J'y suis allée deux ou trois fois avec elle, mais je n'aime pas les virages de la montagne qui vous retournent le ventre. Une femme vit isolée là-bas, la Vierge Marie, celle des chrétiens qui l'ont posée sur ce sommet à l'époque d'une épidémie de choléra, il y a deux siècles, je crois. Qu'est-ce que la Vierge ? Ne t'occupe pas des théories des autres. Ici, chacun tâte un morceau de Dieu dans sa poche. En bas de la montagne, c'est le jardin des Verdures. Il porte le nom d'un chanteur de raï assassiné durant la guerre des années 1990, la mienne. C'est le seul à avoir eu cet honneur qui en devient inexplicable. Je roule vers l'est et j'accélère. La route remonte vers le quartier des belles villas de Canastel et vers l'autre mont, dit la « montagne des Lions ». J'adore cette route, même si l'imbécile devant moi nous ralentit et me fait des signes salaces. La mer nous poursuit sur la gauche, elle se cache, se montre, tu vas la retrouver, ne te tords pas le cou. Tant de choses te solliciteront pour jouer avec toi si tu viens au monde : la lune, le soleil, la mer comme tu vois, les chiens et peut-être les chevaux. Tu adorerais sûrement les chevaux. Je vais souvent les contempler à l'hippodrome d'Es-Senia, à l'ouest de la ville. Où va-t-on ? D'abord, on va vérifier que personne n'a cassé le rideau de mon salon de coiffure. La voisine qui vend des voiles pour femmes vertueuses me déteste, si je me faisais cambrioler, elle ne crierait pas sur les toits pour dénoncer les voleurs. L'imam de la Cité lui donne d'ailleurs raison, et tout le quartier avec lui, mais je tiens tout le monde à distance avec mon « sourire » de monstre et mes yeux immenses où ils n'aiment pas se regarder.

C'est ma vie, ce salon, ma pièce de monnaie rare.

C'est là que je gagne mon argent et mon indépendance, et le privilège d'avoir les cheveux à l'air et les épaules nues, et de fumer et de boire du vin. Ce n'est pas grand comme commerce, mais ça rapporte de quoi tenir les autres à l'écart. Tu sais, ma perle, l'État donne une misère aux victimes survivantes de la guerre civile comme moi et le double aux familles des égorgeurs. Et j'ai dû céder mon droit à la pension pour devenir propriétaire de ce salon. C'était la condition de l'État : la pension ou la possibilité d'acquérir un local commercial de l'Office. J'ai choisi d'investir. Mon salon s'appelle Shéhérazade, écrit en lettres lumineuses roses au-dessus de la porte. J'y ai accroché des photos de femmes aux lèvres pulpeuses, aux corps splendides et aux yeux aussi beaux et terrifiants que les miens. Les clientes rêvent de leur ressembler et les hommes croient qu'ils peuvent en trouver de pareilles au paradis. J'avais d'abord songé à l'appeler Rimitti, comme la chanteuse de raï qui fait danser les femmes depuis sa tombe. Mais donner le nom d'une chanteuse de raï à un salon de coiffure, « c'est beaucoup trop ! » vociféra Khadija, inquiète. Quand elle est agitée, elle a le regard qu'elle avait sur mon petit corps dans l'ambulance qui, dans sa tête, me ramène pour toujours à la nuit du 31 décembre 1999. Il faut y

aller doucement dans ce pays quand on est une femme. On reste des esclaves, libres depuis trop peu de temps. Tout peut se renverser, se perdre à la moindre cuisse dénudée ; une robe à fleurs trop courte décide de ta vie. On va y arriver, ma Hourî, à notre destination. Le ciel est brûlant ici, on retient son souffle. Ma sœur y lançait le cerf-volant qu'elle fabriquait avec des roseaux et un bout de sac en papier.

Oui, j'avais une sœur.

J'avais une sœur, je l'ai encore, mais avec l'odeur d'une dépouille dans ma mémoire. C'est une histoire ancienne. Je ne la raconte jamais, même dans ma langue intérieure. Pourquoi ? D'abord parce que ma mère la connaît, la retient en elle, l'empêche de revenir à la surface. Khadija craint le pire dès qu'elle sent que je m'approche de ce souvenir. Et puis parce qu'il faut, chaque fois que je tente de me remémorer ma sœur, rester longtemps seule et sans bouger, pour que sa trace revienne et que des images se précisent – des épis, des hivers durs, un couteau, le dos de mon père, un cheval dans la forme des nuages. Plus tard, c'est une misère de ne savoir que faire de ces souvenirs quand arrive la nuit et qu'il faut dormir. Peut-être qu'au paradis, tu la retrouveras. Tu la reconnaîtras à son rire, à sa façon de plisser les yeux pour faire croire qu'elle imagine un autre monde que notre ferme et qu'elle le coupe en deux, comme un pain, pour le partager avec moi. Ma sœur n'a plus de prénom depuis longtemps. Un souvenir me revient : on ramasse des coquelicots ; on court l'une derrière l'autre en faisant des grimaces ; les épis s'accrochent à nos robes et le ciel s'attise pour nos joies. Ah qu'elle est belle cette langue intérieure qui peut éclairer les recoins de la mémoire. Par temps clair, on suivait des yeux les chevaux géants dans les nuages au-dessus de notre ferme à Had Chekala, notre village. Sur terre, ces animaux apparaissaient plus petits, en bas de la montagne, avec leurs charrettes luttant contre les pentes. Les chevaux ? Ma mère les aimait avant qu'elle n'égare son esprit ; elle nous racontait parfois cette histoire. Ma mère de l'autre vie, d'avant ma seconde naissance.

On continue ? Regarde, nous sommes au jardin des Falaises. Il n'y a personne le matin. J'y viens souvent pour y sentir le vent me laver. C'est le seul endroit où je peux fermer les yeux sans retomber sur les yeux de ma sœur.

Tu vois là-bas, ce grand bâtiment, du côté des bâtisses du Front de mer ? On l'appelle l'immeuble d'Air Algérie, parce que l'agence de cette compagnie se trouve là. C'est l'aîné de tous les édifices et il semble revendiquer un droit plus important sur la mer. C'est là qu'on fit exploser plusieurs bombes en 1996. Ou 1995. Même ma mère ne se souvient plus des dates exactes. Elle m'a juré que c'était véridique, que cela arriva un matin, mais personne ne se le rappelle. Ils (la bande d'Ibrahim, le prophète qui voulait égorger son fils, oui, je les baptise ainsi) ont dissimulé la première bombe, de faible puissance, sous un banc et elle explosa au matin, à l'heure de pointe. Les gens ont fui, puis peu à peu, comme si c'était une curiosité ou le cadavre d'un crime passionnel, de petites foules ont reflué vers le cratère dans l'asphalte. Tous se sont penchés pour voir, se sont bousculés, ont commencé à murmurer des hypothèses. Et là, ce fut un carnage. Car la seconde bombe, cachée sous un autre banc, explosa à son tour. Quand elle raconte cette histoire, ma mère renifle, se tait un instant pour que le souvenir devienne authentique, et conclut : « C'était un piège, une technique de monstres pour faire le plus de victimes possible. » De tout cela, il ne reste aucune trace.

Si tu avais des yeux, je pourrais t'indiquer du doigt un endroit que j'ai visité, pour toi, il y a peu. Tu vois le grand immeuble là-bas ? C'est Le Panoramique. Juste derrière se trouvent un parking souterrain et une ruelle qui va vers le boulevard de la Vieille Mosquée. Cela ne signifie rien pour toi, mais imagine des bâtisses en ruine, des pierres usées, des revêtements négligés et des rues qui sentent les poubelles au matin et la mer au soir. C'est là que se trouve le cabinet du gynécologue qui a accepté de m'ausculter. Je te jure que j'ai pris mille précautions pour que ma mère n'en sache rien. D'ailleurs, ce docteur ne demande pas les noms ni les prénoms. On va le voir lorsque la honte nous écrase le ventre et qu'on ne veut pas être reconnue. Khadija m'a parlé de lui il y a des années, car il était entouré d'une aura de mystère dans notre centre-ville médisant. C'est un éminent gynécologue d'après elle, mais aussi un grand buveur, musicien, communiste à l'époque de ses cheveux noirs bouclés, avec une réputation de séducteur. C'est pourquoi personne n'a compris ce qui l'a fait basculer. Un jour, il y a cinq ans, il a décidé de se repentir et de revenir vers son Dieu. Les islamistes en armes étaient vaincus et presque tous redescendus des maquis, pour ceux qui n'étaient pas morts, et on crut à un reflux de leur folie, mais on se trompa.

Partout s'érigeaient des mosquées, des prêcheurs investissaient la moindre tribune et cette étrange cause devint comme plus puissante après sa défaite. Les femmes voilées étaient encore plus nombreuses et les hommes avec les callosités des prieurs au front se multiplièrent. Ainsi, de la carcasse du gynécologue au pantalon pattes d'éléphant et aux boucles de ceinture en faux or émergea un homme barbu, la tête ceinte d'un turban et qui fréquentait assidûment les mosquées. Très vite, selon ma mère, se posa à lui et à sa foi un vrai dilemme, car il était gynécologue. C'est un métier pour faire accoucher les femmes, plonger les doigts dans leurs ventres et écouter leurs secrets. Et tu sais quoi ? Il ne changea pas de profession, car elle lui rapportait gros. J'ignore comment il inventa cette solution qui fit rire certains au début mais se révéla efficace pour sauver sa foi et son argent en même temps.

Dans son cabinet, le docteur installa, entre lui et ses patientes, un rideau noir. Sa femme fut chargée des palpations, des examens invasifs, des vérifications entre les jambes écartées. Et lui, des prescriptions et des conseils. Oui, je te jure ! Sa femme palpit et elle lui décrivait les organes, les textures, les baves intimes ou les cris des patientes. De l'autre côté du rideau, il lançait ses diagnostics tel un Dieu occulte. À la fin de l'auscultation, il signait une ordonnance et son assistante encaissait le prix de la séance.

Le docteur se réinventa peu à peu en vrai prophète, il s'évanouit du champ diurne et des regards, devint un fantôme méthodique et avare de paroles, et une légende dans notre ville. Il y a une semaine, comme j'avais du retard, je suis allée le voir.

Il a chuchoté : « Depuis quand ? » Sa femme a répété la question à haute voix. Je suis restée silencieuse. J'étais assise face au visage cramoisi d'effort et de soumission de l'épouse du Grand Gynécologue. Elle m'a tâté le ventre en marmonnant, s'adressant à son mari, et elle a confirmé ta présence en moi, ta tanière dans ma peau. Elle avait de petits yeux noirs et portait un voile rose. J'étais sur le dos, j'attendais d'écartier les jambes en fixant avec inquiétude les larges étriers. La salle était meublée d'une table d'auscultation et de quelques appareils ; une lumière vaincue y pénétrait. Lui, on ne le voyait pas, c'était une voix derrière le rideau qui

séparait son bureau du reste de la pièce. La femme m'ignorait ostensiblement, elle tressaillait uniquement sous l'effet de sa voix à lui. Elle portait des gants blancs et n'affichait ni sourire ni émotion. Je l'entendais chuchoter mille prières. Elle s'astreignait à s'effacer autant que possible, se réduisant à des mains gantées dans l'ombre, un équipement de plus dans la pièce. Que se confessait-il le soir, ce couple de fous ? Une femme qui vit de décrire le sexe d'autres femmes à son mari, voilà une histoire étrange. Elle récita un verset plus fiévreux et m'écarta les cuisses pour me glisser l'instrument froid dans le sexe. J'étais allongée, les fesses au bord de la table et les pieds relevés par les étriers. Tu devais reculer au plus profond de ton trou pour te préserver de ses yeux plissés. Le prophète, occulté comme son épouse était voilée, garda le silence puis posa deux ou trois questions. « Le père ? » Je n'ai bougé ni les mains ni les lèvres. Mon visage devait être rouge de colère. Il se tut, sa femme laissa passer une ombre sur son visage gras, et je crois que sa foi raffermi son feu au contact de mon péché. Elle murmura un autre verset en évitant mon regard. Elle me palpa encore le ventre, examina mes chairs intimes, remonta vers mes seins pour les soupeser. Elle évitait avec calcul mon visage, mes yeux, ma canule et le trou de ma gorge. Tu sais, on se sent comme un mouton dépecé en ces heures : le museau et les pieds dans une bassine à part, le thorax ouvert aux griffes des enfants et à leurs mille questions, et la peau qui déjà pend au soleil de la cour où elle va se dessécher comme un prisonnier.

« Avez-vous saigné ces jours-ci ? » m'interrogea la voix. Je fis un signe de la main. Le « retard » ? Toutes les femmes redoutent ce moment. Le « retard », c'est le corps durci, la même idée noire qui remonte dans le cœur en cafards, de l'électricité pour une condamnée à mort. Le « retard », c'est les autres femmes qui s'éloignent de vous d'instinct comme des bêtes apeurées. « Huit semaines. » Elle murmura quelque chose au prophète et toutes les deux, l'une avec un Dieu sur le dos, l'autre avec une fève mal avalée dans le ventre, on guetta le verdict, comme s'il devait tomber du ciel. Tu ne vivais pas encore, je crois. C'est écrit que c'est seulement au bout du troisième mois. Tu étais encore une étoile écrasée par la mer, un caillou que je cherchais sous la peau de mon ventre quand la nuit m'avalait. Dans mon imagination, la salle d'auscultation sentait la moisissure et les mauvais secrets. Sur le mur brillait en lettres dorées le nom de Dieu, calligraphié sur du velours noir. Dieu possède, ma fève, quatre-vingt-dix-neuf noms dans cette religion. On doit y ajouter le nom de tous les hommes que l'on rencontre, car ils sont Dieu. Puis le prophète se prononça : « Revenez dans trois semaines, si vous le gardez. Sinon, je vous recommande des pilules et la pitié de Dieu. »

C'est un meurtre, selon les lois de ce pays, et c'est puni, mais le prophète gynécologue ne reconnaissait plus les lois terrestres et ne les craignait plus. Sa réputation d'homme pieux tenait à distance les dénonciateurs. Je sentis un poignard se glisser sous ma peau pour te chercher. D'instinct, je pensai qu'on allait encore me soustraire une partie de mon corps et y pratiquer un autre trou plus grand et y rafistoler une tranchée. Une colère explosa en moi contre ce docteur, sa femme, cette mise en scène et leurs croyances. Mais où fuir avec toi ? Que faire de toi ?

J'ai tout payé, la visite et l'ordonnance avec le nom des trois pilules. Je les garde dans ma chambre dans une boîte, elles patientent comme de vieilles sorcières. Je devais retourner chez ce prophète après avoir éjecté tes chairs dans les toilettes et me faire examiner par sa femme. Je devais. Je dois. On devra. Des mouettes glissent dans les airs et s'approchent moqueuses des piétons. La mer se réchauffe, un air doux monte du port avec des bruits archaïques. Ils imitent la rumeur du sang dans l'oreille, celle de la nuit quand on n'arrive plus à fermer les yeux.

Je l'ai lu et relu. Au cas où. « Quiconque, par aliments, breuvages, médicaments, manœuvres, violence ou par tout autre moyen, a procuré ou tenté de procurer l'avortement d'une femme enceinte ou supposée enceinte, qu'elle y ait consenti ou non, est puni d'un emprisonnement de un à cinq ans et d'une amende de 500 à 10 000 dinars. Et si la mort en résulte, la peine est la réclusion de 10 à 20 ans. »

Je t'évite de naître pour t'éviter de mourir à chaque instant. Car dans ce pays, on nous aime muettes et nues pour le plaisir des hommes en rut. Je sais que je m'empêche de conclure, que je te parle pour faire reculer l'heure, mais cela ne te protégera pas longtemps ; je me dis que si je te raconte la véritable histoire, peut-être que tu comprendras. La vraie, celle qui se cache et qui se montre quand je ferme les yeux le soir depuis des années. L'exacte version des faits qui se dérobe encore à la langue intérieure et que rature à tort et à travers la langue extérieure des canards colorés, l'idiome de la canule. J'invoque la langue sans cordes vocales et les dizaines de points de suture au cou qui me balafrent la vie d'une oreille à l'autre. Le croirais-tu ? Cette histoire, quand on ouvre les yeux, elle s'évapore comme la montagne dans la brume.

Je voudrais rester ici, ne plus bouger de ce jardin usé. Me dérober à ma propre histoire. Mais je crois que c'est lorsqu'elles gisent sans mots que nos histoires deviennent dangereuses. Comme un gouffre. La mienne creuse le trou dans ma gorge.

Une sonnerie. C'est Khadija. À cette heure, elle doit être arrivée à Paris pour prendre son deuxième avion pour Bruxelles, cette ville grise où se cachent mes cordes vocales. Dans sa tête, son histoire de berceau à l'aube du 5 juillet 1962 recommence. Quand elle me parle, je retombe dans son ventre, et toi dans le mien. Nous sommes comme les histoires des Mille et Une Nuits, mais des nuits de mensonges.

« Allô ? Maman ? Je... »

Elle parle pour deux, pour mille. Et moi pour une demi-lune, une demi-fille, une demi-seconde.

L'entends-tu ? Ma mère prend une intonation théâtrale, et les paroles roulent dans son ruisseau indigné. Je n'ose pas l'interrompre ni placer un mot. Je l'écoute. « Je suis à Paris, mon ange. Il ne répond pas au téléphone, tu te rends compte ? Pourtant c'est un grand chirurgien, il doit au moins m'expliquer. Sa secrétaire ? Je ne veux plus écouter ses promesses de me trouver un autre rendez-vous plus tard. » Elle se tait, fait rouler ses tambours dans un souffle de guerre et reprend : « On me répète que, peut-être, il va revenir. Une urgence, oui, c'est ce que m'a dit sa secrétaire. Ils sont sans humanité, ma fille. En plus, je t'ai abandonnée seule ! » Elle ressasse, imite un reniflement de pleurs, se broie les doigts j'en suis sûre. Je suis en boule dans son ventre, car elle me porte depuis vingt et un ans, elle me couve, m'interdit de lâcher la corde qui nous lie et me parle sans jamais s'arrêter. « Dès que j'atterris, je prends un taxi et j'y vais. Là, je sors de la zone internationale, je change de terminal. Et s'il n'est pas là, ma fille, eh bien... Eh bien je rentrerai, oui ! Par le premier avion. Tu as peut-être raison. J'ai peut-être eu tort, ma princesse, mais c'est pour toi, pour ta voix que je sais belle. Et si ça ne marche pas, on vivra ma fille, on vivra. » Sa voix se charge de promesses et elle se tait pour marquer le coup. Les cordes vocales ? Ma Houri, je les ai imaginées de mille façons. Des vraies cordes comme celles d'un puits, des cordes comme celles d'une guitare, des cordes comme celles des pêcheurs, des cordes de cirque, des cordes de jongleur ou de trapéziste, des cordes pour attacher les moutons, des cordes de chaloupes, de marins, de pendus... Quand tu ajoutes « vocales », elles vibrent, elles font onduler l'eau et les murs. Là, une unique corde nous relie Khadija et moi, traverse la mer et arrive à mon oreille. Ma mère me garde dans son ventre depuis qu'elle m'a ramenée d'un hôpital de Relizane, le lendemain du massacre des miens. Je m'enroule dans son univers, j'écoute ses éloges et ses histoires (« Tu es un livre unique », « Tes yeux viennent du paradis, ne les abîme pas ! »), je me nourris de ce qu'elle mâche pour moi.

Sauf que là, on est trois, imbriquées comme des poupées russes. Et elle va le savoir. Elle risque de revenir plus vite si son chirurgien belge n'est pas au rendez-vous.

Elle va revenir plus vite que prévu à Oran, petite Houri. Et elle en mourra de croiser ta présence. Car elle



nourrit son rêve, ma lune, elle imagine les détails et les tissus de mon mariage, elle veut un palais, un conte, une histoire qui finit au paradis, tu sais. Mais ça pour la langue extérieure. Sa langue intérieure me hurle qu'elle exige, en me mariant dans le faste, d'interrompre la malédiction des femmes qui viennent au monde sans père ni mère, comme elle, ou qui les perdent comme moi. Elle désire une histoire avec un mariage, un père, une mère et un enfant qui ne sera pas abandonné un matin à la porte d'une mosquée. Elle veut réparer ce qu'un Dieu ou le hasard a mal fait. Te rends-tu compte si je lui arrive avec un gros ventre sans généalogie ni parenté, sans nom de père puisque ton père a choisi la mer pour maîtresse ? Ce n'est pas qu'elle soit conservatrice ou bornée sur ces lois d'hommes, mais c'est une question ancienne et toujours vivace pour elle. Et là, je dois reflourir et vivre et être heureuse pour deux. Voilà l'histoire.

En arrivant au salon, j'ai hurlé. Certains riaient ; on se rassembla autour de moi et l'on compatit même, je crois. Non pour ce qu'on avait fait à mon salon, mais parce que je ressemblais à un poisson hors de l'eau. Et que mon rugissement souverain arrivait dans leur monde sans les sons naturels. Je leur lançais des hurlements murmurés que mes yeux écarquillés et mes battements de mains réfutaient. Je jouais un petit cinéma muet dans leur univers de bruits. La police ? À quoi cela aurait-il servi ? Des heures d'attente, un agent me renvoyant à un autre pour écouter ma plainte. Leurs moqueries, leurs questions sur ma gorge ouverte, ma blessure. Et les mots et les phrases à répéter ou à avaler comme des pierres. Je suis restée debout sous mes affiches de femmes flambant de beauté. J'ai préféré m'abstenir. Aux fenêtres des immeubles, des voisines m'examinaient, curieuses, moqueuses ou compatissantes. Certaines femmes choisissent leur camp très vite. Elles croient que le seul moyen de survivre dans une prison, c'est de s'en faire les gardiennes. Pour sûr ! On ne combat pas Dieu, c'est-à-dire les hommes, dans ce pays et, au fond, ma lune, je sentais venir leur vengeance. J'ai tourné en rond, j'ai scruté chaque visage pour trouver des preuves, des traces, en vain. J'ai tenté de lever le rideau de ma devanture. Il résistait, tordu, fracturé et inutile. J'ai réussi à moitié et je me suis courbée pour entrer dans mon salon, saccagé. Les cambrioleurs avaient éventré les trois fauteuils comme on le fait des vaches à Had Chekala, les bacs gisaient cassés, les shampoings aspergeaient les miroirs de leur bave, et les flacons de parfum traînaient, gorges ouvertes au sol. On devait sentir de très loin leur mélange brutal. Les appareils d'épilation, les lisseuses et les sèche-cheveux avaient disparu. Puis je l'ai vu, là, le gros paquet, et je ne sais pour quelle raison, les histoires de la guerre, la mienne, me sont revenues. À l'époque, lorsqu'on affichait aux portes des mosquées la liste des gens à abattre, on leur envoyait un linceul propre et un savon parfumé. Pour la dernière toilette mortuaire. J'y songeai, tourmentée par cette irruption du rêve rouge dans ma vie de tous les jours. Je l'ai ouvert : on m'offrait un voile en mauvais tissu, noir et ample. Et un Coran, vert et impassible, avec des lettres dorées. Khadija ne devait rien savoir de cette histoire, me souffla la moitié de ma raison. J'allumai une cigarette et, devant les curieux, dans la rue qui sépare le salon de la mosquée, j'ai fumé. En plein jour, je fixais leurs regards durs. Je laissais l'odeur du tabac lentement glisser vers leurs narines indignées. Un moment, j'ai pensé briser les vitres de la mosquée ou crier des insultes, mais avec quelle voix, ma Hourri ?

Est-ce que je me doutais que ça allait arriver ? Oui, dans le clair-obscur de l'intuition. Je savais qu'un couteau nous menaçait. La petite guerre entre mon salon et la mosquée d'en face, lancée depuis quelque temps, devait se conclure un jour ou l'autre. Entre ma canule et le haut-parleur du prêcheur, la tension était palpable et sa rumeur s'était répandue dans le quartier.

Je fis rapidement l'inventaire du faux cambriolage. On avait volé ce qui n'était pas cassé : un peu de monnaie dans la caisse, les appareils les plus coûteux et des produits de beauté. Sur le sol, j'écrasai une perruque qui couvrait une tête de mannequin chauve. On m'avait pris mes mille parfums en ne m'en laissant qu'un : un gros flacon de musc, le parfum préféré des barbus d'Allah. J'entendais un rire se répandre dehors, sauter d'une bouche à l'autre, puis se gonfler avec de grandes oraisons sur Dieu et ses signes. Les femmes de la Cité, celles qui fréquentaient mon salon, assistaient elles aussi au spectacle derrière leurs volets. Je leur en voulais, mais au fond, qu'y pouvaient-elles ? Elles iraient ailleurs pour se préparer pour les hommes. Je ne suis pas un homme, ou une femme, mais une anomalie qui devait tôt ou tard être expulsée. De temps à autre des

enfants se penchaient par-dessous le rideau brisé pour me demander ce qui se passait. Une grosse voix tonna dans le ciel en suspendant le temps. Elle hurlait, tour à tour suppliante et dédaigneuse, boudeuse et exigeante, comme le cri d'un délaissé. Aucune femme n'avait cette force vocale ni le droit de l'imiter dans un minaret. C'était l'appel à la prière de 13 heures. Tout le monde accourut, et la rue se vida.

13 h 30.

Il n'y aura pas de clientes aujourd'hui ni demain, ni plus tard dans la semaine. Je ne pourrai rien réparer avant des jours. Avant l'Aïd, les femmes s'enferment dans les cuisines pour vider les entrailles des moutons, apprêter, assaisonner et attendre le grognement satisfait des mâles. Il était joliment décoré avant, mon salon, j'y accrochais des photos, des îles, des femmes aux yeux dorés, et j'aimais y écouter les discussions enfin libérées des hommes. Aujourd'hui, il n'y a pas de cheveux à brosser, de cils à allonger, de sourcils à épiler, de sexes à rendre soyeux comme les hommes les aiment pour nous imaginer vierges, pas de peaux à lisser, de points noirs à enlever, de racines blanches à colorer de tons venus spécialement de Paris. Rien. La Fête approche, mes deux employées sont rentrées chez elles et les faux cambrioleurs sont passés par ici pour me laisser un message clair.

Hanane, mon employée, tu aurais pu la rencontrer si on était venues il y a une semaine. Elle ne parle presque pas mais sa langue intérieure affleure dans les nuances de ses cheveux. Elle promène sa crinière oxydée comme un cri. Elle la rehausse chaque semaine en jaune vif, dans un excès furieux de blondeur, pour se venger de son ancienne vie. Tu sais, elle est malheureuse et forte à la fois, et je l'ai recrutée l'été dernier parce qu'elle possède une voiture, elle peut faire des déplacements auprès des clientes pressées. Oui, Hanane conduit aussi et elle ne parle pas beaucoup, ou si peu. Ici, c'est le siège de ses clientes fidèles. Celles qui jasant sans s'arrêter la préfèrent à sa voisine. Je ne crois pas qu'elle écoute leurs histoires sans fin, mais elle ne les interrompt jamais. Sa voiture, c'est ce qu'elle a hérité de son mari décédé il y a cinq ans : une vieille auto et le silence qui a fait son nid en elle. Ses cinq frères, dès qu'elle fut veuve dans sa ville à Chlef, la voilèrent intégralement et lui imposèrent le masque sur le visage et la stricte surveillance de ses gestes, mouvements, regards. Elle n'avait même plus droit d'approcher une fenêtre, d'élever la voix dans leur demeure ou d'avoir un téléphone ou des amies. Seulement un oiseau dans la tête. Et un Coran. « Une femme divorcée ? Une femme veuve ? C'est une bombe dans la maison », expliquent les hommes, à propos de leur mère, leurs sœurs ou filles revenues jetées de chez leur mari comme des serviettes après le repas. La pauvre Hanane était surveillée à la manière d'une mèche de dynamite ou d'une fissure sur le mur. C'est leur honneur qui était en jeu, pas sa vie à elle. Ils se relayaient pour la guetter et peut-être rêvaient-ils tous les cinq de sa mort magique. La fratrie finit par la marier à un autre homme, cette fois à Oran, dans le quartier de Belgaid, à trois cent quarante-cinq kilomètres de chez elle. Ils espéraient faire oublier son histoire et la diluer dans les conversations. C'était si loin : une façon de l'enterrer, de faire en sorte qu'elle ne puisse plus se rappeler son propre prénom ou le chemin du retour. Elle avait accouché d'un fils, après le décès du père, et ils l'obligèrent à l'abandonner à la grand-mère. Elle perdit la parole peu à peu, comme si elle avait déménagé dans sa tête. Elle laissa son premier gamin et enfanta un deuxième, puis un troisième avec son nouveau mari qui lui prenait son salaire et la surveillait, lui aussi. Je le voyais souvent ici, dans la Cité. Juste au coin de la rue où j'ai ouvert mon salon. Il espionnait l'entrée avec ses yeux de rat et ses monologues muets et haineux.

Hanane me fait pitié. Elle me brise le cœur, mais le cœur ne peut plus se ruiner, à un moment, il devient du gravier et cesse de s'émouvoir. Quand un jour d'été elle est venue me demander du travail, je l'ai recrutée

pour deux raisons : elle avait une voiture, comme je te l'ai raconté, et ses cheveux étaient bien soignés, d'une main de femme qui sait s'y prendre. Je l'emploie, je la paye, mais je lui laisse son mystère. Elle doit nourrir une langue intérieure plus subtile et riche que celle des gens qui discutent sous ses broches. Son mari la surveille comme un proxénète. Il est là presque tous les jours lorsqu'il ne ramasse pas les bouteilles en plastique pour les revendre, mais Hanane se trouve ailleurs, en elle-même depuis des années. Chaque fin de journée, il s'approche un peu à partir de l'angle de la rue, là-bas. Il stationne de plus en plus près, comme un corbeau, de coin en coin. Et quand arrive le premier du mois, je le retrouve, comme si de rien n'était, à l'entrée du salon, sous l'enseigne, à attendre sa femme, c'est-à-dire le salaire de sa femme.

L'autre employée ? Elle s'appelle Meriam. Je te raconterai sa vie. Mais peut-être que la mer le fera mieux que moi. Elle a tenté par deux fois de quitter le pays par chaloupe vers l'Espagne, en immigrée clandestine. Et par deux fois, les garde-côtes l'ont rattrapée. Elle fut emprisonnée dans le pénitencier de Gdyl puis relâchée dans la nature au bout de quelque temps. La troisième fois, on la retrouva dans les cales d'un navire marchand au port d'Oran qui transportait de la farine. Arrivée de nuit, elle se perdit dans les couloirs du navire et vécut trois jours dans le noir. On la récupéra comme un fantôme, peinturlurée de blanc et plus assoiffée qu'une fleur morte. Elle avait patienté trois jours à se nourrir de farine et à lécher les tuyaux en métal froid pour trouver de l'eau. Elle le raconte encore et encore, et fait rire les clientes qui adorent son histoire de revenante saupoudrée sous le nez des marins terrorisés. Meriam est drôle mais rusée et, au fond d'elle, je crois qu'elle n'envisage plus rien comme futur, sauf aller vers la mer et nager, les jours de détente. Elle aussi se présume morte depuis quelques années, après son dernier faux départ.

Là, je suis allongée sur l'un des fauteuils survivants, le sens-tu à mon ventre qui se détend ? Mes mains tâtent ta bosse de vie, ta dune de chair. Je tente de me calmer. Je suis en colère. Chaque fois qu'un danger me guette ou qu'un événement me bouleverse, c'est comme si le jour du massacre des miens se rejouait. Comme si l'instant où je fus égorgée par un terroriste devait se répéter. Tout est lié à ce jour fatidique et ce jour est lié au vide. Je le fixe mal dans ma mémoire, j'en ai fait des tatouages sur ma peau pour qu'il ne se perde pas dans la brume.

Regarde les dessins sur mon corps élané. Sous ma clavicule, c'est le motif d'une étoile. Hanane réalise des tatouages pour certaines clientes, c'est elle qui a fait les miens. Je crois que c'est quand les images sont imprécises en soi que l'on se fait tatouer. L'astre apparaît mieux quand je dors sur le côté droit. C'est le premier souvenir de ma vie antérieure. Ma sœur me tend un verre d'eau où se reflète une étoile et me persuade qu'elle l'a prise au piège. J'ai cinq ans. Nos parents dorment et les moutons de l'étable au fond de la ferme farfouillent dans la nuit. Ma sœur rit et je rigole encore plus fort parce que je veux l'imiter en tout. J'ai fixé l'étoile à mon cou pour cette raison stupide.

Voici le dessin d'un ruisseau. Ce sont ces trois traits ondoyants tracés entre mes seins. Puis, plus bas, ce sont deux épis de blé croisés sur mon ventre. Tu es contenue au milieu, comptant les heures qu'il te reste. Les hommes souvent s'étonnent de mes tatouages, ils me posent des questions et j'invente des mensonges : les épis, c'est le ventre et la générosité. Les épis, c'est la récolte. Les épis ? C'est juste des épis. Quand les amoureux atteignent ce champ de blé, déjà ils gémissent et il ne leur reste plus de tête pour écouter mes explications. Ce qu'ils veulent c'est toucher, les yeux clos, le cheval figé. Il est tout petit, dessiné au-dessus de mes poils pubiens. Le cheval, ma fille, c'est le deuxième souvenir de ma vie avec ma sœur. Il court dans les champs de l'Endroit mort, quelque part dans l'Ouarsenis, du côté de notre village défunt, Had Chekala (en langue extérieure, El Djiha El Meyta). Ma mère possédait un cheval dans son enfance, nous racontait-elle. Elle le perdit quand ses frères partagèrent l'héritage de leur père. On le lui refusa mais on lui offrit en échange un lopin de terre, jouxtant notre ferme. Un coin caillouteux et stérile et que certains matins, durant sa folie, elle arpentait pour en mesurer la surface en maudissant ses frères dans un long chant inconnu. Une femme a droit à

la moitié de l'héritage d'un homme selon la loi de Dieu dans ce pays. Je ne sais pas pourquoi, mais j'adore imaginer ce cheval. C'est ce tatouage que ton père a caressé pendant des jours, le museau sur mon ventre à rêver de la manière dont il traverserait la mer et atteindrait l'Espagne. Après mes explications, il a rigolé comme un gamin avec ses dents jaunes. Tu aurais pu avoir besoin d'un père si tu avais à naître, mais ce n'est pas le cas, ne t'inquiète pas.

Continuons, plus bas sur mon corps. On sent le dessin des deux poissons, à l'aine, deux sardines ou deux dauphins, ma tatoueuse n'a pas été très précise. Un poisson en haut de chaque cuisse, dans le tendre de la chair. C'est mon troisième souvenir de la ferme dans l'Endroit mort : la fois où mon père nous apporta des sardines du village d'en bas. Les poissons n'existent pas dans les montagnes du Ouarsenis. Folles de joie, ma sœur et moi, on estima qu'elles étaient encore vivantes à cause du soleil qui griffait leurs écailles bleues. Une dizaine de sardines enveloppées dans du papier journal. Elles étincelaient et leurs bouches étaient ouvertes. Aujourd'hui, le souvenir de mon pays natal est éparpillé en moi en mille morceaux. Je récupère des bouts avec la voix de ma mère qui chantonnait de plus en plus à mesure que notre dernière heure approchait. Tôt le matin, elle s'adressait à ses ancêtres puis entonnait un long chant, comme une complainte.

Je suis désolée pour la cigarette. Une femme enceinte ne doit pas fumer, mais je ne sais pas quoi faire pour toi et pour mon salon. Ils me l'ont brisé comme un miroir.

Dors.

Dors !

Laisse-moi réfléchir.

Je crois que je suis soulagée d'avoir été cambriolée. Parce que cela ramène à la surface une guerre muette entre mes houris et les houris de l'imam d'en face. Certains devinent mon identité véritable, la tueuse en moi, la morte. L'imam de la mosquée par exemple. C'est lui, j'en suis presque sûre. Quand on s'est croisés pour la première fois dans la rue, qu'il a vu mon « sourire » et le trou dans mon larynx, il a battu en retraite avant de se ressaisir. Chaque fois que je le rencontre, le rire dans mes yeux vert et or l'incommode et lui arrache ses vêtements, devant tous les fidèles, auprès de son propre Dieu. Mon métier est de rendre belles les femmes, vendre des parfums, lisser des chevelures pour qu'elles soient plus longues que les fleuves du paradis. Le sien c'est parler de jihad, de guerre, de butin, de la France, des lois, du péché sous toutes ses formes, de paradis et de prophètes. C'est avec ses mots à lui, pas les miens, ma Houris, qu'on a tué des centaines de milliers de gens durant les années 1990 et jusqu'à ma mort le 31 décembre 1999, et il le sait. Je le vois à son regard baissé. Certains savent que je reviens d'entre les morts. Que je survis à mon égorgement pour recenser les victimes. Et leurs bourreaux.

La guerre entre mon salon Shéhérazade et la mosquée du Cercueil (c'est ainsi que je la surnomme, je t'expliquerai pourquoi) fut déclarée un vendredi, il y a deux mois. L'imam éleva la voix et, fumant ma cigarette à la fenêtre de ma boutique, je l'imaginais juché sur son mihrab (l'autel d'où il domine, dans la salle des prières, les hommes assis, tête baissée). Il récita, penché sur un registre des blasphèmes fabuleux : « Dix femmes sont exclues de la miséricorde de Dieu. » Nous étions onze dans le salon, en comptant mes deux employées. La Cité sans arbres exhalait un petit sirocco de sable qui effaçait les immeubles nus comme des pierres de cimetière. « Un, la femme tatouée », et la voix de l'imam se brisa face à un scandale inouï. D'un coup, dans notre tranchée parfumée, on se tut toutes, clientes et coiffeuses, comme dans un tribunal, pour écouter la suite. Personne n'osa me regarder à ce moment-là, mais toutes pensèrent aux poissons, au cheval, au ruisseau dessinés sur ma peau blanche. Le bruit du sèche-cheveux dans les mains de Hanane s'éleva pour contrer le prêche. « Deux, la femme qui s'épile les sourcils », et là, la voix de l'imam s'octroya un silence pour permettre à chaque fidèle de chercher dans ses souvenirs le visage d'une proche à maudire, une épouse, une fille ou une voisine. Puis il eut, dans un chuchotement de savant agacé, un troisième verdict : « El Wassila et El Moutawassila. » Qui est cette femme damnée au double prénom mystérieux ? Chacun scruta les traits de l'autre dans mon salon de coiffure pour essayer de comprendre, mais l'imam précisa : « C'est la femme qui s'allonge les cils ou les ongles » – et nous toutes, de l'autre côté de la mosquée, femmes cachées et résistantes, on s'esclaffa devant notre ignorance. D'un coup, le salon jubila. C'était une joie de rébellion et des rires puisés dans l'enfance de chacune, d'avant le sang des menstrues. « ... Et aussi la non-voilée ! » ajouta l'imam, et je jure que nous toutes, ici, nous ressentîmes un frémissement qui traversa la ruelle, celui des hommes excités par l'envie de corriger les femmes insolentes dont les cheveux nus empêchaient les bonnes récoltes. Avec ma casquette, mes chaussures de sport et mes pantalons, je fus débusquée dans la cinquième catégorie, celle des « femmes qui veulent ressembler à des hommes ». « Qui est El Moutfalidja ? » interrogea ma cliente, nouvelle mariée, qui attendait les effets de sa teinture aux racines. Et toutes on s'immobilisa, suspendues aux lèvres géantes du haut-parleur de la mosquée d'en face. « Oh ! Que Dieu nous en protège ! » s'écria l'imam faussement ému. « Voici ces femmes qui arrangent leurs dents, celles que Dieu leur a données à la naissance dans sa générosité. » Je peux te le raconter à toi, mon intruse, je ne pensais pas que cette divinité qui est tous les hommes à la fois pouvait pousser la haine de nos corps jusqu'à nous interdire de soigner nos dents tordues ! Pourquoi cette jalousie même quand nous sommes laides ?

À nos malheurs, l'imam joignit ensuite « les femmes qui visitent les tombes, celles qui hurlent dans le deuil, celles qui mettent en colère leur époux ». Et aussi celles qui se parfument en sortant, celles qui ajoutent des tresses à leurs cheveux, celles qui se promènent les chevilles nues, et l'imam continua et continua encore jusqu'à ce qu'il ne reste rien, d'aucune femme, pas une trace, pas un cheveu, que du sang sur des mâchoires de loups. Que des ombres poilues, des silhouettes muettes et des mortes aux voix douces pour dire « oui » à l'homme. Et dans le salon, après le rire féroce, on resta plongées dans un silence de rescapées, je te le jure. Pas seulement inquiètes, mais stupéfaites : pourquoi ce Dieu nous hait tant ? Qu'avons-nous fait pour le mettre en colère depuis trois mille ans ? Lui avons-nous volé la maternité du monde, le pouvoir d'accoucher et d'allaiter ? Lui avons-nous ravi le cœur des hommes ? Mon salon de coiffure était devenu une tanière de louves

apeurées, de ventres clandestins.

Quand la prière prit fin, un hurlement strident s'éleva alors que je surveillais le déferlement des fidèles qui se hâtaient de rentrer chez eux, la tête enflammée de rêves et de colère. Un youyou interminable et heureux comme j'eus parfois le désir d'en fabriquer dans ma gorge et d'en lâcher aux fêtes. C'est le long cri de la poitrine des femmes de chez nous, ma petite pépite de chair, c'est la voix des femmes nées avec l'interdiction de hausser le ton ou de parler à voix haute, et cela signifie à la fois le deuil, la virginité perdue, la mort, la noce, le succès ou l'enterrement, et les hommes ne savent pas l'imiter ni l'interdire. C'était Hanane, ma belle employée muette depuis des années et qui jamais n'élevait la voix, qui avait lancé ce cri face aux hommes. Je vis la foule s'arrêter, hésiter puis se tourner vers mes affiches et ma vitrine masquée par un rideau. Les fidèles haussèrent les épaules et se dispersèrent. Derrière eux, froid et impavide comme une pierre tombale, l'œil glacial, l'imam scrutait la devanture de mon salon. Lui, il avait déchiffré l'insolence du message. La guerre commença ce jour-là, un vendredi.



Te garder ? Es-tu folle ? Ils se sont montrés capables d'enterrer une guerre entière, 200 000 morts et dix années durant lesquelles ils se sont pris pour des moutons et des prophètes, mais ils n'oublieront jamais que tu es née sans père, sans nom. Que tu as été imposée par une mère monstrueuse qui leur évoque combien d'enfants, de femmes, d'hommes et de bêtes ils ont massacrés pour la gloire de leur Dieu. Ils te le rappelleront dans les administrations, dans la rue, dans la nuit, à l'école. Partout où tu iras. Tu vivras dans une brèche plus profonde que celle d'où tu me fixes maintenant avec tes grands yeux qui hériteront de la beauté mystérieuse des miens. Tu ne te rends pas compte de l'enfer à traverser quand on naît femme dans ce pays et qu'on n'a pas de père à opposer aux hommes, et qu'on est une enfant abandonnée. Ma mère ? Elle en mourra. « Voilà, Khadija, je suis enceinte et le père a disparu ou je l'ai fait s'évanouir, c'était un pêcheur, un peu nain, un brin idiot, mais avec un bon rire. » Le mieux c'est que cela se passe autour d'un café fort, le matin. Ou en soirée lorsqu'elle me surveillera, comme toujours, du coin de l'œil en laissant croire qu'elle zappe sur sa télévision. Un mur tombera aussitôt en miettes, ou bien son cœur s'arrêtera. Ou bien elle perdra tout le sang de son visage dans le siphon d'une grosse émotion. Puis, quand viendra la nuit la plus profonde, elle geindra. Elle sanglotera sur son sort, son destin, sa vie, le jour où elle accoucha de moi sans même écarter les jambes, ni saigner, ni crier, sans avoir été approchée par un homme, tout comme la mère de Jésus dans le Coran. Elle pleurera des choses anciennes que je ne connaîtrai jamais, ses secrets les plus intimes. Peut-être qu'elle mourra vraiment, refusera de se nourrir jusqu'à en périr. Et que faire de toi alors ? Et de mon salon, même mis en pièces ? Car là, les fidèles vont jubiler, vociférer et me le saccager pour cause de prostitution et de création de lieu de débauche selon la loi. Dans ce quartier, il ne manque à mon impiété qu'un ventre rond qui tourne le dos à Dieu. C'est impossible.

Je t'ai raconté l'histoire du jour où il a fondu du ciel des robes, des tissus colorés, des parfums, des chaussures de luxe ? Non ? C'était deux semaines après le jour des youyous révoltés de Hanane. L'imam du Cercueil tissait doucement sa toile autour de moi et me ligotait pour le sacrifice final sous son couteau souriant.

C'était un vendredi là aussi, ce jour maudit pour les femmes. Depuis janvier, les hommes attendaient la pluie qui ne venait pas et les récoltes maigres inquiétaient les ventres. Les hommes, les vieux, les enfants en discutaient partout dans les rues et soupiraient de peine et d'effroi. Nous, les femmes, nous savions surtout que dans ce pays, si l'averse manque, si la sécheresse s'abat sur les terres comme une malédiction, c'est que nos trêves ont été trop courtes et nos péchés trop grands. L'imam de la mosquée du Cercueil l'avait hurlé trois fois durant le prêche des dernières semaines. Ses fidèles, accroupis sur des tapis malodorants, acquiesçaient, gênés, alors que les femmes des immeubles poussiéreux tout autour reculaient derrière les fenêtres. Dans l'air de Hai El Yasmine (là où se trouve mon salon, une vaste banlieue où les gens s'entassaient pour attendre le paradis et la semoule), on sentait venir la vague, le coup, la gifle sans raison ou le crachat au visage de celles qui se maquillent un peu trop. De temps à autre, comme des étincelles dans les parages d'un bidon d'essence, un homme hurlait sur une femme qui l'aurait bousculé dans une boulangerie ou un adolescent tirait par les

cheveux une jeune fille à la voix trop haute. Cela durait depuis des jours puis, un matin, il a plu. Des torrents, avec rage, comme si un Dieu excédé par les prières cédait aux hommes. Il a plu, mais pas de l'eau.

Je venais de relever le rideau de la boutique Shéhérazade, Hanane m'attendait dehors. Des hommes se sont attroupés à l'entrée de l'immeuble C de la résidence Wafi, celle au bout de la rue. Ils marmonnaient, pointaient du doigt le quatrième étage. L'imam du Cercueil, entouré de ses fidèles, soupirait et se montrait exagérément consterné comme dans un film grossier, et volait d'un groupe à l'autre dans un mouvement de frelon. Puis on entendit des femmes hurler. Ce n'était pas un cri de deuil, ou d'accident, ou de douleur, mais le cri de la peur la plus ancienne, le geignement qui nous habite toujours et qu'on lève comme le dernier bouclier contre les hommes. Je savais qui résidait à cet étage que tous indiquaient du doigt. La lamentation se fit insulte, puis on entendit se fracasser des miroirs, ou des verres, des assiettes et des vitres. Dans le ciel purifié par les prières, mais sec comme le refus, les pleurs discontinus se muèrent en hululements et ma peau devint verte comme un cuir de mouton tanné au soleil et perforé de sel. Des femmes se défendaient contre on ne sait qui et cela nous pétrifia toutes.

Quand on a traîné les trois jeunes filles par les cheveux, en robe d'intérieur, sur le trottoir caillouteux, toutes les femmes qui se penchaient aux fenêtres des autres étages se sont souvenues, j'en suis sûre, de la plus vieille histoire de notre sexe. L'une des trois filles s'accrochait au sol avec un sac à main en cuir noir au bras, et criait alors que ses ongles rouges brillaient dans les airs. Chaque fois que je suis mal, ma mémoire éclate comme un miroir et les objets alignés se dispersent, plus tard, je ne retrouve plus que des miettes et je n'arrive jamais à les recoller parfaitement. Elle avait des cheveux blonds comme un feu d'apparat, et je me suis rappelé que Hanane grimaça à l'odeur de sa peau suante quand elle était venue chez moi une semaine auparavant pour un brushing. L'autre jeune fille apparut l'air buté, comme si elle refusait d'ouvrir les yeux sur ce qui se passait. Elle se taisait et se traînait presque à genoux, une chaussure à la main, l'autre pendue à son pied. La troisième, une brune maigre, hurlait sans arrêt. Elle tentait de se soustraire aux hommes qui les encerclaient, et creusait au centre de la scène un gros trou de peur et de haine. Personne ne bougeait, tous étaient pris dans sa toile de terreur et les murs se penchaient pour ne rien laisser échapper.

La police arriva dans un bruit de voiture nerveuse, et tous les hommes se mirent à crier, à montrer du doigt le corps du péché. C'est-à-dire les trois femmes chassées de leur appartement au quatrième étage. « C'est un scandale ! » jugea une voix. « Elles se croient tout permis sous l'œil de Dieu ! » justifia une autre. « On ne veut pas de ça pour nos filles », s'empressa d'expliquer un résident au policier qui agitait un talkie-walkie. Des fenêtres se refermaient vite pour que les hommes ne distinguent pas les visages terrifiés ou étrangement jouisseurs des femmes qui s'étaient trop exposées ; même moi je tremblais. Car il suffisait qu'un des mâles tourne le regard vers mon salon pour que toute la colère y reflue comme une vague sans autre issue que mon mur pour se briser. Les trois filles étaient mes clientes, elles venaient pour se préparer à « vivre la nuit », libres, fantasques, troublantes. C'est ici que je ravivais les couleurs, épilais les cils, les jambes, les sexes et arrangeais les corps que les hommes mordaient. Dans la lumière grise de l'irréel, le policier se dirigea vers le centre de la cour au milieu des immeubles, là où les trois filles attendaient, vacillantes et résignées ; elles avaient peut-être l'habitude. Puis on les embarqua. C'est après qu'il a plu.

Ce ne fut pas une eau drue, de la pluie, de grosses gouttes capables d'atteindre les racines.

Non.

Dans le ciel, on vit autre chose. D'abord des robes de soie qui lentement voltigèrent comme des souvenirs, puis des trousseaux de maquillage qui firent un gros bruit sur le trottoir, et ensuite tout le reste : parfums, sacs à main, petits miroirs, rouges à lèvres, bas, jupes, colliers, talons hauts, perruques... Tout fut balancé du quatrième étage et cette pluie sembla peu à peu soulager les hommes attroupés et purifia, selon leurs lois, l'air et l'appartement. Une main se chargea de tout larguer dans les airs, jeter tout ce qui appartenait à ces femmes, leur garde-robe et leurs instruments de beauté et de charme. Et tout s'amoncela sur le sol pour

être montré du doigt alors que les hommes se scandalisaient dans d'interminables conversations agitées. Les traces de cette pluie persistèrent deux ou trois jours, puis on vit des enfants s'en amuser, s'en servir comme chiffons, ballons, ou tenter de les revendre. L'appartement resta longtemps vide, ouvert, porte cassée, évacué et béant comme un trou dans un larynx.

Vois-tu, ma sardine, j'ai tremblé de peur. Tout demeure fragile ici, brinquebalant au-dessus de nos têtes. Quant à moi, ce qui me sauve, et mon salon et mes deux employées, c'est justement ce vide dans ma chair. Ce sourire de monstre qui trace un rire aphone entre mes deux oreilles.

Elle vient encore de me téléphoner. Elle n'a rien dit de plus. Elle m'a raconté la grisaille du ciel de Bruxelles et m'a rappelé que je ne devais pas oublier la facture d'électricité, de bien fermer les portes le soir, d'éviter les gens et de garer ma voiture juste en dessous du balcon pour que je puisse la surveiller moi-même et non Tayeb, ce fourbe de gardien. Elle a insisté pour que je me lave les mains avec le gel avant de changer la canule et de la nettoyer, et m'a engagée à faire des courses, « car il n'y aura rien d'ouvert cette semaine », puis elle a promis de rentrer très vite, dès qu'elle trouverait un billet. Peut-être juste après l'Aïd, « au pire ! » a-t-elle précisé. Mais pas un mot sur la greffe ! Rien. Pas un mot sur le chirurgien. Cela veut dire qu'elle ne l'a pas vu, ou qu'elle a compris que cela n'avait servi à rien d'y croire. Dans ma langue extérieure j'ai grogné, j'ai henni, j'ai bêlé, j'ai vagi, j'ai beuglé, j'ai rugi, j'ai miaulé, j'ai couiné (toute l'arche de Noé dans ma gorge) et elle a conclu que je l'avais débusquée dans la tanière de ses excuses. Quand elle m'a expliqué qu'elle reviendrait dès qu'elle aurait trouvé un billet, mon ventre s'est contracté et je me suis souvenue, comme d'un couteau, que je devais faire vite moi aussi. T'égorger avec trois pilules. On fera ça au plus tard le jour du Sacrifice, ma petite ; pas une heure de plus. J'aurais voulu terminer l'histoire, mais on n'a plus le temps.

Il nous faut trouver quelqu'un pour réparer le rideau. Ce n'est pas gagné, car personne ne travaille les veilles de fête. Et les gens n'aiment pas se mêler de ce genre d'affaires. Je suis aspergée de la peinture jaune de l'impiété, maintenant. On va ramasser les bris de verre et laisser se vider un peu la rue sous la grosse chaleur.

J'ouvre la fenêtre du salon. Sens-tu ? Depuis une semaine, toute la ville empeste les viscères et la terreur des bêtes. Tu ne verras rien dans le centre-ville, mais dans tous les quartiers des banlieues, dans les Cités au nom des martyrs de la guerre contre la France (les morts durant ma guerre à moi n'y ont pas droit), c'est l'étable ouverte, les bêlements éprouvants. Il reste trois jours. Égorger ou être égorgé ? Je dois me décider. Lève ton petit nez et respire : partout des odeurs de foin mouillé, de bouse, d'excréments écrasés par les chaussures et les pneus. Tu n'auras que cette odeur à emporter de notre monde. L'acide des peurs et la rumeur des animaux dans la bousculade des acheteurs qui vont les dévorer te colleront à la peau. Les moutons, ils ne peuvent pas fuir, ils n'ont plus d'ailes pour remonter vivants au ciel. Tends encore l'oreille. Là, on en distingue un, presque inaudible dans le vacarme de la rue. Il bêle dans sa langue ancienne, ça vient d'un balcon juste à gauche du salon. Elles se plaignent ainsi, ces pauvres bêtes, du sort que Dieu leur a réservé. Bientôt, on va les allonger sur le sol et les égorger dans la hâte et les cris des enfants.

Cela m'obsède, comme si derrière ces scènes quelqu'un tentait de s'adresser à moi. Ça me revient chaque année, ça se répète en moi comme une image qui refuse de n'être qu'un souvenir.

Le paradis, ses arbres géants, ses fleuves, ses prairies vertes et lumineuses, mais sans les hommes. Peut-être est-ce mieux ? Non ? J'avalerai mes trois pilules et tu renoueras avec ta vie dans le miel et le feuillage. Pour te tenir compagnie, il y aura des femmes languissantes et heureuses, un grand royaume de houris, sans menstrues, sans pellicules dans la crinière, sans poils. Le vendredi, presque tous les imams en parlent et détaillent les mille et un délices de ce lieu réservé aux fidèles. Vous, les houris, vous pourrez jouir d'un infini territoire d'or et de bijoux où vous ne cuisinerez pas, ne nettoierez pas les sols crasseux, n'accoucherez pas en hurlant, un lieu où vous ne serez pas battues, violées et où vous pourrez vous promener nues, et rire dans des fleuves de vin.

Le vendredi, nous nous taisons dans mon salon pour écouter ces prêches enflammés ! Entre midi et 14 heures, nous n'avons pas le droit de passer de la musique, ni d'élever la voix ou de rire. Nous entendons l'imam nous raconter cet endroit et, nous aussi, nous en rêvons. « Un espace du jardin d'Éden égal à la moitié de la corde d'un arc est certainement meilleur que toute l'étendue sur laquelle le soleil se lève ou se couche », jure-t-il. « Les habitants du paradis y mangent et y boivent sans pourtant avoir ni défécations, ni morve, ni urine. « Leurs nourritures ne provoquent chez eux que des rots ayant le parfum du musc », promet-il. Et les houris comme toi ? « Allah a couvert leur visage de lumière et leur corps de soie. Elles ont le teint blanc, les habits verts, les bijoux tressés. Leurs encensoirs sont faits de perles et leurs peignes d'or. Elles disent : "Nous sommes éternelles et nous ne mourrons pas, nous sommes les heureuses et nous ne connaissons pas la misère, nous sommes celles qui demeurent et nous ne partons pas, nous sommes les satisfaites et ne nous mettons pas en colère !" » crie-t-il, l'index levé vers le ciel témoin. Les houris possèdent un pays à elles et nous, en bas de l'échelle, nous sommes coincées là, dans cette vie, en Algérie. L'Éden est sans doute notre patrie perdue, à nous les femmes ! C'est pour cette raison que les hommes nous en veulent. C'est ce qui explique la rancune des mâles, les meurtres, le voile, les crachats. Tout n'est qu'une histoire de jalousie masculine. Tu entends ?

On quittera le salon à l'heure de la sieste si la police n'est pas arrivée. C'est curieux que l'imam de la mosquée d'en face ne se montre pas. C'est un jeune homme épais et volontaire, fort et sensuel dans sa façon de se mouvoir parmi la foule des fidèles, silencieux quand il ne prêche pas et la mise impeccable. On l'appelle avec déférence Cheikh Kachk. J'ai toujours l'impression qu'il prend plus soin de son apparence que mes clientes inquiètes de leur âge. C'est sa voix qui lui vaut sa célébrité dans le quartier de Hai El Yasmine. Il en prend soin comme d'un don dans un pays muet, un gagne-pain de prophète, et il ne l'utilise que pour les grandes occasions. Pour le reste, il se contente de murmurer avec componction quand il croise ses fidèles. La mosquée est un local commercial au rez-de-chaussée de l'immeuble d'en face, mais l'imam est parvenu à l'agrandir peu à peu. Il a récupéré un bout de trottoir pour élargir la salle de prière. Mon voisin a même réussi à s'y réserver une place de stationnement clandestine. L'autre place est réservée à cette longue boîte verte avec un verset qui la décore et que tu peux voir d'ici. C'est un cercueil en bois, repeint en vert, la couleur du paradis. Il reste posé là comme un rappel de tous les serments de l'imam. Je crois qu'il le laisse volontairement dehors, exposé comme un charnier en bois ; cela ajoute un argument à ses sermons enflammés.

La boîte verte, on s'en sert pour les morts du quartier, on les y allonge durant la dernière prière, avant de courir les enterrer dans leur linceul offert par un donateur généreux. Ensuite la boîte revient à sa place et attend le prochain voyageur. Dans la Cité, personne n'y touche, et tout le monde la contourne en baissant les yeux, même les enfants.

Souvent, à midi, la mosquée du Cercueil, comme je l'ai baptisée, diffuse en vociférant des versets du Coran. Personne n'ose demander de baisser le son. Je les écoute alors malgré moi, ils donnent souvent envie de périr sans attendre. Je te raconte un détail amusant ? Pour l'heure de la grande prière du vendredi, toutes les boutiques se doivent de baisser le rideau, car il est dit que tout commerce est interdit quand retentit l'appel à la prière. On ne peut pas vendre une bouteille d'eau ni un comprimé contre la migraine pendant ces deux ou trois heures consacrées à se laver des péchés de la semaine écoulée. Tout doit s'arrêter. Et sais-tu quoi, ma petite Houri ? Les seuls commerces dispensés de ce couvre-feu divin sont les salons de coiffure, d'esthétique, de soins pour les femmes. C'est un peu notre heure de pointe. Les femmes qui ne sont libres de sortir dans la rue que durant ces deux heures constituent le gros de notre clientèle. Peut-être que les hommes les désirent belles comme des houris au retour des prêches où on leur a promis des vierges en robe blanche. Ou peut-être est-ce là l'unique moment entre les corvées de la maison et des enfants où les femmes peuvent se permettre de se souvenir de leur corps. Mes clientes se pressent alors, tête baissée et voilée, vers les salons de coiffure souvent maudits par les imams. C'est pour elles l'occasion de marcher au soleil sans être insultées, inquiétées, dépecées, égorgées avec les yeux. Elles arrivent chez moi en sueur, libres entre la lessive et la soupe à faire, et espèrent retrouver leur jeunesse ou en raviver le souvenir. Et tandis que l'imam hurle que le mal du pays est entre les cuisses écartées des femmes et argumente sur la nécessité d'interdire la vente de parfums et de maquillage aux femmes « non accompagnées d'un mâle tuteur », mes employées rieuses et mutines épilent des jambes et des sourcils et redonnent des couleurs aux cheveux.

Vers 13 heures, chaque vendredi depuis des semaines, cela donne des scènes de guerre muette, ma Houri ! L'on sent une tension entre mon salon et la mosquée, que seule une ruelle sépare. Mes clientes

appréciant cet esprit de résistance qui prévaut dans ma boutique. Pendant que mes deux employées coiffent, teignent, lissent, l'imam d'en face crie qu'il faut craindre la loi du ciel et protéger l'honneur, la réputation et la vertu. D'un côté l'imam jure et hurle que le paradis patiente avec une armée imberbe d'« adolescentes aux regards chastes, d'égale jeunesse, vierges, vivant retirées sous leurs tentes, épouses pures que ni les hommes ni les djinns n'auront touchées, et semblables au rubis, au corail et à des perles en coquilles », et nous, de l'autre côté, derrière nos murs, nous retenons de grands rires irrespectueux et jasons de tout et de rien, cheveux nus, cuisses relevées pour les soins d'épilation. Dans ces moments, moi, mi-homme mi-femme, mi-morte mi-vivante, mi-muette mi-bavarde, mi-égorgée mi-souriante, je m'amuse et savoure ce millénaire d'ironie pure qui m'installe entre Dieu et nos sexes.

Cela fait quelques mois que dure ce tête-à-tête entre mon salon et la mosquée du Cercueil, et parfois à nos dépens quand les hommes en ressortent. Car après les prêches les plus virulents, les fidèles sont ombrageux, excités, convaincus d'être sur la bonne voie pour arriver au paradis. Les dernières clientes se hâtent alors de repartir. J'ouvre la porte en grand, avec le risque de faire parvenir à l'imam Cheikh Kachk l'odeur du tabac, je le fixe de mes grands yeux dont je connais l'effet sur les hommes et j'ôte doucement mon foulard pour lui montrer ma canule et mon « sourire » monstrueux. C'est notre meilleur duel. Car, lui, il sait. Il sait et se tait et ne profère rien à mon encontre. Il garde le silence mais je suis certaine qu'il se réserve le droit de m'attaquer de biais par ses prêches de la semaine suivante. Avec sa voix unique, il attend patiemment que le toit de mon salon s'abatte sur ma tête non voilée ou que les hommes jettent mes affaires dans les rues. Jusqu'à présent, seul mon « sourire » de monstre me protégeait. Mon large « sourire » qui le moquait, lui et sa clientèle. Je crois que l'imam m'identifiait dans la foule de ses souvenirs, il a toujours su d'où venait ma blessure. Il a deviné que j'étais une victime de la guerre des années 1990, de prêches affûtés sur des meules millénaires, du paradis affolant, des houris promises, des mosquées, des couteaux, et des voix trop belles qui aiguissent les lames. Depuis quelque temps, chaque vendredi après la grande prière, on se regardait en se croisant, il baissait la tête, patient. Mes vierges rafistolées contre les siennes que personne n'a jamais vues. Voilà le match de chaque vendredi, et ce depuis des mois. Il devait se conclure par une défaite.

Comprends-tu pourquoi aujourd'hui ils en sont venus à saccager mon salon ?



Dans mon salon, je recevais mille et une clientes.

Celle qui attendait de se marier et celle qui provoquait la chance en multipliant les artifices, les onguents, les coupes de cheveux, les couleurs et les parfums, mais qui, au fond, désespérait d'elle-même et voulait se fuir. Mais aussi celle qui venait dans mon salon pour maudire, insulter, rapporter et défendre la vertu. Que veux-tu, ma puce. C'est une vieille loi : celle des prisonnières qui deviennent gardiennes de prison, je te l'ai dit. Ces femmes, je les haïssais et je refusais de les écouter médire sur les autres femmes de la Cité. Leurs longs palabres sur les paroles du Prophète, les interdits de Dieu, m'agaçaient au plus haut point.

Dans ce paradis discret du salon, nous étions les vierges, les vraies vierges de l'Éden, celles qui sont promises aux tueurs ou aux fidèles, aux armées et aux saints. Nous les attendions, mais à Oran, la rivière de vin et de miel gisait sèche, les palais tombaient en ruine et les détritiques jonchaient les vallées annoncées par les versets. Pourquoi adorent-ils, ces hommes, guetter des femmes qui n'existent pas et nous enterrer, nous qui leur donnons la vie ? Je me perds. Chaque fin de mois, Hanane me revient avec des bleus au visage et au cou, et le trou dans la langue de sa vie s'élargit et engloutit ce qui lui reste encore de mots dans la langue extérieure. Nous les femmes, nous sommes les belles-sœurs des houris du paradis, leurs brus, leurs concurrentes, leurs parentes ternes, leurs sosies mal dégrossis. Et dans mon salon, on se racontait des histoires, mais surtout, on payait le prix cher pour leur ressembler un peu, leur faire concurrence, garder nos hommes dans nos lits plutôt que dans les mosquées. Cependant, j'aurais pu acheter les produits les plus coûteux, multiplier les sèche-cheveux, les fauteuils pour recevoir encore plus d'habituées, les tables de massage, les lampes UV, les brosses ou les onguents les plus luxueux, je ne pouvais rien contre un seul verset et un prêche hurlé. Comment faire de mes clientes grasses, en proie aux feux des cuisines et aux détergents, desséchées par les allaitements et les coups aux visages, soumises aux cycles menstruels et aux cris des accouchements, comment en faire des houris valides ? Celles que Dieu décrit dans son Livre où nous, les femmes, sommes à peine citées ? « Le croyant reçoit soit 2 houris, soit 72, soit 500, soit 8 000 houris », a promis l'imam Kachk, avec sa voix qui donne envie de tout abandonner pour courir à la mort. J'ai tenu tête. Mon salon Shéhérazade a accueilli toutes les femmes engagées dans cette guerre inconnue, cette authentique guerre sainte, ce jihad des sens. Le vendredi, à l'heure de la prière des hommes, c'était jour de fête, noces et brosses, parfums et belles fins. Tu aurais pu y assister, si tu devais vivre. Dommage, oui, on aurait pu ranger ensemble les instruments de notre lutte contre les houris du paradis.

Il y a à peine deux semaines, les houris terrestres gagnèrent pour un jour ou deux contre les houris du ciel et leurs maquereaux, ma fille. Ce fut bref, rare, provisoire, mais dans le salon, on a ri comme des mouettes géantes. Non que ces femmes, mes clientes, menaient bataille en toute conscience, mais sans le savoir, elles ont participé à cette victoire contre l'imam. Penses-tu qu'on ait réussi à lui retirer son agrément divin ou qu'on soit parties en groupe pour lui demander de baisser le ton de ses harangues contre les houris terrestres ? Non. Crois-tu que j'aie rempli son cercueil de cheveux, de shampoings ou de produits de beauté comme l'idée insistante dans ma tête folle ? Crois-tu que je l'aie offensé en tirant sur sa barbe en pleine rue ou en augmentant le son de mes musiques lors de ses prêches ? Oh non, ma fée ! J'ai juste envoyé, par mille détours, un message à son épouse dont on me rapporta le prénom. On ne la voyait presque jamais, car l'imam habite la deuxième Cité, Wafi 2, juste derrière la nôtre, du côté des vendeurs de légumes et de poissons. On ne pouvait même pas la reconnaître dans la rue tant les femmes au voile intégral se ressemblent dans leur nuit cadénassée. Et j'ai réussi, ma belle ! Après plusieurs jours, je l'ai fait venir jusqu'au salon, avec l'offre de soins qu'il faut et les prix étudiés au rabais pour l'épouse du très respectable Cheikh Kachk. Peut-être qu'elle vivait malheureuse, peut-être que son célèbre époux le lui suggéra entre deux prières et deux « labours » (Dieu précise qu'il faut labourer ses épouses comme on le fait d'un sol dur), ou qu'elle céda à sa faiblesse de femme concurrencée par les prêches polygames des fidèles, mais elle vint. Accompagnée d'une voisine complice qui espérait un parfum et une coupe gratuite.

C'était un vendredi là encore, je te jure. J'ouvris la porte et, généreuse et affable, proposai à l'épouse de l'imam le meilleur de nos fauteuils, de nos cafés, de mes employées. Elle succomba à mon hospitalité, se découvrit, montra son visage banal, ses traits effacés, ses yeux inquiets, et ramena à la lumière sa chevelure, puis ses bras et ses cuisses, tout son être fermé comme un verset. Sa résurrection fut lente mais elle se conclut par une réussite. Car au bout de deux heures de soins, il en ressortit une femme différente qui se regarda longuement dans le miroir, étonnée par ses cheveux lissés et teints, sa peau soignée et son regard accentué par le mascara. Elle se leva et ne dit pas un mot, mais je vis dans son regard frémir un souvenir ou peut-être même de la colère contre ce qu'elle était en entrant, une pauvre jeune femme. Peut-être même que, plus tard, l'imam reprit goût à sa femme ressuscitée avant le Jugement dernier, se rassura sur son butin, tâta dans la nuit un corps plus parfumé et correspondant un peu mieux à ce qu'il prêchait aux hommes du haut de son mihrab. Chacun haranguait selon ses moyens, je pense : lui avec le Coran, les versets, les habits, les interprétations, les colères, moi avec de la kératine, des lisseuses, des crèmes, des pommades, des épilateurs à la cire. Aujourd'hui, je me dis que j'ai peut-être tué cette femme aussi, peut-être que je l'ai fait répudier, ou chasser de chez elle, ou enterrer vivante, mais elle n'est plus jamais revenue.

C'est une guerre que de vivre, ma Hourri. Cette pauvre jeune femme, je ne l'ai pas dénoncée ni livrée à la mort à ma place, mais j'ai juste attendu l'imam Cheikh Kachk après la prière de l'Asr (c'est la troisième prière en fin de journée, deux heures avant le crépuscule) et je lui ai tendu une longue facture de « soins », l'ardoise de son épouse. Le papier portait le nom de tout ce qu'il dénonçait comme crimes contre Dieu : les parfums, les rouges à lèvres, les poudres, les teintures, les crèmes et les produits d'épilation. Il fixa d'abord mes grands yeux qui, lorsqu'il fait beau, reprennent des couleurs de marbre rare, effleura du regard ma canule puis consulta la

note. Je m'en suis énormément voulu, mais sur le coup, au beau milieu de la rue qui sépare le salon de la mosquée, j'ai vu la défaite sur le visage de l'imam. J'ai savouré, moi l'égorgée, sa stupéfaction, sa colère, sa haine, sa vengeance à venir. Je lui ai soufflé, dans mon bruissement camouflé par la canule : « Tout est offert par le salon. Sauf les parfums. » Sa voix unique tremblota, bêla, puis renonça. Il se tut mais, dans cet endroit étrange où se rencontrent les opposés, il encaissa le coup et me tourna le dos pour s'engouffrer dans la mosquée du Cercueil.

La guerre monta d'un cran quand, quelques jours après, ne le voyant pas payer, j'ai scotché ma facture sur sa voiture, juste devant sa salle de prière. Et quelques semaines plus tard, après un prêche virulent, une pétition circula pour demander la fermeture d'un lieu de débauche, le salon Shéhérazade. Ce qui longtemps me sauva, ce fut mon égorgé d'il y a vingt ans. Mon tueur, lors du massacre de Had Chekala, avait mal exaucé le sacrifice, il n'avait pas respecté les règles de l'offrande, n'avait pas affûté son couteau et ne s'était pas purifié par un long bain. Il avait raté son coup et m'avait légué une cicatrice. C'est ce qui m'a épargnée jusqu'à présent : les gens osaient tout, mais mon statut de victime du terrorisme me préservait. Cheikh Kachk laissa donc passer le temps et se tasser la poussière de la colère, mais il se vengea. Le faux cambriolage était son message.

16 h 30.

Les policiers ne voulaient pas d'une femme sur le dos ni d'une affaire telle que la mienne à l'heure de la sieste. Ce fut vite fait : un gros coup de poing contre le rideau, un bref tour d'horizon sur le faux cambriolage et quelques questions. Vous connaissez les agresseurs ? Non. Leur chef semblait agacé par la corvée, il scruta le salon, puis se réfugia dehors et plongea dans un long conciliabule au téléphone. Ses deux subalternes, ne sachant comment continuer sans lui, s'amusèrent à humer mes parfums et à me demander mon numéro. En arrivant, la voiture de service, usée et brinquebalante, ameuta les enfants, mais les adultes restèrent en retrait, curieux de voir de quel côté allait se ranger la police. Toute mon affaire paraissait dérisoire, frappée de futilité à cause de la lenteur des trois agents, de leur agacement, comme si je les avais arrachés à leur vie de famille. Personne ne m'interrogea sur ma canule, mon « sourire » ; j'en déduisis qu'ils me connaissaient un peu. En Algérie, on ne sait quoi faire des victimes de la guerre civile, on les laisse passer, on attend qu'elles meurent. On me posa d'autres questions sur mes horaires d'ouverture et sur les personnes que je recevais dans mon salon. Et peu à peu, l'interrogatoire porta sur ma vie, mes fréquentations, mon quotidien ; on voulait savoir si j'étais mariée. L'un des subordonnés indiqua à son collègue le cendrier qui débordait de mégots. Cela provoqua un silence. Je les imaginai déjà me demander : « Es-tu une prostituée, sais-tu qu'il est mal devant Dieu de faire ce métier ? Combien encaisses-tu réellement et pour quels services rendus ? » Une grosse fatigue monta en moi. « Il faut être prudente, il y a d'autres moyens de gagner sa vie », m'avertit le chef, de retour sur la scène du crime, mon crime. Il fit signe à ses subalternes puis s'éclipsa. Les deux agents, un peu embarrassés, offrirent de me raccompagner jusqu'à ma voiture et la sortie de la Cité. Je fus escortée comme une délinquante et, sur mon passage, la petite foule s'écarta. Soudain, une voix lâcha, trop forte : « Allah Ouakbar ! » (« Dieu est grand ! » dans ma langue intérieure). En lieu et place de celui qui lançait habituellement l'appel, c'était l'intonation suave de l'imam, Cheikh Kachk en personne. Ce n'était jamais lui le muezzin, sauf cette fois. Je vis du ravissement sur le visage de certains voisins. Et pendant que la voix de l'imam s'élevait comme une fête, les deux policiers m'expliquèrent que personne ne toucherait à mon salon, au rideau, même cassé. Puis on me regarda partir ; moi aussi, je me suis vue disparaître. « Filons ! » tu m'as soufflé à l'oreille.

## Prière du crépuscule.

Souvent, je grimpe sur le toit de notre immeuble et j'écoute. Ce soir, c'est la prière du crépuscule. Notre voisin s'égosille toujours à la place de Dieu ou de son messenger. « Le prophète Muhammad a dit : L'homme n'accomplit pas une action plus agréable à Dieu le jour de l'Aïd que celle d'offrir un sacrifice. Le jour de la Résurrection, l'offrande viendra intacte, avec cornes, sabots, poil et laine. Le sang qui en coule est estimé de Dieu avant même qu'il ne touche le sol [...]. C'est la tradition de votre père Ibrahim. » D'ici, le minaret de la mosquée d'à côté est à portée de main et il s'adresse uniquement à moi, comme un cyclope. Les paroles montent dans l'air, inondent la ville, cherchent les infidèles, les paresseux. Les paroles sacrées les prennent à la gorge et commandent de les punir. Alors que l'imam tempête, ses cordes vocales ligotent les gens, les entravent puis les interrogent un par un, sur le paradis, le sexe, les vêtements à porter ou non, les aliments, les sacrifices. Je sors mon paquet de cigarettes, je pose soigneusement ma tasse de café sur le parapet et j'écoute, moqueuse. Je raille les grandes sentences et les effets de la diction de l'imam. Car je jouis d'un avantage énorme : je suis muette et, dans mon silence, personne ne peut déchiffrer ma véritable langue et ce qu'elle proférerait sous le nez du minaret. Le vent parfois s'y mêle, des bruits de moteurs ou des voix, et je reste là, ivre de résonances, la seule femme encore debout lorsque tous accourent se prosterner en se cognant le front au sol avec zèle. « Ce sera le plus beau jour, ce jour de la Résurrection », répète mon voisin qui multiplie les sermons à trois nuits de la fête. Une lourde rumeur de fidèles acquiesce. Je me pose la question, avec ma cicatrice : de quel côté est-ce que je me placerai le jour du Jugement ? Serai-je rangée avec les bêtes sacrifiées ou avec les humains sacrificateurs ? Et lui, mon égorgeur, sera-t-il là ? Peut-être que je verrai enfin son visage que sa barbe et la nuit du 31 décembre 1999 m'ont dissimulé. À quel jeu va-t-il jouer, celui-là ? Plaidera-t-il l'erreur sur l'animal sacrifié pendant la guerre civile ? Ou plaidera-t-il le pardon et l'extinction des traces de ce moment, de ce village, de cette guerre-là, tout entière tombée dans un puits ? « Les bêtes doivent être à jeun le jour du Sacrifice », conclut le minaret avec sa grosse voix rouillée avant d'appeler les fidèles à s'aligner pour la prière. Mes cheveux sont secs, mal coiffés depuis deux jours, retournés à la crinière. Khadija les appelle l'Amazonie quand je tarde à me peigner.

Khadija n'est pas encore de retour, elle arrivera demain ou après-demain peut-être. Les mains vides. Je reviens toujours à cette terrasse, pour respirer après une crise. Ma canule y puise l'air avec plus d'ampleur, comme si j'étais une grande nageuse. Je me sens ressuscitée à cette hauteur. Regarde, par mes yeux, la mer derrière les immeubles, tu ne la verras pas dans ton jardin éternel. Elle impose son élégance, pas vrai ? Sa voix profonde vient du passé. Elle donne envie de vivre une autre vie ou de se dévêtir comme elle, n'est-ce pas ? Hume son odeur à ma place, s'il te plaît. Mon Dieu ! Que ne donnerais-je pour aller maintenant à la plage et oublier cette histoire des trois pilules !

Un jour, alors que j'étais ici à boire un verre de vin en cachette, l'imam d'à côté a raconté que « la plume du destin » ne transcrit pas les actes du fou, de l'enfant et du dormeur. Peut-être qu'elle n'a pas noté ce que j'ai

commis la nuit du 31 décembre 1999, parce que je dormais ? Et puis j'étais une enfant, non ? Personne ne devrait retenir mes actes pour me juger. Alors pourquoi ce fardeau pèse-t-il dans ma poitrine ? Parce que Dieu ne suffit pas, ni sa plume, ni ses béliers.

Le 18 juin en début de soirée.

Une autre journée a passé. Je regarde par la fenêtre. Dans le café Marhaba en bas, un homme éclate d'un grand rire qu'il espère contagieux et, debout, reprend une scène comique avec d'immenses gestes. Puis il hausse les épaules et se range face à la télévision qui captive l'attention. En fin de journée, le lieu est plein de clients et s'emplit de fumée et de bruits. Là-bas, deux jeunes filles font un large détour par la place centrale, pour éviter cet endroit réservé aux hommes. Le silence tombe chaque fois que je marche dans la ruelle et les yeux des passants, après avoir été attirés par mes prunelles dorées, creusent la terre pour ne pas chuter dans ma canule. Ma mère le répète, le pays le confirme : oublie. Peut-être que je ne devrais jamais rêver de greffe, ni de prendre la parole. Pourquoi est-ce à moi que reviendrait le privilège de renaître parmi 200 000 morts ? Et puis, quels seraient mes premiers mots si je retrouvais la voix ? Je ne sais pas. Peut-être répéteraient-ils un prénom de ma famille d'autrefois ? Le prénom de ma sœur, pour qu'on le donne à un nouveau-né. Moi aussi j'oublie, avec effort. C'est un exercice de chaque nuit, alors qu'eux, en bas, ils oublient naturellement, comme ils respirent. Je mène mille luttas pour ne pas ciller, ou pour gagner une nuit de sommeil, complète et sans gémissements, quand chez eux c'est juste un geste de la main que d'enterrer les absents, à peine une manière de courber la tête.

Pour eux, l'oubli est même une loi. Elle a été votée presque à l'unanimité en 2005, le jour où Khadija m'a emmenée à la plage de Bousfer, à l'est d'Oran. J'avais onze ans et nous avons découvert une plage déserte en cette fin septembre. On s'y installa et avec les mouettes, je crus pendant une journée à la possibilité de m'envoler rien qu'en courant sur le sable mouillé. Ce jour fut marqué par l'air froid qui cisailait ma gorge. Je porte une histoire qui roule sans cesse en moi et qui manque, pour atteindre sa fin, de trois choses : une voix, une personne vivante en moi et une langue. Je tourne en rond, pour cette raison. Depuis que Khadija est partie me trouver des cordes vocales à Bruxelles, je l' imagine supplier à genoux un autre chirurgien de tenter l'opération. Quelle folle, ma mère ! Elle croit au miracle, car elle doit sa vie à un prodige. Regarde, au loin, dans la rue centrale, près du lycée : tout s'ordonne pour que rien ne filtre de mon histoire. Les gens font semblant de discuter de choses importantes. Le ciel n'a aucun souvenir de la nuit passée et Dieu pose l'index sur ses lèvres nuageuses. Jurerais-tu qu'il y eut la guerre à Oran, toi ? Croirais-tu qu'on y a compté des milliers de morts, des bombes, des massacres et des blessés pendant des années ? Avec ce beau temps de juin, même mourir semble une médisance. Tout est ordonné pour que tous oublient, et moi aussi.

La nuit, prière de l'Icha.

Oran allume ses feux de mer. Je sais ce que je dois accomplir ; je reconnais la sacrifiée, j'ai rêvé de la voix de Dieu. C'est-à-dire celle des hommes quand ils devisent, tous en même temps, dans notre sang de femmes terrifiées, et je dois obéir et te sauver par le meurtre. Ce qui me manque, c'est le lieu, la montagne, le bon moment, l'aube rouge et bleu. Je possède le couteau, l'adresse du gynécologue invisible, là-bas, dans la ruelle qui remonte près du Front de mer, les trois pilules, les mille raisons. Ce ne sera pas la première fois que je tue, je l'avoue, tout mon cadavre le confesse par sa froideur, sa répugnance à être touché. Et cette fois, il n'y aura pas de Dieu ou de mouton dans l'affaire. Je ne faillirai pas et ma main ne va pas trembler. Car moi, je t'assassine pour te sauver. Mais alors, tu me rétorqueras, c'est ce qu'il crut lui aussi quand il vous égorgea, toi et ta sœur, non ? Tais-toi ! Que sais-tu de cette nuit ? Tu n'y étais pas avec tes yeux et ta corde à sauter. Entre l'appel à la prière après le crépuscule et la prière elle-même, un temps mort s'impose. On entend des raclements de gorge, des toussotements et quelques chuchotis. Les hommes se relèvent dans un grand murmure et s'agitent, s'alignent. « Ne laissez aucun espace entre votre petit orteil et l'orteil de votre voisin, le diable s'y glissera », répète l'imam, et ça me fait rire, cette précaution idiote contre le diable. Pour cette prière de fin du jour, la mosquée déborde de fidèles pressés, comme s'ils surgissaient de terre. Tu les verrais, si je me penchais par-dessus le muret de la terrasse. Bientôt, ce sera la fête du Sacrifice. Ils se sentent déjà proches du statut de prophète, ils s'habillent à l'avance en blanc, discutent avec gravité du Jugement dernier, transis de rêve et de faim ; bientôt, ils vont empoigner leurs couteaux et reproduire le geste d'Ibrahim. Et nous, les femmes ? Les femmes n'ont pas le droit d'égorger les offrandes, le sais-tu ? On est chargées de nettoyer la bête morte, préparer, assaisonner, fumer, brûler, cuire et laver. Alors que l'imam crie « Allah Ouakbar ! », une idée me traverse la tête : débattre avec sa fille dans son ventre est-il plus anormal que de parler seule dans les rues d'Oran ? Allons, ma petite Hourï, il faut dormir maintenant.



Le 19 juin, veille de l'Aïd.

C'est le dernier jour. On va se séparer ce soir. On marche ? C'est conseillé pour les femmes enceintes. Ce que tu entends, ce sont les gens qui se promènent ici le long du boulevard des palmiers, j'adore y venir. Ils se prennent en photo, ou bien ils s'assoient sur les bancs et ne font rien. Des voitures circulent, on entend des enfants, des sirènes et les cris des vendeurs. Cette matinée, je la ressens comme une fête ou une libération. Je sais ce que je dois entreprendre. C'est peut-être le grand air qui me soulage, ou l'heure matinale, ou ce message de ma mère : « Bonjour, mon ange, je ne rentrerai pas aujourd'hui ni demain. Aucune place libre dans les avions pour les jours de fête. Ce sera pour après l'Aïd, ma petite perle ! Je suis vraiment désolée de te laisser seule. » Puis un autre, tressautant d'angoisse, à 7 h 23 : « Tu vas t'en sortir sans moi ? Fais des achats pour la semaine. Ne sors pas. » Et un autre encore, dix minutes plus tard, car son angoisse roulait la pente dans sa chambre d'hôtel à Bruxelles : « Comme dans la petite histoire de l'aveugle et de son ami sans jambes : tu seras mes yeux et je serai ta voix. Hi hi ! » Il n'est plus question de chirurgien aux doigts fourrageant dans ma gorge. Mon mensonge est la vérité et sa vérité se révèle un mensonge. Au lendemain de chaque histoire de cordes vocales à implanter, elle se croit obligée de devenir bavarde, de parler pour deux comme je le fais là avec toi.

Regarde, le vent parcourt la surface de la mer, on ressent sa fraîcheur à cette heure, car le soleil n'a pas encore découvert ses longs couteaux des heures de midi. Je vais avorter de toi ce soir. Peut-être même risquer de mourir avec toi et saigner jusqu'à me vider. Ce qui m'a torturée c'est l'indécision, ou la peur de vivre, mais maintenant ma décision est prise et ensuite, je retournerai à mon ancien sort. C'est ton mouvement dans mon ventre qui a chamboulé mon existence, qui a fait s'incliner le temps, comme des murs dangereux au-dessus de ma tête. Avant toi, tout était bien rangé dans mon esprit et autour de moi. Ma mère Khadija réparait grâce à moi sa propre vie d'enfant abandonnée ; j'attendais, sans y croire, de récupérer ma voix pour, un jour, raconter ma vie alors que s'effacerait peu à peu ma langue secrète. Je persistais à croire que je ressemblais vraiment à un livre et cela me dispensait de l'écrire, et je gagnais de l'argent avec Shéhérazade, mon salon de coiffure pour les houris inquiètes de leur sort. Je vivais. Tant bien que mal, parce que mon histoire était effacée. Aux heures vides, je rêvassais sur les mille variantes du récit d'Ibrahim en fumant des cigarettes sur le toit et en moquant les fidèles qui s'alignaient pour la prière du vendredi. Tout aurait pu continuer de la sorte, ma Hourri, je gardais saine et entière ma colère contre le monde et ses voix. C'est vrai que je mourais lentement, et c'est une preuve de vie comme une autre, non ? Ma langue intérieure, sans personne avec qui discuter, renonçait à son éclat et je commençais même à avoir raison contre ma faute intime. Quand je sombrais dans mes routines, l'histoire de ma sœur et de ses yeux qui me poursuivaient partout me semblait fausse. Elle devenait peu à peu inconcevable, désossée par des variations de dates et de lieux. Étais-je une enfant née avec une difformité, ou bien cette difformité prouvait-elle l'histoire d'une guerre en Algérie ? Avais-je été égorgée par un terroriste, la nuit du 31 décembre 1999 à Had Chekala, ou n'était-ce que la trace d'un accident de voiture dont j'avais perdu la mémoire ? Que prouve ma canule si on l'observe dans le miroir ? Que je suis née muette ? Ou que j'ai perdu la voix à cause d'un cancer ou d'un dérèglement de la thyroïde ? Quand ne survit qu'une seule personne d'une

guerre entière, cette guerre devient le fait de son imagination, le seul endroit où elle possède un champ de bataille.

Là, c'est la placette près du consulat marocain. Tu vois le monument aux morts de la guerre contre la France ? Derrière moi, des photographes désœuvrés recherchent des clients qui voudraient emporter la mer avec eux. La Méditerranée se découvre en face, juste en bas du grand balcon. Le monument aux morts est une grosse dalle verticale, couverte de faïence colorée, comme l'intérieur d'un hammam. Un poème à la gloire des martyrs de la guerre de libération court sur sa surface à la manière du lierre. Regarde l'herbe morte tout autour : le soir, les buveurs viennent ici. C'est un peu sale, mais ça redevient propre lors des commémorations et des fêtes nationales. On y célèbre les morts de l'unique guerre reconnue, celle qui a eu lieu entre 1954 et 1962. C'est tout ce que j'ai retenu des cours d'histoire à l'école. Je crois même que celui-là, c'est un monument des Français qui célébraient leur guerre, mais les Algériens se le sont approprié et l'ont rhabillé avec leurs propres morts. Les gens ne s'aperçoivent presque plus de sa présence au milieu de la placette, la mer lui vole la vedette. Et quand les enfants courent autour, c'est pour jouer et se cacher.

Des monuments comme celui-ci, on en croise partout en Algérie à cause de la guerre contre la France. Et je ne compte pas les leçons à l'école, les noms des héros sur les plaques de rues, et les vétérans qui inspectent nos yeux d'écoliers ; ici, tu ne peux pas échapper au souvenir de la guerre de libération de l'Algérie. Et si nous exigeons un monument, nous, les survivants de la guerre civile des années 1990 ? À quoi ressemblerait-il ? Peut-être à une canule en marbre blanc dans une gorge en ciment, renversée vers le ciel d'Oran. Ou peut-être aurait-il l'architecture épurée d'une tombe vide, creusée dans un bloc de marbre rectangulaire. Un silo que seuls la pluie, les feuilles mortes et le vent combleraient de temps à autre. Oui ! Un carré creusé au milieu de la placette du Front de mer. Pas mal comme idée ! Ou pourquoi ne pas imaginer un grand four de marbre opaque avec des nouveau-nés rangés dedans ? Des cadavres d'enfants enfouis dans sa bouche sombre. Car oui, mon ange, les Émirs, les Princes, excellaient à brûler les enfants durant cette guerre dont personne ne peut jurer des faits aujourd'hui. Les brigades ont brûlé des nouveau-nés dans des fours de cuisine, ils ont éventré des femmes et découpé des têtes pour les poser au seuil des maisons, et égorgé des fillettes pour le plaisir de Dieu. À la fin de l'année 1999, deux d'entre elles s'étaient enroulées dans une grosse couverture surmontée d'un dessin de tigre alors que l'année et le siècle expiraient dans un bruit de papiers et de vent sur le toit. L'une a fermé les yeux et les a réouverts à Oran, l'autre ne les ouvrira plus jamais.

Là, sur la droite, on croise des vendeurs de crèmes glacées, un commissariat, puis un hôtel où les prostituées s'abritaient il y a des décennies. Il y a vingt ans, les barbus ont déposé des bombes ici. Au virage, on monte vers le consulat de France et ensuite on retrouve le grand Hôtel Royal dont j'aime scruter la façade ouvragée comme un livre ancien. Regarde ça : sur le boulevard Émir Abd El Kader, des hommes s'assoient en groupes et discutent à la manière des maquignons. Ils ont l'air centenaires, ridés, certains agitent des cannes, mais c'est dans leurs yeux que tu repères leurs vies jalouses de tout. Ce sont les vétérans de la guerre de libération. Eux, ils possèdent tout pour qu'on ne désapprenne jamais leur histoire : un drapeau, des milliers de photos de gens morts durant leurs batailles, des armes rouillées qu'ils exhibent dans leur musée à l'est d'Oran. De l'argent, des médailles, des statues, des rues, des émissions de télévision, des chants, des biographies sans fin... Cette guerre contre la France semble être une dame âgée très riche et très sourcilleuse de ses bijoux. Je

l'ai bien détestée depuis mon égorgement raté, je l'ai haïe, car elle est comme une sœur aînée qui prend toute la place. Cette guerre se comporte comme un enfant unique qui s'empare de toutes les commémorations. Elle s'accapare le blanc, le rouge, le vert, les lampes et les foules, les parades militaires. Et nous, les survivants de la guerre civile ? Rien. On ne nous accorde pas une seule date nationale, pas un seul souvenir à s'accrocher au cou. Nous avons à peine droit aux cicatrices. Tout ce que j'ai pu lui opposer, à cette histoire de la bataille contre la France, ce sont mes sept tatouages et c'est déjà trop. Les gens ici ne te parleront jamais de la guerre qui a tué les miens le 31 décembre 1999. Je passe souvent par ce boulevard, et ces vieillards qui prétendent avoir vaincu la mort française se trouvent toujours là à nous épier, nous les nés-plus-tard, à nous scruter comme si nous étions des voleurs. Je détestais réciter cette légende nationale à l'école ; le professeur d'histoire ne comprenait pas pourquoi je décrochais de si mauvaises notes dans cette matière. Il ne voyait pas que je voulais également une voix pour ma guerre. Après dix ans de tueries, nous n'avons rien pu obtenir comme butin, pas même des corps. Pas même une parole.

Une seule photo pour toute une guerre, je te la montrerai ce soir au retour.

Ma mère l'a agrandie et l'a exposée dans l'entrée, en face des masques rapportés du Sénégal. Tu y verras une femme qui crie, bouche ouverte au-delà des mots, visage tordu comme quand la douleur vous plonge dans le vide. La femme hurle, ou semble au bout d'un long hurlement, tout est desséché sur son visage. Elle ressemble à un vieux ruisseau inanimé qui montre ses entrailles de pierre. Sur sa tête, elle porte un foulard. Il dévoile une chevelure soyeuse qui suggère sa féminité et son malheur de mère, sauf que ce n'est plus une mère. On l'appelle la « Madone de Bentalha ». Bentalha, c'est le quartier d'Alger où, dans la nuit du 22 septembre 1997, on massacra et égorga 400 personnes. Cette femme à la douleur sourde est au bras d'une autre qui la retient contre un mur et l'assiste pour accoucher de quelque chose de monstrueux. Le visage de la madone prend tout l'espace dans la tête de celui qui regarde cette photo. « C'est la madone de Bentalha », répétait ma mère en lui cherchant la meilleure place sur notre mur d'entrée. La photo suspendue crie et le temps est tétanisé pour elle et pour moi et pour nous tous, et rien ne se passe pour nous défaire de ce saisissement. Le massacre a eu lieu dans les environs d'Alger durant la guerre, la mienne. C'est tout ce qui subsiste. Pour l'autre guerre, on trouve des milliers de clichés avec des soldats, des femmes, des mitrailleuses, des drapeaux, des manifestants, des combattants de la France, des vieillards, des enfants. Alors tu vois ? Nous, on n'existe pas ; moi je n'existe pas et toi si peu, et seulement pour quelques heures.

Cette injustice, j'y ai répondu à ma manière. À la manière d'une fillette de dix ans, face à quelques questions de sa composition en histoire-géo. J'avais les cheveux soignés, l'air sérieux, j'étais habillée avec sollicitude par ma mère et bien décidée à répondre. J'ai écrit dans une belle calligraphie : « Pour moi la guerre d'Algérie a commencé et a fini le 31 décembre 1999 dans les montagnes du Ouarsenis et non le 1<sup>er</sup> novembre 1954 dans les chaînes des Aurès, à l'est de notre cher pays. Elle a duré une journée qui dure dix ans ou mille ans, selon le Coran, et non huit ans comme pour la guerre contre la France. »

Le nombre de morts ? J'ai répondu : « Personne ne sait. » On compte 200 000 morts, selon les chiffres des gagnants, un demi-million d'après les perdants. On ne compte pas quand on est mort et on ne compte plus si on survit, sauf les battements de son cœur.

Les armes ? Ce furent des couteaux et des mosquées et des hommes barbus et l'hiver, un jeu de cache-cache et ma sœur Taïmoucha et les moutons de mon père et son dos d'homme qui ne sait plus où aller ni quoi tenter pour échapper aux menaces du jour et de la nuit. Il y eut plus de 1 000 morts à Had Chekala. Ou 453. Ou des dizaines selon les journaux. Ou personne, selon le décompte actuel.

Quel a été le but de cette guerre ? J'ai répondu : « On l'ignore encore, vingt ans après. » Peut-être habiter le paradis que l'histoire ne nous a pas donné. Ou offrir à manger à un Dieu affamé. Ou revenir dans les ventres de nos mères, ou se répartir les terres, les fermes et la vaisselle après le départ des colonisateurs. Vingt ans après, personne ne nous a expliqué.

« Combien de temps dura cette guerre ? » interrogea la feuille d'examen. Dix ans. Ou presque. De 1990 à 2000. Le malheur annule les dates et ne les fixe jamais.

J'écrivis que la guerre avait été terrible, encore plus que la première contre la France. Car elle avait été menée par nous-mêmes contre nous-mêmes, ou par des prophètes contre des moutons, ou par des rêveurs contre des fils.

Une semaine après, quand on distribua les copies, on ne me donna pas la mienne. On me scruta, on appela le directeur et l'inspecteur. Ma mère, convoquée l'après-midi, hocha la tête, s'emporta contre le professeur d'histoire qui tenta de lui faire la leçon, puis contre le directeur qui m'assigna dans son bureau. Il ne porta pas l'index à sa bouche pour m'intimer de me taire. Il remua la tête, parut indécis, las, et ne parvint même pas à se mettre en colère. Deux ou trois ans plus tard, je sus comment ma mère avait usé de ses relations à la wilaya (la préfecture) et auprès de l'Association des victimes du terrorisme pour faire plier le professeur d'histoire qui voulait ma tête déjà mal accrochée à mon cou depuis des années. On le muta et on creusa autour de moi une aura de silence qui me sépara peu à peu des autres enfants. Peut-être que l'on croyait qu'en forant un trou dans la gorge des vivants on ferait disparaître la crevasse de ma poitrine et on renforcerait son insignifiance dans l'histoire de notre pays.

Même aujourd'hui, je me réjouis de ce scandale sans nom, cette façon de leur rappeler la vraie guerre. Je suis fière de cet épisode, encore plus que de mes tatouages, de mes grimaces pour faire rire ou du malaise que j'inspire. En vérité, à l'époque, je détestais me souvenir, apprendre par cœur, réciter. Aux dates des morts, je préférais les chiffres des mathématiques, leurs sculptures sans parentés, leurs liens purs et cette netteté qu'ils

ajoutaient à tout, même au ciel nocturne quand on les croisait pour les recueillir dans leurs sommes vertigineuses. Les vrais nombres. Oui, c'est peut-être ce qui nous manque dans ce pays, où l'on ne sait plus qui demeure vivant et qui est mort. Le nombre des trépassés, des nouveau-nés, des blessés, les dates, le nombre de jours qu'on a réellement vécus, les centilitres, les centimètres, les distances, les kilogrammes, les poids, les équations, les chiffres, ma beauté sanguine. Si tu étais appelée à naître, souviens-toi de recenser.

Vois-tu, c'est arrivé le dernier jour de la guerre. Le 31 décembre 1999, à Had Chekala, au nord-ouest de l'Algérie, alors que l'on changeait d'année, de mois et de siècle. La fin du monde se consuma entre 22 heures et 4 heures du matin. Ce jour qui aurait dû charrier un vent froid pour éveiller la terre et deux fillettes, ma sœur et moi, s'en trouva brisé en mille morceaux. Le miroir de l'Endroit mort. Ses morceaux se recollent parfois dans ma tête, mais ne me livrent jamais une image complète où je peux examiner mon passé. À s'y essayer trop souvent, on se lacère les mains. Chaque parcelle du miroir reflète un objet ou deux, on trouve un fragment avec le soleil cloué dedans, un autre avec une trace d'urine entre les cuisses d'une fillette égorgée durant la nuit. Les égorgeurs sont repartis avant l'aube alors que l'on grelottait, mortes ou vives, ma sœur et moi, chacune les paupières fermées sur sa vie.

Sur un autre éclat du souvenir, on distingue d'un côté une tête, de l'autre un cou tranché avec mon œsophage qui fait des bulles de sang blanchâtres. Par les yeux de ma mère, je vois l'ambulance qui se hâte de me ramener d'entre les morts avec ses hurlements rouges et bleus dans la nuit. Des mains me tâtent ou pressent mes veines dégonflées. Beaucoup de mains me touchent, me déshabillent à la hâte, me lavent, me portent d'un lit à l'autre. Derrière mes paupières closes, le rouge du sang change de ton et de substance selon les éclairages des hôpitaux, des chambres ou des gyrophares. Le rouge devient ocre, noir, orange ou jaune, mais je n'ouvre pas encore les yeux. Je peux le confirmer aujourd'hui que j'ai vingt-six ans : c'était le dernier jour de la guerre des années 1990, déclenchée entre les ombrageux militaires et les barbus de Dieu.

Quand des invités venaient chez nous, dans notre appartement à Oran, bien plus tard, ils en discutaient. Cette date restait difficile à déterminer partout dans le monde. On m'appelait alors dans le grand salon comme pour trancher. Je restais debout et ils se taisaient tous, une tasse de café ou un verre de vin à la main. Puis, peu à peu, après les soupirs habituels, les visages consternés par mon sort, les invités de ma mère Khadija se remettaient à parler. À voix basse, puis de plus en plus vivement comme si un feu s'attisait en eux. Ils s'agitaient, se coupaient la parole ou se reprenaient avec émotion, tous me scrutaient pour que je confirme. Ils discutaient de mon dernier jour, du véritable dernier jour de la guerre. Certains le recherchaient avec obstination, comme pour dater leur propre seconde vie, d'autres avec la mine de ne pas y croire. Mais derrière nos fenêtres, le ciel démentait leurs paroles dans son éclat et la lumière dans leurs yeux ne ressemblait pas à la mienne. Car, après le 31 décembre 1999, peut-être à cause de ce suprême massacre (il causa 1 001 morts en une nuit comme on dit 1 000 nuits pour dire qu'on ne compte plus, que c'est infini), la guerre civile algérienne cessa d'un coup. Elle avait touché son point de reflux, le haut de sa vague. Plus tard, on enregistra quelques attentats, des tueries encore, mais comme par inertie, comme si le mouvement s'épuisait, ou juste parce que la vérité n'avait pas atteint la profondeur d'esprit de quelques assassins dans les forêts. Peut-être que l'on sut d'instinct qu'on ne pouvait aller plus loin dans la mort et l'on cessa d'en faire un métier.

Tu sais, ma Houri sans prénom, cela te paraîtra étrange, mais je m'intéresse peu à la chronologie des faits, à l'histoire avec des dates précises. Je suis née un 21 avril et, plus tard, un 1<sup>er</sup> janvier, donc deux fois et pas la même année. Selon mon acte de naissance établi à la mairie d'Aïn Tarek, un village non loin de Had Chekala, je suis née le 21 avril 1994 avec un nom de père (Khaled Adjama) et un nom de mère (Hasnia Belarbi). Et puis je suis née à nouveau le 1<sup>er</sup> janvier 2000, quand on me sauva la vie, ou la moitié de la vie

après le massacre de 1 001 personnes dans notre région. Ensuite, ma belle mandarine, la guerre cessa presque d'elle-même, se lassa du sang des autres.

Je me souviens (ou est-ce que ma mère m'imposa ce souvenir ? ou les journaux ?) qu'en 2005 on organisa un grand vote dans le pays pour dire que l'on pardonnait aux tueurs ! Et cela fit sangloter ma mère et s'emporter ses convives scandalisés, peut-être secrètement soulagés. Ce jour-là, Khadija m'emmena à la mer, car c'est ce qu'on fait à Oran quand on ne veut pas aller voter. J'ai ramassé des galets froids et rassurants comme des armes. J'ai marché, les mains chargées de leur poids pour me remplir ou faire de moi un vrai fardeau. Et la mer gisait, grise et bleue, épaisse de son voyage continu. Sa paume caressait les gens aux chevilles et l'on scrutait le ciel pour savoir s'il allait pleuvoir ou brûler ou ne rien se passer, comme souvent. C'était un immense bleu, comme un foulard froid sur le trou de ma gorge. Je me souviens ainsi de ce jour du « pardon » : un vide glacial et le silence renfrogné de ma mère. Partout sur le trajet, on voyait des affiches qui nous appelaient à voter pour la « Réconciliation », pour mettre fin à la « haine » et ne plus verser le sang des Algériens. Ma mère conduisait sans rien dire, les yeux fixés sur la route.

La semaine précédente, à l'école, on nous avait distribué des affiches semblables, avec un enfant enjoué, un énorme soleil, une main qui en serrait une autre et un pigeon blanc sur le drapeau algérien. Sur certaines, on voyait le portrait du président qui souriait (lui, il n'a jamais été égorgé) et levait la main pour saluer en nous des gens lointains et heureux. Dans la cour, on fit cercle autour de moi pour examiner ma réaction et mon enseignant, absurdement, eut peur que je prenne la parole. J'ai haussé les épaules, rangé mon cartable et on a joué. Voilà, ma fillette. La guerre cessa comme si on s'arrêtait de manger ou de respirer. Elle disparut comme une mauvaise cousine qui s'éloigne avec son histoire insupportable d'héritages et de vengeances, de mari violent et de coups de pied au ventre, et on l'accepta.

Je me souviens que, la première année, on fêta un peu la « Réconciliation nationale ». Je veux dire qu'on fêta l'acte du président et son courage et sa générosité, et on écouta encore des discours sur la paix. Puis, la troisième année, on la célébra un peu moins, puis la quatrième on ne fit rien. Cette fois, je compris qu'on ne voulait plus se souvenir de nous. On exigeait de nous que l'on doute de notre mémoire. Le pays entier ne pensait pas ses blessures, mais les gommait et en faisait des doutes, puis des courants d'air. Oh que oui ! Pour être franche, moi aussi je me suis mise à douter et à envisager, peu à peu, que rien n'était jamais arrivé. Je me suis efforcée de croire que ce n'était pas aussi terrible que le racontait le trou dans ma gorge dans cette langue qui se mordait la queue en moi. C'est que, vois-tu, un souvenir est toujours écrit sur de l'eau, du sable, des matières qui changent et fuient.

Chaque fois, je revivais l'histoire de ce héros de la guerre de libération venu dans notre école nous réciter comment, à dix-sept ans, il avait vaincu la mort et la France. « À votre âge, j'étais déjà engagé dans la guerre pour libérer ce pays. » Puis il se taisait et on attendait la suite et il reprenait. Je me disais qu'il avait dû raconter cette histoire mille fois. Mais le pire c'était quand, le soir dans ma chambre, ce discours se défaisait de son sens et me collait à la peau comme un refrain. « Oui, j'avais dix-sept ans, et j'ai accompagné la katiba (c'est un groupe d'hommes armés, une faction, dans la langue intérieure) vers la frontière marocaine, depuis Oran. Dans la nuit, ils avançaient, tous habillés de djellabas, des armes sur les épaules, des fusils de chasse, ou même des pistolets italiens volés aux gendarmes français tués. Sauf que moi, je brandissais, fier, une arme plus puissante, plus efficace. Celle qui a servi à la victoire, à nous sauver tous, à nous faire arriver chez nos frères par-delà la frontière, tous sains et saufs, oui ! » Et là, le vétéran se taisait. Les fenêtres tendaient l'oreille vers la rue et les voitures, et la mer nous parvenait avec un bruit de sirènes et de mouettes « Mon arme ? Ha ha ! La branche d'un palmier. » Puis il se levait de sa chaise, près du bureau de notre maître, il montait dans les airs, presque, il se courbait, accomplissait un ample mouvement de bras comme pour saluer très bas le public d'un théâtre : « Je me trouvais au bout de la file de nos soldats, je devais balayer leurs traces sur la piste, avec ma branche de palmier. Je devais effacer les signes de leur passage, leurs empreintes de chaussures ! Je leur ai sauvé la vie



avec une branche de palmier ! » Et il s'élevait en apesanteur. Puis les autres héros, assis à côté de lui, brusquement se réveillèrent. On dut vite les applaudir, car le vieux chef allait recommencer encore une fois son histoire. Alors on applaudit.

Cette histoire de palmier, ma petite lune, me colle à la peau comme une insomnie ; j'y pense sans cesse. D'abord, je m'imaginais à la place de ce vétéran de la guerre de libération, avec l'idée de laisser au moins la trace de quelques pas pour me venger. Ou je m'imaginais brandir cette branche de palmier, mais cette fois une branche géante, ample comme le ciel et avec laquelle je disperse tout. Je remonte le chemin en sens inverse et je balaye tout ce qui émerge de la terre ou de ma mémoire. Ou bien non ! Je me saisis d'un feutre noir et je dessine des semelles absentes, je remonte, je remonte, je remonte et, à un moment, à cet endroit lointain, ma sœur apparaît et sourit. Elle prononce des mots étranges dont je ne retrouve pas le sens.

Voilà, petit astre rouge. Le souvenir, c'est un peu ça : tu le regardes, tu le scrutes et il commence à s'effacer, à voler des détails à d'autres histoires qui ne sont pas les tiennes, à grossir comme s'il mangeait de la semoule. Ou à s'éteindre, et tu ne sais pas quoi inventer pour enrayer sa disparition. Tu cours sur un chemin de terre et toutes les empreintes se confondent. Celles des tueurs, des sauveurs, de tes parents et de tes proches, de ta première mère et de la seconde. Je ne trouve plus quoi accomplir avec la branche de palmier et l'on attend de moi que je fasse quelque chose : estomper, contourner, jeter l'énorme rameau et me mettre à sourire, une main sur la gorge pour arrêter le sang, une autre sur la gorge de ma sœur ? Montrer ma branche en riant, fière et heureuse d'être l'héroïne d'une guerre ? Mais alors quelle guerre ? Dans notre classe, le vieux héros me fixa une fois ou deux, un peu en colère qu'on lui mette sous le nez ma monstruosité. Puis il continua son histoire en riant de ses mille et une dents blanches comme s'il venait de naître.

Tu saisis ?

Le 29 septembre 2005, jour de la réconciliation des meurtriers avec les meurtriers (dixit ma mère), il a fait beau. La mer jouait avec son foulard bleu et gris et des mouettes se disputaient dans les airs. On a été appelés à voter « oui » ou « non » pour la « Réconciliation ». « Pas de place pour la nuance ? » (c'est ma mère qui crie). Pas de morts-vivants, d'amputés par les bombes, de moitiés d'égorvés, de filles violées et engrossées dans les broussailles, pas de droit au doute : oui ou non. Pour une fois, on imposa à tous de parler à ma façon, avec un trou dans la gorge. Tu manges, oui ou non ? Tu as écrit ton texte, oui ou non ? Tu es vivante, oui ou non ? Et là ce fut un drame, en ce jour qui fut un jour heureux, je dois le dire. On était allongés sur le sable à la plage des Andalouses. Et la mer ou le ciel ou les mouettes ou les grains de sable ou les barques des pêcheurs pouvaient, eux, répondre par autre chose. On a mangé des sardines grillées avec deux amis de ma mère, enseignants à l'université, et on n'a voté ni par oui ni par non, mais par mille explications. Elles me poussèrent, au bout du compte, à m'éloigner pour ramasser des coquillages que la mer perdait de sa poche, le long de la plage déserte. Je comprenais un peu, je regardais, je suivais les conversations : la « Réconciliation » avait été précédée, en cette année 2005, par d'autres lois, notamment celle de la Rahma, la Miséricorde. Sous son prétexte, des milliers de terroristes armés étaient descendus des montagnes se laver les mains de tous leurs crimes de sang. Et pour qu'ils ne mettent pas à mal la charte d'amnistie, on leur expliquait qu'il ne fallait rien raconter de leurs méfaits pour pouvoir bénéficier du « pardon » et de la loi d'amnistie (ma mère, c'est elle qui parle, s'emporte et lève les mains et je redoute qu'elle projette du sable dans le panier à pain). Toutes ces lois visaient à sauver les tueurs, leurs enfants, leurs familles et à leur assurer un avenir. Et nous, nous sommes tous morts, et je crus, à ce moment-là, que j'allais périr étouffée.

Une grosse vague noire me traversa le ventre pendant que je m'enfonçais dans l'eau, lorsque je conclus qu'on allait m'effacer moi aussi pour ne pas gêner cette histoire. Que je n'étais pas une héroïne avec une branche de palmier, mais que j'incarnais une empreinte de pas. Je gagnerais donc à me taire si je ne voulais pas qu'on me fasse taire. Brusquement, la mer m'attrapa les chevilles. Des oiseaux me criaient dessus, et je crus vraiment (vraiment) que je risquerais ma vie si je me remettais un jour à raconter et à retrouver une voix

sous mes points de suture.

Comment faire oublier mon histoire et ma canule et mon sourire bête et large comme celui de la mouette au-dessus de ma tête ? Peux-tu imaginer, toi qui n'es pas encore née, que je vécus la plus grosse frayeur de ma vie ce jour-là, entre le « oui » et le « non » où je n'avais pas ma place ? « Les cuisiniers ! Tous des cuisiniers ! » s'emporta l'ami de ma mère. Des cuistots, oh oui, ma beauté noire ! Tous les terroristes que l'on exhibait à la télévision au journal de 20 heures expliquaient qu'ils avaient travaillé comme cuisiniers dans les maquis des tueurs. Et en quoi cela gêne-t-il la vérité ? L'ami de ma mère riait et montrait qu'il riait pour se moquer et pour prouver sa lucidité. « C'est ce qu'on leur a dit de répéter. Quand vous êtes cordon-bleu dans les broussailles, vous n'êtes plus qualifié de meurtrier et la loi vous couvre et efface vos crimes. » Ils cuisinaient des mets du paradis, ces Ibrahim des forêts ? Ils préparaient à feu doux des moutons tombés du firmament ? (Ce fut, je l'avoue, la réponse sarcastique de ma mère qui est devenue la mienne avec les ans et les insomnies.) Le pays se peupla dès lors de cuistots, et cet art de sourire pour railler la vérité se répandit comme une pluie. On demanda aux cuisiniers de ne pas se montrer dans les rues, de ne pas discuter avec les journalistes, de rester discrets (« dans les cuisines »). Ce fut bien amusant (ma mère rigolait et montrait du doigt sa tête devenue folle) : « Au début des années 1990, alors que les islamistes manifestaient dans les rues pour le califat, ils hurlaient "les femmes aux cuisines !" avant de prendre les armes, et puis ils se sont tous déclarés cuisiniers quand ils ont dû les déposer. »

Voilà, ma canule : le dernier jour de la guerre est connu ; puis ce qui advint après. Et comment je crus qu'on allait me tuer pour effacer vraiment cette guerre. Pendant des semaines, j'ai cessé de rire avec mes amis à l'école. On supposa ma colère et le directeur me convoqua encore une fois pour m'expliquer que cette loi était nécessaire pour ce pays. « Pour la paix », prononça-t-il, et je devais remercier le président, son sourire et ses affiches. Mais moi, petite égorgée de rien du tout, j'avais peur qu'on me tue, une fois pour toutes. Je me taisais pour me faire oublier. Je fermais les yeux comme la nuit du 31 décembre 1999 et je faisais semblant d'être morte pour qu'on le croie et qu'arrivent l'aube et mes sauveurs. Vois-tu, ma petite sardine bleue enroulée dans mon ventre ? Petit à petit le dernier jour de la guerre se décomposa. On discuta encore de centaines de « repentis », on montra des enfants de terroristes nés dans les maquis, on déclama des prêches dans les mosquées du pays. Le minaret vociféra que l'on devait tous leur pardonner et peu à peu cet ultime jour de la guerre disparut des mémoires.

« Et le premier jour de la guerre ? » me demandes-tu.

Quand ça a commencé ? Personne ne le sait. « C'était en 1982, quand le groupe de Bouyali (c'est un Émir, si je traduis dans ma langue intérieure. Les chefs des tueurs s'appelaient "Émirs" ou "Princes") attaqua la caserne de Boufarik (une petite ville près d'Alger) et décapita un vieux militaire pour ensuite dérober des armes. » L'invité se tut. C'était un comédien du théâtre d'Oran. Il tira sur sa cigarette éteinte et reprit : « C'était la nuit du 27 août. Enfin, je crois ! » Vois-tu, rien n'apparaît incontestable dans cette guerre qui s'effaçait déjà ces dernières années dans la mémoire de tous. Les témoins peinaient de plus en plus à retrouver des dates exactes, les prénoms des morts, des preuves, je le découvrais et, avec les ans, cela s'accroissait comme une tempête de sable sans sable.

Enfoncé dans notre sofa marron, le Dr Abdou, un ami de ma mère médecin légiste, souriait souvent, amusé par quelque chose d'invisible pour les autres qui le dispensait de nourrir les conversations fiévreuses. Il en devenait presque le troisième masque de Dakar de notre salon, mais tombé du mur parmi les vivants. Ce jour-là, il eut un rire un peu supérieur et fit non de la tête. « On ne peut pas attribuer la paternité de la guerre à un groupuscule qui échoua. Non, je crois que c'était le 11 janvier 1992. Là, c'est archivé, vu et analysé par tous ! » L'affirmation indigna : « Avec la démission de Chadli Bendjedid ? Non, jamais. Ce serait prêter à ce président faible un acte fort », rétorqua la pédiatre amie de ma mère, une femme desséchée aux cheveux jaunes et aux yeux vifs. Abdou se tut un moment puis, ne voyant venir aucun autre argument solide, continua : « Le président démissionne et la nuit on a tous, oui tous entendu les appels à la guerre sacrée, le jihad, du haut des minarets. Non ? » Il examina ses auditeurs un à un, comme des témoins peu fiables. Personne ne lui répondit et le masque africain vivant sourit, comblé.

Je restais toujours attentive quand ils s'invitaient pour discuter de ce fameux premier jour de la guerre qui m'intéressait tant, comme si c'était ma date de naissance cachée. Ça n'aboutissait jamais à la vérité, mais cet interminable chemin d'enfants perdus m'intriguait beaucoup. Ce premier jour introuvable était un grand mystère. Les invités rassemblaient des indices : l'appel au jihad de 1988, les gens en kamis dans les rues ou les femmes sans voile au visage détruit par des jets d'acide (des gens voulaient les obliger à se masquer et les punissaient ainsi de ne pas obéir à Dieu), les bars brûlés ou les journalistes assassinés dans le dos, à l'aube, entre deux immeubles. Les invités rapportaient d'autres détails encore : une terrible explosion près d'un commissariat à Alger, en août 1992, une bombe dans l'aéroport de la capitale, des têtes décapitées, des interdictions de fumer, de prendre les transports mixtes... Bien sûr, ma fille, c'est difficile de marquer le premier jour de la guerre. Le début de l'autre guerre, celle dont on nous parlait sans cesse à l'école, était net comme un lever de soleil : le 1<sup>er</sup> novembre 1954. Et elle s'était terminée le 5 juillet 1962, date de l'indépendance algérienne. Mais la mienne, de guerre ? On l'ignore, sa tête est séparée de son torse. Et son torse a survécu et donné naissance à des enfants, qui se promènent dans les rues.

De cette guerre ne restaient que nos invités, assis dans notre salon blanc, et les ombres, de moins en moins exigeantes, de leurs amis tués à Oran. Ils évoquaient leur souvenir en fronçant les sourcils et comme s'ils tressaillaient encore d'être passés à côté de la mort. Même à cet âge, je compris que finalement, dans une guerre pour le nombre de dépouilles, on ne peut compter que jusqu'à dix, les doigts des mains levées vers la

lampe du plafonnier. Dix dont on peut réciter les nomssans hésiter, en un souffle. Ensuite, on tâtonne, on recalcule déjà, on se creuse la tête ou on se tait. Pas plus de dix. D'ailleurs, toutes les conversations des invités finissaient par des disputes sur le nombre exact de morts. Par exemple, les journaux avaient d'abord évoqué 50 000 morts en dix ans de guerre civile entre les militaires et les barbus, puis 150 000 morts, puis 200 000. La polémique s'épuisa quand elle fut remplacée par celle de la véritable date du début du ramadan. On se faisait la guerre entre partisans de l'observation de la lune à l'œil nu et ceux qui soutenaient un calcul d'après le calendrier lunaire. Où se situait la vérité ? Je ne sais plus. Les chiffres se décomposeront, ma Hourri, comme des cadavres ou des vagues. Pour l'autre guerre, la préférée des Algériens et de la langue extérieure, celle contre la France, ils crient tous à l'unisson : un million et demi de morts pour libérer ce pays. C'est un chiffre tranché et définitif. C'est un total mathématique, alors que celui de ma guerre n'est qu'un masque de Dakar, ou un palmier, ou un oiseau dans le ciel qui crie pour retrouver les siens.

On donna certes quelques chiffres exacts aussi, j'en conviens. Par exemple, ces jeunes enseignantes égorgées non loin de la route que l'on prend pour aller à Sidi Bel Abbès (une ville au nord-ouest de l'Algérie). Je connais cette histoire, car je cache les photos des victimes reproduites sur une coupure de presse. En principe elle est dans le tiroir du bureau, juste là. Attends. La voici, je te la lis : « L'histoire revient. Il y a 25 ans de cela jour pour jour, le 27 septembre 1997 exactement, 12 enseignants à savoir 11 femmes et un homme dont la plupart habitaient à Sfisef, Mostefa Ben Brahim, Belarbi et Sidi Bel Abbès, revenaient à bord d'une voiture de marque Karsan après avoir accompli leur mission d'éducateurs ; une embuscade leur a été tendue par un groupe de terroristes dirigé par le sanguinaire Bahri Djillali alias "Dib El-Djiaane" (Loup affamé) au niveau de la localité d'Ain Aden appelée communément "Shamda", une région boisée, relevant de la daïra de Sfisef, et l'une après l'autre, traînées par les cheveux, elles ont été sauvagement égorgées à l'exception de l'enseignant qui a été tué par balles après avoir tenté de s'enfuir, leur seul crime était celui d'avoir osé dire non à l'obscurantisme selon le témoignage du seul rescapé du carnage, un chauffeur présent ce jour de commémoration, épargné intentionnellement, afin que l'horreur soit racontée. »

Te rends-tu compte ? Je cours aussi comme ce témoin parfois, sauf que moi je suis muette et l'histoire, elle reste dans ma tête à tourner en rond, sans issue, sans possibilité de raccrocher la langue intérieure à la langue extérieure. Regarde les traits de ces pauvres enseignantes ! Elles semblent attendre une vie sans événements majeurs. Je les contemple en bonne voisine et l'on se toise, moi la moitié égorgée et elles, au nombre de onze, qui n'articuleront plus et dont la mort monstrueuse se situe à mille lieues de leurs portraits tirés pour des papiers d'identité.

Lors de ces nuits de palabres sur le véritable premier jour de la guerre civile des années 1990, l'appartement sentait la cigarette. L'odeur venait du balcon où s'isolait, pour fumer, le masque africain, le Dr Abdou, qui me scrutait avec son sourire heureux et adouci par je ne sais quoi d'ancestral. Alors que tous s'emportaient, discutaient en même temps ou se résignaient à des silences de recueillement sur les amis assassinés durant cette décennie noire, il se levait pour aller fumer, me croisait et hochait sa tête pesante aux couleurs brunes de bois antique. Comme si j'étais seule à deviner le sens occulte de son métier. Je mangeais cloîtrée dans la cuisine (« Respire bien avant et ne panique pas », répétait ma mère) et je m'endormais alors que les invités quittaient la maison. Le masque venait me dire au revoir dans ma chambre, il me faisait signe de la main et me promettait toujours quelque chose avec ses yeux. Les invités reviendraient le vendredi suivant pour dévorer notre couscous. « Bonne nuit », me lançait-il. Ce qu'il me promettait ? C'était le nombre exact des morts pendant ces dix ans, lui il le connaissait, j'en étais certaine.

Le Dr Abdou buvait beaucoup ; il s'assoupissait alors et souriait dans son rêve devant ses amis qui le regardaient avec affection. Moi aussi je l'aimais bien, car il ne me voyait pas comme une blessure ouverte, mais comme une complice dans une histoire dont personne ne se souvenait sauf nous deux. Au début, je ne comprenais pas véritablement en quoi consistait son métier, mais ma mère répétait qu'il était un grand médecin légiste à l'hôpital d'Oran. « Et qu'est-ce qu'il y fait ? » Elle hésitait et m'expliquait qu'il disséquait les cadavres pour chercher la raison de leur décès et que c'était important pour arrêter les meurtriers ou connaître la vérité. Quand il arrivait chez nous, je fixais ses larges mains. Je l'imaginais farfouiller dans la langue intérieure, les cordes vocales, les entrailles et les ventres, comme dans des broussailles, et chercher des couteaux, des poissons ou des pierres, ou des traces de ruisseaux dans le sang et les viscères, puis, le soir venu, rentrer chez lui et discuter de la vie en dînant avec son épouse.

Le Dr Abdou souriait tout le temps comme pour se faire pardonner ou parce que, dans ce jeu de chasse et de danse avec la mort, il gagnait souvent. Peut-être même que, penché sur des cadavres, il déchiffrait quelque part mon propre sort de jeune fille à moitié égorgée. Et puis il avait un rare prestige quand il élevait la voix, il inspirait la peur ou le respect. Il avait toujours le dernier mot. Et sur la question si vaste du nombre de victimes de ma guerre, il avait de l'autorité. Alors que le vent d'Oran faisait bouger nos rideaux, le masque répétait : « Moi, je ne lis pas les chiffres dans les journaux, puisqu'ils mentent. Tout le monde ment devant la mort. Le gouvernement ne dit pas vrai pour atténuer la peur et les tueurs ne disent pas vrai pour gonfler la terreur. Tandis que moi je connais le chiffre, je le compte à partir des cadavres que je dissèque. Donc je sais. Je compte ce que je vois, ce n'est pas le chiffre complet, mais il gît sous mes yeux, pas les yeux des autres. »

Assise sur un pouf devant la télévision en sourdine, moi, la dénommée Aube, j'imaginais ses mains avec des milliers de doigts qu'il déployait la nuit pour recenser à contre-jour du plafonnier. Le Dr Abdou me souriait avec une expression de tendresse qui me prenait au ventre. Plus tard, ses grandes mains me frôlaient pendant qu'il mettait sa veste pour rentrer chez lui, caressant mes cheveux et me donnant envie de pleurer de reconnaissance. « Tes yeux valent mille langues, petite princesse », me confiait sa voix traînante. Ses mains atteignaient ma langue intérieure, mes points de suture et ma cicatrice. « Oui, ma fille, la mort est une longue vie », murmurait-il, et ses lourdes paupières se baissaient dans la compassion.

Les dernières heures d'une condamnée.

J'ai fermé très fort les yeux.

C'est tout ce que j'ai fait, cette nuit du 31 décembre 1999. Et depuis, je n'ose plus les rouvrir pour vivre pleinement, ou les refermer sans me voir dans ma lâcheté. Je me retrouve en occupante indue de mon propre corps, survivante avec rien d'autre à faire que chercher l'air dans la panique à travers ma canule. Si tu me tâtes, tu me trouveras froide malgré la brûlure de mes tatouages et la tendresse exagérée de ma mère. L'amour que ton père m'a fait dans une baraque de pêcheur ne suffit pas à me réchauffer. En dépit des beaux sourires niais de cet homme qui a planté sa graine en moi. Écoute-les, dans tout Oran cette nuit, les moutons bêlent, ligotés et tournés vers le ciel, mais cette autre nuit où j'ai fermé les yeux, aucun cri de bête ne s'éleva dans les parages de notre ferme à Had Chekala, sauf le chant fou de ma mère.

Que te révéler ? Chaque fois que je déambule dans mes hivers intérieurs et que je me hasarde à recomposer cette fameuse nuit, je revis cette scène. Il faisait froid, ça, je m'en souviens, car la couverture en laine pesait sur nos petits corps. Ma sœur respirait à mes côtés. Chacune écoutait le faux sommeil de l'autre. De cette première image, je ne doute pas. Il m'en reste encore la trace d'une inquiétude, ce lointain bruit du vent sur la toiture ou le lourd silence des champs que je ne m'expliquais pas. D'habitude, les animaux et les oiseaux conversaient par-dessus nos têtes, ils criaient ou s'interpellaient. Je ne sais plus vraiment si l'on dormait ou si l'on faisait semblant, en pensant à notre sort. Nous étions deux petites filles préoccupées depuis des jours par les dangereux non-dits de nos parents. Ils se disputaient jusqu'à s'épuiser et sombraient en eux-mêmes. La nuit l'hiver, dans notre ferme, dans l'Endroit mort comme on l'appelle aujourd'hui, on entendait souvent des aboiements, les grincements des tôles du hangar, ou même parfois un cri, à la distance d'une étoile. Mais cette nuit rien, ou si peu, et c'est ce qui nous tenait éveillées malgré nous, attentives à ce vide inhabituel.

Notre bâtisse était plantée en haut de la première colline, juste au-dessus du village de Had Chekala. Les collines s'y élèvent comme des vagues, gonflent et remontent encore puis deviennent la vraie montagne, la première de la chaîne du Ouarsenis. Autrefois, c'était les soldats de la guerre de libération qui s'y réfugiaient et y menaient le combat contre la France. Dans les années 1990, les Émirs y avaient repris pied, y logeaient dans les mêmes cachettes. Notre ferme se situait au milieu, entre la route du reste du monde qui atteignait le village et les montagnes immenses. Nous habitions à cinq kilomètres de marche du petit village. L'autre hameau le plus proche s'appelait Souk El Had, « le marché du dimanche », dans ma langue intérieure. Les éleveurs comme mon père y descendaient pour y vendre leurs animaux d'élevage, les bergers pour en prendre d'autres à nourrir dans les altitudes arides pour une saison ou deux, et ceux de la plaine y proposaient leurs récoltes et leur vaisselle. En hiver, ce monde se fige lentement et se recroqueville tel un coquillage collé à la terre, il attend le soleil pour recommencer à bouger. La nuit, les habitants font tiédir leur sang avec des souvenirs de l'été d'avant. Il n'y avait rien comme histoire dans ce village, sauf celle des naissances et des morts que reliaient des filiations. D'autres tribus peuplaient les parages, autrefois nomades, je crois, mais qui gardaient leurs distances. Ma mère me racontait à l'occasion l'histoire de la sienne, les Adjama, les « étrangers », ainsi nommés parce qu'ils venaient de plus loin encore. Elle descendait de cette généalogie inconnue de nous, elle portait des

tatouages sur le visage, et ses grands yeux gris accentuaient ses rêves ou ses rancunes quand elle évoquait ses parents ou ses frères. Une façon de se taire et de mépriser mon père nous laissait penser qu'elle était née dans une famille riche de troupeaux et de terres. Car lui, il était pauvre et n'avait pas d'ancêtres propriétaires comme les siens, qui célébraient dans le faste et le gras les saints de la région et les fêtes des récoltes.

Aujourd'hui, je ne possède aucune photo de ma mère. Elle n'a pas de visage, mais un ensemble de traits éclatés : des yeux gris-vert, un sourire inquiétant, silencieux comme un oued, et une odeur que j'ai perdue, semblable à celle des tapis lourds ou des coffres anciens. Je ne sais plus. Je me souviens d'elle comme on se souvient d'une journée chaude et heureuse, mais sans pouvoir jurer qu'on y a fixé le soleil de ses propres yeux. Je me rappelle qu'elle aimait les chevaux. Je me souviens même d'un cheval ou de sa sueur ou de son hennissement (ou n'est-ce que le souvenir d'un souvenir ?). Je revois ma mère un été, haletante, racontant qu'elle avait couru tout le matin pour battre le vent. Ou est-ce ma sœur qui me rapporta cette histoire ? Est-ce ma sœur qui ne veut pas disparaître de ma tête ? Des bêtes, nous en avons, pour en vivre. Des moutons, car mon père était maquignon, je crois comme presque tous dans notre région. Est-ce que je suis certaine ? Non. Les odeurs des animaux sont devenues des images, elles se confondent avec celles d'Oran ces derniers jours : urine des bêtes, foin piétiné dans les étables.

Toute la journée du 31 décembre, alors que le froid nous transperçait, ma sœur et moi avons couru l'une après l'autre dans les champs et entre les arbres dépouillés, des caroubiers, des oliviers et des platanes des hauteurs. Au loin, dans d'autres replis de collines, des bergers nous regardaient. Le ciel est encore glacé sous ma peau qui le garde en souvenir vivant. Ma mère se tait, ne chante plus comme à son habitude, car les bêtes doivent être surveillées par nos oreilles. Mon père parle des chiens qu'il a retrouvés morts et dépecés, ou des gros sabots qui ont laissé des traces juste sous nos haies d'épines. Puis il se terre, ma mère remue la braise et, dans la nuit agitée, une autre nuit éclôt, plus dense, coagulée. On se serre, ma sœur et moi, dans un seul corps.

Je me remémore pour te prouver, t'expliquer, te faire comprendre que si je te tue, c'est que tu ne peux pas grandir dans un ventre mort. Tout ce que je te raconte se trouve dans mes entrailles : cet hiver, la nuit, les arbres dépouillés, et le doute et les cadavres des chiens ou le cheval perdu de ma mère. Les souvenirs se mettent debout en rang quand je ferme les yeux. Mais il ne faut pas trop les solliciter. Je ne le fais jamais longtemps, sinon je tombe en eux, ils prennent mon corps, mes yeux surtout, et tout se confond comme si j'étais une noyée.

Je ne sais de quoi, mais on vivait inquiètes ma sœur et moi cette année-là. Notre cœur s'emballait et levait ses oreilles pointues et l'on entendait, derrière la ferme, quelqu'un venir et qui n'existait pas encore entièrement, car on n'était pas le 31 décembre, pas encore. De ma mère, je ne me souviens que de la voix, puisqu'elle hurlait de plus en plus les derniers temps, elle pleurait, blessée par un tort inconnu. Elle cassait parfois nos maigres biens et immobilisait mon père au seuil de la porte et le temps avec lui. « Ils ont pris pour eux les meilleurs lopins et ils m'ont donné une terre morte à manger », elle le criait et tout s'effaçait autour de nous et dans sa tête. Ses frères, mes oncles, s'étaient accaparé les terres de son père du côté d'Aïn Tarek, le plus gros village vers l'ouest. Et mon père avait vieilli, je le revois assis près de l'entrée de la ferme, le dos frêle, fumant sa cigarette. Il ignorait où fuir. Comme si l'on devait se hâter de s'échapper, chaque nuit, la nuit nous le répétait dans sa voix de possédée. Je crois qu'on était un peu piégés.

Il a fallu torturer Khadija pour lui arracher des détails et compléter mes souvenirs. Selon les survivants des alentours, cette année-là, la ferme recevait le jour la visite des militaires de la caserne d'Aïn Tarek (encore un village accroché à l'unique route) et ces militaires harcelaient mon père. Ils le soupçonnaient de guider ou de nourrir les terroristes, les katibas islamistes du Ouarsenis. Et le soir, nous subissions les visiteurs de la nuit, les katibas, des barbus qui sermonnaient mon père sur sa trahison.

En bas coulait, en hiver, un cours d'eau. On le scrutait, ma sœur et moi, quand nos parents se taisaient. On ne possédait pas d'horloges ni de montres. Le temps était sauvage, il pouvait avancer, reculer ou se pétrifier. Le ruisseau traversait tout, les têtes des villageois, le village lui-même conçu comme une berge, les

maisons. À Had Chekala, je me souviens aussi du marché chaque mercredi, et de la bouse sur le sol qui épuisait les bruits. Je visualise des joueurs de cartes au-dessus d'un seau renversé et des sucreries roses et orange. On sentait que notre père n'avait plus où aller, sauf dans sa tête. La nuit, il marchait longuement autour de la ferme, examinait, revenait, s'arrêtait, et ainsi de suite. Nous ne dormions plus cet hiver-là, qui n'a pas bougé d'un mètre dans ma mémoire. Les gens du jour ressurgissaient, les gens de la nuit insistaient, on s'affamait, on imitait peu à peu les arbres dans la paralysie et la nudité. Ma mère poursuivait les chevaux dans sa tête et chantait de plus en plus haut. Un feu nous fixait dans la cuisine. La nuit, sans nos bêtes, devint muette. Et une nuit, cela arriva parce que tout était prêt : nous étions soumis au jeûne, nous ressemblions à des béliers tombés du ciel, et nous étions coupables. Pourquoi nous n'avons pas choisi de fuir ? Pour aller où ? Mon père nous laissait croire que le sort était le même partout. Et de quoi vivre, ailleurs ? Où se rendre avec une épouse perdue et deux filles ? Peut-être qu'il espérait que cette abnégation, ce risque allait l'innocenter aux yeux des deux parties, les militaires et les Émirats. Peut-être qu'il estimait que ne pas bouger allait éloigner les tueurs.

Le dernier jour, je me souviens de mon père debout, dans le champ. Il jetait des pierres le plus loin possible. Ma mère lui cria : « Ce sont mes pierres, voleur ! » Mes parents n'étaient plus vivants, je le sus immédiatement, sans les mots qui vont avec.

Cela advint la nuit. Je ne savais pas le jour ou l'année ou le siècle, c'est plus tard que ma mère Khadija me précisa les dates.

Quand c'est arrivé, j'ai fermé les yeux. La mort, ce sont mille personnes qui chuchotent, font « chut » un doigt sur les lèvres, avancent en récitant quelque chose de mystérieux, puis examinent l'obscurité de la chambre où deux fillettes s'enroulent dans un tigre dessiné sur une couverture chaude. L'une est âgée de huit ans, grande et maigre, et son rire la protège des morsures des chiens, des piqûres de guêpes, du froid, des coups de sa mère et des épines. La seconde a cinq ans, elle a sa sœur aînée pour mère, pour père et pour sœur. Elles se taisent pour entendre la terre remuée par des bottes. Écoute, toi aussi. Cette histoire ne possède pas de langue dehors, pas de drapeau ni de date fixe, puisqu'on peut la revivre à n'importe quel moment. Elle n'aligne pas de vétérans vaniteux, pas de photos. Elle ne montre qu'un trou et une cicatrice au cou, un « sourire ». On a entendu des pas puis des conversations brèves, puis des pas, ils se rapprochaient. Quand ils ont atteint notre lit au sol, j'ai senti de lourdes chaussures sales sur ma couverture et une odeur pire que celle des peaux de mouton qu'on laisse pourrir au soleil pour les faire sécher. J'ai fermé encore plus les yeux, car parfois ça se passe ainsi : si l'on mure ses paupières, les choses dangereuses disparaissent. On se réveille au matin, sans plus un souvenir. Un unique chien oublié des tueurs aboya et il continua toute la nuit comme une bête en fuite. Pourquoi est-ce que je crois que ces hommes sont des chevaux encore aujourd'hui ? Des chevaux s'envolent et je vois un soleil irréal dans une main, une lampe, et une robe de femme, une jupe avec une ceinture et des cartouches de fusil. On me tracta brusquement par les pieds alors que je n'avais pas fini d'imaginer des explications. Puis on me tira les cheveux d'une main et ma tête, où je me réfugiai, se renversa sur le sol, hors du lit. Quelqu'un se pencha et je sentis son souffle sur mon front, avec une odeur de carcasse.

Il murmure à l'oreille d'un autre complice qu'il faut agir vite ; mais ça allait durer vingt et un ans. Quand on se fait égorger, on n'y croit pas, car ça ne fait pas mal, mais on a l'impression qu'on a agrandi la porte sur l'hiver et que le ventre prend froid. J'ouvre la bouche en grand. Je distingue un bruit de petit os qui se brise, ou



une branche ou un stylo cassé. C'est mon larynx, je crois. Je veux crier, mais je bois sans cesse quelque chose de chaud et de généreux (mon propre sang ?). Soudain je comprends : je ne possède plus de voix. Je panique. Mes jambes remuent comme celles d'une noyée et j'espère agripper la main qui me tire les cheveux mais le ruisseau m'inonde. Je vois le petit cours d'eau de Had Chekala, je vois un poulet mort, je vois la main de ma sœur écrasée sous une chaussure.

Une onde glissante et glaciale déborde de ma gorge vers mon ventre. J'ouvre les yeux. Dans l'obscurité piétinée, ma sœur prononce un mot qui ressemble à un pleur et j' imagine qu'elle a supplié ou gémi. L'homme juché au-dessus de moi appuie un genou sur mon ventre, il grommelle contre son couteau ou le manque de temps. Alors, surpris, il se tourne vers elle, je vois ses dents pourries dans sa barbe étincelante de bave, et les éclats de la lampe de son acolyte. Il n'a pas achevé son travail, il articule « au nom de Dieu ! » et fait pivoter ma tête vers l'est, où le soleil se cache encore. Il se montre furieux, sa main tire sur mes cheveux au moment où j'essaie de ne rien dire pour ne pas le mettre davantage en colère, lui et son couteau. Ma sœur le fixe avec de grands yeux qui l'invitent à je ne sais quoi et elle semble converser avec lui, dans ce silence halluciné, depuis des heures. Il s'étonne peut-être, car il desserre son étreinte. Les chiens arrivent dans ma poitrine, je me noie avec toute l'eau chaude de mon sang qui veut refluer dans mon corps. Cette accalmie nous laisse croire que tout est infondé, qu'il ne se passe rien et que fermer très fort les yeux fera venir le matin en le tirant par ses cheveux dorés. J'entends distinctement ma sœur appeler l'homme, il me lâche, il se tourne vers elle puis je perçois une lutte comme s'ils se disputaient la couverture au tigre. Il n'y a nulle part où aller.

Alors que les deux hommes se houspillent, ma sœur prononce quelque chose qui se perd dans la fuite d'eau de sa gorge. Je ferme les yeux et j'ai l'idée la plus folle, la plus idiote. Je me mets à compter, dans le gargouillement. Je vois, je croise le regard intense de ma sœur et je ferme encore les yeux comme si je devais creuser un trou en moi-même, une fosse, une porte dérobée à tous. J'ai pissé, je sens une eau gelée arriver entre mes cuisses et me mordre. Je sens la gêne et j'estime avoir commis une faute, je pense à ma mère et à ses plaintes. Dehors un chant s'élève et cette fois il veut autre chose que sa part de terre. Ma mère chante, se tait, reprend le chant, se tait, reprend. Sa voix me paraît tellement belle que je veux la rejoindre avec ma gorge ouverte. Peut-être que mon père va surgir si j'ouvre les yeux et que les hommes se contenteront de nous voler nos biens. L'un d'eux murmure un nom étouffé, je fais la morte, encore un peu et je suis morte. Dans la lumière de sa lampe, j'entrevois le tueur. Il se retourne vers ma sœur et lui sectionne la gorge d'un seul mouvement soigné. Elle semble éclater d'un rire que sa main ne pouvait plus retenir et elle me répète une information que je ne peux pas comprendre. Des cris toujours plus intenses s'élèvent, le chant si beau comme des retrouvailles anciennes et l'odeur du feu me parviennent dans le désordre de mes sens. Lui, l'égorgeur, il s'attelle à bien mener l'offrande vers Dieu, il peine un peu, ma sœur est plus âgée et se débat avec plus de force, je le sens à la couverture qui glisse vers elle.

Je suis gelée comme une eau enterrée quelque part entre deux villages en hiver, je sais que si j'ouvre les yeux, l'égorgeur va voir que je suis encore vivante, que sa lame ne m'a pas traversée entièrement. Je pense aux fêtes lointaines. Et ma mère chante au loin, s'interrompt puis reprend dans la nuit une vieille plainte. La couverture au tigre va puer l'urine, tout cela va finir. Le hameau en bas ne prononce pas un mot et ses habitants remontent comme des fourmis dans mes jambes. Quand on est égorgée, on attend. Puis on tombe dans le sommeil, je crois. Je ne me souviens pas de toutes les sensations, mais à un moment, je n'ai plus de mains et mes pieds bougent sur des marches inexistantes. Je trébuche couchée sur des escaliers que je n'ai vus qu'au village. « Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq... » Si j'ouvre les yeux, il va revenir vers moi. Et si je les garde fermés ? Ma sœur lui répète quelque chose. Sa voix étouffe dans l'eau inexplicable. Ma mère cesse de chanter.

Voilà ce qui arriva et n'arriva jamais. Nulle part. Ce n'est pas écrit, sinon avec quelques tatouages et des cicatrices. Il n'y a pas d'histoire pour ce genre d'histoires. On ne compte pas de livres ni de vétérans, ni de monuments comme pour la guerre d'indépendance de l'Algérie. Je crois que les journaux ont rapporté le bilan du massacre de Had Chekala : plus de 1 000 morts en une nuit. Puis, parce que la vie est longue et que ce n'est pas possible d'ingurgiter les chiffres infinis sans vomir, on convint de sommes à la baisse. « Des dizaines de morts », titra un journal que Khadija me montra un jour pour moquer les journalistes. Touche ici, juste du côté de mon oreille gauche. C'est mon fameux « sourire » qui fait taire les gens. Mes beaux yeux d'or ne font pas contrepoids.

La nuit du 31 décembre 1999, les katibas des groupes islamiques armés avaient décidé de nous punir ; les hommes du « jour » aussi, à leur manière. On nous avait coupé l'électricité un mois auparavant, en nous accusant de la fournir aux terroristes pour qu'ils fabriquent les bombes et soudent les pièces. On nous laissa entre le noir et le soleil froid. En plein hiver c'était dur, et on n'avait pas d'autres choix que de ressembler à des pierres et de nous envelopper dans nos propres silences. Sœurs. Pères. Mères. Et cheveux au vent rouge alors que le feu les éclaire. Ce fut un jeu de va-et-vient entre les uns et les autres, selon leurs armes pointées sur nous. On arrivait à la fin d'une longue guerre et les temps, comme les sens, gisaient confus dans le pays. Qui tuait qui ? Les Émirs se massacraient même entre eux, les uns parce que désespérés de Dieu et de sa promesse, les autres ravagés par les trahisons et les soupçons sur leurs compagnons d'armes.

Ce qui advint cette nuit dans l'Ouarsenis ne fut jamais éclairci ni déchiffré par les journalistes ou l'État. On compta un millier de cadavres puis on douta de l'inventaire et du message que laissaient les égorgeurs dans la boue sanguine. Pourquoi ce massacre ? Avait-il ce sens inouï de fin du monde que ces monstres souhaitaient en récompense de leurs tueries ? Là, c'est Khadija qui raconte, pensive. Sa voix devient professorale comme pour me faire comprendre qu'elle autopsie ma chair vivante. Cela lui prit dix ans pour achever son récit et combler les trous dans le miroir où je fus défigurée et séparée du reste de mon corps. L'« État du jour », ainsi l'appelaient les paysans et les éleveurs de la contrée montagnaise, logeait dans une caserne en bas des premiers massifs. Les soldats, mal nourris et transis de peur et de froid, alimentaient méfiance et colère contre les éleveurs de la région et contre les tribus du haut du Ouarsenis. On nous accusait de complicité avec les terroristes, les « Tangos » comme ils les désignaient durant cette décennie. On nous soupçonnait de les nourrir, de les réchauffer et de leur offrir nos murs. Alors on nous en voulait et on attendait notre mort. Puis il y avait l'« État de la nuit ». Les groupes islamiques armés. En cette fin de siècle, ils arrivaient de partout s'envelopper de nos montagnes et nous confisquaient nos moutons, tuaient les « traîtres » chez nous et nous répétaient que c'était comme au temps de la France. « Il y a la guerre de Dieu et il y a les traîtres, vous êtes de quel côté ? » clamait leur chef aux yeux fous. On ne savait même pas où l'on se trouvait nous-mêmes, dans ce va-et-vient entre la mort et la vie.

Cela dura quelques mois puis, un jour, l'une des deux parties, l'un des deux « États », décida d'en finir avec les gens gris et immobiles assis au milieu de leurs champs de pierres. Le 31 décembre, les groupes se répartirent en dix brigades et égorgèrent en pleine nuit d'abord les chiens, les chevaux, les animaux de toutes sortes, même les poules, pour pouvoir avancer dans un silence parfait. Sept hameaux, douze tribus décimées.

Puis ils en vinrent aux gens, à nous, à ma sœur et moi sous notre couverture brodée d'un tigre inutile. Le lendemain, dans le village d'en bas, on retrouva des fuyards aux yeux désorientés. Ils étreignaient encore des casseroles ou des poules mortes ou des chiens saignés. Quand on traversa le cours d'eau, dans le sens des montagnes, et qu'on remonta le chemin, on découvrit le long du sentier de l'évasion les signes éparpillés. On pouvait calculer à vue d'œil les états d'âme des rescapés selon les heures de la nuit fatidique. Au bas de la montagne, on retrouva la vaisselle légère. Au milieu de la piste qui grimpait, on aperçut des objets plus lourds, un coffre, des couvertures et des ustensiles de cuisine, et même des sacs de semoule. Plus près du cratère, on perçut les fortunes les plus pesantes : des coffres, de grands tapis qui servaient aux belles occasions, des bêtes immenses et mortes. Dans leur fuite, les survivants s'étaient délestés de ce qui les encombrait. Puis on remonta et alors que le ciel gris se retirait dans les cœurs des témoins, on contempla les cadavres. On perdit l'usage de la langue devant les chiens mutilés, les gens, les mains, les viscères et surtout les têtes coupées, qui fixaient qui un nuage, qui un souvenir, qui un assassin. La peau apparaissait grisée, la langue sortie, et souvent les crânes étaient renversés hors de l'auréole de sang sous les cervicales. La terre émergeait noire à cause du froid et peu d'herbe survécut après le sauvage piétinement des tueurs.

Sur ces montagnes pelées régnait un silence (la voix de Khadija vacille comme une bougie) qui ne sera plus jamais vaincu par un chant ou une maison ou un feu de bois. Le matin du 1<sup>er</sup> janvier, on découvrit que toutes les tribus avaient été décimées. On avait assassiné près de 1 000 personnes en une nuit dans les alentours de notre ferme. Le chiffre, lance Khadija avec sa voix qui tente d'arracher les épines aux mots, fit trembler le pays. On ne le crut pas. C'est un genre de total qui concerne les contes, le paradis, les batailles mythiques ou les rumeurs imprécises. On affirmait avec certitude, comme des menteurs, qu'il y avait eu exactement un million et demi de morts durant la guerre contre la France, mais là, 1 000 morts en une nuit resta un chiffre inconcevable. On réduisit le compte. Les journaux titrèrent « des dizaines de morts ». D'autres « 323 morts ». D'autres « 212 morts ». D'autres ne comptaient plus. Comme en amour ou dans l'extrême richesse. Khadija grimace, honteuse et scandalisée encore, des années après les faits. Moi non plus je ne crois pas au décompte rigoureux. Le temps s'offre en une seule scène. Et je crois que des gens ont le même âge une fois pour toutes à un certain moment et qu'on tourne en rond si l'on ne se décide pas à vivre et à accoucher de soi-même.

Le chiffre fut alors clairement, efficacement, redoutablement démenti, rogné, élimé, corrigé, effacé, et à la fin, dix ans après, il ne resta plus que moi. Moi que l'on avait découverte au matin, yeux fermés pour faire croire au tueur que j'étais morte et ainsi le conduire à égorger ma sœur à ma place. Comme si elle incarnait le bélier de substitution. On m'emporta, cria, se bouscula, tâta mon poulx. Ma mère Khadija se retrouva dans l'hôpital de Relizane comme volontaire, elle me découvrit, mourante, parmi les rescapés acheminés sur place. Elle suivit mon brancard, me veilla, m'accompagna dans l'ambulance vers Oran quand on jugea mon cas désespéré et que l'on décida de mon évacuation à l'aube vers un plus grand hôpital. Elle me considéra comme destinée à son ventre directement, par un chemin de sang et de chance. « Oui, j'étais là. Je voulais soutenir, aider, participer, lutter », et elle se perdait dans ses raisons en fouillant dans sa tête. Elle rejoignit sa propre histoire d'orpheline adoptée qui souhaitait réparer le monde et s'offrir en tuteur, pour les oiseaux, les égorgés, les enfants nus, les mouettes, les moutons et tous ceux qui possédaient deux langues et une crevasse qui les empêchait de raconter leur histoire.

Pardonne-moi.

Dernières minutes avant la nuit.

Taimoucha. C'est le diminutif de Fatima. La fille du Prophète possédait ce prénom. Là aussi, c'est miroir brisé et pieds nus dans la nuit et couteau sous la gorge. Ma sœur m'apparaît immense quand je lève mes yeux d'enfant de cinq ans entre les arbres. Elle rit comme pour assurer que le monde est bon comme la mie du pain chaud. Elle me désigne des sauterelles dans les buissons. Front large, visage aux traits fins et peau brune, venue de nos ancêtres. La mienne est pâle. On ressemble à notre père s'il nous avait montré un visage et pas seulement un dos penché sur ses moutons craintifs. Taimoucha inventait toujours des jeux avec des poissons absents, des épis à nouer, l'itinéraire d'un cours d'eau à tracer, et elle excellait à capturer des étoiles dans un verre d'eau, la nuit. Elle adorait laisser des empreintes : sur le sentier, sur la cendre du feu de la cuisine, dans le sang des moutons que mon père égorgeait, dans l'eau boueuse de l'hiver. Aujourd'hui encore, quand je suis seule et que je n'ai rien d'autre à faire, je vois des traces de pas, je te jure. Sur les murs aux peintures écaillées, dans les nuages, la mer ou sur le dos d'un cheval. Je me souviens aussi de ses mains. Très grandes, comme pour ajouter à ses mots et ses démonstrations. Elle semblait heureuse de vivre, elle chantonait quand elle se croyait seule et ma mère la fixait des yeux comme un malheur ou une étrangère. Les animaux peut-être l'aimaient. J'aime le croire. On jouait beaucoup dans les champs autour de la ferme. Se cacher. Compter. Un, deux, quatre, vingt. Je courais, je repérais un trou, un muret, une ombre dans le hangar, et elle faisait mine de ne pas me voir, fermait les yeux, comptait et s'en allait pour un long détour qui me faisait frémir de joie et revenait, s'inquiétait, me laissait croire qu'elle avait peur puis s'asseyait et je réapparaissais alors pour la faire rire.

On me retrouva abritée dans un coin, comme morte après avoir rampé sous le coffre en bois de ma mère, celui où elle rangeait les grosses couvertures. Je m'étais traînée jusque-là, le long d'un oued rouge. C'était à cet endroit que je me cachais souvent, quand je jouais avec ma sœur. J'avais emporté ma tête dans une main et le corps dans l'autre ; de ma sœur, on ne retrouva que la tête d'abord. Puis ses traces de sang, comme un chemin, indiquèrent d'autres cadavres. Mes parents, on ne réussit pas à les recoller pour les enterrer. D'ailleurs, on n'enterra jamais personne entièrement. Les militaires refusèrent d'accompagner les villageois qui, seuls, avec des pelles et des bâtons, se chargèrent des inhumations dans des crevasses à flanc de montagne.

Khadija garde une autre histoire qu'elle raconte quand elle se souvient de sa plus grande colère. Lorsqu'on découvrit le massacre, le 1<sup>er</sup> janvier de l'année 2000, les hameaux incendiés, fumant des restes de dépouilles mutilées, on ne sut que faire. Alors on combla les puits avec des cadavres et quand les puits ne suffirent plus, on inhuma les autres dans les fossés que foraient les averses. Et quand un mois plus tard la pluie retomba, les fosses furent mises à nu et les cadavres glissèrent vers le village dans leur nudité verdâtre, et le cours d'eau les déposa sur le seuil des maisons pauvres. On creusa encore une fois et on les enterra, puis une crue de l'oued les déterra, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le monde s'épuise à distinguer les défunts des vivants. Je ne connais pas la fin de cette histoire. Khadija non plus.

On m'égorgea d'une oreille à l'autre. On me coupa net, mais l'égorgeur rata son sacrifice. Alors je survécus. On me ramena, Khadija me trimballa, hurla, courut dans tous les sens, pleura, me serra dans ses bras

et mobilisa tout le monde pour me recoudre à l'hôpital de Relizane ; je survécus grâce à elle, à sa ténacité face au personnel débordé cette nuit-là. Muette, sans cordes vocales, sans un mot à dire pour conclure cette histoire. Avec un trou dans la gorge et des yeux immenses. Je subis une trachéotomie pour pouvoir respirer de nouveau, et les chirurgiens dessinèrent un sourire diabolique pour recoudre ma tête à mon cou. Je promène ce rictus qui fait tarir les langues depuis vingt et un ans. Un sourire niais, grand comme la joie, le bonheur, la moquerie. Il va d'une oreille à l'autre et est calligraphié en dessous du menton, net et muet ; il coupe la langue en deux ; il reproduit la joie quand elle n'est plus la joie. Ma mère, Khadija, m'a appelée Aube pour contrer deux destins de nuit, le sien, le mien. L'autre prénom de mon ancienne vie avait saigné jusqu'à se dessécher et il n'y a que ma sœur Taïmoucha qui s'en souvient chaque fois qu'elle revient dans mes rêves. L'autre prénom est tombé, mon fœtus, ma coquille qui sera vidée, ma libellule sans ailes, le cœur dans le cœur, l'étincelle rouge, la voix dans les mots, les mots eux-mêmes, la langue qui enfin trouve une oreille. Tu comprends ?

Moi je suis morte à l'âge de cinq ans et toi tu le seras ce soir ou demain au matin, avant le retour de ma mère. Demain, on va égorger les moutons, je vais avaler les trois pilules, et tu seras libre. J'aurais bien aimé. Une fille qui serait allée parler, parler, parler un million et demi de nuits sans jamais s'arrêter et ainsi raconter tout à ma place comme le font les livres à la place des disparus. Je te jure ma fille que j'aurais voulu. T'entendre, te voir rire avec les dents du soleil et te serrer pour retrouver mon propre corps et t'aimer pour que les deux langues deviennent une seule qui ne s'arrêtera pas de conter. Une belle langue dans ta bouche, drue, puissante, un robinet, une source, la pluie, toute la mer dans tes yeux et le ciel dans la poitrine qui aide les mots à tendre leurs voiles. Mais là c'est la nuit qui se prépare à Oran. Le jour du Sacrifice commence par une prière au matin. Dans toute la ville, les hommes vont remercier Dieu d'avoir créé les moutons à égorger, les femmes à asservir, le monde à purifier, les robes à jeter du haut des étages, les parfums à interdire, les prostituées à immoler. Ma fille, je ne pleure pas, car c'est très mauvais pour la canule et le greffon. Taïmoucha, j'ai fermé les yeux et depuis je suis aveugle à l'éclat du monde, et rien ne me parvient au cœur parce que j'ai été lâche et que j'ai fait semblant d'être morte pour que le tueur s'occupe de te tuer et ainsi gagner du temps ; gagner vingt et un ans. Je me suis cachée et je n'ai pas compris ce que tu as répété, car mes oreilles bourdonnaient et du sang les a noyées. Que de fois j'ai cherché dans ma mémoire, mais je ne me souviens plus clairement de ce qui s'est passé en ces instants. Je n'ai pas entendu. Je ne devrais pas vivre. Alors ma puce, comment espères-tu que je donne la vie ? Un verre d'eau et tu iras vers je ne sais qui lui répéter que tu veux un autre ventre pour venir au monde. Qu'espères-tu ? Vivre dans ce pays ? Il n'y a rien ICI. Je t'entends me répondre : « Oui mais je ne vois RIEN de l'autre côté non plus. Je veux vivre. » Non ! Demain, dès l'aube je prendrai le verre d'eau et

DEUXIÈME PARTIE  
LE LABYRINTHE

Le 20 juin, 5 h 45, en quittant Oran.  
« À la porte du labyrinthe, tu te réveilles. »

C'est mystérieux de parler à une personne qui ne connaît pas ce pays. Qui se trouve de l'autre côté de la palme du ciel. Prisonnière d'autres lois, d'autres saisons. Qui en sait peu sur moi, à part mes palpitations cardiaques, mes pas ou mes humeurs. Qui m'accompagne à l'aveuglette, qui se hasarde dans ma nuit mal éclairée, qui tend l'oreille pour m'entendre quand le monde devient trop tapageur. Une personne comme toi, qui n'a jamais atteint la terre, qui ignore si le ciel se trouve en bas, en haut, et ce qu'est le brasier du présent. Pour commencer, peut-être faudrait-il te choisir un prénom tant qu'on demeure ici toutes les deux, toi enchaînée, moi folle de prendre la route. Je m'appelle Fajr, Aube, tu le sais. Quant à toi, je t'appelle Hourri. Mais ne t'y habitue pas. Pour le peu qu'il te reste à vivre.

11 h 09.  
« Entrons. »

« MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS ICI ? » Il hurle (il se prend pour qui ? la police ?) et son visage tanné perd ses couleurs dans le contre-jour. Ses sourcils se froncent et embrassent presque la forme de cornes. Sa main s'agite comme pour me menacer. Je recule, je recule et, peu à peu, il s'adoucit. « Tu NE DOIS PAS rester ici ! » Il l'articule en découpant les mots, comme lorsqu'on s'adresse à un enfant, et je me demande : C'est ainsi quand on a un père ou un mari ? Il demeure figé, ses yeux tourmentés par une vieille émotion, et c'est ce qui me perturbe : il a plus peur que moi. De qui ? Je me représente une jeune fille de vingt-six ans aux cheveux mal coiffés, avec des marques de coups sur la joue, portant une chemise déchirée et un foulard fin, en plein été, autour de la gorge. Pieds nus surtout, plantés dans la terre déserte, sur une route algérienne. Une mendiante marmonnant au soleil, alors que tout le pays a déjà regagné son domicile et s'extasie sur le sang de ses animaux égorgés. À 11 heures passées, la Grande Fête a été célébrée partout, sauf ici.

C'est vrai que je dois lui faire peur dans mes guenilles. Et avec mon « sourire ». Mais ce n'est pas tout à fait ça : il redoute autre chose. Il garde l'index pointé vers moi pour m'indiquer mon erreur inqualifiable, la grande autoroute abandonnée donne raison à son indignation. Son regard fixe maintenant ma canule à peine camouflée par le foulard. Sa paupière gauche se soulève, et son œil le plus intrigué se pose sur ma blessure, puis s'agrandit encore. Il note que je m'apprête à courir et renonce à l'admonestation ; nous nous dévisageons stupidement, comme des animaux égarés.

« Je peux te déposer au prochain village. Si tu t'es fait voler, il y a les gendarmes et ils pourront t'aider. » Le prochain village est Oued Tlélat. C'est de là que je viens justement. J'étais à la gendarmerie. Cet homme, c'est sûrement un autre fou de la route, un autre violeur, et mes pieds me lancent, brûlés et blessés par la marche. Je suis prête à fuir à travers champs pour te protéger, ma Hourri à l'oreille dressée. Je calcule la distance et le temps qu'il lui faut pour m'empoigner. Nous allons courir, nous enfuir, et personne ne nous arrêtera, ni Dieu, ni le Prophète, ni les gendarmes. Je recule lentement vers les champs et l'inconnu se fige.

C'est alors que le chauffeur m'offre un spectacle que je n'aurais jamais pu imaginer.

Oui, ma petite Lune, tu l'enregistres par mes yeux, ce spectacle, alors que le vent se lève. Son visage basané, ses yeux brillants et ses dents sales se mêlent en une grimace de fruit écrasé. Soudain il pleure et sa main montre ma gorge. Il éclate en mille sanglots dans un gémissement grossier. Il s'étouffe comme s'il faisait fausse route en avalant de travers, et ses mots confus prennent l'eau de partout. Ses yeux dissemblables larmoient comme deux personnes distinctes. « Ne reste pas ici toute seule, ma fille... » Il gémit. Il prononce le nom de Dieu, soupire et hoquette pour s'en défaire, mais son regard me convainc de ne pas m'enfuir. « Ils te mangeront, ma fille. Ce sont des loups, et Dieu sait ce que les hommes pourront te faire dans ces champs. Regarde, ils t'ont déjà mordue ! » Il indique ma gorge, puis, derrière moi, la plaine grillée et ses broussailles hargneuses. Alors, il cesse de pleurer et retrouve son visage d'homme quelconque. Il scrute la route : « Tu ne



peux pas rester ici, c'est impossible. C'est peut-être Dieu qui t'envoie, non ? » Dieu ? L'inconnu ne cesse de m'examiner et de revenir à mon foulard. Il conclut par cette phrase, d'un air moins sévère, presque reconnaissant : « Tu es un signe peut-être. Tu me diras ? Oui ? » Puis il se tourne vers la route, absorbé par une vision. Les champs déserts alentour nous sondent. Aucune voiture ne s'annonce et l'autoroute persiste, vide comme à la fin du monde.

Après ce duel silencieux, le chauffeur disparaît à l'intérieur du véhicule et la portière côté passager s'ouvre : « Regarde ! Je n'ai aucune intention de te faire du mal. Monte, je vais te déposer, je ne te laisserai pas ici. Ils te mangeront. » Il prend une voix éplorée, faible comme le dernier conseil d'un mourant. Puis il me montre l'intérieur de sa cabine. Je découvre ce qu'il a à m'offrir comme preuves : sa jambe droite atrophiée, courte, suspendue au-dessus de la pédale, avec une chaussure de compensation et un bas de pantalon replié. C'est sa patte blanche. Ma langue intérieure s'apaise soudain, car elle saisit un objet dans le noir de sa peur à lui. « Monte, je te déposerai là où tu veux si on ne s'entend pas. Je m'appelle Aïssa Guerdi, si ça te rassure de connaître mon nom. » Je le détaille. L'une de ses pupilles disparaît sous une paupière trop épaisse, tandis que l'autre me fixe sans ciller. Ses cheveux sont blancs, ses traits accentués. « C'est un cheval », tu me dis en te souvenant de l'un des rares animaux habitant le paradis selon le Coran. « Allez, on monte. Nous sommes folles ! » Alors, on continuera ce voyage vers le pays de ma sœur défunte. On lui exposera tes raisons et les miennes, et l'on rentrera chacune vers son monde.

11 h 22.

« Par la gauche ou par la droite ? »

Je suis un homme de renom. Mais personne ne me croit plus depuis longtemps. Tu comprends ? Pour te dire la vérité (il lorgne mes yeux rivés sur la route, puis mon cou avec mon foulard vert à moitié dénoué, et tend la main pour régler la climatisation), je n'aimais pas les livres, car ce sont des voleurs. Depuis mon enfance, dès le début de ma vie idiote à Batna, j'ai fait une erreur. Je croyais que le mariage était l'erreur de la jeunesse et la prière l'erreur de la vieillesse. Dieu m'a aveuglé ou ma mère, plutôt. C'est à partir de là que commence ma malédiction. Si je savais écrire, j'aurais rédigé mon histoire, tu sais ! Plutôt que la raconter partout comme un idiot que personne ne croit plus depuis des années. Et me faire insulter dans le dos avec un sobriquet que je n'ose te répéter.

Quand j'étais jeune, il y avait partout, partout des livres dans notre grande maison à Batna. Tu connais ? C'est à quatre cents kilomètres au sud d'Alger. Ce n'étaient plus des livres d'ailleurs, mais plutôt les feuilles abondantes d'un gros arbre sans fruits. Un caroubier blanc était tombé au beau milieu du salon, et l'on devait vivre avec, enjambrer ses branches et écarter ses feuilles pour se parler. Jamais mort, jamais les branches nues, jamais endormi. Ou bien avec un seul œil fermé (sa paupière gauche masque à peine son regard amusé). Il nous suçait le sang, cet arbre de Dieu. (Tu écoutes, ma Hourri ? C'est un peu ton arbre, non ? « Il y a certes dans le paradis un arbre si grand que si un cavalier avançait dans son ombre durant cent ans, il ne l'aurait pas traversé », a un jour raconté l'imam.) Wellah, c'est cette image que je garde des livres chez nous. Comme un automne qui ne s'arrête jamais, un automne pâle, de cheveux blancs et de feuilles, partout, jusque-là (il montre son cou).

Tu vois ? À Batna, on habitait rue de l'Indépendance, au 56. Une vieille demeure coloniale, deux salons, des citronniers dans la cour et de larges fenêtres à la française, à l'ancienne, souvent closes à cause de ma mère. Elle avait l'obsession du mauvais œil, des gens jaloux et des malédictions. Les feuilles de papier occupaient nos pièces à vivre, telles des invitées qui ne voulaient plus quitter notre hospitalité. Elles nous repoussaient peu à peu dans les coins, comme des malotrus venus des villages voisins. Mon frère et moi vivions dans une forêt d'arbres blanc et gris, froissés et raturés. On y jouait, on y cherchait des photos de femmes sur les couvertures, ou d'arbres du Brésil, ou d'épées anciennes et de voitures de course. Mais ce n'était pas seulement un jeu, ma fille, c'était aussi une guerre pour nos parents.

Les feuilles accaparaient notre père et rivalisaient avec ma mère comme une seconde femme, jeune et âgée en même temps, ancienne et nouvelle, ou mille autres secondes épouses, chacune logeant dans une page à son nom. Les livres semblaient négocier même son lit, je crois, ses nuits maugréant avec mon père, hi hi (quand il rit, ses épaules tremblent) ! Pendant des années, les livres se sont approprié les regards de mon père qui entreprenait de devenir un savant reconnu dans notre région. Ses yeux ne s'aiguisaient plus que sur les coquilles, la typographie, l'encre baveuse ou les bas de page qu'il annotait en hochant la tête toute la journée. Rien d'autre ne le faisait frémir. Ni le visage, ni les épaules nues de ma mère, ni sa douce chevelure ébène à qui elle s'adressait parfois devant le miroir. Ni nous, ses deux enfants, mon frère Benbadis et moi, le cadet aux cheveux blonds. Les livres ravissaient à ma mère les yeux de son mari, sa douceur disparue, ils accaparaient

l'attention et les mains de son homme. À elle revenait à peine le droit à quelques mots. Tu sais, ma sœur, ma mère n'est jamais allée à l'école, car les femmes de sa génération n'y allaient pas, pour préserver leur temps, leur virginité et leur réputation.

(Les collines autour de l'autoroute grossissent, remuent en silence à travers les vitres du fourgon. La main du chauffeur ne cesse de planer, suivre l'envolée de ses mots, revenir sur le volant pour une seconde ou deux. Je suis du regard les collines, comme on le fait des vagues dans la mer. Elles s'élèvent vers le ciel et montrent un village ou deux, puis s'affaissent dans d'immenses crevasses, avec d'autres villages anonymes avalés et des arbres cloués aux abords des immeubles miniatures. À chaque kilomètre, la terre se creuse de houles. Je sens leur poids dans mon ventre. Vomir...)

Mon père la respectait, ma mère El Hadja, je te jure, ma fille. Il l'observait pendant qu'elle s'échinait à nettoyer la cour avec son balai en colère ou à laver la montagne de linge. Elle frottait, elle frottait, et j'imaginai qu'elle voulait effacer des choses dans sa vie de femme, des traces, des taches qui la mettaient en rogne, des humiliations ou des rumeurs de voisines jalouses à cause de notre splendide maison. M'ma, que Dieu ait son âme, luttait contre les livres comme une diablesse, mais à sa manière. Oh oui ! Elle ne se laissait pas faire, tu vois. D'abord, elle balayait la maison de maître et la cour, le corridor et les pièces ainsi que le trottoir au seuil de la maison, en dépoussiérant, polissant, lustrant chaque coin, puis arrosait copieusement les sols de la propriété avec de grands seaux d'eau rageuse et des imprécations. L'eau était l'ennemie des livres de mon père. Deux épouses, je te jure, ma fille. L'une qui savait lire et écrire et l'autre qui voulait effacer pour se venger. Une épouse de papier, une autre de chair. Je me dis que l'eau était un peu son encre et qu'elle écrivait à sa manière. Non ? L'eau, ça fait gondoler le papier et se noyer les auteurs et les titres, les livres y perdent leur prestance. Je crois qu'elle se sentait dans son droit de lutter pour récupérer son mari. Et le soir, elle en rendait compte à sa chevelure moirée devant le miroir, et ça nous faisait rire mon frère Benbadis et moi. Sa chevelure si longue, si belle, semblait dégringoler du ciel comme un ange et ma mère rajeunissait quand elle se peignait. Ah ! la magnifique rusée que ma mère ! « C'est sale, c'est poussiéreux ! » elle répétait, puis elle lançait le déluge contre les livres. Quand elle avait tout nettoyé, essuyé et huilé dans notre maison coloniale, les livres de mon père se noyaient sous ses yeux rancuniers et, parfois, elle souriait, victorieuse mais attentive à ne pas le montrer. Je te jure, ma fille !

Aux heures de ménage, mon père soulevait les pieds, ou patientait debout dans la rue à attendre que ça sèche, il marmonnait, se pliait aux lois de sa première épouse, ou retournait dans notre librairie-imprimerie rue de l'Indépendance – elle est ancienne, tu verras. Il voulait boudier sa vie, le pauvre homme, que Dieu ait son âme lui aussi.

Je te raconte ça parce que c'est là que commence véritablement l'histoire. Je le compris des années après quand on cessa de m'écouter, même dans notre quartier, malgré notre nom prestigieux et mon talent de rapporteur. J'aurais dû apprendre à lire et à écrire. Quand on écrit, même les mensonges deviennent véritables et se sont mieux habillés. J'aurais pu aujourd'hui me défaire de mon histoire qui ne me laisse pas rentrer chez moi ni avoir d'amis ou la confiance des gens et le respect qu'avait mon père. Wellah ! Personne ne me croit plus depuis vingt ans, parce que je n'ai aucune preuve. Et là, mon Dieu ! Là, Dieu t'envoie, et par un jour d'Aïd.

Le soir du grand ménage, quand mon père réussissait finalement à accéder à son bureau dans notre maison, de nombreuses piles de livres avalaient l'eau par le bas, gonflées et grises comme des noyés dans la mer d'Alger. C'était un homme sévère, ma fille. Il la frappait, ma mère, donnait des coups de poing et elle saignait du nez en répétant, désorientée, qu'elle allait rentrer chez les siens, mais avec l'âge il s'usait, ainsi que ses colères, et il a fini par rendre les armes. Même les prophètes d'Allah ont dû supporter des femmes difficiles, devait-il croire. Je suppose qu'il accepta son sort de savant incompris. Les livres, ce n'étaient pas des livres pour lui, mais des grottes où il attendait l'illumination. Il y allait comme on va au café pour tuer le temps ou le rallonger.

(Cette route me traverse la tête comme une scie, elle me taille en deux, ma fille, elle me blesse dans

l'autre sens de ma vie. Elle s'offre aujourd'hui nue en plein ciel bleu, alors que je garde le souvenir d'un trajet nouveau avec de gros nuages d'hiver avalant les voyageurs. Je suis une ombre revenant sur les lieux du crime d'il y a vingt et un ans. Mais si je ne vais pas là, où irai-je pour enfin tout recommencer et te montrer la vérité ?)

L'autre arme de ma mère était le soin qu'elle apportait à cuisiner pour mon père des plats fins, des compositions de sa grand-mère et de sa mère. Ce sont des mets que l'on réserve généralement aux grandes occasions, un mariage, par exemple. Wellah, elle les préparait comme des poisons ou des meurtres de film ! Elle leur parlait presque, à ses recettes. Elle leur racontait sa vie malheureuse de seconde épouse, les trahisons de son homme tombé sous la sorcellerie : « C'est de famille la folie chez les Guerdi ! » Elle le clamait aux épices, au miroir. (Les yeux du chauffeur ne fixent plus la route, mais le passé. Les collines pauvres et jaunes luttent contre un vent irréel.) Le soir, elle présentait ses assiettes dans l'ordre de sa bataille : le miel, le poisson, les pistaches, les prunes au sirop, les salades variées, les entrées, le sucré, le salé, les fruits secs, les sauces. Elle soupirait à chaque fois pour montrer le prix en effort et en temps, puis attendait à la porte de la cuisine pour voir de quel côté allait pencher la préférence de mon père. Elle ou l'autre épouse ? Que Dieu ait son âme El Hadj lui aussi ! Peut-être amusé, peut-être soucieux de l'équité entre ses deux épouses, il faisait semblant d'hésiter. Mon père commençait toujours par goûter. Puis, d'un geste lent et chaque semaine répété, il plaçait son manuscrit du jour sur la table basse, repoussait l'assiette et se mettait à manger distraitemment d'une main, tandis que de l'autre il feuilletait des histoires anciennes.

M'ma perdait souvent cette bataille avec les livres. Les plats étaient d'ailleurs le signe des très grosses disputes que nous écoutions comme un orage, et qui nous nouaient le ventre comme à des marins, mon frère Benbadis et moi. Pour El Hadj, mon père, cette guerre qu'elle menait par ses recettes de cuisine contre ses manuscrits offrait un peu d'amusement à sa femme légitime. Peut-être que ce fut pour lui aussi un langage ou un jeu, je ne sais pas. Tu sais, ce sont les choses intimes, celles du cœur, dont on ne parle pas chez nos parents. Le cœur chez nous est large, mais muet, il ne devient bavard qu'avec les inconnus ou à l'approche de la mort.

Nous étions souvent à table avec lui pour ces repas de guerre et l'on se taisait, Benbadis et moi, on attendait et rien n'arrivait que l'habituelle dispute muette. Mon père ne disait rien. C'était le silence, sa vengeance. Le front bas, les lèvres pincées et les yeux dans les écritures des autres. El Hadj, mon père... (Quand il cite le nom de son père, sa voix grave devient légèrement déférente, comme s'il l'avait là devant lui et tremblait un peu face à cette présence. Oh ça m'amuse presque : lui aussi porte dans son ventre une personne qui lui noue les tripes à l'enfer et au paradis !) El Hadj, mon père, voulait devenir un livre. Il voulait leur ressembler, je crois. Il adorait paraître immobile comme les écrits, ne rien dire de plus que ce qu'il fallait. Il était Hadj, c'est-à-dire un homme qui a effectué le pèlerinage à La Mecque et en est revenu. Il donnait l'impression d'être un juge ancien. En pleine bataille entre ses deux épouses, dont l'une était blanche comme le papier ou la peau des Françaises, et l'autre portait une chevelure d'encre, il nous répétait toujours la même phrase : « Un bon plat remplit le ventre, le ventre soutient le genou, mais un livre vous relève la tête et soutient l'homme tout entier. » Nous devions y croire, mon frère et moi, et ne pas trop manger les plats soignés de notre mère pour le montrer. Après avoir pesé sa part de viande, Benbadis comparait la taille de la mienne, fronçant légèrement les sourcils, comme s'il était déçu. C'était un jaloux, que Dieu ait son âme lui aussi.

M'ma ? Pour punir notre père de ses sourires de savant imaginaire, elle mangeait souvent seule à la cuisine, debout, face à ses casseroles, remâchant, désespérée, le même bout de pain sans goût. Ou bien les jours de grandes disputes, elle refusait tout simplement de se nourrir. Elle répétait à la vaisselle qu'un jour elle prendrait la route vers sa tribu, dans les parages du village de N'Gaous, et ne reviendrait jamais chez « le fou des papiers ». Je ne saurais dire quand elle a commencé à croire que les siens étaient toujours en vie, peut-être vers la fin, lorsqu'elle a perdu la mémoire. Il paraît qu'on voit ses propres morts à la fin, non ? M'ma oubliait que tous ses proches étaient déjà morts des années auparavant et que personne ne se souvenait d'elle, la pauvre,

après le décès de ses trois frères voleurs de son héritage ! Et mon père ? Lui, j'ignore après quoi il courait dans les livres. Wellah, aujourd'hui, je crois qu'il ne lisait même plus à une époque, il s'abritait dans les ouvrages ouverts sur sa table comme dans une caverne.

J'ai cinquante-trois ans maintenant, ma fille, c'est-à-dire le même âge que lui à cette période, et je peux désormais mieux le comprendre. Il devait s'imaginer assis à côté de son propre père et lui parler à travers la paperasse comme à travers un rideau. Mais je crois qu'il discourait surtout en silence avec sa sœur, ma tante Aichouche, qui mourut avant ma naissance. Elle est décédée juste après son mariage. Elle emporta leurs rires, à elle et à lui.

11 h 34, sur l'autoroute.

« Son récit est un long couloir, ma Houri. »

L'unique fois où il parla de sa sœur Aichouche, mon père raconta comment elle le défendait contre les garçons qui le chahutaient et le boxaient à l'époque de la France. Quand il rapporta ce souvenir, son visage se troubla. C'était la blessure de son cœur, son bouquin qu'il n'a pas rédigé, je crois. Ah oui ! C'était une vraie évocation, je te l'affirme, ma fille ! (Il ne va jamais s'arrêter de m'appeler « ma fille » ?) On était dans la cour de la maison, c'était l'été. Mon père discutait avec un oncle. Il croquait avec ravissement du raisin, allongé sur notre tapis le plus somptueux, un tapis de Ghardaïa. J'étais assis à l'entrée du salon, non loin de là, sur une petite marche, et je le vis qui observait l'air, les yeux brillants, comme il détaillait généralement les manuscrits rares. Il évoqua sa sœur comme si elle se trouvait devant lui. Son visage s'illumina, son sourire apparut et il redevint un enfant cherchant à rire et à faire rire. Alors, je sus que cette histoire était vraie et qu'elle avait enveloppé son cœur comme un papier journal. Dans les livres, il recherchait cette intimité ou comment l'oublier.

Ah, El Hadj, que Dieu ait son âme ! Au matin, alors qu'on rentrait de la mosquée à trois, car El Hadj nous obligeait à prier avec lui, ma mère reprenait sa bataille. Elle attaquait avec son arme favorite, le balai, jusqu'à encercler le fils d'El Hadj Guerdi Senoussi. C'est mon grand-père qui s'appelait ainsi, celui qui créa notre librairie. Ma mère commençait sa journée en tourbillonnant tout autour de notre père vêtu de blanc et d'idées de ses ancêtres, alors que le quartier se réveillait dans le bruit des moteurs de bus. Et pendant qu'elle affûtait ses armes, on sentait les odeurs du café au fond de la rue, le café Marhaba (as-tu remarqué que souvent tous les cafés en Algérie portent le même nom, comme si l'on retombait chaque fois dans le même lieu ?), tandis qu'El Hadj s'asseyait sur son banc de velours rouge orné de dorures et disparaissait dans une idée, une rime ou une belle phrase. Le banc rouge était un endroit interdit à mon frère Benbadis, tu sais, même s'il avait appris à lire et à écrire plus vite qu'attendu. Juste pour que tu le saches, mon frère, on l'a appelé ainsi en raison du savant de Constantine qui pose le menton dans sa main sur les illustrations des livres scolaires. Alors, toute la journée, mon père, pétrifié, attendait inutilement que M'ma s'épuise et recule avec ses seaux loin de ses trésors à lui. Tout ça, ma fille, c'était sans cris et sans disputes ! Non ! Pas de ça chez nous : nous sommes une famille de notables. Chez nous, on était silencieux comme les livres, avares de paroles inutiles.

Quand on demandait à ma mère où se trouvait El Hadj, elle désignait sa porte, ou ses pantoufles, ou son chapelet quand il était dehors, ou la région de l'est, pour indiquer son commerce. Il allait souvent se tapir dans notre librairie (nommée El Houria en 1962 pour célébrer l'indépendance de l'Algérie), conservée telle qu'elle lui avait été léguée par mon grand-père. Nous avions pour fortune le privilège d'une légende dans notre quartier, tu sais, ma fille. Oh oui ! une famille de renom. Qui inspire confiance et qui n'a jamais eu à vivre un scandale ou à raconter un mensonge ou à être désignée d'un sobriquet moqueur. On nous respectait depuis un siècle, et notre métier, de père en fils, nous permettait de vivre dans l'aisance (sa main se pose sur le volant après avoir stoppé le mouvement de pendule d'un petit poisson bleu en laine, suspendu au rétroviseur). Nos livres édités depuis l'époque de la France nous accordaient une parole rare et inestimable (mais il est bavard là, non ? Il se penche à mon oreille. Sa main se pose toujours sur l'accoudoir, puis remonte jusqu'à sa poitrine qu'il caresse, pensant aux siens). Nous devions poursuivre ce que mon grand-père avait décidé après que son père l'avait

décidé, lui, grand récitateur du Coran et expert érudit dans les commentaires.

Tu dois te dire que je parle beaucoup, non ? Hi hi, oui ! Mais c'est parce que je dois t'expliquer pourquoi je crois que Dieu t'envoie à moi aujourd'hui ! Tu es tombée du ciel. Personne ne me croit plus aujourd'hui, ma fille, alors que nous sommes une grande famille. Il n'y a aucune preuve de ce que je raconte ; quand je parle, mes connaissances haussent les épaules, regardent leur montre ou le ciel et s'en vont. Te rends-tu compte ? Moi, le descendant d'une famille dont le métier est de vendre des livres, je suis accusé de mensonge et de félonie ? Moi, le petit-fils de Guerdi Senoussi ? Le seul héritier de notre librairie-imprimerie après la mort de mon frère Benbadis et de sa fille et de sa femme ? Crois-tu que je sois là sur la route parce que je suis orphelin ? Oh non ! C'est parce que je suis la seule personne à pouvoir croire en tout ce que j'ai en tête, et qui est vrai, comme le Coran, comme le Prophète, comme Dieu, comme lorsqu'on est nu dans la tombe.

Ils sont tous morts : mon frère Benbadis, sa fille, sa femme, ma mère et mon père. Je ne peux pas garder le silence, en raison de mon passé, de tout le passé de l'Algérie. Je ne le peux plus depuis que j'ai vécu ce que j'ai vécu. Un couteau a réveillé mon don en m'écorchant vif. Mon don, c'est de citer des chiffres et des prénoms, des lieux. Beaucoup. Par cœur. À chaque date, une autre date surgit comme un auto-stoppeur. Des noms, des prénoms, des lieux. C'est un don que je ne connaissais pas avant que commence mon histoire. Mais il faudrait savoir écrire et lire pour en faire un livre. Alors à la place je conduis, ça aide à oublier, ça évite d'embarrasser les autres. Notre histoire familiale remonte à loin, comme les livres et les arbres, alors j'ai de quoi m'occuper. Et moi dans tout ça ? Ah ! C'est là que je voulais en venir et (il ne me ressemble en rien, sauf dans l'usage de sa langue qui coule comme un filet d'eau, venue d'une autre vie que la sienne, incongrue comme un bijou qu'il aurait volé)... et tout est parti de là. De la guerre contre les livres. Ma mère contre mon père. C'est pour cette raison que je n'ai pas pu apprendre à écrire. Et lorsque mon histoire est entrée dans ma tête, l'Émir des égorgeurs m'a demandé d'aller partout raconter ce que j'avais vu, sauf que je n'ai rien emporté, aucune preuve. Vingt ans après, personne ne me croit plus si je me mets à parler.

J'avais pris le parti de ma mère, Benbadis celui de mon père, et les livres se sont bien vengés de moi. Mon frère, lui, devint un pont à la fac d'Alger, en sociologie, moi je suis chauffeur pour notre prestigieuse librairie et je ne peux rédiger un mot pour que ça s'arrête dans ma tête. Pour que la litanie des dates s'interrompe et cesse de me plonger dans la confusion.

Alors, je fais comme eux, les livres : je raconte. Je n'aimais pas les livres, ils étaient alignés comme des femmes envieuses de ma mère. J'ai eu tort, wellah ! Mais j'étais trop jeune à cette époque avec mes cheveux blonds coiffés en banane. Je croyais que les livres, c'était pour les morts et les vieux. Quel idiot ! Oh, mon père n'était pas dupe quant à mon avenir. Cependant, au début, il espérait. Il croyait que notre sang noble allait me ramener au commerce de notre famille. Finalement, il avait raison, puisque je suis là avec mon fourgon de livres. Assis sur son banc rouge et or, il me suivait des yeux, les plissait, se perdait dans ses soupirs en buvant son thé après la prière du vendredi. Il m'imposait parfois le rangement des livres, une affaire familiale. On pouvait les ranger selon différents critères : l'ordre d'arrivée, l'ordre alphabétique, l'ordre de parution, l'ordre des thèmes, etc. On pouvait également les classer en piles, hautes comme un minaret, ce qui signifiait qu'on souhaitait en lire la totalité, les étudier ou encore les faire monter jusqu'au ciel. Mais je gardais le silence, j'évitais de rester dans l'œil de mon père et ma mère était toujours là pour le dissuader de me harceler. Comme si elle voulait détourner sur elle la colère d'un homme qui avait vu son sang noble couler inutilement dans les veines de l'un de ses fils. J'attendais à l'arrière des tranchées dans la bataille entre l'assiette et la plume, les épices et les préfaces. Entre le refus de manger et le refus de parler, entre ma mère et mon père. Comme c'était une bataille d'adultes, mon frère et moi, on se positionnait avec prudence. Benbadis cependant avait appris à lire à voix haute pour que mon père El Hadj l'entende et, sous mes yeux, lui caresse les cheveux avec fierté.

Une ou deux fois, dans notre maison à Batna, ma mère gagna. Pour éviter l'eau, des livres furent chassés de chez nous et transportés dans des cartons vers la librairie. Notre librairie ? Tu verras, c'est un endroit où tu pourras travailler et... (Que dit-il ? Comment ose-t-il penser cela ?) Ah, le grand jour pour elle arriva quand elle comprit, après une grippe en hiver, qu'elle pouvait triompher avec une ruse simple comme la respiration. Sans balai, sans inondations. Un jour, ma mère découvrit qu'elle pouvait vaincre dans cette guerre simplement en toussant. Et elle toussa, d'abord doucement, puis comme si ses poumons devaient aller chercher l'air dans un puits ou sous terre. Dans cette dangereuse aventure, elle prit un visage livide que ses cheveux débordant de son foulard assombrissaient comme un linceul. Elle toussa et toussa, et cela ne s'arrêta pas pendant des jours et des jours. La nuit, on l'entendait cracher, et le jour, elle s'asséchait sous nos yeux avec des quintes violentes. Ses yeux larmoyaient et sa poitrine semblait mal contenir son cœur affolé. Dans notre maison habituellement calme, sa toux sèche se transforma en bruit continu, brisant le silence de mes ancêtres, nous tourmentant, empêchant mon père de lire et le temps de passer. À un moment, furieux comme un taureau blanc sous son burnous de dignitaire de Batna, mon père pesta contre la malchance. « C'est son frère qui m'a eu ! » répétait-il. Mon oncle Benh'med, le frère de sa femme – il l'avait connu à son jeune âge. Et il avait épousé sa sœur, qui n'aimait pas les livres, mais l'eau, la cuisine et la belle vaisselle. Elle n'était pas mauvaise ma mère, mais elle devait se sentir écrasée par les livres. Tu sais, c'est difficile quand on ne sait pas lire, avec le visage des autres qui se moquent de vous (son œil dérobé par la grosse paupière s'allume un instant dans la complicité).

Des livres, on en trouvait dans la chambre de mes parents, dans le salon, en piles et en ruisseaux ; on ne les lisait même plus. Pendant toutes ces années, mon père continuait d'en feuilleter et d'en imprimer et de perdre de l'argent et de gagner en sagesse et en respect à Batna. C'est un vieux métier dans notre famille. Mon arrière-grand-père était étudiant en théologie à Tunis ; mon grand-père fut un grand savant qui, vers la fin de sa vie, cessa de parler, peut-être parce qu'il avait tout compris. Mon père El Hadj, avant de se taire lui aussi, quand il a eu son cancer de la prostate, nous racontait cette histoire dont ma mère riait. Selon lui, mon grand-père El Hadj Guerdi Senoussi était mort écrasé par des centaines de livres qui s'étaient renversés sur sa tête. Car un jour, alors qu'il corrigeait un manuscrit sur la généalogie des saints de notre région, la terre a tremblé et une dizaine de tonnes de Savoir l'ont enseveli, comme la mer Rouge se déversa sur l'ennemi de Moussa. Une avalanche de livres s'est écroulée sur la tête de mon grand-père et il décéda de la plus honorable des manières pour un libraire. Mon père jurait que cette histoire était vraie, même si elle semblait invraisemblable.

On va faire demi-tour dans une demi-heure, ne t'inquiète pas. Si tu changes d'avis. C'est au prochain échangeur de Yellel que l'on peut retourner vers Oran. Sinon, on continuera vers Relizane. C'est à une heure et demie de route peut-être, si je roule vite. Où en étais-je ? Ah oui ! Ma mère haussait les épaules et se taisait, souriait et tassait au mieux sa pile de vaisselle et ses jerricans d'eau de javel. Elle se moquait un peu de lui, mais dans la discrétion. Il faut dire qu'elle refusait de nous monter contre notre père. Elle s'emportait si l'on tentait de le moquer dans son dos. C'est à elle seule qu'elle réservait le droit de douter de l'histoire de son beau-père. Benbadis y croyait quant à lui plus ou moins. Moi, très peu. Peut-on mourir sous des livres, même très lourds ? Sous les vingt-deux volumes des hadiths du Prophète selon Al-Boukhari ? Sous le poids des centaines de milliers de hadiths rapportés par le fameux Abou Hurayra, le prétendu compagnon du Prophète et dont personne ne sait rien ? Non ? Maintenant, je crois que oui. Surtout sous le poids des livres qu'on n'a pas pu écrire. Ma sœur, les livres qui n'existent pas sont les plus lourds.

Peut-être que c'est là que commence mon histoire, celle qui m'arriva quelques années plus tard sur la route, qui sait ? Si j'avais appris à écrire à cette époque, j'aurais pu la rédiger. Maintenant, sans un livre pour la vérifier, elle s'est multipliée dans ma tête, elle a mille versions, je n'arrive même plus à être sûr de certains détails. Dieu t'a donc envoyée à moi ! Est-ce que j'avais les cheveux blonds ou noirs quand ça arriva ? Était-ce



l'aube ? Le soir ? À quelle heure cela s'est-il passé ? Wellah, c'est confus parce que quand tu racontes beaucoup de fois le même souvenir, il se décompose, tu sais. C'est flou et ça ne te laisse pas vivre et te souvenir d'autre chose. Mon histoire, c'est un peu comme une épouse jalouse qui ne cesse de parler. Si j'avais appris à écrire comme Benbadis, j'aurais été chez moi aujourd'hui. J'aurais égorgé un mouton en riant avec mes enfants. Je n'ai jamais pu avoir d'enfants à cause de mon histoire, tu vois ? (Et alors, qui est cette fillette souriante sur la photo de son pare-brise ? Est-ce que j'ai été embarquée par un fou ? Je tâte la poignée de ma portière. Au pire, on pourra sauter, non ?) Les livres qu'on n'a pas écrits, ça ne pardonne pas.

Elle toussa donc pendant trois mois, M'ma. Elle cessa presque de respirer. La maison retomba dans la cendre, le désordre du linge non plié et non lavé, elle égara son vernis orgueilleux et son parfum. On ne retrouvait plus rien : les chemises, les chaussures, les assiettes, les manteaux... Rien. Mon père comprit qu'il pouvait perdre ma mère, car elle était devenue allergique à la poussière, aux papiers et aux livres, et les centaines de nos ouvrages, imprimés avec soin, furent alors déménagés, comme une armée défaite, vers des entrepôts. Je m'en souviens comme d'une scène de victoire dans un film de guerre. Quand des employés sont venus les ranger dans des cartons et les emporter, la maison de la rue de l'Indépendance rajeunit, wellah ! Ce jour-là, elle nous apparut comme neuve. Ma mère se redressa sept jours après le départ des livres, comme si elle sortait d'un deuil. Elle s'empara des seaux, des serpillières, des chiffons, des cires, des encens, et la maison fut remise en état aussitôt. Elle fut reconquise et arrachée à la seconde épouse, et tout brilla comme les yeux de ma mère face au miroir. C'était un jour de printemps radieux, vers 1992, ma mère flânait de pièce en pièce, ses cheveux noirs rayonnants, sans foulard ni gémissements. Nous nous retrouvions propriétaires d'un espace supplémentaire. Nous étions heureux.

À cette époque, on entendait des manifestants du parti du Salut (les islamistes) scander des slogans combatifs : « Pour elle nous vivrons, pour elle nous mourrons ! » Les illuminés criaient leur passion pour la Cause des islamistes, les gens du Front islamique du Salut surgissaient de sous la terre. Ils défilaient habillés en tenue militaire, de nouveaux drapeaux dans le ciel comme s'ils venaient d'un autre pays. Tu ne dois pas connaître ça, non ? On ne l'enseigne nulle part aujourd'hui. C'est interdit. En ces jours, on sentait un peu la guerre, la hargne, les vibrations de quelque chose d'obscur et d'intraitable, et sur les visages, on lisait parfois la peur, et parfois l'intention d'illuminer le monde par le feu et les armes. Tous parlaient du halal et du haram, de ce que Dieu permettait et de ce que le Coran interdisait : cigarettes, alcool, maquillage, musique, chansons, rires, pantalons serrés, parfums... Nous savions, chez nous, que les élections avaient été remportées par les islamistes et les Frères, mais les militaires leur avaient refusé la victoire. Le pays se tendit alors comme un arc. Une nuit, à l'automne de cette année, tandis que tous dormaient, on entendit grésiller le haut-parleur de la mosquée et une voix lança : « Au jihad ! Le jihad est un devoir. Au jihad ! » C'était l'appel aux armes.

Mais nous, les fils Guerdi, avions une autre guerre à mener. Nous ne voulions pas comprendre. Autrefois, les manuscrits et les exemplaires imprimés nous disputaient notre chez-soi. Et maintenant, nous nous sentions libérés. Mon père se sépara un peu plus de ma mère après cette bataille. (Je fixe la route déserte et je cherche cet échangeur qui ne se dessine pas. Il avait dit une demi-heure pour faire demi-tour si je le voulais. Mais vers où ? Oran ? À quoi bon ? Khadija ne va pas rentrer aujourd'hui...) Il chercha une solution, mon père. Wellah, c'est mal, mais je crois qu'il pensa au suicide en empilant les milliers de livres dans son arrière-boutique. Il attendit en vain un tremblement de terre. Il ne pardonna pas à M'ma sa victoire par la ruse. Depuis, ne persistait de sa dignité qu'une vieille peau de mouton. Sous mon regard, il devint du papier mouillé, il se teinta de gris, de vert, de moisissure, de sombres pensées. Son visage s'imbiba de déshonneur et son corps se ratatina. Je ne mens pas, ma fille, et je ne veux pas lui manquer de respect. D'ailleurs, je l'ai déjà payé avec ce qui m'arriva quelques années plus tard. N'est-ce pas un signe de Dieu ? Tout le monde croyait à sa fausse histoire de mort honorable sous une tonne de livres et personne ne croit plus à mon histoire vraie de centaines de milliers de morts pourtant vécue par chacun.

Vois-tu ?

Le destin.

(L'œil nu me dévisage et l'œil torve me juge. Si je rentre à Oran en fin d'après-midi, après avoir traversé Ammi Moussa et avoir visité l'Endroit mort où j'ai été égorgée, je finirai comme ce vieux fou. Je porterai deux cadavres sur le dos. Toi et ma sœur. Et si l'on continue ? Mais vers où ? Je ne me rappelle presque rien sur cette route originelle, effacée par l'autoroute dessinée sur son tracé. J'étais dans une ambulance. Que cherchera-t-on à l'Endroit mort ? De la terre ? Des personnes connues ? Qui se souviendra de moi ? Et si l'on ne trouve pas de transport en fin de journée pour revenir à Oran ? Où vais-je dormir, avec toi dans mon ventre ?)

Tu sais, mon père était un grand savant : il lisait et éditait sans cesse, même pendant la guerre des années 1990. Tu dois connaître cette histoire, non ? Surtout toi, j'en suis certain (il montre ma cicatrice sous mon foulard, comme s'il pointait le titre d'un livre). Car il y a bel et bien eu une autre guerre, différente de celle décrite dans les livres de l'État. Une vraie guerre, wellah ! Avec des milliers de morts, mais tu dois le savoir. De 1990 à 2000. Personne ne s'en souvient aujourd'hui. Sauf la route. (La route s'allonge, il y a vingt et un ans elle m'a ramenée vers la vie après la mort. De Relizane vers Oran. Ma mère Khadija raconte : « Je t'ai enfantée sans qu'aucun homme ne me touche, comme Mariam dans le Coran. » Aujourd'hui, je voyage dans le sens contraire, je me recompose en ramassant mes morceaux.)

Pendant la guerre de libération, mon grand-père éditait les livres des plus grands savants et théologiens algériens, ainsi que des interprétations sur les rêves et des ouvrages sur les plantes médicinales. Mon père, lui, publia des romans de grands auteurs arabes comme Najib Mahfouz, des atlas, des manuels scolaires. C'est quand la guerre arriva qu'il commença à changer son catalogue. La guerre ! Oui, la guerre ! Ce n'était pas celle contre les Français, mais celle de tous contre tous. Tant et si bien qu'à la fin, personne ne pouvait plus jurer de rien dans cette brume de dix ans. Une malédiction, wellah, que ces « frères » qui parlent à la place de Dieu. Tu es trop jeune pour le savoir, ma fille, bien que tu portes la seule preuve que ça a eu lieu. Non ? C'est bien eux ici ? (il désigne ma gorge et mon « sourire »). Dis-le-moi, s'il te plaît, par Dieu ! Ce sont eux, pas un accident ? J'ai déjà vu ça, tu sais. Je reconnais la trace de leurs dents, mais ce qui me bouleverse, c'est que tu sois là, vivante, et que personne ne sache que tu existes.

Ne me réponds pas, tu n'as pas besoin d'expliquer, je le sais. Dieu t'a envoyée en ce jour de l'Aïd. J'en suis certain. Quel âge as-tu ? (Je continue à détailler la route, pour déchiffrer les prochains panneaux des villages. Tu sais, ma fille, je ne veux pas qu'il perçoive ta peur ni la mienne.) Oui ! Tu as quoi, vingt ans ? Vingt-cinq ans ? Comme ma fille, si elle avait survécu. Ce n'est pas ma fille, mais c'est comme ma fille. (Il désigne la photographie de la fillette. Elle sourit. Je commence à me mordre les lèvres et à chercher comment m'en sortir, mais la route s'allonge en une longue ficelle autour des montagnes. Que penserait Khadija de tout ça si elle me voyait ici, dans le fourgon d'un inconnu ? Ce matin, elle aurait hurlé au visage du gendarme du village de Tlélat, et lui aurait exhibé fièrement mes photos de rescapée des années noires, comme on dit en Algérie. Ma carte de victime du terrorisme, sa carte d'avocate et les articles de journaux. Elle aurait menacé, ma mère Khadija, tempêté, pointé du doigt ma gorge avant de sortir son téléphone pour y tapoter avec rage. « Et c'est quoi l'histoire de ça ? » m'a demandé ce matin le gendarme en tendant le crayon vers ma gorge, ma canule, mon « sourire ». « On vous a vraiment agressée ? » J'ai compris d'un coup à quoi il faisait allusion. Aux lacérations des filles des rues, aux cicatrices des prostituées, aux marques sur les corps des femmes de mauvaises mœurs, les femmes sans homme et sans nom de famille. Celles qui provoquent la sécheresse dans les champs du pays, les séismes. D'où ce geste avec un bout de crayon. Il a cru que j'étais une prostituée en fuite !)

Que sait-on de la guerre de 1990 ? Personne ne s'en souvient ici sauf moi. Date par date, prénom par prénom, je pense. Oh pas tous, pas les dizaines de milliers, mais beaucoup sont dans ma tête, les pauvres disparus. C'est ça, la vraie histoire. (Sa voix se fait grave comme une sentence.) Il n'y a ni livres, ni films, ni témoins pour 200 000 morts. Le silence ! Tu ne dis rien, hein ! On ne vous l'a pas enseignée à l'école, la guerre

civile ? Tu leur réponds quoi aux gens qui voient ça ? (Il montre encore ma canule.) Moi, j'avais vingt-cinq ans quand cette guerre a commencé. Elle a démarré chez nous dans notre librairie à Batna, je te jure, en mars 1992.

C'était au printemps 1992, le lundi 2 mars. Ce jour-là, mon père rentra tôt de la librairie et, avec lui, la nuit tomba pour nous éviter le pire. Cette année-là, on comptait déjà les morts par centaines dans toutes les villes algériennes. Les barbus, on les appelait les « Tangos », étaient pourchassés par les « Charlie », c'est-à-dire les militaires. Dans notre rue de l'Indépendance, on trouva un matin la tête de notre commissaire de quartier dans une poubelle. Il avait été kidnappé quelques jours plus tôt. Une autre fois, sur la porte de la mosquée, à l'aube, les fidèles découvrirent une longue liste de personnes condamnées à mort par « Dieu ». Chacun tentait de ne pas y retrouver son nom ou celui d'un proche. Mon père, heureusement, n'y figurait pas. Nous sommes une famille connue. Aux autres, les condamnés, on envoyait des boîtes avec un linceul blanc et du savon de Marseille. Tu sais, ma fille, c'est pour la grande toilette des cadavres. Ah, tu n'as pas idée ! On n'a discuté que de cela pendant des semaines et des semaines, à voix basse : « la liste ». (Il se tait, me détaille rapidement et se décide :)

Donne-moi un chiffre. Vas-y !

(Je reste silencieuse, dans le coton du moteur ronronnant, mais je suis surprise. Un chiffre ? Quel chiffre ?)

Vas-y, ma sœur. Juste un chiffre, n'importe lequel.

(Sa paupière millénaire, celle de gauche, se relève, son œil caché me guette. Alors ma voix d'oiseau, de canard titubant, d'insecte d'été, prononce « 173 ».)

Ha ! (Son œil brille de plaisir, de défi je crois, oui, de défi.) « 4 mai 1994 : 173 cadavres sont retrouvés dans la forêt d'El Marsa, dans la région de Ténès (Chlef). Selon le témoignage de leurs familles, ils feraient partie d'un groupe de plus de 200 citoyens arrêtés par des militaires le 25 avril 1994 dans les villages de Taoughrite, Ouled Boudoua, Sidi Moussa et Tala Aïssa, en représailles à la mort d'une quinzaine de militaires dans une embuscade dans la région de Ténès. » (Sa voix mue, il récite d'un coup, comme s'il lisait un journal. Puis il me considère, satisfait, et attend presque mes applaudissements. Déçu, il hausse les épaules et manœuvre le levier de vitesse. Sa jambe droite, atrophiée et courte, ne bouge pas. Il parle comme un livre !)

Je continue ? Le 28 ? Voilà : « Le 28 février, Katia BENGANA, une jeune lycéenne qui refusait de porter le voile malgré les menaces de mort, est assassinée à Meftah. Le 29 ? Le 29 septembre, Cheb HASNI, chanteur de raï, est assassiné de deux balles dans la tête dans le quartier Gambetta à Oran. Le 24 ? Le 24 décembre, prise d'otages du vol Air France 8969 : quatre hommes du GIA prennent en otage les 220 passagers d'un Airbus A300 à l'aéroport d'Alger. »

Le pays brûlait, on vivait en murmurant wellah, ma sœur, tous à voix basse, tremblants. Tout est devenu silencieux en ces années, douteux, comme si on avait volé quelque chose de précieux et qu'on était pourchassés. On se sentait tous coupables, gris comme des loups, ternes comme des enfants maudits.

Je te parlais de mon père quand il est revenu le soir, tremblant et étourdi comme le Prophète lorsqu'il rencontra l'ange pour la première fois dans sa grotte à La Mecque. Après avoir fermé à double tour la porte de

notre maison, il se replia dans sa chambre et refusa de manger. Ma mère s'inquiéta et prétendit que cela pouvait être les impôts, une dette ou un débiteur qui repoussait le paiement. Sauf que mon père lui parla durant toute la nuit et elle garda le silence, comme on garde son souffle sous l'eau. Nous avons attendu que le jour se lève pour en savoir plus. Pour comprendre, Benbadis et moi avons recollé des morceaux de papier imaginaires, des feuilles en boule, des pages froissées. Que s'était-il passé dans la journée ? On ignorait tous les détails. La rue discutait toujours de bombes, de personnes égorgées ou de policiers tués, les égorgeurs prenaient des noms d'Afghans, de compagnons du Prophète ou de versets du Coran. Les Émirs s'appelaient El Afghani, de l'Afghanistan d'où ils revenaient sanguinaires. Puis ils se sont fait appeler selon les quartiers d'Alger : Moh Leveilly, Fliche et autres. Puis avec des noms de folie, comme « Loup affamé ». Connais-tu celui du chef des barbus, « Loup affamé » ? (Tu te souviens, ma Houri ? Je t'en ai déjà parlé.) Non. Tu n'étais pas encore née peut-être. Si ?

Au début, c'était loin, c'était à Alger, sur la route ou dans les montagnes, et non dans nos maisons. On avait entendu que les massacres étaient nombreux dans la forêt de Zbarbar par exemple, dans la Casbah d'Alger, à Blida. On ne le ressentait pas comme une guerre, mais plutôt comme une pluie de pierres : cela pouvait frapper n'importe qui sans raison, simplement parce qu'on était nu, imprudent, fils maudit ou passant idiot. Un jour, cela arriva dans notre ville, dans notre quartier, dans la ruelle, dans la cuisine. Ah, tu aurais dû connaître les deux sœurs Fella, par exemple ; elles étaient rousses toutes les deux, on les appelait les perdrix. Elles avaient dix-sept et vingt ans. Elles avaient des yeux magnifiques comme les tiens, ma sœur. Les barbus les ont enlevées à un faux barrage alors qu'elles rentraient de vacances d'Alger. Tu sais ce que c'est ? C'est un barrage sur une route que les Princes bloquent pour tuer, racketter, emmener les jeunes femmes et tuer les autres. À l'époque, cette autoroute est-ouest n'existait pas encore. Ah, ils les ont enlevées, les pauvres filles, un mardi. Elles étaient si coquettes ! D'ailleurs, on se disputait devant la porte de leurs parents pour demander leur main, aux deux perdrix. Elles riaient, les deux jeunes femmes, elles riaient de nous, même de moi, fils d'une grande famille, mais sans se moquer de nous, simplement parce qu'elles étaient heureuses de ressembler à des bijoux en or rouge. Des cœurs blancs, comme on dit chez nous. Les barbus les ont enlevées le 11 janvier 1992 et offertes en récompense au chef de ce groupe armé qui ratissait dans notre région de Batna. Un certain Khaled Beddaf, je crois. C'était le chef des terroristes. Le souci c'est que le chef tomba amoureux de la beauté de Fella, la plus jeune, oh que oui, elle était belle comme une houri (tiens ! écoute-le celui-là). Il déposa les armes dès qu'il la vit debout, ligotée et, malgré le foulard, une mèche de cheveux rouges au vent vert de la forêt l'atteignit au cœur. Le croiras-tu ? À la seconde où il plongea dans ses yeux, il renonça à tout. Il déposa sa kalachnikov, Dieu, les hadiths, le jihad. Fou de désir et d'amour peut-être, ou de convoitise ou pressé d'avoir sa houri avant la mort et le Jugement dernier, il cria et se jeta sur elle, en elle. Il renonça à la guerre sainte, au jihad de ses « frères » pour établir le califat en Algérie. Et tu sais ce qu'il osa ? La nuit même, il se sauva avec elle et décida de se rendre pour se protéger de ses propres soldats, et il courut vers la caserne de Oued Chaâba. Cependant, ses fidèles le rattrapèrent, d'après ce qu'on raconte, deux jours après avoir commencé une chasse à l'homme dans la forêt de Bouhmama. On dit qu'ils l'égorgèrent, un centimètre à la fois, avec un grand couteau usé et face à l'ouest, dans le sens contraire de La Mecque et du soleil. Pardonne-moi ma fille ! C'est une histoire folle, crois-moi, car elle, Fella, lui avait tourné la tête vers la vie avec ses cheveux roux et son rire ou son silence de captive. Ils ont cru à de la sorcellerie, ses fidèles, et Fella, eh bien, je dois te le raconter, tu es une femme courageuse (sa main indique mon foulard), ils la torturèrent, puis ils l'écartelèrent et elle cria, elle hurla, elle supplia, elle chanta, elle pleura, elle demanda Dieu et ses parents. Certains, dans notre rue, racontent que même depuis la ville de Batna, si loin de la forêt du crime, on l'entendit crier une nuit entière, wellah. Le cri pénétra partout comme un vent de sable et empêcha des centaines de personnes de dormir et de penser. Et sa sœur ? Eh bien, les « loups » voulurent la tuer aussi. Tu sais ma fille, dans les maquis, les femmes, ils les épousaient, mais ils les égorgaient si elles tombaient enceintes, wellah. Ils souhaitaient peut-être rester légers dans le combat, ou ne pas être des pères et craindre pour la vie de leurs enfants. En tout cas,

elle s'échappa je ne sais comment. On vit ainsi sa chevelure rousse se consumer dans la forêt, embraser des arbres, et elle cria elle aussi durant des jours et des jours. C'est comme ça que les soldats l'ont récupérée avant de ratisser pour retrouver les barbus. La pauvre perdrix ! Elle ne revint jamais à la maison de notre rue à Batna, ni dans notre monde apparemment. Un employé de notre imprimerie me raconta qu'il avait vu ses cheveux roux et sales dans la gare d'Agha à Alger, et c'est comme ça qu'il l'avait reconnue. Une femme qui lui ressemblait du moins, habillée en haillons, mendiait et crachait sur ceux qui ne donnaient rien. Elle avait peut-être une autre histoire dans la tête et personne ne la croyait, elle non plus. Ça rend fou, les histoires qu'on ne peut pas raconter jusqu'à la fin, une fois pour toutes. Ou que les gens ne croient plus autour de vous parce qu'on n'a aucune preuve à leur fournir. Oui, ça rend fou.

Au matin, avant de partir à la mosquée, mon père nous a un peu raconté ce qui s'était passé la veille : les barbus de Dieu étaient venus le voir ; ils lui avaient parlé ; ils avaient évoqué la mémoire de mon grand-père, décédé sous une tonne de livres pendant la colonisation française. Eh oui ! Enfin, je veux dire que cette histoire familiale était vraie et fausse en même temps. On l'avait bien retrouvé sous une tonne de livres. En revanche, il avait été assassiné auparavant par les Frères de l'époque de la France. Il avait refusé de payer l'impôt de la guerre, ou alors il était mêlé à une affaire de jalousie entre savants ou à des mensonges, personne ne le sait avec exactitude. Les « autres », les égorgeurs, le savaient, eux qui adoraient revivre la guerre contre la France et faire croire qu'ils la continuaient. Et ils avaient expliqué à El Hadj mon père, en venant dans sa librairie après la prière du crépuscule, qu'il ne pouvait pas soutenir qu'il était musulman et pieux à Batna, et en même temps insister pour vendre des romans, des revues impudiques avec des femmes aux visages nus et maquillés, le manuel scolaire de l'État et les livres qui doutaient de Dieu, les pensées annexes des hérétiques ou les livres incertains, ou licencieux, ou venus de l'étranger. Que vendre alors ? Leur Émir, un jeune homme suffisant qui se grattait sans cesse le cou comme s'il avait des poux, que mon père aurait écrasé comme un moustique en été, le tança et lui précisa avec l'index métallique du canon scié de son fusil que c'était la guerre sacrée, celle de Dieu contre ses ennemis. « Choisissez votre camp ou vendez des livres de cuisine », lui dicta-t-il. Il en riait presque, le garnement. Mon père s'offusquait de cet irrespect pendant que nous l'écoutions, mon frère Benbadis et moi.

Eh oui, petite rescapée de la route que Dieu m'envoie pour témoigner avec moi, l'Émir de la « région islamique libérée » de Batna avait trouvé la solution en mars 1992. Une sortie honorable pour mon père : vendre des livres de cuisine. Il ne fallait plus commercialiser que des livres de cuisine et payer l'impôt sur la nouvelle guerre. Alors on commença à imprimer et à éditer des livres de ce genre. C'était facile, gratuit, ça se vendait très bien même. Mais mon père entama alors une sorte d'agonie à cause des tonnes de livres qu'il ne pouvait plus éditer ni imprimer, ni vendre, ni exposer en vitrine. Oui, on le vit rapetisser, errer dans notre maison et se parler à lui-même avec colère. De mon côté, je l'observais se faire écraser par ces milliers de livres fantomatiques dont il rêvait comme d'une revanche. Ces tonnes de savoir, ces boîtes remplies de pages que personne n'aurait pu acheter et qu'il ne pouvait plus offrir en raison de ce jeune homme barbu infesté de poux qui brandissait un fusil à canon scié.

On fit alors le grand ménage, par peur qu'il soit tué, mon père. On cacha ce que l'on put dans nos ateliers, dans notre librairie ; on brûla les stocks impies des livres condamnés par les islamistes. On imprima aussi des livres de cuisine que l'on mit ostensiblement en vitrine chez El Houria. Les gens s'arrêtaient pour les scruter comme des plats froids, immangeables ou sans sel. On publia Les plats préférés du Prophète, La cuisine selon Aïcha, son épouse préférée, Les nourritures célestes, Les mets du paradis, L'atlas du couscous maghrébin. Il se vendit très bien, cela dit. Les plantes selon les anciens guérisseurs, Les mille variations de la sardine, La semoule et la guerre, écrit par un vieil ami de mon père, ancien moudjahid, et qui avait fait la guerre aux Français du côté des Aurès (la montagne d'où l'on prétend qu'est partie la guerre contre la France, ma fille). Et comme pour accentuer l'ironie, mon père se retrouva à gagner plus d'argent avec cette nouvelle affaire qu'avec

le Coran ou les hadiths ou la guerre d'indépendance. Que Dieu me pardonne, mais les employés souriaient comme des voleurs comblés par la chance ; lui, il s'effaçait à vue d'œil. Wellah ! Il perdait le fil des conversations, des calendriers des prières et des chiffres de la comptabilité.

Je le voyais et mon frère semblait triste face à ce spectacle, moi pas. Non, moi, je cachais presque une joie que la nuit je regrettais. Voilà ma malédiction. Mon frère voulait hériter de mon père et s'y préparait en étudiant et en se classant premier à l'école, rehaussant notre nom de famille, tandis que je nourrissais d'autres projets pour ma vie : devenir joueur professionnel de football, marin ou encore aller vivre en France et envoyer des photos de ma réussite. Hi hi, je goûtais trop ma nouvelle liberté sur le cadavre de mon père. Eh oui ! J'avais la vingtaine et j'adorais jouer au football. J'aimais cogner le ballon fort et le voir percer le ciel avec mes cris. Je jouais bien. Tu ne dois pas connaître ce jeu, les filles ne jouent pas au ballon, elles ne peuvent pas porter de short et suer en public et élever la voix pour héler un coéquipier. Crier, courir à perdre sa vie, tourner dans les airs, sauter... Quand on joue au foot, on a l'impression que tout le bois mort de sa vie s'enflamme dans les poumons (il hésite, conscient de ma cicatrice et de ma canule). Oh que oui, ça me manque, l'odeur des ballons et des joueurs, leurs rires et leurs disputes, et les faux numéros sur le dos et. les arbitres qu'on insulte ! Je ne voulais pas laisser pousser ma barbe comme mon frère Benbadis, qui s'entraînait à prendre des poses de sagesse après la prière et qui déjà racontait sa vie future comme enseignant dans une université à Alger. D'ailleurs, je ne priais plus, ni à la mosquée ni chez nous. Mais je jouais quand je pouvais, les stades m'attiraient comme des tapis volants. Je frappais le ballon le vendredi, aux heures des prières, aux heures de sieste des aînés. Je n'étais pas un immense joueur, ça je l'avoue, c'était pour le plaisir. Parce que personne ne riait plus à Batna en cette année 1992, ni en Algérie. Dans la guerre des militaires contre les barbus, on n'avait plus aucun heureux souvenir. Sauf un seul : quand tout allait mal, tout le monde se souvenait du match de 82 contre l'Allemagne lors de la Coupe du monde, on y avait gagné deux buts à un et tout le pays avait fêté l'événement dans l'allégresse ! Alors, dans les stades improvisés, on choisissait les prénoms des joueurs de cette équipe en or. J'étais Belloumi ou Assad ou Madjer ou Guendouz, tu ne les connais pas, ce sont des légendes en noir et blanc, avec des cheveux bouclés. À l'époque, j'avais deux jambes, oui !

(Ses yeux se voilent d'une brève tristesse, même celui, fourbe, du côté gauche, drapé de la lourde paupière. Sa jambe droite atrophiée ne touche pas le plancher de la voiture, il la replie encore, presque honteux, je fais semblant de regarder ailleurs. On atteindra Relizane dans moins de deux heures si je ne descends pas de ce fourgon en miettes, ou si je ne fais pas demi-tour avec lui. Il l'a juré. Relizane, c'est un hôpital où je me raccommode, les yeux fermés, gorge ouverte. J'y ai cinq ans pour toujours et on m'interroge avec douceur sur mon prénom et ma sœur, mes parents, mes proches. La lumière est orange ; des lampes approchent de moi et s'éloignent. Je roule allongée sur le dos, sur un lit à roulettes qui tressaute d'une salle à l'autre. Khadija m'a vue à cet endroit pour la première fois entre les cercueils du massacre de Had Chekala...)

Pendant ce temps, mon père perdait son prestige et sa confiance en lui-même. Les livres de cuisine nous arrivaient de l'imprimerie, ils semblaient moquer sa réputation et toute l'histoire de notre famille. L'année suivante, El Hadj eut son cancer, perdit l'usage de ses jambes et mourut. Un vendredi, que Dieu ait son âme ! Il est mort le 11 octobre 1993. Je le rencontre de moins en moins dans mes rêves, j'ignore pourquoi.

Sais-tu, toi qui es née avec cette marque incroyable, l'unique preuve de tout ce qui nous arriva en dix ans de guerre ? Les terroristes descendus du maquis, dès les années 2000 avec le début de la loi de la « Réconciliation », disaient être des « cuisiniers ». C'est l'État lui-même qui leur avait ordonné de le répéter face aux journalistes, pour qu'ils puissent bénéficier de la loi d'amnistie qui condamne uniquement les assassins avérés à de la prison. À la télévision, à la radio et dans les journaux, tous se sont déclarés « cuisiniers », le regard triste, baissé sur leurs mains blanches. Ils évoquaient leur métier de cuisinier avec des barbes puantes et l'air affamé, et leurs yeux étaient froids. Oh si seulement mon père était encore en vie ! Il aurait éclaté de rire, lui qui ne riait jamais qu'à travers un sourire chagriné, fin comme la lune durant le ramadan. (Eh oui, ma Hourri, pendant ce mois-là, on ne mange pas du lever du soleil au coucher du soleil. La lune est alors fine et maigre.) Il

aurait triomphé d'eux, les ogres. Il les aurait moqués et montrés du doigt, comme ils l'avaient fait avec lui depuis leur montagne d'où ils prenaient la voix de Dieu pour crier des ordres. Il aurait été fier. (L'étonnante voix devient joyeuse. Puis il se tait longuement. Oh oui, ma Hourri, on ira à Relizane, même pieds nus. Je me sens mal de te porter, de te tuer ou de te faire vivre et c'est ma sœur qui tranchera. Nous irons dans son pays à elle, sous la terre, parmi les ossements et les prières.)

Tu sais, ne le prends pas mal, mais la route peut rendre un peu fou : j'ai fait des centaines de kilomètres par jour depuis la fin de la guerre, la vraie guerre. Je ne m'arrête presque jamais ; et, à la fin, la route me parle, elle aussi. Elle me raconte sa vie, et ce que je te dis, c'est ce que j'en pense avec elle. (Il murmure parce qu'il veut me faire croire que c'est un secret ou une note en bas de page de son livre imaginaire.) Deux ouvrages se vendent bien en Algérie : le livre de cuisine et le Coran. Ils ne s'entendent pas, je crois. Le Coran soutient qu'on mange mieux après sa mort, et les livres de mon père répondent qu'il faut bien se rassasier avant la mort. Ce pays balance de l'un à l'autre, les fidèles mastiquent l'un ou l'autre de ces plats séparés par la grande mort, ma fille ! (Il sourit, avec le bonheur d'avoir su résumer une partie de la vie de l'Algérie.) La route est longue et, parfois, elle se met à deviser. (Je le vois s'enfoncer dans la vase de la mélancolie. Le fourgon continue à dénouer le chemin de sa pelote perdue derrière les montagnes du Ouarsenis à l'est. Elles se rapprochent comme des vagues. On distingue les montagnes mères des montagnes filles, des montagnes grands-mères, plus hautes et plus transparentes dans la brume. Je les vois s'évaporer dans le soleil.)

On ne sait jamais ce que la route nous réserve.

On conduit.

On conduit.

Puis peut-être que ça arrive. La route, c'est comme le destin.

C'est pour ça que, en ce jour de fête, je conduis.

— Donne-moi un autre chiffre, ma sœur.

— Six.

(Il ferme les yeux une seconde et les rouvre.)

— « 6 janvier 1997. Massacre de citoyens à la cité des Oliviers à Douaouda (Tipaza). Bilan : 23 morts.

Parmi les victimes figurent trois enfants et six femmes. »

(Il se tait et reprend :)

— « 6 janvier 1995. La famille LARIBI est décimée : LARIBI Abderahmane, 47 ans (né le 6 juillet 1948), son épouse LARIBI Yamina, 38 ans, enceinte au moment de son assassinat (née Bouamra, le 13 juillet 1957), LARIBI Redouane, 16 ans (né le 24 avril 1979), sont tués à Blida, laissant un autre fils survivant. »



Qu'est-ce qui va arriver, maintenant que toi, tu peux leur montrer que c'est vrai ? Parce que toi, c'est différent. (Il embraye.) Ils n'oseront pas hausser les épaules et se moquer de toi, ou t'ignorer, ou exiger que tu changes de sujet, ou encore te convoquer dans la villa blanche des Services. « Aïssa, tu deviens fou », préviennent-ils dès que je veux ouvrir la bouche. « Aïssa, arrête d'inventer des chiffres et des histoires, tu finiras en prison. » Tu vois ? Moi, ma jambe ne prouve rien, alors que toi avec ça... (Il montre ma canule, les yeux avides, et je recule de colère. Dans le mouvement, mon foulard s'écarte, laissant entrevoir mon pansement désordonné après l'agression des deux rats. Le « sourire » apparaît avec mes points de suture, le fil, la chair et la crevasse. Je le surprends presque tremblant, à la limite du cri. Je suis perturbée, comme si j'étais une autre femme, une momie, une revenante. Non. Je veux dire comme si j'étais une autre personne qui comprend soudain qu'elle n'est pas morte et ne le fut jamais, et que la trace du couteau est aussi la trace de la vie.)

Je vais te le dire, wellah.

Tu ne veux pas boire ? (Il me tend la bouteille d'eau et je la prends, car tu as soif.) Tu veux manger ? (Je bois, on boit toutes les deux, toi dans l'obscurité pendulaire où je vais te tuer si ma sœur le décrète. Je lis : « La commune de Oued Rhiou vous souhaite la bienvenue. » Pourtant, il n'y a là que des collines étourdies qui s'étendent à perte de vue. L'autoroute, sous les roues du fourgon, contourne tous les villages anciens. On ne les discerne qu'au loin, silhouettes décuplées d'ombres et d'immeubles. Persistent alors les frontières absurdes, les limites administratives qui accueillent et éconduisent, ou nous lancent « bonne route » sur les panneaux. Il reprend, et sa voix a des accents de prières.)

11 h 53.

« Bientôt Relizane ? »

Patiente un peu, tu vas comprendre pourquoi Dieu t'a envoyée aujourd'hui pour montrer aux ingrats que cette guerre des années 1990 est vraie. Que tout est réel. Les morts, les chiffres, les cris, les égorgeurs, les noms des katibas et des Émirs. Lorsqu'on arrivera à Batna (tiens donc !), je vais te montrer les stocks de livres de cuisine, dans notre grande maison, avec nos citronniers très vieux, mais toujours verts. Maintenant, elle est vide et poussiéreuse, mais les livres de cuisine sont encore là, un peu partout, malins, ils ont vaincu ma mère avec ses propres armes, hi hi ! Les gens les achètent encore ; c'est ce que j'ai là (il fait un geste du pouce vers l'arrière du fourgon), je continue : je les imprime et je les vends.

Tu vas voir que ce n'est pas le grand désordre à la maison. C'est toujours comme au temps où mon père montrait sa moustache et son burnous blanc, et moi mes deux jambes entières. Je fais beaucoup de route depuis des années à présent. À cause de ça, je te jure, ma fille, la route, elle me poursuit même à la maison. Elle s'enroule sous la table comme un serpent, elle attend que je la reprenne le lendemain pour vendre les stocks ou récupérer les recettes et les invendus chez les libraires de toute l'Algérie. Tu sais, je fais ce métier depuis les années de la guerre, je ne m'arrête jamais ou presque.

Tiens ! On fera une pause à Relizane si tu veux continuer la route et sinon, on rentrera à Oran. À Relizane on t'achètera des sandales et on mangera quelque chose. D'accord ? Après la prière du Dohr (la prière du milieu du jour, ma fille dans mon ventre), il y a de petites gargotes ouvertes, je crois, à midi, même un jour de fête comme celui-ci. On prendra de la viande, tu dois avoir faim, non ? Tu veux boire encore ?

Mon père, avant qu'il ne meure de son cancer de la prostate, était déjà presque incapable de marcher, de crier, de tuer une mouche ou d'échapper à ma mère. Avec des tisanes, des murmures, des soins, des serviettes propres, des draps lavés, elle le cerna de partout aux derniers jours de sa vie, comme une vraie armée, wellah. On le comprenait tous à la maison : c'était son heure de gloire, le moment où elle devait apparaître comme une véritable femme selon nos traditions. Oh oui, elle exagérait, il faut le dire. Que Dieu ait son âme, à ma mère ! Je crois qu'elle a rêvé de ce moment toute sa vie, celui où mon père dépendrait d'elle pour ses besoins intimes, et ainsi lui reviendrait entièrement, même malade. C'est comme ça les vraies femmes. Non ! elle ne voulait pas se venger, ne crois pas le diable, seulement être son épouse, et sa seule épouse. Elle tombait en pleurs, comme il le faut, à la seconde où il le fallait, quand elle recevait des visiteurs venus s'enquérir de la santé d'El Hadj Guerdi.

Mon frère Benbadis était absent ces mois-là. Il suivait des études à l'université d'Alger et me parlait juste pour me faire sentir que je ne savais pas écrire ; moi, j'allais chercher les livres à ranger, le café ou les cigarettes (tiens, il fume ? Je lui demande une cigarette ?). Durant la semaine, quand mon frère repartait à Alger, à la maison il ne restait que moi, debout au seuil de la chambre de mon père. Il était allongé et comme rattrapé par je ne sais quoi qu'il évitait en lui depuis très longtemps. Il marmonnait sans cesse, comme pour reprendre langue avec les morts. Je le surveillais sans rien pouvoir lui dire, car nous parlions peu depuis toujours. Il scrutait le plafond et répondait par des hochements de tête muets. Il devait repenser à sa lâcheté devant l'Émir des égorgeurs, qui l'avait obligé à vendre des livres de cuisine. Ses lèvres grimaçaient de mépris

et de dédain face à cet ennemi installé en lui. Il se querella avec l'Émir jusqu'au dernier moment, je crois.

Souvent, il s'étonnait presque de notre présence à ses côtés, ma mère et moi. Je ne savais quoi lui confesser, tu sais bien que chez nous, on ne parle pas de ce que contient le cœur. Je restais là, debout, et il m'examinait de très loin, comme s'il était assis au fond d'un puits. Je lui apportais de l'eau et les pilules contre la douleur – « elles me tuent ces pilules, elles ne me guérissent pas », il grognait –, et il criait sa déception, encore et encore. « Que je suis déçu, que je suis déçu », répétait-il et, quand il avait un peu de force, ses mains frappaient ses cuisses maigres. Je restais là, incapable de trouver une bonne phrase comme celle d'un grand livre. J'avais deux jambes entières et solides, mais que pouvait-il en faire, lui ? Il ne pouvait plus rien partager avec nous, sauf le pain et des soupirs d'homme chagriné.

Quelques mois avant sa mort, j'ai décidé sur un coup de tête, pour mettre fin à ses soupirs, de reprendre la librairie-imprimerie. Ses odeurs, son parfum de colle à papier, ses silences savants, ses titres anciens, ses cartons, ses chiffres et la tonne de livres qui avaient écrasé mon père, mon grand-père et tous mes ancêtres. Je ne lui ai rien annoncé, mais j'ai repris l'affaire familiale et il l'a su à l'odeur de ma peau, à mon retour au seuil de sa chambre. Dès ce moment, comme rassuré, il se tourna vers le mur et vers mon grand-père comme pour régler une dette ancienne, ou se faire pardonner quelque chose. Je crois qu'il put alors jouer au ballon dans sa vie secrète et il mourut, mon père. (Sa voix vacille. Pourquoi ses yeux deviennent-ils durs comme des cailloux ? Pourquoi celui de droite s'humidifie-t-il et celui de gauche s'allume-t-il de colère et du refus de pardonner ?)

Oh ! j'ai commencé pas à pas (il désigne sa jambe morte en riant). Les affaires étaient très mauvaises pendant la guerre. J'ai fait des bilans, acheté des fourgons et visité le pays, librairie par librairie, pour reprendre l'argent dû, les recettes, les invendus. On était presque en faillite vers la fin, à cause des faux barrages, des librairies incendiées et de la peur des gens qui craignaient désormais de lire ou de le faire savoir. Tu sais ma fille, beaucoup de libraires sont morts assassinés pour n'avoir pas vendu des livres de cuisine durant les années 1990. Lors de mes tournées, je rencontrais des personnes qui se souvenaient de mon père et baissaient les yeux parce qu'elles manquaient d'argent pour payer, ou baissaient le rideau de leur librairie lorsqu'elles apprenaient ma venue dans leur ville. Un seul, à Ouargla dans le Sahara, qui connaissait l'histoire de mon grand-père, m'offrit du thé et m'invita chez lui. C'était dans le désert (le désert, ma fille ! C'est un endroit qui imite la lune et nous permet d'être seuls au monde). Je suis souvent retourné le voir. Comme nous passions des soirées agréables ! On riait des légendes malignes de cette région qui garde un bon cœur, wellah. Les personnes du désert sont les vrais Algériens, je crois. L'homme était si vieux qu'il ne se souciait plus des chiffres et des additions, et ça me plaisait. Sa peau était parcheminée, sa barbe blanche et ondulée, ses mains si ridées qu'on aurait pu croire qu'elles étaient enveloppées de peaux de reptiles. Nous étions assis sur le sable, dans une ruelle de son village, et c'était un grand crépuscule comme il n'en existe qu'au Sahara, orange et bleu. Nous passions la nuit là, à regarder ensemble les étoiles qu'il m'expliquait comme un savant apaisé. C'est la dernière fois que j'ai été heureux sans rien dire ou sans rien faire croire.

Ce que j'aimais chez cet homme qui avait l'âge de mon père dans mes rêves, c'était son silence qu'il emballait dans un sourire. J'arrivais un jour en plein soleil et il m'accueillait comme si je venais de naître. Un garçon nous apportait de l'eau pour nous laver, du couscous et un thé dans un silence qui s'épaississait à mesure que nous admirions les dunes du village de Sidi Khouiled. Tu devrais y aller. Avant la tombée du jour, Hadj Mimoun s'asseyait près de moi et nous gardions le silence enflammé du Sahara, chacun dans sa partie du désert. Ce n'était pas la discrétion des inconnus coincés dans un endroit malgré eux, ni celle des personnes en deuil. C'était le silence que partagent deux frères véritables. Je veux dire le vrai silence, quand la vie passe par vous et vous remplit de la vie de l'autre. C'est seulement le soir, avec les étoiles, à la nuit tombée, que Hadj Mimoun reprenait la parole au désert qui cédait. Il semblait y déchiffrer des indices partout, il distinguait des pattes de lézards dans le sable tendre. Il liait des histoires entre elles comme avec des ficelles, des lieux et leurs noms, des livres et des rires, wellah ! Je l'écoutais avec un plaisir que je n'ai jamais eu à écouter qui que ce soit : même ma mère et mon père n'ont jamais su me faire rêver comme ce vieux. Il m'a fait croire que je

pouvais lire avec facilité juste en ouvrant les yeux sur les signes.

À l'époque, j'avais encore deux jambes fortes. Mon frère Benbadis enseignait à l'université d'Alger. Il venait de se marier avec une cousine boudeuse de la même famille que la nôtre, mais algéroise depuis une génération, le sang des Guerdi devait être préservé comme une encre sacrée. En 1996, mon frère et son épouse s'en allèrent habiter dans le quartier d'El-Biar. C'était au centre de la capitale, sur une colline, au septième étage. On avait ainsi droit à un bout de la mer quand on se penchait à la fenêtre pour se sentir ailleurs. Pour moi qui ne l'ai jamais vue que dans des livres, la mer était comme une jeune fille à qui on n'avait pas le droit de parler et qui se dissimulait derrière une fenêtre étroite et une forêt de vertu. Devine quoi ? Quand ma belle-sœur est tombée enceinte, j'ai d'abord pensé au prénom de ma mère pour que leur fille ne devienne pas paresseuse comme la sienne et je le lui ai dit en riant. Ma mère était morte quelques mois plus tôt, trois années après son mari ; je crois qu'elle désirait se reposer de ses tâches ménagères ou le suivre très vite pour reprendre à zéro. Elle a eu Parkinson, Alzheimer, l'oubli la ravagea et elle répondait à peine quand on l'appelait par son prénom. Elle mourut dans son sommeil, dans sa chambre, dans notre belle maison à Batna. Je me souviens d'une image : elle pleurait, sans savoir pourquoi, quand on lui montrait des citrons mûrs et jaunes comme des lampes. C'était je crois le seul souvenir de sa vie entière.

Après quelques visites, mon frère me chassa de chez lui une première fois. J'y suis revenu un an plus tard, avec un mouton en offrande et des cadeaux quand ma nièce est née. Le couple lui avait donné le nom de Kalthoum et moi, je l'appelais Sandybelle pour ne pas revenir sur l'histoire malencontreuse du prénom de la mère, crois-moi, wellah. Sandybelle, c'était une héroïne de dessin animé à l'époque des émissions en noir et blanc, dans les années 1980, quand les appareils de télévision étaient aussi rares que les bijoux en or anciens de Constantine. Oh, la fille de mon frère, ma nièce qui est comme ma fille, s'est bien battue, plus tard, contre la maladie. Comme une lionne. Nous avons perdu des heures de sommeil, nous avons perdu nos cheveux et notre envie de répondre aux questions de nos proches. Ils n'étaient pas les bienvenus à Alger, on ne voulait pas de leur sollicitude et de leurs soupirs en apprenant que Sandybelle perdait ses cheveux à l'hôpital. Pas de ça chez nous. « Pas de cérémonie de mort avant la mort ! » criait mon frère Benbadis, fou de colère quand on évoquait devant lui la miséricorde de Dieu, le destin, les miracles, les risques de faux barrages très fréquents entre Alger et Batna où il revenait pour les week-ends, les égorgements, les bombes et les menaces contre les enseignants de l'université.

Pour oublier tout ça, je conduisais alors sans m'arrêter. J'essayais de ranger ces choses éparpillées dans ma tête sans utiliser les livres ou l'écriture ou la sagesse de l'imprimé. Pendant mes tournées, les nuits et les jours avaient la même couleur grise à cette époque. Sandybelle était atteinte d'un cancer et nous ne savions pas quoi faire ni à quelle porte frapper : celle d'un général ou de Dieu ? Il faut savoir que durant la guerre, les médecins étaient accaparés par les blessés et les cadavres, on les tuait aussi s'ils ne soignaient pas les Émirs ou les gens en armes. Tu vois, c'est elle, là, c'est avant sa mort, un an avant (sa main indique la photo accrochée au rétroviseur). Elle avait les mêmes yeux que ma mère, elle avait tout d'elle et maintenant elles discutent peut-être ensemble chez Dieu. Moi, j' imagine la mort comme un immeuble dans lequel on loge les défunts selon leurs liens de sang sur terre. Elles non plus je ne les croise plus souvent dans mes rêves, la route a pris leur place dans ma tête, je conduis tout le temps. Je ne lis pas, moi, ou presque pas, je me méfie des livres comme ma mère, mais je les vends comme mon père, et là, je conduis et je conduis. Tu vois ? (Il tapote le rétroviseur.) J'ai accroché sa photo ici pour que les gens prient Dieu pour elle.

Tu veux connaître l'histoire du poisson bleu qui souhaite revenir dans l'au-delà ? Hi hi ! ma fille Sandybelle adorait l'histoire du pêcheur et du poisson en or. Le poisson miraculeux offrait tout au vieux pêcheur qui l'avait remis à l'eau, il exauçait chacun de ses vœux, mais la femme de celui-ci n'était jamais heureuse de ce qu'il rapportait à la maison. Et un jour, le pêcheur a tout perdu à cause de la cupidité de son épouse qui voulait toujours plus. Sandybelle me posait mille questions sur le poisson, comment il parlait, pourquoi ils ne bavardent

pas les poissons aujourd'hui, et si Dieu le permettait, et ainsi de suite, et elle s'endormait quand je lui rendais visite à l'hôpital d'Alger. Les histoires anciennes comme celles-là ne veulent rien dire pour une jeune fille comme toi, née il y a quelques jours. Même si je crois que tu es la preuve que tout fut réel. As-tu jamais regardé ta cicatrice comme un signe de Dieu ? Une écriture ? Ah tu grimaces et tu te dis que je suis fou ? Non, je ne sais pas écrire, mais je sais lire quand même, je sais lire ce que tu as sur la peau. C'est le signe. C'est la preuve, la seule preuve que j'aie jamais croisée de ma vie depuis la fin de la guerre. Tout a été effacé, il ne reste rien, c'est comme si tout avait été inventé dans ma tête et là, tu surgis sur la route, le jour du Sacrifice, comme tombée du ciel ! Si tu es revenue d'entre les morts, c'est bien pour raconter quelque chose et témoigner, non ? Tu ne t'es jamais posé la question ? Si tu es vivante bien qu'on t'ait égorgée, c'est pour une mission, ma fille, même si tu ne peux plus converser comme nous, c'est pour nous dire l'essentiel ; il y a des millions de personnes qui bavardent dans ce pays, ça déborde de jacasseurs et de voix, mais c'est la tienne qui compte, même quand tu murmures. Dieu a fait de toi un murmure pour que nous nous taisions tous quand tu prendras la parole.

12 h 17.

« Une porte se répète, ma Lune. »

Tu es sans parents n'est-ce pas ? On a tenté de te tuer dans un bus ? Un faux barrage ? (Mon « sourire » le fascine, il se retient de se jeter dedans, comme ces passionnés de sauts dans le vide.) À l'époque, on comptait chaque matin, dans les journaux, plus de morts que de naissances. Par exemple, je me souviens de ça : le 23 décembre 1998, il y a vingt ans. Tu étais née ? C'était le vingt-sixième jour du ramadan. À la sortie des prières de Tarawih (de longues prières du soir durant ce mois de jeûne, ma Houri), un groupe terroriste arrêta un bus qui faisait la navette jusqu'à Ténès. Tu sais, une ravissante ville côtière. Oui, ma fille, ils ont fusillé le chauffeur AMOR Abdelkader et le receveur MAAMAR Antar, et ont égorgé tous les passagers, une vingtaine. Parmi lesquels KARBACHE et sa femme, AYIOUAZ Hmida et son fils, âgé de 7 ans. Les seuls survivants furent le fils de KARBACHE et une fille, âgée de 14 ans, de la famille Ayiouaz. C'est ici (il indique sa tête), c'est précis, c'est tatoué. Je sais pourquoi je porte ce genre d'histoires. Je connais plein de chiffres qui sont comme du marbre planté dans la terre d'un cimetière. Donne-moi un autre chiffre s'il te plaît ! Vite !

(Je dis, pleine de dégoût et d'amertume, « 31 ». Mon chiffre de vie.)

Le 31 ? « 31 décembre 1998. Trois garçons âgés de 9, 6 et 3 ans et leur sœur âgée de 22 mois sont égorgés, et leur mère enlevée puis tuée au village de Djebabera, entre Hammam Righa et Hadjout. »

Tu veux que je te raconte l'histoire du 32 décembre ? Ça n'existe pas ? Écoute.

C'était le matin. Le 32 septembre 1997, ou le 33 décembre, ou le 34, car ce sont des jours qui ne devraient pas exister. Des jours impossibles et sans fin, ceux qu'on efface ou dans lesquels on vit sans pouvoir s'en extraire ni reprendre le décompte du calendrier naturel. Je rentrais de Ouargla justement, en septembre, j'en suis presque sûr, et je suis tombé sur un barrage de militaires entre Ouargla et Sidi Okba. Ils paraissaient si jeunes, ces soldats : imberbes, les yeux égarés à cause de la lumière grise matinale qui enveloppait chaque voiture approchant de leur point de contrôle. La route était déserte et menaçante à l'époque, un véritable serpent sans tête. Je me souviens de leurs armes, des fusils et des kalachnikovs : elles semblaient si lourdes entre leurs petites mains ! Avec leur air sournois, elles étaient plus grandes que ces enfants coincés dans leur rôle en plein désert. Ils avaient l'air affamés et devaient jouer les héros de la guerre de libération et les patriotes, comme on le fait tout le temps en Algérie depuis le départ de la France. « Descends, et mains sur la tête ! » a crié celui qui m'a intimé l'ordre de me ranger sur le bas-côté rocailleux.

J'avais quitté le vieux libraire du Sahara à la première prière et je me suis souvenu qu'il voulait que je reste encore une demi-journée, par prudence. « Tu transportes quoi ? » a aboyé le soldat enfant. J'ai répondu avec la voix de mes dix ans, comme une brebis : « Des livres de cuisine. C'est pour les libraires de Ouargla et de Timimoun », et je te jure qu'il a été interloqué par ces objets inconnus, ces livres qui n'avaient aucune place dans le désert qui nous écoutait tous. Ou peut-être n'a-t-il pas été surpris par les livres mais par mon commerce, ou ma réponse, ou l'incongruité du livre et du sable. Pourtant, il semblait avoir oublié ce que ce mot

« livre » voulait dire. Ou bien il trouvait étrange et dangereux qu'un homme balade des livres au milieu d'une guerre dans laquelle le sang et les têtes coupées dégouлинаient dans les rues comme des noyaux d'olives mouillés de salive d'ogre. Ses compagnons en tenue de combat verte m'ont encerclé, intrigués et nerveux, et apeurés. Lentement, avec mille précautions, j'ai ouvert la portière arrière du fourgon. Je tremblais aussi à l'idée insensée de voir surgir les « autres », les barbus égorgeurs. Il suffisait d'une ombre pour qu'ils tirent, ces pauvres gamins paniqués : un pigeon emprisonné, un serpent, un craquement. Le désert alentour était muet comme un voleur dans la nuit et j'avais subitement très soif. L'envie d'uriner s'est imposée à moi comme une torture. Ignorant mon malaise, le soldat m'a poussé dans le dos avec la pointe de son arme. Il avait un visage fermé, en colère contre tout être vivant, contre son destin, ses chefs et l'histoire de ce pays. Tout le désert sentait mauvais, je m'en souviens, comme un cadavre de chien écrasé par un camion des semaines auparavant.

Ils ont fouillé le fourgon, puis leur chef les a dispersés et m'a examiné ; il devait avoir dix-huit ans. Il avait des yeux bridés, une peau brune et de grosses chaussures de guerre. Il m'a longuement regardé, puis m'a apostrophé d'un ton faussement autoritaire : « Le livre des poissons, vite ! » Je suis resté interloqué, avec les mots qui décéléraient avant de pénétrer ma tête, en file de fourmis. « Le livre des poissons », il a répété, et son fusil a indiqué le carton. J'évaluais la lenteur de mes gestes pour ne pas l'inquiéter. Tout le désert s'est retourné vers nous, comme pour nous mordiller de ses yeux rocheux. J'ai ouvert le carton et en ai sorti un grand volume illustré de poissons et de ruisseaux scintillants. Je crois que c'était un livre sur la pêche en Norvège, qui se vendait bien, pour ses photos. Je le lui ai tendu. Il a posé son fusil par terre et l'a feuilleté sans dire un mot pendant un long moment, tandis que je me tenais là, immobile, et que le vent froid de la mi-journée cherchait à pénétrer mes vêtements. Les autres soldats scrutaient l'horizon dangereux et se réchauffaient en se frottant les mains. C'était soudain un enfant et il a feuilleté encore et encore le livre avant de me le rendre : « Ça fait des mois que je n'ai pas vu de poissons. On vivait près de la mer, je suis de Ténès. » Il me l'a confessé avec son autre voix, celle de son âge véritable, puis s'est repris et s'est tu, gêné de s'être laissé aller. Je lui ai proposé de lui offrir le livre, mais il m'a fait un geste bref de la tête qui signifiait « dégage d'ici ! ».

La route n'est pas une amie, tu sais, elle peut t'étrangler, te voler tes bagages, t'égorger, te perdre. Ma fille, tu es l'unique preuve. Tu ne dois pas la gâcher ni t'aventurer n'importe où. Tu sais, c'est toi ou l'oubli. J'ai connu la route sous toutes ses formes, moi. Elle peut prendre mille visages, mais elle a une seule voix dans la tête, ne l'écoute jamais. Une fille comme toi, même si elle a vécu un traumatisme ou souffre d'une maladie ou est en colère, ne devrait pas rester là à l'écouter jacasser sans intervenir. Elle va venir te déshabiller et te voler tes affaires. Elle n'a ni passé ni avenir ; elle s'en fiche. Elle te prendra par le cou et elle te promènera partout en te faisant croire que tu arriveras à destination.

J'ai conduit pendant deux heures encore ce jour-là entre Ouargla et Biskra, en pensant sans cesse à ce jeune homme et aux poissons argentés de Norvège. Dans cette région déserte de l'Algérie, la route est tordue. Les poissons reposaient paisiblement dans un cours d'eau limpide et bienveillant en Norvège, sans savoir qu'ils se retrouvaient en Algérie dans le rêve d'un autre pêcheur perdu entre les dunes. Cette même journée, j'ai été arrêté par un nouveau barrage de militaires près d'un endroit appelé Korra. Ceux-là étaient distants comme des djinns (personne ne sait qui sont ces êtres, ma fille, dors !) et grelottaient de colère et de froid, gelés comme des poteaux. Ils semblaient plus agités encore que les autres militaires. On m'a vite fait rebrousser chemin, car le village suivant, celui de leur garnison, avait été attaqué la nuit même par une katiba de terroristes (une faction de cette armée de barbus de la guerre des années 1990, celle qui a tué et ma famille et ma voix). On m'a fouillé comme un mouton et on m'a chassé comme un malfrat. Des coups de feu résonnaient dans le désert.

Le ciel se fendillait derrière mon dos et j'ai accéléré.

Je me souviens d'avoir refait le chemin inverse en une seule nuit impossible, et d'être tombé sur un lieu

que je n'avais encore jamais vu, mais que je n'ai jamais pu voir de nouveau avec les yeux grands ouverts. C'est là que c'est arrivé, la seule histoire de ma vie qui n'a pas encore de fin. La vraie histoire, ma fille. C'est mon histoire authentique et personne ne veut plus l'entendre aujourd'hui.



12 h 35.

« Je vois peut-être la sortie, ma Houri. »

Maintenant que je suis plus âgé, je pense qu'il existe une autre route. Depuis toujours. Une route cachée derrière toutes les routes. Elle refait parfois surface comme une ligne parallèle, et d'autres fois, elle s'éloigne et se dérobe. Ce n'est pas celle que j'ai fini par estomper par les litres de café et les discussions sans fin durant les longues nuits. Cette autre route, cannibale, je l'ai découverte seulement en fuyant. Elle apparaît comme les charognards, tu sais ma fille, ils dissimulent les carcasses dans les grottes ou les crevasses. Quelle heure était-il ? Comment le savoir ? Même à l'époque, rien n'était clair dans le ciel. J'ai tellement répété cette histoire qu'elle n'a plus aucun goût et plus aucun détail ; elle est vraie, oui ! Mais c'est un peu comme si, en fixant trop longtemps le visage d'un proche, on finissait par ne plus le reconnaître. Est-ce que je doute de ce que j'ai vu ? Oui, ma fille, je l'avoue. Il y a eu un moment où j'ai pensé : Aïssa, refais ta vie, épouse une femme et va à la mosquée pour mériter le paradis ! D'autres fois, je me suis dit si personne ne te croit, cela te mangera la tête comme un cancer. Je conduis depuis des années pour trancher cette question : faut-il écouter la route ou non ? J'y réfléchis sans cesse.

Au début, je pensais qu'il suffisait de parler au policier ou à quelqu'un à la caserne et de retourner chez moi. Mais ce n'était pas exact : l'histoire logeait là (il désigne ses cheveux) et se répétait. Il y avait toujours plus de détails, ou moins de détails, ou des choses que je devais mentionner. Même la nuit, je me suis retrouvé à frapper à la porte de la gendarmerie de Batna, ou à demander une audience au colonel du secteur militaire de notre ville, dans la fameuse villa Blanche. Le chef très maigre à la grosse moustache m'écoutait avec politesse, nous sommes des gens de renom dans la ville, une grande famille ! Il prenait des notes et hochait la tête sous le portrait du président, accroché au mur au-dessus de lui. Puis je rentrais, presque soulagé, et j'essayais de dormir. D'autres précisions me revenaient cependant, comme des fourmis ou des éclats de vaisselle brisée : les bottes des tueurs, l'odeur par exemple. Celle de sangliers ? De chiens errants ? De musc ? Je doutais sans cesse. C'était à midi ? Plus tard, presque en fin de journée ? Va savoir ! Le ciel n'était pas clair sur cette question, lui non plus. Ensuite : combien étaient-ils, les égorgeurs ? Comment j'ai réussi à conduire pendant des heures avec une jambe blessée et saignant comme un veau ? J'enquêtais sur moi-même pour savoir si je mentais, si je me cachais des choses, si j'étais un terroriste, un civil ou un militaire, ou encore si je ne rêvais pas en conduisant. Difficile de trancher, wellah.

Pendant des mois, reclus dans notre maison aux citronniers, je me suis adressé à moi-même avec les lèvres de mon père sur son lit de mort, j'ai répété et répété la scène, toutes les répliques, toutes les paroles que j'avais dites et celles que les autres avaient prononcées lorsque je suis arrivé sur place, au cœur du traquenard. Tu sais, nous ne devons pas parler de cette guerre aujourd'hui, et même à l'époque, les gens préféraient éviter le sujet, alors, comprends-tu ? Quand il n'y a pas de livres, pas de photos, pas de témoins, pas de films, il n'y a aucune preuve. C'est ce que je pensais jusqu'à ce que je te voie aujourd'hui sur cette route, jusqu'à ce que je tombe sur toi en ce jour sacré. Tu comprends ? Avec le temps, c'est devenu confus. On a volé les détails de la guerre, on n'entend plus ce que l'on comprenait hier soir avant d'aller dormir. Ah oui ! Ce n'est pas l'oubli. Je veux dire par là que l'on peut se tromper sur la version, douter des images, croire que c'est fini.

Alors qu'une vraie histoire comme la mienne, ça ne vous laisse pas sortir dans la rue, vous raser, vous habiller, vous y restez enfermé, tu vois ma fille ? C'est un peu la bataille de ma mère contre mon père, mais un père qui ne sait ni lire ni écrire et une mère qui n'arrive pas à tout nettoyer dans la maison de ma tête. Même mes employés m'évitaient à la fin. Mes cousins ressentaient presque de l'ennui ou de l'agacement à me croiser. Beaucoup baissaient les yeux et s'en allaient, ou changeaient de trottoir, ou s'abstenaient de m'inviter chez eux.

Oui, ma fille. La vie est ingrate. Il ne me restait plus aucune preuve, puisque tout ce qui concernait cette guerre qui a fait des centaines de milliers de morts avait disparu depuis longtemps. Dieu, gloire à Lui, a écrit des livres pour qu'on se souvienne de Lui, wellah. Mais moi, je n'ai pas appris à écrire. Quelques années après ce qui était arrivé sur la route de Biskra, personne ne voulait plus me parler. J'ai repris le fourgon pour continuer à travailler sur la route comme mon père, en vendant des livres de cuisine, des hadiths du Prophète et des commentaires du Coran.

12 h 45, dans son fourgon blanc.

Cette fois c'est moi, ma Hourï aux grands yeux. Ta mère pour quelques heures dans ce labyrinthe. Oublions-le un instant, ce fou enfermé dans son histoire.

Quelle aventure pour nous deux ! Mon cœur est gonflé à l'idée de te donner la vie et la mort en même temps. Nous interrogerons Taïmoucha sur la façon dont elle nous laissera approcher de sa blessure céleste. Peut-être refusera-t-elle qu'on réveille avec nos doigts sa gorge tranchée. Nous lui poserons de nombreuses questions si l'on arrive dans son antre, sa tombe mystérieuse et béante, où sa tête a été jetée loin du reste de son corps. Une tête qui est le soleil et un corps qui est la nuit et une décapitation répétée à l'aube et une autre au crépuscule. Dans la hâte des villageois, le lendemain du massacre, elle fut probablement enterrée avec un torse inconnu, des bras qui ne sont pas les siens, des jambes d'homme, et peut-être qu'elle se croit fautive et monstrueuse après la tuerie d'il y a vingt ans.

Aujourd'hui, le ciel est teinté de poussière dorée, des routes pierreuses chevauchent par moments aux côtés de l'autoroute, et je n'ai plus de noms à donner aux lieux que je traverse. Tout est nouveau et vieux en même temps. C'est comme un rêve très jeune dans la tête d'une personne très âgée.

Les arbres, tu les vois à travers la vitre ? Ils se rapprochent puis vite se sauvent derrière nous. Les pigeons aussi, j'ai vu le ciel en jeter des poignées dans les airs, qui retombaient en apesanteur et refluaient vers le même endroit natal. Je l'ai fait pour toi, avec mes yeux, j'ai fixé le ciel bleu jusqu'à ce que je perde la notion du haut et du bas, et même le soleil, jusqu'à ce qu'il me fasse pleurer et menace mon ventre avec ses poignards. La route me montre un village, des immeubles encore, où les gens se réfugient pour ne pas avoir à vivre. Un souvenir me revient à présent ! Je sais que, dans l'ambulance qui le 31 décembre 1999 me ramena sur cette route avant le dédoublement, je saignais ; oui, j'allais mourir ; oui, mais je continuais à compter alors que ma gorge souriait. Deux, vingt, quarante-quatre, je me perdais, mais c'était apparemment essentiel, puisque, entre la vie et la mort, une fillette de cinq ans tenait comme à sa vie à réciter ces chiffres désossés.

12 h 49.  
« La dernière porte ? »

Tu m'écoutes, ma sœur ? Ne perds pas le fil, je t'en supplie, c'est important. Le jour s'allongeait avec un soleil cassé comme un œuf, ce mardi de septembre 1996. Comme si j'ouvrais les yeux pour la première fois, je sus que la route avait une tête, une bouche et des dents. La route est une brute qui mange de la chair et suce les os lorsqu'elle croit être seule, cachée dans des odeurs de fourrures crasseuses et d'urine. Après avoir passé deux heures à scruter chaque kilomètre pour voir si je ne risquais pas de tomber sur un faux barrage d'égorgeurs, le lieu du barrage des enfants soldats se révéla à moi. Je vis toute la scène, d'un seul coup d'œil. C'est comme si un mauvais perdant avait renversé un jeu de dames. J'aperçus des taches noires sur le sol et dans le ciel, des traces de pneus sur les dunes et du sang partout. Comme si un enfant avait retourné un seau ou barbouillé une vitre avec de la peinture rouge. Je sentis l'odeur du fer dans le bitume de la route, dans le sable, dans ma peau, dans ma tête, dans les nuages mêmes. Aujourd'hui encore, vingt ans plus tard, quand je trébuche, que je tombe, que je percute un chien sur la route, cette image me recouvre comme un drap. Elle se jette sur moi pour me transformer en djinn, wellah ! C'est à cet endroit que je vis pour la première fois les prophètes. Ah non, je n'ai pas compté le nombre de têtes coupées ! Cependant, je le fis plus tard pour être sûr de ma vision et, à chaque fois, je doutais du total. J'ai compté pendant des années, mais l'ensemble variait comme un chapelet sans fil. Dix ? Douze ? Une seule ? Va savoir, avec la mémoire ! C'est une gamine qui joue avec ses doigts.

Ce que j'ai fait ? J'ai accéléré, ma sœur. J'ai fermé les yeux, puis j'ai compté jusqu'à dix, conduisant dans une sorte de lumière orangée, je te jure ! J'avais refusé de voir, mais j'avais eu quelques instants pour tout comprendre, à partir d'un seul détail, oui : le visage de l'enfant nostalgique des poissons. Cette fois-ci, il avait un air ennuyé, ses yeux fixés sur le ciel jaune et sa tête sans torse. Un ballon de football avec son air incompréhensible. Tu as déjà vu une tête décapitée ? Désolé, je ne voulais pas te blesser, mais juste t'expliquer les choses. Ça fait presque rire une tête coupée jetée au sol. C'est à cause du visage sérieux du malheureux et de sa grimace d'homme agacé par un détail secondaire, alors qu'il est déjà mort. Je ne sais pas, moi ! Cela m'a paru ridicule et terrifiant, surtout avec la langue qui enflait hors des lèvres. J'ai compté la tête du jeune homme aux poissons et quelques autres, tout autour. Des ballots noirs, ordonnés par le hasard, éparpillés comme sur une table de billard.

Soudain, alors que le temps ralentissait, quelqu'un lança une pierre contre la portière passager, ici même (il montre mon côté). J'ai alors senti la morsure d'un scorpion à la cuisse. J'ai zigzagué sur la route vide et je me suis enfoncé dans le sable vingt mètres plus loin. C'est à ce moment-là que l'Émir est venu me chercher avec ses hommes surgis du sable en riant. Ils m'ont traîné hors du fourgon tandis que je tentais de faire le mort et ils m'ont poussé du pied comme un cadavre de chien. Un fusil m'écrasait le nez, il y avait une chaussure sur mon cou et des palabres là-haut dans le ciel avec une barbe que je voyais d'en dessous. Tu le sais, non ? (Ses yeux étincellent de complicité malsaine.) Tu dois le savoir : lorsque tu commences à mourir, c'est comme si tu relevais la tête d'un livre qui ne fait plus aucun sens et que des personnes autour de toi discutent dans une langue étrangère.

— Donne un chiffre.

— Seize ? (Voix de lézard, voix de poisson.)

— « 16 décembre 2000 : un groupe armé fait irruption dans le dortoir du lycée professionnel de Médéa.

Seize lycéens et leur surveillant sont assassinés. »

12 h 59.

J'ai ensuite conduit, les yeux presque fermés, jusqu'à la ville de Ouargla. Le café venait tout juste d'ouvrir ses portes après les dernières heures de la nuit. Un vent de sable rouge enveloppait les murs et les visages, et frappait aux portes comme s'il répandait une mauvaise nouvelle. La journée ressemblait à un gros crépuscule, avec le soleil perdu et terne comme s'il était malade. J'ai essayé de recouvrer mes esprits en écoutant ma respiration. Je suis resté longtemps garé devant ce café désert. Terrorisé et vacillant, je craignais de descendre du véhicule. Oh ! ma fille, je m'étais uriné dessus et j'avais honte. Quelques personnes se rassemblaient près d'un arrêt de bus pour attendre, résignées comme des poteaux. Le monde entier respirait à peine, je te jure. À un moment, le vent de sable rouge emporta la ville entière, je l'entendais huer tout le monde. Je suis resté ainsi, ma fille, le pantalon trempé et la peur qui m'interdisait d'ouvrir la portière. La route me parlait avec une voix de fillette. Elle me répétait que si je ne touchais pas la terre avec mes chaussures pendant une journée, cette même journée serait relancée ou redémarrée comme un moteur, et il n'y aurait rien à voir, rien à répéter. Sauf que quand il m'a écrasé le torse avec sa chaussure, l'Émir avait lancé d'une voix rêche et cérémonieuse : « Va et témoigne, dis-leur ce que tu as vu. Dis-leur tout et dans le détail. » Par-dessus la voix de la route, il y avait celle de l'Émir : celle de Dieu à cette époque, ma fille.

L'histoire des dix-neuf soldats égorgés au barrage militaire de Temacine rebondit maintenant dans ma tête, la véritable histoire, avec mille détails et aussi ce que je devais poursuivre pour qu'elle soit connue comme le Coran. Le chef avait été clair : « Va et raconte à tous ce que tu as vu ! Cours, misérable ! », et il tira en l'air avec sa kalachnikov et les autres rigolaient autour de lui dans le jour faible comme une bougie rouge. « Cours ! » il a crié et, depuis, je conduis, je cours, mais l'histoire ne sort pas, elle reste, elle n'a plus où aller depuis que la loi nous interdit d'évoquer la décennie noire.

Le garçon-soldat avait affirmé qu'il n'avait pas vu de poissons depuis des mois. Il fallait voir comment il fouillait des yeux la grande image de la rivière norvégienne, son ruisseau bleu-argent aux mille petits cailloux. Comme un ange penché sur un livre d'or ! Mais voilà que les choses se mêlent dans ma mémoire. Le même conseil me fut donné par la route, deux ans après ou deux ans avant ? Je ne sais plus, ma fille. Quand je suis arrivé à Alger, en fin de matinée, après le long trajet depuis Annaba, j'avais encore la possibilité, me susurrant la route, de rembobiner la journée. Entre les cuisses, j'ai ressenti la même sensation de froid et le même murmure de la route dans les oreilles. « Ne descends pas, ne mets pas le pied au sol et tout survivra comme avant, rien n'arrivera et elle va continuer à respirer. Ne mets surtout pas la pointe de ta semelle au sol. Continue de conduire, et l'on restera ensemble à s'écouter et à se soutenir. » Sandybelle, la fille de mon frère Benbadis, était la seule survivante de sa famille quand on les retrouva vers 17 heures. Elle s'était battue contre un cancer et l'on avait cru que le destin se contenterait d'un seul malheur. Oh, peut-être aurais-je dû ne pas conduire comme un fou cette nuit-là. Tu sais, ma fille, ils ont arrêté le véhicule de mon frère à Kadiria. Avec sa femme et sa fille convalescente, il rentrait chez nous à Batna le week-end pour passer du temps dans notre maison. Sandybelle adorait les citronniers, la cour et les vieux meubles qui semblaient lui parler.

Il y avait une longue file de voitures filtrées par le faux barrage érigé vers 16 heures, en plein jour, ce qui

était inhabituel. Les égorgeurs ont fouillé les véhicules un par un et ont racketté les voyageurs, puis ils les ont égorgés, un par un. Dans les buissons, à tour de rôle, on leur trancha la gorge. On retrouva Sandybelle presque morte, presque vidée de son sang dans les broussailles, la gorge à moitié tranchée dans la hâte. Tu vois ? Tu comprends ? (Cette histoire est un plongeon dans l'eau bilieuse, une plaisanterie de Dieu, ma Hourri, ou un grand rire de ma sœur Taïmoucha dans son royaume sans tête.) J'avais conduit comme un fou d'Annaba à Alger et, au dernier instant, quand je suis arrivé à l'hôpital Mustapha Pacha, j'ai hésité. Si tu ne touches pas le sol, les choses resteront dans le rêve, répétait la route. C'était un samedi, l'aube du 7 septembre aussi. Lorsque je suis arrivé à Alger, elle était peut-être encore vivante, la petite fille courageuse. Peut-être qu'elle a poussé son dernier souffle lorsque mon pied toucha le sol.

Sauf que maintenant, ma sœur, j'ai des doutes, tu comprends ? Est-ce que je suis tombé sur un barrage avant la mort de mon frère, de sa femme et de leur fille Sandybelle ? Je ne suis plus sûr de l'ordre. Ou est-ce après ? C'est périlleux de trancher, la mémoire me ment ou me dit une vérité encore plus profonde. Il y a d'abord les dates : le samedi 7 pour le premier faux barrage et le samedi 7 pour le second. Alors, il me reste l'année. Mais, à cette époque, c'était la même année tout le temps depuis dix ans de guerre et de massacres. Mille années en un jour, un jour de mille ans. Bien sûr, tu me diras : « Et votre jambe ? » Rien n'est certain. J'ai été blessé par l'Émir et ses hommes dans le désert, certes. J'ai saigné comme un veau durant les heures de route vers Ouargla où l'on me retrouva évanoui dans mon fourgon et où l'on me confondit avec un terroriste en fuite avant de découvrir, à l'arrière du fourgon, mes livres qui me sauvèrent la vie – les terroristes ne lisaient pas et je fus innocenté. Mais j'ai peut-être eu aussi un accident en roulant de nuit, d'Annaba vers Alger, durant ce même jour qui n'existe pas sur les calendriers, la même année, effacée partout, en conduisant comme un fou. Tu crois que j'exagère mon histoire véridique ? Non, à peine. Je pense que je dois mentir, de temps à autre, comme les livres, pour que la vérité la plus importante soit recevable. Mais tu sais qu'il n'y a pas de traces, de décomptes ou d'images de la guerre des années 1990, personne ne se souvient ou ne veut se souvenir de ce passé, de toi, de moi. Et d'ailleurs, une jambe plus courte, ça ne vaut rien face à ta cicatrice au cou. Là, oui ! Là, c'est un signe éclatant ! Tu comprends ?

Il ne restait plus personne à la fin de la guerre : ni mon père, ni ma mère, ni mon frère Benbadis. Ni même Sandybelle. Regarde bien sa photo.

« Dans le centre du labyrinthe, je crois. »

Ce matin de septembre 1996, le soldat gisait comme un poisson sans nageoires et le sang gouttait sur le goudron de la route et s'étalait. Pas en flaques, mais en coups de pinceau rageurs. Les neuf ou dix ou dix-neuf soldats qui se trouvaient sur ce barrage avaient été tués une heure après mon passage le matin. Je n'ai pas bougé, sauf une pierre dans ma poitrine qui me broya les côtes. Tout autour, le vent convoitait leur souffle et le grand Sahara nous tournait le dos. On a toujours l'impression qu'une personne vous observe de très loin dans ces lieux où rien ne pousse à part les songes ou les levers de soleil. J'ai à peine regardé les corps, mais j'ai bien vu les têtes éparpillées par terre. Des cailloux, des gens gisant dans le vide, des corbeaux ou des rats, voilà comment ils apparaissaient.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire, ma fille ? En ce temps-là, on n'avait qu'une vie, la sienne. Je me suis alors sauvé dans mon fourgon blanc avec mes livres de cuisine et les poissons en Norvège. J'ai repris la route en me répétant que ce n'était pas vrai, que rien n'était vrai, jusqu'à ce qu'un coup de feu retentisse, perce ma portière et qu'un scorpion me morde la cuisse. Le désert a bien ri dans mon dos, lui et l'Émir et ses hommes. Mon urine fuyait le long de ma jambe, mon cœur tapait des poings et mon fourgon rampait sur le ventre dans les dunes immobiles. Mais je ne pensais à rien d'autre. Plus tard, j'ai conduit à l'aveuglette, en claquant des dents. La route m'a repris dans ses bras, pour me calmer et me caresser le cou et me susurrer des paroles de vieilles personnes qui n'ont rien à perdre. Ils m'ont pris et traîné sur le sable froid.

Sandybelle, la fille de mon frère, est morte en septembre de l'année suivante, mais parfois la route me souffle que cela arriva l'année d'avant, difficile de trancher, tu vois. Ainsi que sa mère et mon frère Benbadis qui savait lire et écrire et qui enseignait à l'université d'Alger en donnant de l'éclat à notre nom de famille. Il y a vingt ans, presque. (Il lève les yeux vers sa photo et elle lui sourit. Le poisson bleu sous le rétroviseur tire sur son hameçon et rebondit tandis que la route fait tanguer la terre. Dois-je sauter dès qu'il ralentira ? Pour aller dans quel sens ? Vers Oran ? Vers Relizane ? Vers l'endroit où je perdis ma voix, vers ma sœur qui veut savoir pourquoi j'ai fermé les yeux et fait croire à l'Émir que j'étais déjà morte ?) Le 7 septembre est un 34 novembre, un 40 novembre. Je dormais dans une chambre d'hôtel à Annaba après ma tournée des librairies de la région. Lorsque le téléphone sonna si tard, je compris que c'était une mauvaise nouvelle. À chaque appel, les voix de mes interlocuteurs étaient affables et douces. C'étaient nos voisins à Alger ou à Batna. Ils soufflaient tous dans le combiné avant de choisir les mots pour les faire entrer dans ma tête. Assis sur mon lit, hébété, j'avais l'impression de me trouver sous l'eau ou dans un trou, relié à eux par un fil. Ils respiraient, demandaient des nouvelles de Dieu ou de ma santé, expliquaient que la route était longue pour arriver jusqu'à Alger, jusqu'à l'hôpital Mustapha Pacha, et qu'il fallait venir parce que mon frère s'y trouvait et qu'il ne fallait pas venir parce que c'était trop tard. J'ai alors pris la route qui s'allongeait, s'étirait comme la vie. Elle m'opposait des détours, faisant chuter des rochers sur le chemin de montagne. Je conduisais contre le vent. Oui, je pleurais. (Il pleure là, avec son œil gauche, et je n'aime pas être assise à côté des gens qui larmoient, car ils croient que je leur dois un mot.) La route ne cédait pas, elle résistait, tentait de m'empêcher d'avancer vers l'entrée d'Alger. Je réalise aujourd'hui qu'on mena cinq cent quarante-neuf kilomètres de palabres et de négociations. « N'y va



pas », me répétait-elle, et sa voix était celle de ma mère. « N'essaie pas d'arriver. Tout deviendra réel et lourd dès que tu poseras un pied par terre. Tu ne pourras plus rien porter sur ton dos d'homme estropié », et sa voix était celle de mon père. Une femme me téléphona alors que je conduisais dans un autre monde que notre monde. Elle me hurla des choses confuses. C'était une proche de notre belle-famille, elle nous maudit, nous, « les hommes Guerdi et notre folie des livres ». Elle répéta que c'était à cause des livres dans sa voiture que mon frère avait été ciblé. Plus tard, un homme m'informa froidement qu'il était gendarme et que je devais arriver avant midi. Ensuite, un vieillard me présenta ses condoléances, mais son nom m'échappa, il semblait connaître mon père. Une autre femme me répéta « remercie Dieu, Il est l'Éternel », puis se mit à discuter avec Dieu et non avec moi. Finalement, j'ai réussi à arriver à Alger avant midi et j'ai posé les pieds sur le sol et la route expira, déçue. Je me suis dirigé vers l'hôpital Mustapha Pacha. Les murs étaient crasseux et tout pesait des tonnes sur les épaules de la personne qui traversait leurs couloirs. Des montagnes sur mes os.

Sandybelle était déjà morte, je l'ai su parce que le silence était presque complet, comme si du coton me couvrait les oreilles. L'enfant avait enfoncé la tête dans son lit muet et sa tête était étrangement inclinée vers l'arrière, avec un gros pansement sur le cou, plus gros que le tien. Mon frère Benbadis et son épouse étaient morts eux aussi, car ils n'étaient pas là à pleurer. Ils étaient ailleurs, une fois pour toutes. D'eux, on ne trouva que peu de traces dans la voiture où ils avaient été égorgés. On les avait brûlés avec les livres qu'ils transportaient.

Mon père m'apparut un moment. Il traversa ma tête. Je compris alors que j'étais le dernier des Guerdi, et que je ne pourrais pas écrire la suite de notre histoire si ancienne, et que tous mes ancêtres allaient m'en vouloir. Peut-être que notre nom de famille allait disparaître à cause de mon jeu d'idiot contre mon père. J'ai sangloté en demandant pardon à tout le monde. Dans les couloirs, les médecins m'observaient, affairés. Les mots n'avaient plus le fil qui les perçait pour en faire un collier, comme ceux sur le cou de ma mère. Cette nuit à Alger, toute la langue savante de mon père perdit sa colle et ses feuilles, oh oui, ma fille. Les feuilles glissaient au sol, on marchait dessus en suivant la nuit dans ses cachettes : une porte mal fermée sur deux lits vides, le cerne d'un œil, un bout de chaise, une ampoule grillée dans les toilettes sales de l'hôpital. Les fenêtres des bureaux, où l'on attendait la paperasse pour transporter le corps vers Batna, étaient ouvertes pour dévisager la nuit qui ignorait où aller. Plus jamais, ma fille, il ne faudrait arrêter de conduire, je me le suis juré.

Depuis vingt ans, je me rends dans toutes les librairies et j'attends à l'extérieur lorsqu'elles sont fermées. Je diffuse les livres de cuisine et sur l'au-delà et le paradis et les femmes du paradis et les hadiths du Prophète et la guerre d'indépendance, et je gagne bien ma vie. Je conduis de jour de préférence et je ne m'arrête pas. Tu sais, j'ai même eu l'occasion de me marier quelques mois, mais ma femme m'a quitté rapidement en emportant ma télévision et ma vaisselle, car elle ne supportait plus cette seconde femme errante, la route, qui lui volait son mari. La belle route aux cheveux noirs si longs sous le peigne du soleil. Et pour me punir, la paresse de ma femme devint énorme, son corps aussi. Elle ne levait plus la main pour arranger ses cheveux, épousseter la maison des Guerdi, ranger les livres excédentaires dans les caisses, ou laisser le plafond de notre chambre à coucher s'éloigner de ma tête quand je revenais de loin pour me reposer. Rien, ma fille. Elle me quitta et heureusement ! Quand tu viendras à la maison, tu verras que tout est comme du temps de notre gloire : les mêmes meubles et les mêmes draps... Et qu'entre les livres de mon père et l'eau de ma mère, c'est la poussière qui a gagné, mais pas partout. Elle a gagné dans les coins, sur les surfaces hautes, et dans la cour, des mauvaises herbes ont poussé dans les fissures des dalles et nos citronniers sont devenus hirsutes, débordant de citrons dévorés de pucerons. C'est là que tu devras vivre et te reposer si tu ne sais pas où aller. (Je me tourne vers ce fou, bouche ouverte, car son œil gauche s'est relevé pour me montrer le vide de sa vie, son espérance folle.)

N'aie pas peur ! Ce que je veux te dire, c'est que Dieu t'a envoyée ici avec le signe. C'est bien que tu aies exposé ta blessure. (Il lève un doigt vers mon cou et j'ai un mouvement de recul.) C'est la seule preuve que

nous possédons ! Personne ne me croit plus dans la vraie vie et je ne sais pas écrire. Tu es venue de nulle part et ma vie semble avoir une meilleure voix maintenant. Tu vois. Tu n'as rien à dire, tu dois juste les fixer dans les yeux et enlever de temps à autre ton foulard. D'ailleurs, tu pourras travailler dans notre imprimerie à Batna si tu souhaites t'occuper. Mais raconte-moi. Qui t'a fait ça ? (Ne t'inquiète pas, ma fille ! On descendra, on courra. Respire lentement en comptant jusqu'à dix. Inspire, expire.) Si tu continues à marcher ainsi pieds nus et à faire des kilomètres, elle te dénudera, la route (il jette un œil sur ma chemise un peu déchirée à l'épaule et mon pantalon marqué aux genoux par ma chute). Tu es une femme ; elle te donnera aux hommes, te perdra, te trahira et t'engloutira dans le désert. Méfie-toi ! Moi, je suis un peu perdant, un peu gagnant, mais je te sauverai, je te le jure. On ira à Batna et tu y resteras à l'abri.

Ne reste pas à marcher dans le soleil, il rend fou, en juin.

Certes il n'y a personne aujourd'hui ; les hommes s'occupent des animaux. Mais ensuite ce sera ton tour, ma petite. Tu dois m'écouter, alors. On mangera à Relizane, puis on continuera. Tiens, prends mes sandales d'ablutions (il se tourne, tend le bras vers l'arrière et me sort une paire de sandales d'homme en plastique, rouges). La route, tu dois ruser avec elle, la conduire ailleurs comme un mauvais chien, lui faire croire que tu n'existes pas, te cacher dans ma maison. Hein ? Tu m'écoutes ! (Je dois fuir, mon Dieu ! Il ne peut pas courir à cause de sa jambe.) À Batna, tu ne manqueras de rien et la route s'interrompra. Je pourrais même arrêter de faire le chauffeur. J'ai des employés qui pourront le faire à ma place, mais ne te trompe pas de choix : par Dieu, je ne cherche pas une épouse, mais une fille...

— Donne-moi un autre chiffre.

(Je n'hésite plus, cette fois. Je dois jouer le jeu. Une plaque annonce « Relizane vous souhaite la bienvenue ».)

— Vingt et un.

— Voilà : le 21 juin 1996, trois cadavres de femmes furent découverts dans la forêt de Bâinem, près d'Alger. L'une des victimes était coiffeuse.

Vers 13 heures, dans son fourgon blanc.

Depuis quand est-il enfermé dans ce bavardage sans fin ? Bientôt deux heures, ma Lune en sang, ma fleur de chair. Deux heures presque, à surveiller ses mains. Surtout sa main droite qui glisse dans les airs, près de mon visage. À guetter son levier, ses yeux différents, l'un couvert par sa paupière bourrue, l'autre incapable de se fermer, tourmenté et discret. Un temps fou pour démêler la part du vent, la part d'aveuglement et la part de sa langue intérieure dans son long récit. Je l'ai su immédiatement en voyant la photographie de sa nièce ou de sa fille sous le rétroviseur ; voilà un homme dont la langue intérieure a pris le pas sur la langue des gens. Cet homme ne pourra jamais se risquer à se taire, crois-moi. S'il l'ose un moment, il restera ligoté dans son gros silence d'anxiété. Il a perdu sa voix à une époque, pour quelques heures, et il ne veut plus jamais que cela lui arrive de nouveau. Il espère sauver sa peau en racontant son passé.

Plaine jaune, collines sans lait, chèvres, chiens, poteaux, poteaux, poteaux et fils qui rebondissent, et toute la route qui se répète sans cesse, houleuse, dans mon ventre, à vomir. Pendant que cet inconnu déblatérerait, j'ai pensé ouvrir la portière et sauter dans le vide, rouler sur le sol, me briser comme une vaisselle en mille morceaux avec ton dessin d'oiseau vert paradis. Ne serait-ce pas là une solution, mourir à deux sous les yeux de ma sœur ?

13 h 11.

« Encore un couloir et des murs,  
ma perle dans mon ventre. »

Pourquoi m'avaient-ils épargné ? Pourquoi moi ?

(Il se tourne vers moi pour me faire croire qu'il attend ma réponse, puis se hâte d'enchaîner de peur de l'obtenir. J'ai perdu le fil de son histoire, je suis sonnée, et mes pieds se réveillent parfois dans la douleur, comme si j'étais plongée dans un buisson d'épines. Combien de temps ai-je marché au bord de l'autoroute avant de grimper dans son fourgon blanc ? Peut-être deux ou trois kilomètres sans chaussures, je ne sais pas.)

Je n'étais qu'un jeune chauffeur imprudent, sur cette route un matin. Tout le monde à l'époque répétait qu'il ne fallait pas conduire avant le soleil ou après lui, mais personne ne s'y tenait, car on peinait à croire à la guerre. Elle était présente avec ses bombes, ses décapitations, ses viols de femmes kidnappées et ses cadavres, mais nous voulions tous vivre comme avant, ne pas voir, enjamber les corps et continuer à discuter de tout et n'importe quoi, surtout des femmes et de la pluie rare. Les routes semblaient saines, propres et innocentes, jusqu'à ce qu'on tombe sur Eddib el-Jiâane (« Loup affamé » dans ma langue secrète). Et puis, je me le répète encore : pourquoi moi, précisément ? Hein ? Pourquoi pas le chauffeur suivant ? Il y avait d'autres gens qui roulaient dans le ciel rouge et écoutaient de la musique ou discutaient avec leurs amis endormis dans leur cabine. Ce n'était pas une grande route, mais la route principale dans cette région désertique. C'était bien avant l'autoroute est-ouest des années 2000 qui en effaça le dessin. Tu connais cette ville, Biskra ? C'est au sud. Bien sûr, à ce moment-là (il me scrute encore et je comprends son souci : il a peur que je cesse de le croire, que je décroche. J'ai décroché. Le jour gondole comme un papier humide, une page de journal au vent, dessus il y a une date et...), je ne pouvais pas imaginer que l'on alignait les têtes sur le bas-côté pour faire ralentir les proies comme moi. Quel idiot !

Je n'ai pensé à rien dans le noir de mes paupières alors que l'on trimballait mon corps sur le sable. Ou alors j'ai pensé à mon père, à son burnous blanc, à son citronnier et à ses livres, mais je ne disais rien, car je ne respirais plus. Les terroristes me repoussaient du pied, rigolaient, je persistais à faire le cadavre et cela les amusait follement, ils s'esclaffaient et tapaient des mains sur leurs cuisses. Muet, j'invoquais les noms de Dieu et les versets s'emmêlaient dans ma prière démente. (De temps à autre, Aïssa surveille mon attention, inquiet de mon visage de morte. Je sens qu'il a peur, qu'il s'essouffle, qu'il s'inquiète à l'idée que je m'enfonce encore plus loin dans le siège, dans ma tête. Il soupèse mon silence.) Peut-être que tout s'est vraiment arrêté, même le sang dans le cœur. Je crois que je ne ressentais rien, comme une pierre, ce n'était pas l'hiver, ni le Jugement dernier, ni une insomnie. J'attendais mon tour d'être égorgé comme un mouton, et je me regardais attendre mon tour. Lorsqu'ils m'ont extirpé de mon fourgon ensablé, je ne ressentais plus rien, je n'avais plus ni jambes, ni tête, ni langue, seulement des yeux et je les fermais. Le jeune homme que j'étais croyait que la guerre était un film de l'époque de la France, ou une rumeur dans un café. Te rends-tu compte ?

Je ne lisais pas les journaux. Je ne lisais pas et je ne savais pas écrire. La grande erreur d'un Guerdi. Ça a brisé ma vie en deux ce matin-là, avec les museaux noirs des fusils sciés. Une partie se supposait éternelle avec

un ballon de foot dans les airs. C'était la vie d'avant. Cette partie est morte comme une vieille chemise devenue un torchon de cuisine, et comme ma jambe. Il y a eu la route, les milliers de kilomètres au compteur, et donc la seconde partie, celle qui cherche à qui parler d'une histoire qui dans ma tête n'a pas de fin.

Je te l'ai dit, non ? Quand tu conduis longtemps seul, la route bavarde avec toi. Elle te raconte ta vie alors que les poteaux, les arbres et les collines s'enfuient comme les gens qui n'en peuvent plus de t'écouter, et surtout, elle te révèle des choses. Avec le temps, je me suis mis d'abord à douter de ma version, de ce que j'avais vu de mes yeux pendant deux heures. Ensuite, parce que je n'avais ni père ni fils ni maison, je me suis retrouvé à obéir à la voix de la route, et à reprendre mon histoire depuis le début. Quand j'ai atteint le million de kilomètres, j'ai compris que non, je ne devais pas avoir de doute. Que c'était une histoire unique avec mille significations, celle où l'Émir Loup affamé et les siens m'ont laissé la vie sauve après le massacre des dix-neuf soldats sur la route de Biskra. Si on y réfléchit bien, elle apparaît plus sérieuse que le hasard. Car si les égorgeurs m'avaient choisi pour raconter leur légende sanguinaire ce jour du 7 septembre, c'est que j'avais été nommé. Par qui ? Dieu, mon père, mon grand-père, les livres, ou je ne sais quoi.

Tu sais, tu n'as pas besoin de me croire, juste de m'écouter (il me scrute et derrière lui une dizaine d'arbres fuyards défilent), et la route, si tu regardes longuement, elle te parlera à toi aussi. Oh ! mais tu es une jeune fille. Qu'est-ce que tu faisais dehors en ce jour de fête sur une route déserte ? Tu es sans famille ? Tu n'as même pas de chaussures ! (Il se tait et va loin dans sa tête pour exhumer quelque chose de sous terre, puis ressurgit de son jardin dément.) La route, c'est mal pour une femme, tu sais, c'est maléfique et surtout, elle te prend ton honneur et ta réputation ; c'est la pire des choses que d'écouter la route pour une femme. La pire de toutes, crois-moi ! Tu ne voudrais pas que je fasse demi-tour et que je te ramène ? Tu sais d'où tu viens ? Tu sais où tu vas ? Non ? Tu ne souhaites toujours rien me dire ? Tu vas te repentir, je te jure. (Comprenant le sens malheureux de sa menace, il s'empresse de la corriger par un rire.) Non, je veux dire... je veux dire que tu vas t'en mordre les doigts de m'avoir donné l'occasion de parler en premier. Les gens le regrettent tous ! Après, tu vas envisager de courir seule dans la rue ou te boucher les oreilles ou me supplier de reprendre mon souffle. Tous ceux que je croise finissent par courir loin de moi comme des dératés. Mes interlocuteurs se sentent souvent mal comme devant une difformité (Il jette un rapide coup d'œil à ma canule.) Ils scrutent à gauche, à droite, puis haussent les épaules, comme Dieu le fait quand Il ne peut rien après une prière contre la sécheresse dans un pays maudit. Ils payent le café, ils me souhaitent le paradis ou la chance et ils déguerpissent. Tout ça parce que quand je m'assois, je me mets à parler de mon histoire, qu'ils ne veulent plus entendre depuis des années.

Je parle et dès que je parle, la route bavarde à travers moi. Toute cette histoire ressurgit et je la raconte encore une fois en essayant d'être précis. Je me dis que j'ai vu quelques détails incroyables que personne n'a vus, je me souviens de beaucoup de choses et c'est nécessaire en Algérie. On me donne un chiffre, j'indique la date d'un massacre, le lieu, parfois les prénoms des morts. Qui peut faire ça ? Hein ? Sauf que les gens s'enfuient pour ne plus rien savoir sur ce qui est arrivé durant la guerre. Ils s'emmêlent dans leurs djellabas, se hâtent comme pour s'éloigner d'un ravin et ne se retournent pas pour vérifier si je les poursuis avec mon fourgon. Qu'est-ce que je fais alors ? Je continue à deviser. J'ai été envoyé, ce n'est pas ma faute, je suis un messenger.

L'Émir Loup affamé m'avait parlé comme à un enfant. Son visage était penché sur le mien comme pour le manger, emplissant le ciel comme un ogre, et ses dents avaient une odeur de moisissure. Alors que ses lèvres bougeaient, recroquevillé sur le sable, petit comme un insecte, je ne voyais que ses narines poilues : « Tu vas aller partout et tu raconteras ce que tu as vu. Chaque détail, d'accord ? Je suis la colère de Dieu, sa punition. Tu feras mieux que les journaux, la télévision et la rumeur : tu vas tout dire partout et tu commenceras par les militaires, les policiers, les mairies, les cafés, les lieux de mariage ou de condoléances et les gares. Tu iras partout, hein ? On doit savoir qui je suis, ce que je veux, et ce que je fais au nom d'Allah. Car nous vaincrons

par la terreur et la Vérité. Répète ! » Je répétais en saignant sans savoir, je mourais en le sachant. J'acquiesçais comme un mort entre les mains de son laveur. « Vous êtes Loup affamé, vous êtes l'Émir de la région. Vous égorgez les impies, les renégats, les traîtres à Allah, les Français, les infidèles, vous êtes la colère de Dieu. Vous êtes en colère contre les élections, contre la débauche, la nudité, les femmes à moitié nues, les vins, les juifs, vous êtes l'épée de Dieu et sa justice sur la terre qui est la sienne. » Je répétais, je gémissais, et de mes yeux coulaient des larmes, et mon pantalon sentait la lâcheté. Il m'écouta patiemment attester ses mots à lui, plongea ses yeux dans les miens comme des grains de feu. Puis il ajouta ce qui allait changer mon destin : « Cours raconter tout ce que tu as vu et ce que tu sais de nous pour notre gloire et celle d'Allah. »

Vois-tu, ma fille, mon destin enfin écrit ? Après dix ans de guerre, tous les Émirs et les groupes islamistes ont été vaincus, tués ou convertis en cuisiniers menteurs, tout le monde a oublié les crimes, les perdrix aux yeux verts, les femmes violées et les têtes décapitées. Sauf moi. L'histoire, avec tous ses chiffres et ses noms et prénoms, me reste dans la tête et personne n'y croit, tu comprends ? Je n'ai aucune preuve. Ensuite, de sa lourde crosse l'Émir me donna un coup sur la cuisse qui fit craquer mes os et il me releva pour me jeter dans le fourgon. Alors, partout en Algérie, j'ai couru pour répéter l'histoire.

13 h 15, dans son fourgon blanc.  
 « On a tourné en rond, ma Hourï,  
 on s'est perdues, on reprend à gauche ! »

Il y a plus de deux heures, je me suis retrouvée au bord de l'autoroute et je n'avais plus de nom dans ma propre tête. Je ne sais pas si tu te souviens, j'ai pu récupérer ce que j'ai trouvé dans ma voiture relevée sur des cales en pierre avant de fuir la gendarmerie. Les clés de notre maison et environ 3 000 dinars en petites coupures. Les deux rats du camion ont pris tout le reste. Le gendarme à Oued Tlélat, agacé et indifférent, m'a montré ma voiture avec la boîte à gants cassée, l'accoudoir déchiré, ainsi que deux pneus arrière démontés et volés.

Le fourgon blanc a ralenti alors que je marchais comme ivre au soleil de juin et que l'envie de vomir me pressait l'estomac. Depuis le matin, je n'avais presque rien mangé et mes pieds nus devenaient douloureux. Toi, ma Hourï, tu gardais les yeux fermés, les paupières closes sur ta décision. « Allons vers ta sœur lui demander. Allons vers elle l'interroger. » Je te répétais : « Calme-toi et compte jusqu'à dix. » Tu répondais : « Nous ne sommes pas en mesure de compter avant de naître, tout apparaît instantané, infini et neuf. Fleuve de vin, fleuve de temps. Je dois vivre le premier jour de ma vie pour compter mon premier chiffre. » Le fourgon blanc a ralenti et le chauffeur s'est penché vers moi à travers la vitre. « Tu as un souci, ma sœur ? Que fais-tu ici, ma sœur ? » On interpelle ainsi les femmes quand on veut leur signifier qu'on ne pense pas à leur sexe ou à leur corps, qu'elles bénéficient de l'immunité d'une parente interdite aux mains. Je n'ai pas répondu. J'avais les pieds nus, ma casquette à la main, et cet air stupide que j'ai toujours quand je crois montrer de la colère sans que cela ait d'issue par ma canule. J'avais remarqué une grosse pierre située en bas, presque quatre mètres derrière mon dos. Si je courais, je pouvais m'en saisir. Il ne m'aurait pas, il saignerait de la tête, je lui crèverais un œil. J'ai cependant compris très vite qu'il ne possédait pas de couteau, ni de griffes, ni de haine dans les yeux. Je me suis attardée sur son visage aux traits durs, que le soleil devait assécher chaque matin. Il a encore agité la main puis l'a tendue, paume ouverte. « Monte, tu ne peux pas rester ici au bord de la route, les gens sont méchants. Où veux-tu aller exactement ? » Il fixait mes pieds nus. Les gendarmes m'avaient retrouvée cachée derrière un buisson au bord de la chaussée, loin de ma voiture désossée ce matin, tôt. « Monte ! » Puis il s'est tu et a laissé entrer la route déserte dans ma tête avec toute sa menace. Elle était longue et silencieuse comme la fin du monde. C'est sur cette route que je suis née il y a vingt ans. C'est la route qui va de Relizane à Oran. Aujourd'hui, elle va d'Oran à Relizane.

Il me conduit vers le début de son histoire ou le commencement de la mienne. Tu dormais quand on est parties d'Oran ce matin. Tu as dormi jusqu'au moment où l'on m'a agressée sur la route. Maintenant, c'est moi qui rêve de dormir dans ton ventre à toi pour me reposer.

13 h 20.

« Où sommes-nous, ma Houri ? »

Pourquoi tu regardes sans cesse l'horloge ? C'est la route qu'il faut surveiller. La route. Ne fais pas confiance, ma fille. SURTOUT PAS. Là, regarde, que vois-tu ? (Je ne vois rien. L'autoroute est-ouest, ondulante comme mille femmes qui se couchent, n'a ni début ni fin. Elle roule sans visage, à l'exception de ceux que le voyageur emporte dans sa somnolence. Elle chemine vers la montagne, et on s'assoit sur son dos comme sur un chameau ancien. Elle avale des dunes. Il n'y a personne...) Tu la crois vide et ce n'est pas le cas, les loups se cachent derrière les buissons, derrière les sourires ou les belles formules. Elle n'a pas toujours été ainsi dans les années 1990, maintenant elle semble paisible et mûre. À l'époque de la guerre, il fallait emprunter des routes secondaires pour effectuer le trajet Oran-Alger, ce qui prenait sept heures. Les villageois nous regardaient passer, avec leurs yeux sans expression, incapables de faire autre chose que compter et jalouser. Les pauvres. Quand mon père est mort en 1993, j'ai repris son affaire. La route était alors mauvaise, pleine de crevasses, brûlée par endroits. Il fallait avancer lentement, reculer vite, et voler entre les villes et les villages. Surtout à l'est ou en Kabylie. Il fallait avoir des ailes pour survivre à ces années-là, ma fille. Les faux barrages étaient partout, on égorgeait par la nuque, on égorgeait comme on respire. Donne-moi un chiffre !

— Quatorze.

— 14 janvier 1994. « Durant la nuit de l'Aïd el-Kébir : des terroristes attaquent l'hôtel des chasseurs de Telagh (Sidi Bel Abbès). Près de soixante militaires sont tués : parmi les victimes, deux appelés du service national, FEKHADJI Mokhtar (originaire d'El Aïn 'Tipaza) et SIAFE Ali (originaire de Mascara). Les terroristes dérobent une importante quantité d'armes. Ces faits se sont déroulés grâce à la complicité d'un officier originaire d'Aïn Defla. » Selon certains témoignages, cet officier encore en vie aurait bénéficié de la loi de concorde civile. Tu vois ? Il ne faut plus jamais sortir seule, comme tu le fais. À l'époque, les terroristes pouvaient surgir dans un coude de la route, un virage, au sommet d'une pente. Et là (ma Houri, je me souviens des onze enseignantes, j'ai leur photo jaunie et silencieuse à la maison à Oran), des ombres aux odeurs de sangliers te faisaient signe de t'arrêter et t'interrogeaient. « Tu pries Dieu ? Combien de prosternations effectue-t-on lors de la prière à l'aube ? Récite deux versets de la sourate de "la vache"... » Tu ne le sais pas, tu bégayes. On te fait descendre, on t'agenouille et on te demande de ramasser un objet par terre. Ta nuque se dénude et on te tranche la tête. As-tu déjà vu des têtes coupées ? Moi oui. Plusieurs fois.

C'est de loin que je humais alors les odeurs de ces sangliers, ma fille, les « Tangos », comme les appelaient les militaires. Comment ? La route qui cache un faux barrage a des silences. Elle se maquille dans les forêts, les maquis ou les crevasses. La règle est de conduire derrière un autre véhicule, de le laisser t'éclairer le chemin. Ensuite, si tu ne vois rien venir en sens inverse pendant quinze minutes, méfie-toi. La route te fait des signes avec les doigts. Faut-il uniquement rouler le jour ? Oh non ! Même le jour, on peut tomber sur un faux barrage. Ça dure quinze minutes, ils arrêtent des personnes, les égorgent pour rien, puis courent se terrer dans les casemates et les montagnes de Chréa du côté d'Alger. Le jour ne vous protégera pas, ni la lune, ni le soleil. Seule la route peut le faire, à condition de bien comprendre sa langue. Là, regarde : elle semble



neuve et roule comme une femme libre, mais ce n'est pas le cas. Les sangliers peuvent revenir. Là, maintenant, après la « Réconciliation » et le vote pour l'amnistie, ils peuvent se promener en plein jour, prier et même vous toiser avec mépris. Ils ont gagné la guerre, ma fille. Les militaires aussi ont gagné. Seuls les morts ont perdu. Deux cent mille morts pour rien !

Combien j'ai roulé de kilomètres dans ma vie ? Je crois que j'ai fait douze fois le tour du pays. Je connais presque tous les cafés de tous les villages. Si l'on aligne toutes ces distances, je suppose que je suis allé quasiment à La Mecque et en suis revenu. Au moins deux fois. Il est important de comprendre ce que la route vous dit : éviter ses pièges, écouter le bruit de vache qu'elle fait en imaginant être seule, guetter les traquenards des sangliers de Dieu. Attention, le sommeil aussi peut provoquer des accidents, ma fille ! Mais pendant la guerre, les sangliers de Dieu tuaient davantage que les mauvais freins, le disque d'embrayage qui lâche ou le manque de sommeil. C'est comme un cheval, la route. Tu aimes les chevaux ? On ne peut pas les comprendre en les regardant, seulement quand on les monte.

— Donne-moi un autre chiffre, ma fille.

— Un.

— Le 1<sup>er</sup> novembre 1994, six enfants sont tués et dix-sept blessés par l'explosion d'une bombe dans le cimetière de Mostaganem. À Sidi Ali, un petit village. Des scouts, ma fille. Ils étaient là pour le quarantième anniversaire de l'autre guerre. Sur la tombe des autres martyrs. Mohamed CHAWKI AYACHI (7 ans), Mehdi BOUALEM (9 ans), Mohamed HACHELAF (8 ans) et Abdallah CHOUARFIA (12 ans).

13 h 25, non loin de Relizane.  
« On approche de la sortie... »

Alors qu'il se tait un instant, je fixe les montagnes en face de moi et elles se condensent, s'alourdissent et replient leurs robes brunes. « Je ne peux pas t'aider si tu ne me dis rien. Tu peux aussi venir à Batna, j'y ai des amis dans des associations. C'est une longue route, mais on peut s'arrêter ; si tu me fais confiance. » Tu l'entends ma Lune ? Là, il me montre sa jambe morte, comme pour me prouver qu'il ne pourrait ni courir, ni me frapper, ni m'agresser. Sa main joue sur le levier et le fourgon gonfle ses poumons. Soudain, alors que rien ne le justifie, j'ai pitié de nous deux dans ce désert d'atrophies. Il saigne de la jambe à sa manière, ou alors, il roule ainsi depuis des années pour ne pas avoir à descendre de sa camionnette, à marcher en boitillant devant les autres et à montrer sa chair boursouflée autour de sa plaie. Et c'est là, ma pépite de jade, que je me décide sur un coup de tête, comme pour donner au destin tout le poids de mon corps. Je lève la main pour défaire le nœud de mon foulard, puis je le tends vers lui pour qu'il voie le « sourire » dans son entière splendeur, son ricanement long de dix-sept centimètres. Je lui jette au visage la canule dans sa monstruosité, le trou béant dans la langue de l'extérieur. Il ne le réalise pas immédiatement. « Oui, c'est difficile d'avoir une voiture comme ça pour un handicapé. Elle vaut cher et le seul atelier qui les aménageait pour des personnes comme nous vient de fermer. Elle vaut plus que mes deux jambes ! » Il rit en surveillant la route. Je vois ses dents jaunes, mais aussi quelque chose de semblable à des traits d'enfance, mêlés à du bois mort. Quand il se retourne vers moi, il découvre ma cicatrice, cette fois entièrement offerte, nue, exposée comme le sexe velu de la mort. Il accuse le coup, très brièvement, mais ne paraît pas s'épouvanter de ma balafre et se force à encaisser la faille dans sa langue et sous mon cou. Puis je crois qu'il se pétrifie, extasié quelque part, les lèvres tremblantes, transi comme une peau froide au soleil. C'est la première fois que mon « sourire » fait cet effet sur un homme. Habituellement, les hommes s'y penchent avec curiosité, s'en horrifient, reculent ou font semblant de ne pas voir, et cela les rend muets ou trop bavards. Là, c'est différent. Un impact de lumière brute, comme si l'on rencontrait le fantôme craint et attendu d'un être aimé et perdu. Pour être sincère, ma Hourri aux peignes d'or, ma Vie, je tressaille à mon tour devant ce reflet de moi-même dans ses yeux dissemblables. Son air heureux devant ma plaie me procure une joie sauvage, fertile et puissante. Pour une fois, je suis adorée dans mon abomination !

Puis Aïssa est à nouveau absorbé par la route. Près de la bretelle qui bifurque vers Mostaganem, ses yeux se posent sur moi et semblent m'interroger. Sans réponse de ma part, il décide pour nous deux. « On ira à Batna » : sa voix se raffermi, comme celle d'un homme qui veut sauver la vie d'un naufragé en pleine mer. Que m'arrive-t-il depuis ce matin désert ? Que me fais-tu, étrangère dans mon sang, avec tes caprices ? Je renoue délicatement le foulard vert.

5 h 49, à la sortie d'Oran.  
 « Nous voilà de retour à l'entrée du labyrinthe. »

Est-ce qu'on se souvient du premier jour de sa vie ? Le sang ? Les cris ? L'effort du ventre et des contractions qui expulsent ? Oui, moi, je le peux. J'ai aussi la fortune de me souvenir de la dernière heure de ma vie, oui, mon Jade mystérieux dans mon sein glacé. Je touche les deux secrets d'Allah, les deux dont lui seul peut répondre. Je ne suis ni morte ni vivante, mais je suis un être inversé, un poisson mystérieux. Je suis née le 1<sup>er</sup> janvier de l'an 2000, tout rond. Et je suis morte un 31 décembre, la veille. Je te jure, ma fille, qu'aucun prophète répertorié dans le Coran ne peut prétendre à cela, connaître ainsi ses deux dates.

Je me souviens de tout par les yeux de ma mère. De chaque instant. Du moment où je suis venue au monde, en cherchant le commencement de mon histoire dans un coffre scellé. Dans l'ambulance, ma mère Khadija, muette et figée à mes côtés, se tordait d'une douleur que mon cerveau ne pouvait envisager. Dans ses yeux étincelaient la colère et cette froide maîtrise qu'elle prodigue devant les clients et les juges au tribunal d'Oran, mais cette fois vaincue. Dans ma brume de survivante, Khadija semblait négocier avec des personnes inquiètes autour de moi. L'ambulance hurlait et scandait un son lancinant rouge et bleu. J'avais été récupérée à l'hôpital de Relizane après le grand massacre. Je ne savais pas qu'on me transportait vers Oran pour tenter de me recoudre au reste de mon corps. Khadija était en sang, barbouillée comme un meurtre, sale et les cheveux en bataille. Elle n'avait pas changé de vêtements depuis des jours. Nous revenions toutes deux du même Endroit mort. Peut-être est-ce ainsi que l'on accouche, que l'on donne naissance. Ma mère était ensanglantée et silencieuse comme les fleurs au-dessus des morts ; quant à moi, lourde et contrainte, il m'était impossible de m'asseoir malgré mes tentatives. On m'avait ligoté les mains au lit pour m'empêcher de toucher ma gorge. Je présume que dans l'ambulance, tout le monde devait attendre ce cri de délivrance des nouveau-nés. Ce pleur qui fait rire de bonheur, sauf que j'avais cinq ans. « Je m'étais portée volontaire pour aider à l'hôpital », me raconta ma mère des années plus tard. J'ai comme le souvenir d'un drapeau au-dessus d'une guerre sans voix, de grosses flaqes sèches sur sa robe blanche froissée, des gémissements exténués et les mains des autres qui l'aidaient à me déplacer. « Tu m'entends ? Tu m'entends ? » répétait une voix à une voix dans ce lieu sans chair.

Nous roulions sur cette même route, dans le sens inverse. De Relizane à Oran. De nuit. En hiver. Je me souviens que le brancard tanguait comme une bête, sautait presque dans les airs et se tordait ballotté sur une mer sans selle. Un bras m'enserrait la gorge pendant que ma sœur aînée, Taïmoucha, se laissait vaincre et suppliait ma miséricorde dans la grande pièce en zinc et en terre cuite de notre maison. Tout autour, la nuit se révélait en éclats insupportables. Je cherchais des mots, je crois. Mais les mots se défilaient comme des mouettes dans le vent. Je suis née les yeux grands ouverts, incapable de crier.

6 heures, sur l'autoroute.

« Tu te rendors. »

Sous le ciel, c'est une terre nue, déserte et sèche. Une bête maigre, peut-être une chèvre ou un mouton, se laisse entrevoir sur le bas-côté. Personne ne l'a mangée pour en faire un souvenir de fête dans notre montagne ; elle est là, desséchée, la tête enfoncée dans la fin. Elle vit et meurt désormais dans un lopin de terre brûlée, noircie par endroits, piétinée. Apparemment, un groupe d'hommes est passé ici. Sur le sol, de la paille et du foin sont éparpillés. Un tronc d'arbre fume toujours en souvenir du feu de la veille. La fumée qui s'élève dans les airs montre la direction que prennent les âmes mortes. Connais-tu la fameuse nuit du Destin, ma belle ? C'est celle durant laquelle Dieu descend au dernier ciel pour écouter les hommes, un à un, croient-ils dans leur ferveur. Cette nuit correspond au vingt-septième jour du mois de ramadan. La mienne, moi, je la date au trente et unième jour de décembre de l'an 1999. Ma nuit du destin.

Il faisait sombre, sinon comment expliquer le peu de souvenirs précis ? Si je suis ici, c'est pour retrouver la maison en terre cuite, avec sa porte en tôle de zinc. Sur ses murs devrait courir une vieille vigne. Deux brebis, attachées non loin, ont péri, ligotées, pour rien, ou seulement pour prouver que la mort fut partout, comme une expiration collective. Derrière la cour, on découvre l'enclos des bêtes. Il est encore debout, bien que calciné. Vers la gauche, je me rappelle un arbre sec et dur qui ne semblait aimer personne dans son hiver d'humeur. Je n'en vois qu'une partie, dans mon souvenir de l'Endroit mort. Il est sans verdure comme on est sans enfants, ses branches maigres échappent au regard. Le ciel est encore clair malgré ce qui est arrivé la veille. Quelques nuages y dessinent des îles vaporeuses. Si loin au-dessus, il n'est pas touché par le destin de notre ferme. Il y a aussi un homme debout qui regarde le bâtiment en cendres. Cette silhouette ne bouge jamais dans mon souvenir. Elle me tourne le dos et ça rend dérisoires ma voix, les mots que je voudrais lui dire, mes questions. Son bras droit est suspendu en l'air, comme lorsqu'on interrompt un geste. Hèle-t-il quelqu'un ? Se protège-t-il contre un coup ? Sa chemise est blanche, ou devrait l'être si l'endroit était mieux éclairé. Ce que je retiens, c'est que l'homme chausse des sandales en caoutchouc ou des souliers usés, je ne parviens pas à bien voir ce détail important. Pourquoi ? Parce que, ma Hourri, je dois comprendre pourquoi il ne possède pas d'empreintes de pas à lui, sur ce sol de cendres. Je dois décider s'il a couru, s'est interposé, a lutté ou est resté comme sur la photo, figé, pendant qu'on se faisait égorger, ma mère, ma sœur et moi. Peut-être qu'il est ainsi embarrassé depuis la veille, depuis l'aube, ou depuis que le lever du soleil l'a enjambé.

Le 1<sup>er</sup> janvier, en fin de journée, les habitants de Had Chekala sont montés ici pour récupérer les morceaux des corps et décider comment les enterrer car, dans le charnier, les morts avaient été découpés en morceaux, à la hache. On décida au hasard. Deux bras par tête, deux jambes par personne. Sans chercher la correspondance des sexes et des tailles. Il fallait reconstituer des corps, à peu près et au plus vite. Car les égorgeurs pouvaient revenir à tout moment. Je regarde encore et tout m'apparaît vain ici, y compris l'acte de tuer. Que pouvaient représenter ces victimes appauvries à cet endroit où l'on respire à peine, été comme hiver ?

Cette scène est une photo. Je l'ai retrouvée dans un journal, après l'incendie d'une ferme par des

terroristes dans les années 1990 du côté d'Alger. C'est un endroit anonyme. Je n'y suis jamais allée, mais je le visite parfois, comme on tâte une partie indolore de son corps, une vieille cicatrice aux lèvres endurcies. Je l'appelle l'Endroit mort, ma Houri venue d'un dôme de perles et d'émeraudes. C'est le lieu où je suis née et où je suis presque morte, près de Relizane, dans les montagnes, car cela ressemble, dans mon souvenir, à notre ferme, presque au détail près. Il suffit de fermer les yeux pour voir. J'avoue aussi que je n'y suis jamais retournée depuis vingt ans, ni moi ni ma mère, je veux dire ma seconde mère Khadija. Nous ne voulons pas y revenir. Ce n'est pas douloureux, c'est plutôt comme la carcasse d'un mouton au soleil qui s'est desséchée. Mis à part cette photo trouvée, vois-tu, je n'ai pas de souvenirs précis de ma vie avant ma naissance, mais je présume que l'Endroit mort (la ferme de mon père, là où on nous a égorgés, avec des milliers d'autres personnes disséminées dans l'Ouarsenis) devait ressembler à cela.

Avant de trouver cette photo, je n'avais rien pour fixer l'endroit. À Oran, les gens venaient écouter le récit de ma mère sur mes origines et mon accident et je me retrouvais aussi ignorante qu'eux, gênée comme si j'avais volé la vie au lieu d'en disposer naturellement, comme eux. Aux visiteurs trop curieux ou maladroits, Khadija faisait « chut », l'index sur les lèvres, et le silence qui suivait était gâché par ce poids mort que j'étais, avec mes grands yeux gris-vert posés sur eux. Tous paralysés dans le salon de notre appartement, on ne pouvait ni parler ni se taire sans penser à ce lieu et en sentir le poids falsifié. Alors je retournais dans ma chambre et ressortais cette photo.

C'est là que nous allons, alors que le bruit du vent dans mon oreille me laisse croire que je roule plus vite que lui. Je ne me suis jamais rendue aussi loin, ma petite Lune. On va dépasser ce foutu camion qui slalome comme un gamin sur un vélo et l'on va arriver dans le pays de ma sœur.

Tout va devenir vrai à tes yeux qui ne cillent jamais.

Ce que tu entends, ce doux ronronnement, c'est ma voiture et si elle a des ratés, c'est à cause de l'idiot qui conduit son camion devant nous. Là, je manœuvre vers la gauche pour me déporter et accélérer par la voie de dépassement. Le camion roule trop vite. Il me bloque le passage, le rat ! Les hommes ont l'impression que les femmes volent leur honneur quand elles conduisent devant eux. Ils me rendent folle, ces chauffeurs de bétail. C'est l'heure où ils rentrent chez eux, dans les profondes régions de l'Algérie, après avoir vendu leurs bêtes. La ville d'Oran sera bientôt vide. Les ancêtres crieront leurs mots et l'égorgeur prendra ses airs importants, récitera un vœu divin, murmurer « Bismillah » et « Allah Ouakbar » avant d'égorger l'offrande, l'esprit plongé dans l'extase de son métier d'un jour. Toute la ville va retenir son souffle et toutes les bêtes vont gémir à la place des hommes pour rejouer leur mort et leur résurrection. Partout des moutons gisent, entravés et muets. Les langues intérieures et extérieures se confondront pendant que Dieu comptera les sacrifices.

DÉGAGE de ma route ! Mais c'est incroyable, ma sardine bleue du paradis ! C'est incroyable, les hommes dans ce pays ! Il me barre le chemin, le rat ! D'ailleurs, ils sont deux, et ils rient comme des clowns. Je ne vais pas me laisser faire ! J'ai peu de temps, ma mère rentrera après-demain au plus tard et alors ce voyage deviendra impossible. Quand je pense qu'elle n'a jamais accepté qu'on revienne à l'Endroit mort... On n'en parle plus depuis des années. Je dois presque lui marcher sur le corps pour retrouver le mien. Je le veux. Je veux que tu touches du doigt cette histoire qui m'a valu ce sourire qui va d'une oreille à l'autre. Je veux que tu lui parles, à ma sœur, et que tu négocies pour nous deux le droit de vie ou le devoir de mort.

6 h 10, le soleil s'arrache aux dédales des montagnes à l'est.

Le voilà, le soleil se lève comme un frère que je n'ai pas eu. Je ressens une folle envie de danser. D'incendier la terre par mes hanches et mes éclats. Entends-tu mon rire ? Vous riez ainsi, au paradis, vous les houris vierges depuis un million d'années ? On ira vers le pays de ma sœur, comme tu le voulais. C'est la grande autoroute est-ouest. Celle qui va à Alger : là, elle est déserte. Regarde à droite : il y a des fermes en ruine, ainsi que des vaches. Elles soulignent la campagne de leurs silhouettes renflées.

J'avoue, oui, je n'ai pas osé.

J'ai préféré prendre la route.

Je n'ai pas avalé les trois pilules.

Seule, avec les trois pilules dans la main, je me suis répété : pourquoi pas ? Ma Houri veut vivre, elle désire savoir. Elle exige que je lui montre. Alors je vais lui montrer. C'est l'appel du muezzin à cette dernière aube de ta vie qui t'a sauvée pour un temps. Pas parce que je crois en Dieu (c'est lui qui ne croit pas en moi), mais parce que je me suis lancée : « Pourquoi ne pas y aller ? Et si c'était à Taïmoucha de trancher entre nous ? » Je me suis dit : l'Endroit mort existe toujours et les habitants de notre village de Had Chekala y sont sûrement encore. Ils doivent parfois se raconter cette nuit terrible, et gémir de n'avoir pas pu enterrer leurs proches. Alors, tu verras de tes yeux qui sont les miens et tu mourras de toi-même. Comme une bougie au lever du soleil.

8 h 10.

« Comment on sort d'un labyrinthe ? »

Pour te tuer, la loi est claire et les rites précis. Je dois le faire en prononçant « Bismillah, Allah Ouakbar », « Au nom d'Allah, Allah est le plus grand ». Ensuite, l'instrument : pas un couteau de cuisine, une scie ou une hache, mais de l'acier aiguisé comme une vérité ancienne, fin comme la jeunesse et brillant comme une seconde vie. Le Prophète aurait dit : « Dieu a prescrit l'excellence en toute chose. Aussi, quand vous vous apprêtez à tuer, faites-le comme il faut (c'est-à-dire sans cruauté) ; quand vous immolez une bête, faites de même. Affûtez bien votre lame et traitez l'animal avec ménagement. » Je ne suis pas du genre à chercher mes raisons il y a mille ans, mais vois-tu, c'est établi depuis longtemps. Sacrifier qui pour sa croyance ? Les bovins, les ovins et les êtres humains ; les enfants indésirables ; les gens qui désapprouvent ; ceux qui se situent au milieu lors d'une guerre ; ceux qui ne prient pas, ne jeûnent pas et n'estiment pas que vous êtes Dieu. Tuer s'accomplit d'un seul mouvement, ne torturez pas la bête, Dieu insiste sur ce geste de précision ; il y a du bien à trancher d'un unique coup de couteau, à l'endroit au-dessous du larynx, la gorge, l'œsophage et les gros vaisseaux. Le larynx doit obligatoirement rester du côté de la tête. Voici ce que j'ai lu : « Une incision profonde et rapide avec un couteau effilé sur la gorge, de manière à couper les veines jugulaires et les artères carotides, cela rapidement, mais en laissant la moelle épinière, afin que les convulsions en améliorent le drainage. Le but de cette technique est de drainer plus facilement le sang du corps de l'animal, afin que la viande soit "plus hygiénique". Le sang doit être vidé de l'animal. » Il est interdit de tuer un animal d'une façon cruelle ou juste pour la jouissance.

Pourtant, si je ferme les yeux, il y a ses yeux à lui, gravés dans le noir, mon égorgueur pressé. Ils ont brasillé comme s'il pénétrait une femme violée, ou de hâte ou de plaisir fou de faire plaisir à Dieu ; je reste flottante. J'ignore qui de nous deux avait les yeux ouverts, ma sœur ou moi. Je me souviens d'un tressaillement ou d'une respiration retenue, d'une fête absurde et méthodique pour des croyants douteux. Qui était-il cet homme ? Je l'ignore ; à l'époque, ses semblables barbus portaient des noms anciens, des pseudonymes de l'ère des compagnons du Prophète. Le plus connu, dans notre région, selon les coupures de presse jaunies qu'on archive à la maison, s'appelait « le boiteux ». Il était pied bot, ancien coiffeur près de la ville d'Aïn Témouchent, et il fut tué par son adjoint qui se choisit le nom étrange, je te jure que c'est vrai, ma fille, je te le jure, de « Loup affamé » !

Note que « Loup affamé » était un homme et c'est la première condition pour être égorgueur. Le sacrificateur doit être pubère (le mien l'était, je l'ai su à sa façon de me tenir le cou). Cependant, il est dit ceci : « L'animal sacrifié par un fou, un ivrogne, un drogué, un enfant en bas âge (impubère) ou par toute personne ayant une défaillance des facultés mentales n'est pas licite. » Dans ce cas, nous nous perdons sur mon sort : suis-je, moi qui portais le nom de L'bia et avais cinq ans, un sacrifice licite, un ratage, une femme, une bête ou un spectre ? Ensuite, il y a ceci : « Le sacrificateur doit présenter une hygiène corporelle et vestimentaire parfaite. Il doit être revêtu conformément aux règles sanitaires. » Lui, mon tueur, son odeur empestait, suffocante comme l'enfermement, et rance comme des viandes pourries. Ses chaussures étaient chargées de

boue et ses habits semblaient avoir été soutirés à des animaux. D'ailleurs, raconte ma mère, « le 1<sup>er</sup> janvier, après le grand massacre, on aperçut les tenues des égorgeurs partout dans les sentiers et les hameaux, car les tueurs avaient pris soin de les échanger contre les tenues de leurs victimes quand les tissus n'avaient pas été trop barbouillés par le sang ou les excréments de la peur ». Une garde-robe dans un cimetière.

Il est dit, enfin, qu'il faut veiller à « ne jamais sacrifier un animal devant un autre qui le regarde et ne pas montrer le couteau à l'animal avant son sacrifice, afin d'éviter tout stress visuel avant l'abattage rituel ». Ma sœur Taïmoucha m'observait et me chuchotait des mots. Ou bien recomposait-elle mon prénom ? Ou peut-être qu'elle me transmettait une idée, ou toute la panique de ses yeux, ou ses traits agressés par la mort, alors que je fermais les yeux pour obéir au Dieu aux chaussures d'excrément. Je n'ai jamais déchiffré le mystère de ce qu'elle me disait à cet instant. Je récitais des chiffres pour faire régresser la nuit et revenir à la nuit d'avant, quand on respirait, elle et moi, en riant. Nous nous parlions alors à voix si basse qu'on aurait dit un dialogue entre deux cœurs au sein d'un même corps.

Le revoilà, le chauffeur du camion, là, ça va trop loin, ma voiture va surchauffer si je roule ainsi, je vais le dépasser. Oui, à la prochaine pente, je vais oser.

Là.

Voilà. Les deux maquignons en guenilles ont ouvert les yeux sur mon doigt d'honneur.

Là, tu as vu ?

Ils accélèrent derrière moi mais ne pourront rien faire. Je frétille, si heureuse contre ces imbéciles ! C'est comme de l'eau fraîche, cette petite vengeance, un ruissellement au cœur de juin.

Voilà, je te racontais que c'est un métier que d'égorger et je me perdais dans les détails du rite. Note aussi que j'ai pris une longue douche ce matin, car le sacrificateur doit être pur. Comme lorsqu'on avale trois pilules, ma Hourï qui me vient de ce paradis « où la terre est de la farine blanche, du musc pur », selon un hadith.

La dernière injonction : il est dit qu'il faut laisser la bête s'agiter, se vider de son sang, se tétaniser et croire qu'elle fuit vers le village de Had Chekala en bas, bougeant les pattes au-dessus du cours d'eau dans les montagnes du Ouarsenis. « Les contractions des extrémités constatées après le saignement ne sont pas le signe d'une souffrance, mais plutôt le réflexe nerveux et naturel dû à un manque d'irrigation ainsi que d'oxygénation du cerveau. »

Nous avons fait plus de soixante kilomètres. Le pays est vide comme si ses habitants assistaient, dans l'au-delà, à une grande bouffonnerie. À son extrémité orientale, la route se défait du sol.

Je ne suis jamais partie si loin seule. Jamais.



8 h 30, entre Oran et Oued Tlélat

Ne crois pas qu'on prenne facilement une route déserte un jour férié, seule et rien qu'avec le soleil qui va dans mes yeux, mais n'éclaire pas toutes mes raisons. Une femme ne voyage pas seule en Algérie, encore moins un jour de Sacrifice. Il y a des choses que tu ne pourras jamais faire si tu viens dans ce monde. Par exemple, déambuler seule sous l'averse, t'asseoir seule sur un banc face à une montagne qui refuse de te parler, dans un jardin public. Ou bien t'habiller selon tes envies, rire dans la rue, ou encore remercier un inconnu qui te collera dans le dos en croyant que tu es une prostituée, car tu as été gentille comme une plante d'intérieur. Tu te promèneras en groupe (dans les villes seulement, car dans les villages c'est impossible), durant les heures creuses des hommes à la mosquée, pour visiter un cimetière ou marier une proche. Il y a des choses que Dieu nous interdit : enterrer les morts, gémir sur une tombe, égorger une bête de sacrifice, hériter d'une part égale à celle de l'homme, s'épiler pendant le mois du jeûne, montrer ses bras nus ou encore élever la voix, chanter dans la rue, fumer des cigarettes, boire du vin, répondre aux coups de pied. La route est longue, la liste aussi. Personne ne croira mon histoire. Comment expliquer que je vais vers la montagne pour te montrer l'endroit où je fus tuée et pour te tuer à mon tour et t'éviter la vie ? C'est un peu tordu, comme aimer ou haïr.

La route est si droite que je bascule dans mes souvenirs.

« ... Je m'appelle Mimoun. Tu as vu comme je nage bien ? » me souffla-t-il. Sur cette plage déserte en hiver, quelques employés de l'hôtel voisin traînaient tels des oubliés. Sa voix fluette, couverte par la mer toute proche, me surprit. Voilà, ma Houri, pourquoi ce jour-là j'ai parcouru trente kilomètres pour venir d'Oran. Pour m'y asseoir seule et écouter la mer et imaginer des paroles en elle. Depuis que je possédais une voiture, je revenais en ce lieu en solitaire.

Je ne lui prêtai aucune attention, et pourtant, l'inconnu me souriait à pleines dents. Il persista pendant un moment, presque idiot. Son visage était peut-être beau, du moins à première vue. Assis à deux mètres de moi, il me fixait avec ses yeux clairs. Ses cheveux châains noircis par l'eau. Agacée par son audace, j'ai haussé les épaules puis je me suis détournée ostensiblement vers l'horizon. L'inconnu finirait par se décourager. Une femme solitaire assise sur la plage attire l'attention, mais je ne suis pas une femme : il suffit de regarder ma canule pour le voir. J'étais venue là pour mettre au repos mes deux langues. Venir près de la mer, c'était ma façon de nager, car je n'ai jamais su nager.

« Je m'appelle Mimoun », répéta-t-il de sa voix aiguë, comme s'il tentait d'imposer une conversation. Je restai impassible. Je surveillais la mer dont il venait tout juste de sortir, frissonnant de froid ; la journée était glaciale. Il affichait ce grand sourire et un short jaune qui collait à ses petites jambes. C'était si étrange, cette disproportion entre son beau torse nu et ses jambes, courtes et arquées. J'avais d'abord remarqué son corps qui luttait avec élégance contre les vagues grises. Puis sa tête avait émergé de l'eau, alors qu'il nageait dans ma direction.

Puis la petite voix signala : « C'est la mienne, là-bas. » Son doigt montrait l'une des chaloupes sur le sable. Il avait réussi : je tournai la tête et je vis quatre barques tirées au sec. Trois d'entre elles étaient échouées comme des bêtes mortes. La sienne, dressée sur le sable, portait un nom en grosses lettres blanches, peintes en arabe : « Al Burak ». « Tu sais qui c'est ? » Son intonation semblait presque enfantine. Je grimaçai, hautaine. Quand on habite près d'une mosquée, on en sait plus sur les prophètes que sur ses voisins. Al Burak, c'est le nom du cheval ailé du prophète Mohammed, ma Houri. Celui-ci le mena à El Qods, puis au ciel, en une nuit.

Mimoun s'était permis de s'asseoir près de moi, mais il n'osait pas s'approcher davantage. C'était là une marque de politesse. Puis ses jambes arquées me revinrent en mémoire et je faillis sourire, méchante. De quoi ? Il me semblait qu'il s'amusait lui-même à les montrer dans l'indifférence. J'en fais de même avec ma canule. Je demeurai silencieuse.

Tu voulais savoir qui est ton père ? J'imiterai sa voix, car tu es capable de l'entendre en moi. Écoute : « Bâtard ! Bâtard ! » Je l'imité mal ? Lui, il le prononce la tête penchée de côté, les yeux plissés, rieurs, avec une voix de perroquet.

Il me racontait comment on nage en hiver, contre les vagues, comment on pêche du bon poisson vers l'ouest. Selon son conseil, il faut être patient.

Il fut patient.

Quand je revins en fin de semaine suivante, il m'attendait debout près d'Al Burak. On se salua et il reprit son récit, comme si le temps n'avait pas coulé. Ce jour-là, il m'offrit un café dans un broc cabossé et me confia comment il avait appris très jeune à nager. Il me décrivit la scène : il se cachait dans la mer pour échapper aux enfants des fermes voisines des Andalouses qui le poursuivaient. « Tu plonges dedans, et alors il n'y a rien qui t'arrive aux oreilles. Tu écoutes l'eau comme si tu dormais. La mer entre dans les oreilles et tout disparaît. » Pourquoi cette histoire bête ? Les fois suivantes, sans jamais faire allusion à ma canule, il tenta de m'apprendre à nager, car il vit que l'eau m'effrayait. « Ne lutte jamais, enfonce-toi et ne panique pas. Respire calmement ! Toujours ! »

Alors toi, mon petit nœud de vie et de sang, tu cherches à comprendre. Comment cet homme composé d'un torse de faux héros et de deux pattes de crabe a-t-il pu tâter mes tatouages ? Comment a-t-il pu m'emmener dormir dans ses bras dans la petite baraque derrière le complexe touristique déserté en hiver ? C'est dans sa vieille bâtisse en préfabriqué que je me suis retrouvée, fumant une cigarette, sa tête sur mon ventre par un autre vendredi. J'avais pris l'habitude de revenir sur la plage à l'heure de la grande prière hebdomadaire car Khadija devait rester à Alger presque un mois durant. Nous semblions être des orphelins véridiques : moi, lui, la mer et les barques. Dans sa chambre chauffée par une résistance électrique, le silence excitait le désir. Une ampoule nue pendait au plafond. De vieilles fenêtres donnaient sur de hautes herbes et des eucalyptus géants nous observaient, réprobateurs. Je lui parlais peu, à Mimoun, et il se contentait de mes yeux verts, en m'appelant « ma muette ».

Alors, « pourquoi as-tu accepté ? » m'opposes-tu, curieuse comme une étoile précoce.

Je ne sais pas. Ma langue intérieure le devine mal. Peut-être par pitié. Ou par curiosité. Ou par lassitude. L'espoir de Khadija de réparer mes cordes vocales me tourmentait déjà à cette époque. Et puis j'ai toujours eu une faiblesse pour les hommes abandonnés. Mimoun, il y ajoutait son rêve cocasse de partir en Espagne, même à la nage. « Ce n'est pas loin ! m'assurait-il. C'est à une demi-journée si tu as un bon moteur de chaloupe. Si tu plisses les yeux quand il fait très beau, tu peux la distinguer. » Puis il ajoutait : « Il me manque juste 20 millions de centimes pour le premier versement au passeur. Le complément, je le lui donne à l'arrivée. »

Il en rêvait de ce pays, sa tête sur mon ventre après l'étreinte. Il calculait à haute voix l'argent nécessaire pour payer le passage, le nombre de kilos de poissons qu'il devait vendre pour réunir la somme exacte.

Puis, le troisième vendredi, si loin de toutes les mosquées que la mer imposait d'oublier, Mimoun me raconta son histoire. Cette histoire t'appartient, ma Hourri. Sa mère était morte cinq ans auparavant. Il était pêcheur, et il sentait le poisson pour tous, sauf pour moi. Je n'avais pas accès au royaume des odeurs, il pouvait s'approcher, s'allonger sur moi sans s'inquiéter. « C'est vrai ? Tu ne sens rien ? Tu le jures ? » interrogeait-il. Je jurais dans ma voix d'essoufflée, et je riais. Par coquetterie sans doute, j'essayais de ressembler à la mer : nue, boudeuse, étourdie par l'hiver. Il nous traitait d'ailleurs de la même manière, plongeant en nous pour oublier les insultes ou sa propre histoire. Son père était un militaire. Assassiné en 1999 dans les maquis de Chlef, à l'est d'Oran. Mimoun me montra la photo, cette fois avec une voix plus sérieuse. Le cliché le protégeait du mauvais œil, des calomnies, de la faim et de toute menace d'expulsion de la baraque derrière l'hôtel. « Personne n'ose y penser quand je leur expose ça », affirmait-il, théâtral. Jusqu'aux gendarmes du village voisin qui soupçonnaient tous les jeunes. « Moi ? Ils me saluent, ils hochent la tête avec respect. Et depuis que je suis petit, je leur fais le salut militaire », précisait Mimoun.

Sur cette photo, on pouvait voir une rangée de militaires, debout, visages graves, des pompiers et six gendarmes avec des galons dorés transportant un cercueil, entièrement recouvert d'un drapeau, sur lequel avait été déposé un petit bouquet de fleurs. Dans un ciel lointain, bleu et intense, la cérémonie semblait figée au pied d'un avion militaire. « Tout se trouve là-dedans. Il faut bien regarder ; il y a des milliers de choses à voir si on se concentre. Certes, c'est comme nager sous l'eau, mais on peut apercevoir beaucoup de détails. » Je me suis penchée, curieuse. « Il ne faut pas sortir du cadre de bois ou chercher à regarder ailleurs. C'est toute

l'histoire. Ma mère insistait là-dessus. Tout le pays s'est rassemblé là pour la cérémonie, elle disait. Le respect partout, les gens sérieux et haut placés, l'hymne et le drapeau sur le cercueil. » Mimoun ne possédait pas d'autre photo de son père. « Tout est là. C'est toute notre histoire. » Sa mère ressortait constamment cette photo. Elle l'exhibait lorsqu'elle allait faire la tournée des administrations pour déposer des dossiers de demande d'aide, pour être logée, ou pour conserver cette baraque, derrière le complexe, quand les voisins en avaient été expulsés. J'imaginai une veuve avec un enfant à charge.

« Elle était malheureuse ? » « Non ! » répondait Mimoun à ma question muette, en gonflant presque comiquement son torse. « Ma mère a été heureuse pendant trente jours exactement, et jusqu'à la fin de sa vie, elle m'a répété en détail tout ce qui s'est passé durant ces trente jours de vie commune avec mon père. Trente jours sacrés, comme le ramadan. » Ce nageur fou connaissait les détails de ce mois de miel comme on possède par cœur dix dictionnaires sur les insectes des grandes forêts.

« Mais, pourquoi trente jours seulement ? » me murmures-tu, intriguée, dans ton obscurité berceuse. Alors voici son histoire. C'est la voix de sa mère que j'entends dans la voix de Mimoun.

« Je m'appelle Zahra. Je vivais, du côté d'Achaacha, à cent kilomètres à l'ouest d'Oran. Nous habitons le douar de S'haya, juste au flanc de la montagne. C'est une région de monts, de pierres et de vignes, juchée loin de la mer, en bas. Alors, entre ciel et terre, on se sentait heureux malgré la pauvreté. Je vivais à l'ombre de mon père, de ma mère et de ma sœur plus âgée que moi. Mon père était fellah sur notre lopin de terre. Il y cultivait ce qu'il pouvait revendre sur les bords de la route, en bas du douar. À l'époque où a commencé mon histoire, nous ignorions presque tout de la guerre, sauf ce que répétait la télévision. On la sentit naître, cependant. Surtout lorsque nos hommes ont pris l'habitude d'en discuter à voix basse, entre eux, et d'exiger de nous, les jeunes filles du douar, de ne plus nous montrer au grand jour et de ne plus élever la voix entre nos murs en terre cuite.

Puis, un jour, on les vit.

Dans le village, nous puisions tous notre eau à un robinet commun au milieu de nos maisons. C'est à cet endroit, au crépuscule, qu'on les vit. Ils étaient habillés de djellabas sales, de turbans, tous armés de couteaux et de fusils, les visages mangés par des barbes et les yeux vifs et dangereux. Ils s'étaient regroupés près du robinet et se lavaient les mains. Puis l'on vit l'eau qui dévalait la pente devenir rouge, puis rose, puis noirâtre. Ils nettoyaient leurs habits et leurs mains éclaboussés de sang. Sur le sol, tout près d'eux, on vit trois sacs. Dans chaque sac, une tête d'homme grimaçait, les paupières gonflées comme après le sommeil. Alors, tout s'inversa dans nos têtes et dans notre petit douar. On se retrouva tous dans une sorte de pays boueux. Le silence devint nuisible, la mer devint brune comme une vieille blessure, crier à haute voix était comme vouloir sa propre mort, les yeux paniquaient au moindre bruit et les hommes de notre village erraient comme des somnambules. Nos mères, surtout, tremblaient de la voix quand on n'était pas sous leurs yeux, nous les vierges du village. Par la suite, les égorgeurs sont souvent repassés par notre douar pour laver leurs mains ensanglantées et l'on n'osa plus boire à ce robinet. À chaque fois, ils réclamaient davantage : du pain, de la viande, des vêtements, puis ils prirent l'habitude de menacer nos hommes. Ils scrutaient nos fenêtres closes avec des yeux affamés. Après leurs haltes, l'eau prenait un mauvais goût, comme s'ils l'avaient corrompue. Sans l'avouer ouvertement, on ne se hasardait plus à s'en servir pour se laver, boire ou cuisiner.

Puis un jour, des militaires sont venus chez nous pour nous ordonner de partir et de quitter le douar, car, prévenaient-ils, ils allaient bombarder les montagnes du Dahra dans notre région. Où aller donc ? Nous étions trop pauvres pour espérer recommencer ailleurs. Que manger sans notre terre ? "Partez d'ici !" criaient les militaires. "Restez ici et ne bougez pas", répétaient les égorgeurs, la nuit venue. Alors, on resta à ne rien faire. Mon père perdit la parole et son dos se courba dans la honte. Chaque matin, les militaires revenaient, en colère, effrayés, ils insistaient et ma mère gémissait : "Mais aller où ? Nous n'avons pas où aller !" La guerre était en effet partout. Je vis un jour que le chef des soldats était un homme de grande taille, brun, sombre, et

que son visage était dur et beau en même temps. Comme la montagne dans le ciel. Ses yeux doux désiraient raconter une histoire à une personne qu'il n'avait pas encore élue.

Moi, Zahra, j'avais déjà dix-sept ans, je devenais une belle jeune femme. Ma mère craignait que l'on me kidnape, car les égorgeurs raffolaient des vierges et les emportaient dans les montagnes. Un jour, après une inspection de notre douar, le chef des militaires qui ne souriait jamais me fixa plus longuement de ses yeux singuliers et cela laissa dans ma poitrine une absence après son départ. Dans son regard, j'étais une jeune fille gracieuse. Ma peau était argentée comme si je provenais du paradis. Mes cheveux étaient encore plus blonds en été, et mes yeux étaient bleus comme ceux de toutes les femmes des tribus dans notre région. Ses yeux à lui, noirs, étincelants et débordant de mots secrets comme dans les films, m'ont retourné le cœur. Je suis tombée amoureuse comme si je vivais dans la télévision ! Ses hommes l'appelaient le colonel Mimoun. Vois-tu, mon fils, il m'inonda de son attention, puis proposa à mon père une solution : "Prends ta famille et va habiter en bas des montagnes au village de Sidi Ali. Il y a là la maison de mon père, il est mort depuis longtemps. Elle est vide, car ma mère réside avec moi à Bousfer près d'Oran." Sa voix s'entendait ferme, mais lourde d'un autre message. Mon père comprit quand il le vit me fixer des yeux comme s'il était un soleil qui cherchait où se coucher. On quitta la montagne vers la plaine pour nous y installer.

Deux mois plus tard, par un vendredi après-midi, il vint frapper à notre porte pour demander ma main. Il ne me souriait toujours pas et ne me parlait pas avec sa bouche, mais une promesse dans ses yeux me fit sentir que j'allais être heureuse, comme si j'allais renaître encore plus belle. Et on se maria ! Je fus cachée dans une voiture chargée de fleurs et de musiques interdites par les égorgeurs. Habillée d'une robe blanche, on m'emmena dans les youyous vers la maison de ton père. »

Quand il s'interrompit, ma Houri, Mimoun me scruta et rit. « Bâtard ! Bâtard ! » imitait-il avec sa voix fluette et moqueuse. Cela me fit sursauter. Parfois, ces irrutions me faisaient peur. « Sais-tu, ma muette, que c'est de cette façon que j'appris à nager ? m'expliquait-il. Aujourd'hui, je te jure que je crois pouvoir atteindre l'Espagne en nageant ! Je cours, et tous les enfants des fermes des Andalouses me pourchassent et hurlent "Bâtard ! Bâtard !" et je me jette dans la mer. Elle pénètre mes oreilles, et je n'entends rien que mon cœur caché sous les vagues. Personne ne peut nager aussi bien que Mimoun ! M'écoutes-tu ? »

Non, j'écoutais sa mère en lui qui racontait encore ses trente jours de miel inconnu. Mimoun poursuivit.

« Alors, on est partis habiter à Bousfer. C'est le village des casernes des militaires près d'Oran. Ma mère jure que ce fut le plus beau mois de sa vie. Chaque nuit ressemblait à l'Aïd. Ma mère Zahra me narra mille détails, pendant des années. Elle me raconta comment mon père rentrait le soir et lui souriait et aspirait son cœur. Elle me raconta comment il chuchotait dans la nuit pour que ma grand-mère ne les entende pas s'aimer. Elle me raconta comment il chérissait ses cheveux brûlants dans l'obscurité, détaillait ses yeux qui volaient tout l'été pour eux. Elle me révéla comment il racontait l'avenir radieux de leur couple. Sais-tu, ma muette ? Je connais exactement le menu de mon père au paradis. De quelle façon il cirait ses chaussures de militaire. Comment il parlait, ou bien se taisait, ou bien se grattait la tête. J'ai tout de lui, ma muette. Ma mère me dévisageait comme si je devais un jour le ramener vivant à la maison. »

Mimoun me montrait alors une photo de Mimoun invisible dans le cercueil, avec les gendarmes aux épaulettes dorées. « Tout est là, ne regarde pas ailleurs ! insistait-il. Ne regarde jamais ailleurs, et n'écoute rien de ce qu'ils disent de toi. Tout est là dans cette photo. Le reste, ce sont des mensonges », répétait en lui sa mère Zahra.

Un mois après son mariage, Zahra sentit qu'elle était enceinte et sollicita son époux pour aller voir les siens. « Elle désirait leur annoncer la bonne nouvelle, m'expliqua Mimoun. Ma mère a rejoint mes grands-parents le vendredi soir. Et le vendredi soir, des voisines vinrent la voir et lancèrent des youyous à la nouvelle de l'enfant à venir. Et, le soir même, les terroristes vinrent chez eux et les égorgèrent, tous. "La voix d'une femme est une nudité, un péché, un appel au péché. Comment avez-vous osé ?" s'emporta l'Émir des couteaux.

Il tenait dans les mains des sacs, des haches. Ils égorgèrent toute notre famille et les voisines, sauf ma mère Zahra et ma tante, qu'ils emmenèrent dans les forêts de Chlef, dans le maquis.

Oh, la fin ? Les militaires firent un ratissage et récupérèrent ma mère après un mois de captivité. Sa sœur, ma tante, vierge, fut tuée dans la bataille. Délivrée par miracle, ma mère Zahra retrouva son mari et celui-ci la ramena à Bousfer dans un cortège de voitures comme une mariée. Il était fou de joie et de rage, mais ma grand-mère ne voulait plus de sa belle-fille, dont le ventre plein gonflait déjà.

“Bâtard ! Bâtard !” crient les enfants derrière mon dos alors que je cours vers les vagues.

J'attendais dans son ventre, mais j'étais un bâtard. Vois-tu, ma muette aux yeux verts ? Ma grand-mère hurla que j'étais le fruit du déshonneur. Elle exigea le divorce, mais mon père refusa. Il tint encore une semaine puis il fut tué dans un ratissage, du côté de Chlef justement. Son corps nous fut ramené par avion à Bousfer, où il fut enterré avec les honneurs. Tu vois ?

Quarante jours plus tard, ma grand-mère nous a chassés et on est venus ici, car à l'époque de la guerre, ce complexe était vide : il n'y avait ni nageurs ni vacanciers. On montra la photo et on nous donna les clés de cette petite baraque. C'est ici, pendant des années, que ma mère me raconta ses trente jours de miel et comment ma grand-mère avait jeté nos affaires dans la rue à Bousfer en criant “Bâtard ! Bâtard !”.

Mais un jour, quand j'eus dix ans, ma mère m'emmena la voir. Ma grand-mère me faisait si peur dans les rêves. Pourtant, quand on frappa à sa porte, et quand elle me vit, elle s'effondra en pleurs, s'arracha les cheveux et se griffa les joues. Elle toucha mon visage et me reconnut immédiatement cette fois. J'étais le sosie de mon père. J'avais son menton, ses épaules, son torse de nageur, ses dents et son sourire, sa façon de parler, ses fossettes. Ma mère me donna même son prénom, Mimoun. Peut-être est-il ainsi sorti du cercueil. »

Puis Mimoun soupira et m'avoua : « Ce n'est pas drôle comme histoire, tu sais, ma muette. J'en étais fier quand j'étais petit et lorsqu'on me criait “Bâtard ! Bâtard !”, je haussais les épaules et je nageais encore plus loin. Je ne possédais même pas mon prénom, toute ma vie se trouvait dans une boîte en bois, sur des épaules de gendarmes. Vois-tu, ma muette ? J'étais fier. Sauf que maintenant qu'elles sont mortes toutes les deux, ma mère et ma grand-mère, je veux aller vivre en Espagne. »

Alors ma Houri, je le compris quand il atteignit le dernier tatouage de mes cuisses : cet homme n'existait pas. « Rien ici ne m'appartient. Même Al Burak, c'est la chaloupe d'un armateur d'Oran. Il me l'a cédée lorsqu'il a vu la photo. »

On était allongés côte à côte. Moi, dans ma voix intérieure et lui dans le cercueil de Mimoun. Sais-tu, mon poisson de sang et d'or, qu'on poussa le rire jusqu'à se marier ? Oh oui ! À la mairie. À l'officier, quand il demanda à voir mon père, je tendis ma carte de victime du terrorisme, d'orpheline. J'ôtai aussi le foulard de ma gorge, alors il baissa la tête et inscrivit nos noms. Puis nous sommes allés nous balader à Oran, tristes et allégés. Qu'allait en penser Khadija qui se trouvait à Alger ? C'était comme résoudre un mystère. Ou se moquer de toutes les lois possibles, ma Houri. Ton père paraissait atterré d'être devenu un adulte et cessa de sourire. Le trentième jour de notre rencontre, il m'a emmenée nager. Je me suis accrochée à son torse et pour la première fois de ma vie, j'ai flotté dans l'eau glaciale sans avoir pied. « Bâtard ! Bâtard ! » lui répétaient les mouettes.

Puis je suis restée quelques jours sans le revoir, indécise à Oran. Cette histoire m'apparaissait comme une bêtise, un mauvais conseil donné par la mer, mais je finis par retourner aux Andalouses. Mimoun ne se trouvait ni dans sa hutte ni occupé par des filets sur la plage. Des pêcheurs aux regards moqueurs finirent par me donner des nouvelles : le « pauvre Mimoun », comme ils l'appelaient, était parti avec des passeurs.

La mer ne répond jamais aux questions.

9 h 07.  
« C'est un cul-de-sac. »

Un coup, puis deux. Une explosion de caoutchouc percé par du métal. Une respiration sifflante dans un bruit d'urgence. Ce fut brusque. Ensuite, j'ai perdu le contrôle et la route s'est déportée et froissée sous ma voiture, comme un tapis. Je me suis retrouvée à boiter d'une roue sur l'autoroute. Tu as ressenti comme moi la secousse et le bref cri du pneu en lambeaux ? Oui. Je m'y attendais dans mes rêves anxieux, mais pas ici, pas ce matin. Crever un pneu en plein soleil, quand il n'y a personne ! Je peine à me garer sur l'accotement, je reprends mon souffle. Le ciel silencieux m'enveloppe. Quand je descends de la voiture, je vois le pneu en dentelles. Je me tourne et scrute derrière moi les morceaux de chair noirs. Il a explosé en mille brindilles. La jante fume encore. L'automobile me semble édentée, blessée à la patte. Dans une ville, on croit à l'argent, dans un voyage, on compte les signes. Est-ce un signe ? Je n'ai jamais appris à changer une roue.

Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire. Je tends l'oreille et j'espère apercevoir une voiture, un voyageur. Au loin, un chien aboie et aggrave le vide. Aucun bruit de moteur dans les deux directions. Même Dieu doit être occupé à recompter les sacrifices. Ce voyage ne veut pas de moi, c'est évident comme une canule. Ni l'Endroit mort, ni ma sœur ne veulent de nous. Pourquoi m'as-tu poussée dans le dos, fillette ? Que vais-je faire maintenant ? Peut-être devrions-nous revenir sur nos pas. Puis chacune repartira par là où elle est venue : toi au ciel, moi vers mon salon de coiffure.

9 h 20.

Je n'ai pas voulu que tu le voies, donc j'ai fermé les yeux. De grosses dents pointues, noires, saillaient de sa bouche à l'haleine jaunâtre. Il doit avoir quoi, trente ans ? Mille ans ? Sa chemise est rouge. Il tente de m'attraper la gorge, sa main heurte la canule et une grimace de frayeur le traverse. Sans réfléchir, je lui donne des coups de pied de papillon, inutiles. Dans ma terreur, je me retrouve dépourvue de poids et de force, désossée. Son compagnon fouille la voiture et hurle : « Tu es une pute ! » Il brandit mon paquet de cigarettes. « Où est-ce que tu caches ton argent ? IL EST OÙ ? » Son acolyte me pousse contre la portière côté conducteur, la tôle de la voiture me heurte la nuque. Chuter dans un puits. Ma mère. Une pierre parfaitement ronde que me tend Taïmoucha en riant. Ne pas pleurer. Serrer les dents. Je réclame le droit de crier comme tous les vivants. Mais c'est en silence que tout s'oppose à sa main empoignant mon col de chemise. « Tu OSES insulter un homme ? Toi ? » Sa voix envahissante a pris possession de ma tête. Mon cœur bat pour nous deux et te défend contre la mort brusque. Mon cœur veut t'éviter de chuter dans le monde du vide. Tu es enroulée en boule dans le noir, et je pense te rejoindre en fermant les yeux. Ensuite, dans un mouvement dirigé par toutes les femmes anciennes, je me raidis, je me cabre, je me révolte et la colère me tend comme une lance. Parce que je suis une femme, je serais donc une bête à fouiller ? Je cherche à te défendre avec mes ongles et mes coups de pied dans les airs. La main droite de l'agresseur se détache et glisse. L'autre me tient toujours par le col, me griffe dans sa rage masculine. Je vois un ongle jaune dans le désordre de ma tête. Le chien me regarde et cherche à comprendre ce que je vais dire. J'entends toujours son complice hurler, rire et imiter une femme qui pleure dans sa voiture. La main froide descend vers mes seins et rencontre mon soutien-gorge. Elle revient sur mon cou et effleure mon foulard vert. Mon visage est renversé vers le ciel qui ne fait rien et le souffle de l'homme s'installe dans mon oreille. Je lance un grand « Mmmmmmm... » chargé de lamentation.

La portière s'ouvre, claque, s'ouvre encore et claque encore et le complice fulmine, en colère, déçu de ne pas trouver ce qu'il cherche. C'est celui qui était assis à côté du conducteur lorsque le camion m'a dépassée pour la première fois. Celui à qui j'ai fait un doigt d'honneur et qui apparaît à la périphérie de mon regard. Ses yeux sont haineux comme ceux des rats qu'on rencontre au petit matin dans les rues d'Oran. Ils courent, ils galopent, pressés de rentrer dans le ventre de la terre. Leurs yeux brasillent, malfaisants, ils n'admettent pas qu'on les surprenne nus. La main s'étend, se faufile entre mes cuisses, mais le bouton du pantalon gêne la poigne du rat aux dents manquantes et noires. Les rats ne nous pardonnent pas, je crois, d'habiter les murs d'Oran à leur place. D'où ces regards perçants, cette hâte et cette main. Je crie, mais je me souviens que je ne sais pas hurler et que ma langue intérieure n'a pas cette puissance. Des dents me mordent la joue et sa main tourne mon visage vers lui. Je n'ai plus d'espoir de m'en sortir avec toi saine et sauve. La vie est un sac de jute cousu sur moi, qui m'empêche de respirer. Je veux le tuer avec mes ongles et ma pensée. Il attire mon visage vers ses lèvres craquelées. Mon foulard glisse, tombe, et mon pansement lui révèle ce qu'il cherchait en moi pendant que l'acolyte vocifère et fait rouler ma roue de secours qu'il embarque en riant.

C'est le trou de ma gorge que le rat découvre.



Et soudain il s'interrompt. Ses yeux reculent dans son crâne presque chauve et une onde de dégoût ajoute à sa laideur une épaisseur. Le crois-tu ? Il se fige, tordu par une grimace et la découverte de l'horreur de ma vie. Il semble indécis. Il désirait une femme, il est tombé sur un mouton égorgé.

Je suis le monstre, la scène s'inverse brutalement.

C'est moi le monstre qui déforme les traits de son visage.

Je voudrais être toute petite, m'enfoncer loin en moi et me cacher dans un endroit comme le tien. J'aimerais me mordre la main et laisser couler le sang sans me sentir concernée par les cadavres ni par l'hiver. Je sens un liquide couler sur mes cuisses. L'agresseur chauve me repousse violemment, comme insulté, sali. Il s'essuie les mains sur son pantalon. Il crache, incapable de croire ce qu'il voit. Il désigne ma gorge à son acolyte qui s'interrompt dans sa danse. Ce dernier accourt, me scrute à son tour, se penche encore sur moi, ouverte et écartelée. Puis une très grosse pierre tombe du ciel et me percute le dos. Elle est suivie d'épines qui me lacèrent le visage.

Le chauve m'a poussée comme un chien hors d'une maison, avec les pieds. Je suis tombée à la renverse dans le ciel. Son complice tente toujours de comprendre, il a sur lui mon sac à dos et quelques autres objets que je ne peux identifier. Des chaussures se déplacent au milieu des pierres. Je serre les dents pour que tu ne glisses pas hors de moi comme un noyau, pour ne pas te perdre, pour que tu restes là et que rien ne t'atteigne dans mon creux nourricier. Je serre les cuisses, le ventre, la mâchoire, les mains et je me mets à compter. Un, deux, trois, quatre... Les semelles grincent sur la route et le ciel pèse grossièrement sur mes paupières rouges. Les deux rats discutent et j'entends leurs voix dans ma nuit fabriquée. Ils cassent une vitre. Ils insultent un dieu, ou je ne sais qui dans leur lignée d'ancêtres cramoisis de honte. Quelques minutes après, le camion fielleux redémarre.

Je suis restée dans ma nuit et le jour tout autour de moi filait dans mes oreilles. Je n'entendais plus rien et il faisait froid entre mes cuisses mouillées. Idiote ! Je cherchais le tumulte des insectes dans les buissons, comptais et recomptais les chiffres, je tendais la joue au soleil et vérifiais par l'ouïe l'étendue du monde. J'ai aussi fondu en larmes, parce que tu bougeais. On est restées là pendant une minute ou deux ou mille à se retrouver. Rien ne coulait dans ma gorge, pas de sang. Tu n'étais pas morte, mais accrochée comme de la laine, comme un poisson ou un théâtre de vie opposé à l'Endroit mort. Pendant une minute, il est advenu comme une obscurité inconcevable : un gros minuit adouci, orange, qui ressemblait à du sang dans mes oreilles. Parce que oui, je me suis sentie traversée de l'onde de notre survie, et elle était solaire et forte. Le soleil a attendu que je prenne une décision. Endormie, je somnolais dans un autre monde sans route, un monde d'arrivées, d'acquittements. Tu m'as veillée, je crois, jusqu'à mon réveil.

Mon foulard vert accroche un buisson jaune. En me palpant le visage, je constate qu'il y a du sang sur mes doigts. Il y a aussi des éclats d'échardes sur ma poitrine. J'aperçois ensuite mes pieds nus. Mes chaussures de sport ont été volées.

Ils m'ont tout volé.

Même les deux pneus arrière.

L'autoroute est déserte. Elle n'a rien vu.

« Je ne sais plus quelle heure il est dans ce labyrinthe. »

Ils m'ont tout volé quand j'étais inconsciente ; faute de mieux, faute d'un corps de femme à violer. Dors, ma Lune du jour. J'ignore comment marcher pieds nus, je boitille, dehors le ciel s'achemine vers Oran pour assister à la fête de l'Aïd. Je me dirige dans le sens opposé, vers un village. Il doit se trouver à trois kilomètres tout au plus. Je suis une errante, une vagabonde maintenant. La proie idéale des hommes de ce pays qui rêvent de vierges et de défloraisons perpétuelles. Il est dit que lorsqu'une femme n'appartient à aucun homme, père, frère, mari, ni même à son fils, on la surnomme « errante ». Les hommes parlent d'elle comme d'un terrain vague, une propriété qui saigne une fois par mois, une pièce de monnaie déterrée au sol, un butin.

C'est ma sœur Taïmoucha.

J'en suis sûre. Elle s'oppose comme un vent, elle s'arc-boute de toute son absence, elle ne veut pas de nous à la ferme, son antre d'os.

Je marche vers le village. Une plaque indique son nom, « Oued Tlélat ». De là, je pourrai demander qu'on tracte ma voiture avec une dépanneuse ou qu'on me ramène à la maison. Mais j'ai perdu mon téléphone aussi. Petite pièce de monnaie dans la source de mon ventre, on ne peut rien faire de plus, tu en es convaincue maintenant ? On doit rentrer. Ce n'est sûrement pas le bon chemin. C'est une idée folle, ruineuse et mauvaise que de chercher à remonter le temps, ou d'aller fouiller des preuves pour négocier avec une morte. On rentrera, on prendra un taxi au village de Oued Tlélat. On avalera ensemble ces trois pilules et tu partiras pour éviter le destin d'une errante, pieds nus, dans ce pays. Tu redeviendras une houri, et tu guetteras les amis du Prophète le jour du Jugement dernier.

Je boite encore, mais si je marche sur le bord de la route, j'atteindrai les premières maisons et mon pantalon aura séché. Je te jure que j'avais une envie folle de t'offrir ce voyage vers la vérité. Cependant tu vois bien que c'est impossible, et même dangereux. Ce qui m'a sauvée des deux rats, ce n'était pas mon cri, mais mon « sourire ». Ma fente au cou.

Nous arriverons bientôt pour prendre un taxi s'il s'en trouve.

Pas un bruit.

Si, un bruit.

Mes pas dans le souffle de ma canule.

10 h 17 à l'horloge de la gendarmerie de Oued Tlélât.

— Et le prénom ?

— Fajr.

Je le lui répète, car il s'est penché vers moi comme toujours quand on me rencontre pour la première fois. Il semble ennuyé et ignore comment procéder en ce jour sacré. « Mais tu étais seule sur la route, hein ? » Il insiste, ma libellule, tu comprends son langage ? Il souhaite me laisser entendre qu'une femme ne doit pas circuler seule, sans la compagnie d'une silhouette masculine, une ombre tutelle, dans un pays vide, à cette heure silencieuse qui suit l'égorgement. Il tapote sur son clavier sale, quelques touches manquent. L'homme cherche ses mots, scrute l'écran de son téléphone comme s'il surveillait une cuisson. Ensuite, il revient vers moi en hésitant. Il paraît jeune mais sa calvitie s'annonce comme une marée de sécheresse, et il se gratte le haut de la tête à la manière d'un écolier devant une question difficile. C'est son geste face à la vie, je crois. Je suppose que les gendarmes mariés, ses aînés, sont en famille chez eux, juste au-dessus, dans leur appartement de la caserne. On entend des bruits sourds de piétinements, des enfants et des cris de femmes occupées à saigner leurs viandes et à calmer leur descendance que la vue du sang agite.

Le gendarme ennuyé cherche des questions à me poser et fixe de temps à autre ma canule et la cicatrice à la gorge, le « sourire » que mon foulard ne cache pas entièrement. Je le laisse s'emballer dans ses hypothèses. Dans la cour que je vois par la grande fenêtre du bureau, une lumière blanche éclaire un monde superflu. Des flaques de sang noirci demeurent sur les lieux de l'égorgement. Trois têtes de mouton sont posées sur un parapet. Deux autres se chevauchent dans une grande bassine. Un 4 × 4 est garé sous un toit de tôle.

C'est dans ce véhicule qu'on m'a ramenée vers la caserne du village. J'errais au bord de l'autoroute où mes agresseurs m'avaient laissée évanouie, avant de fuir en emportant mes bagages et mes pneus, mon téléphone et mes chaussures. J'ai marché vers le village pendant une demi-heure, puis j'ai entendu une sirène et le tout-terrain des gendarmes s'est arrêté, dans l'autre sens de l'autoroute. Une voix m'a crié de rester sur place le temps qu'ils fassent le tour. Quatre gendarmes s'entassaient dans le 4 × 4, ennuyés, en patrouille. Ils m'examinèrent sans grande curiosité. Dix minutes plus tard, dans une indifférence renfrognée, ils m'ont embarquée avec eux, silencieuse, pieds nus et coupable. J'ignore si je sentais l'urine. Le véhicule tressauta en tous sens, on accéléra puis on arriva à la brigade de Oued Tlélât. En riant comme d'un canular, les quatre gendarmes discutèrent longtemps dans leur bureau. J'ai attendu assise sur un banc de bois à l'entrée. Puis on cria : « Anissa ? » (« Mademoiselle », dans ma langue intérieure.) J'ai scruté l'endroit pour chercher des réponses brèves et raisonnables à fournir, faire vite et rentrer à Oran : un bureau métallique, des casiers mal fermés débordant de papiers, des feuilles sous une imprimante poussiéreuse et un siège inconfortable pour les plaignants. Le seul bruit était celui du clavier du gendarme qui prenait ma déposition. Le village de Tlélât semblait aussi silencieux que s'il était situé derrière un buisson géant. Il était 10 heures du matin, je crois. Je n'avais plus ma montre ni mon portable, les deux agresseurs avaient tout pris comme pour se venger de leurs déceptions. Il manquait des dents au plus âgé, et ses cheveux, brûlés par je ne sais quoi, lui donnaient des

allures de maçon à l'ouvrage pénible. Mais je retiens surtout ses chicots et son hilarité. L'autre sautait presque d'excitation dans les airs. « Une femme ? Une femme qui ose nous insulter chez nous les hommes ? » J'ai tremblé. Tu l'as ressenti, je crois, car tu t'es rétractée, les genoux pliés, dans mon cœur. Je n'avais de pensée que pour toi, ta minuscule présence, ta pupille rieuse, ta fragilité. Est-ce ainsi que l'on devient mère ?

« Vous êtes d'Oran ? » m'a demandé le jeune gendarme après avoir longuement scruté son écran. « Vous êtes en voyage ? » Il cherche comment me retrouver dans son univers de papiers administratifs et d'identités alors que je ne possède plus rien. Rire : comme au jour de ma naissance. J'apparais presque nue, presque en sang. Je lui fournis les nom et prénom de Khadija Az, notre adresse dans le quartier de Miramar. Comment lui expliquer que ce n'est pas mon nom de famille ? De temps à autre, il tripote son képi vert, en élaborant la prochaine question, mais je vois qu'il se lasse et observe encore sa montre. « On va se contenter de ça : on vous a agressée et on vous a tout volé selon vos dires. Vous ne connaissez pas vos agresseurs, toujours selon vos dires. Ils se sont échappés dans un camion dont vous n'avez pas la plaque d'immatriculation. » Et puis : « Vous faisiez quoi sur l'autoroute ce matin, vous alliez vers où toute seule ? »

Presque 14 heures, on arrive à Relizane.  
« C'est la sortie du labyrinthe, ma Hourri. »

On m'a retrouvé évanoui dans mon fourgon, blessé et la jambe en sang. On a averti les gendarmes, et des militaires de la caserne de Ouargla m'ont récupéré dans leur camion, comme un mouton, les mains ligotées derrière le dos. J'ai cru mourir, menotté, affamé et abandonné dans une pièce au sous-sol d'un quartier du secteur militaire. J'entendais des hurlements et des cris. Cela a duré des heures, car dans la confusion, on crut que j'étais un Émir ou un barbu armé ayant fui sa katiba. Sais-tu ma sœur qui me sauva la vie ? Ce sont eux. (Il a un geste du pouce vers l'arrière. Les livres ?) Oui, les livres, car le fourgon portait notre nom de famille, notre généalogie, notre réputation, tu vois ma fille ? On retrouva la trace de notre sang noble dans mon sang qui s'égouttait.

Ma jambe, restée sans soins pendant des heures, était presque perdue, à moitié gangrenée. On a dû faire des miracles à Batna où je fus transféré pour ne pas être amputé. Sept mois avec des contrepoids pour réaliser une traction permanente et remettre la hanche et l'os du fémur au bon endroit. Puis je dus endurer la rééducation et tout le reste : les escarres à force de rester allongé, les vomissements à cause des médicaments, l'envie de me gratter, de fuir les contrepoids, de mourir ou de supplier Dieu et les visiteurs de notre voisinage. En Algérie, on ne t'apporte pas de fleurs à l'hôpital comme dans les films, mais de quoi manger, des soupes, des légumes en purée et surtout des bananes. Autrefois, les bananes étaient rares en Algérie, seuls les immigrés en rapportaient en été quand ils revenaient chez nous pour les vacances. Tu vois ? La banane, c'était plutôt un fruit d'été qui poussait dans les valises, les ports et les aéroports, oui (rire, dents de cheval, visage innocent mais résolu). Alors on m'apporta beaucoup de bananes, de la soupe, des pastèques et des jus, puis peu à peu les bananes se firent rares sur la table de chevet à l'hôpital de notre ville. Les gens se lassent de la vertu et de la fidélité chez nous, ma sœur, wellah.

Mais s'il y a des gens qui ne m'ont pas laissé dormir ou m'ennuyer, c'était bien les militaires. Leur chef se trouvait à Batna, le patron du CTRI, le centre des renseignements militaires. Au début de mon séjour, il prenait chaque jour la peine de venir demander de mes nouvelles. C'était un homme de grande taille, très maigre, avec des doigts jaunes de gros fumeur et des yeux très intelligents, comme s'il savait lire et écrire depuis le jour de sa naissance. Sa maigreur inquiétante m'étonnait toujours : comment peut-on être aussi puissant dans la vie, aussi craint, si l'on n'est pas gros et bien musclé ? Dès qu'il débarquait dans ma chambre avec des bananes, j'y pensais, et après, j'oubliais en bavardant. Parfois, il venait dans son uniforme taillé sur mesure comme un drapeau sur un poteau, sans sourire, et d'autres fois, il venait en civil avec le sourire.

Je dois dire que c'était un homme brillant qui savait déchiffrer les silences, les hésitations, les yeux, les mensonges, tout ! Il m'interrogeait sans cesse sur mon récit de rescapé du massacre des dix-neuf militaires, et avec lui mon histoire devenait plus mûre, détaillée, précise, épaisse comme un livre, fabuleuse comme un tapis ancien, et j'y revoyais, en me concentrant, plein d'éléments qui subsistaient habituellement dans mes rêves ou mes rancunes. Je retrouvais des détails nets que je ne pensais pas avoir eu le temps de noter quand j'avais failli être égorgé : le nombre de dents noircies dans la bouche de l'Émir Loup affamé, les poils de son nez, ses molaires lorsqu'il m'avait hurlé dans les oreilles, le chiffre des morts que je pus recompter les yeux fermés, la

couleur des habits des barbus, leurs uniformes, leurs armes, et la température du Sahara attentif au moindre pas d'étranger sur son vaste corps. Oh oui, le colonel Chahid... (il s'appelait ainsi, mais ce n'était qu'un pseudonyme – parce que tous les officiers supérieurs des Services de notre armée se désignent par des pseudonymes et parfois, on les confond avec des chanteurs de raï).

« Cheb Chahid », apostrophai-je un jour le colonel qui se tut et me fixa froidement. Je crus qu'il allait alors reprendre ses bananes et ne plus revenir. Ce n'était pas prudent de prononcer ce nom à voix haute, ma fille, même pour rire. « Que s'est-il passé cet après-midi-là ? Raconte-le-moi encore ! » exigeait-il en fumant près de la fenêtre d'où il me lança deux bananes que j'attrapai au vol, sanglé à mon lit et à mes contrepoids. Il voulait savoir comment j'avais été arrêté, blessé, frappé et missionné par le fameux Émir Loup affamé qui m'avait intimé l'ordre divin de répéter chaque détail du massacre, à dessein de terroriser les vivants et les morts. Alors que je gisais à ses pieds comme dans une tombe, l'Émir répétait à ses hommes que « cette religion a été perpétuée par la mémoire et l'épée », sa grosse chaussure posée sur mon cou de chèvre. Et dans cette chambre d'hôpital, peu à peu, alors que des centaines de kilomètres les séparaient, l'envie d'écouter chez le colonel Chahid rencontrait et assouvissait l'envie de parler de lui-même de l'Émir Loup affamé, et les deux personnages, dans ma tête embrumée de médicaments, s'embrassaient comme des frères ennemis, se serraient dans leurs bras complices, et je restais, moi, Aïssa Guerdi, libraire de père en fils, petit et minuscule à leurs pieds, à gémir.

Je rapportais au colonel le moindre détail de cette journée unique, la moindre intonation, la plus fragile couleur et, parfois, j'inventais, ou peut-être que c'était l'histoire elle-même qui, peu à peu, accouchait de ma personne et me restituait mon corps dépecé. Mes orteils commencèrent à revenir du froid et à remuer, mon dos à se redresser dans le creux de mon lit, ma bouche à retrouver le goût des fruits. Je recommençais à discerner avec précision mon visage dans les miroirs, et mes lèvres redécouvrirent l'usage du sourire. Je n'avais finalement perdu, dans cette histoire tumultueuse de mon égorgement raté, que ma jambe droite et mes cheveux. Tout le reste me fut rendu comme l'on restitue ses vêtements à un prisonnier en fin de peine, à la sortie du pénitencier.

Le colonel fut bienveillant, attentif et encourageant, il nota tout, restitua les détails, écrivit presque tout dans ses cahiers, corrigea les incohérences, ratura et soigna le style, précisa les dates et les heures, et parfois, dans mon bonheur d'homme autorisé à une seconde vie meilleure que la première, il m'apparaissait comme la réincarnation de mon propre père. D'un autre côté, l'Émir a dû se sentir comblé avec ma mémoire, exaucé dans ses vœux de terreur : désormais, à cause de lui, grâce à lui, son couteau, ses kalachnikovs, ses rires, ses dents, ses poils et sa barbe, je ne pouvais plus rien oublier. Tout s'était gravé en moi avec le fer rouge de la menace et je ne pouvais plus occulter les nombreuses histoires de cette guerre. Le colonel consigna tout, peaufina son rapport pour sa hiérarchie et me remercia, puis s'en alla d'un pas décidé, avec son grand corps maigre comme un portemanteau. Et un jour, il ne revint plus à l'hôpital où je guérissais à vue d'œil depuis que mon récit était devenu plus immaculé dans ma tête.

Plus tard, je reçus de sa part deux cartons de bananes, des cartons de jus d'abricot, une veste rouge et des parfums. Je le revis par la suite deux ou trois fois dans son bureau à la caserne, puis lui aussi disparut et fut muté à Alger. Il emporta mon histoire de massacre des dix-neuf soldats entre Biskra et Ouargla et le secret de l'élimination réussie de Loup affamé quelques mois plus tard. Et moi ? Je suis rentré à la maison, l'esprit confus, encore hésitant sur la suite de ma vie.

Sans mon grand-père dans la tête de mon père et les deux perchés dans ma propre tête, la librairie aurait disparu, oui, je te le jure ! Les livres, même s'ils ressemblent à des gens qui ne meurent jamais, ne peuvent rien sans nous, leurs libraires. Ils n'ont ni bras, ni jambes, ni bouches. L'eau peut les défaire, ma mère le comprit, que Dieu ait son âme, la poussière, l'oubli et le feu le peuvent aussi. Quand je suis revenu aux affaires rue de l'Indépendance, notre longue tradition de libraires ressemblait à un arbre qui se mourait avec les citronniers de notre maison, tous enlacés dans l'agonie. Mon histoire avait été écrite presque totalement par le colonel Chahid. Cependant, dans notre famille, notre quartier, chez les gens que je connaissais, elle manquait de traces. Alors, vois-tu, ce n'est pas ma faute, je me suis mis à la raconter. À lire les comptes-rendus que je trouvais sur les massacres de la guerre civile. Car, si tu ne le sais pas, les journaux pendant ces dix ans se sont disputés sur le chiffre exact des morts, détaillant les massacres, les faux barrages, les redditions de terroristes ou leur élimination, et moi, je lisais assis au seuil de notre librairie El Houria et, miracle, tout persistait en moi comme si j'étais enfin un livre ! Tu comprends ? L'Émir avait fait naître ce talent en moi avec son arme et son couteau de boucher, et le colonel avait encouragé ce don inédit. À l'Émir, cela allait lui coûter la vie : j'y ai contribué en racontant tout ce que je savais et même ce que je ne savais pas, jusqu'à ce qu'il soit arrêté et abattu grâce à mes mille indices sur ses vêtements, ses traits, ses armes et ses accents. Je m'étais souvenu des numéros sur son fusil, de ses chaussures, de sa tenue et tout cela permit de remonter jusqu'à une caserne où ces équipements avaient été volés, de faire arrêter ses complices, de remonter jusqu'à sa tanière et de le tuer comme un sanglier.

La mort, les massacres et les décapitations s'étaient propagés à travers toutes les régions de l'Algérie, et cela reflua peu à peu vers moi, vers mes yeux et ma mémoire qui, alors qu'elle engloutissait plus vite que moi les écrits, grossissait, se fortifiait comme un gros livre de dix mille pages, la collecte véridique des faits et dires des Émir. J'étais un peu les vingt-deux volumes des paroles sacrées d'une nouvelle époque de monstrueux prophètes. Je récitais tout en caressant ma jambe estropiée à défaut d'animal de compagnie, que Dieu me pardonne ce sacrilège. Connais-tu Abou Hurayra ? C'est un homme qui a apposé son nom au bas de tous les hadiths du Prophète et qui doit son pseudonyme à une chatte qu'il adorait il y a des siècles. Partout, il est répété qu'« Abou Hurayra a rapporté que le Prophète a dit que... », pourtant, personne ne connaît cet homme dont on dit qu'il était orphelin dans une tribu du Yémen, qu'il n'a fréquenté le Prophète que quelques mois et qu'il en a rapporté un million de phrases. Moi, j'étais un peu comme lui : je n'oubliais pas, je rapportais, je détaillais et j'inventais.

Au début, c'était magnifique, et cela me comblait comme l'amour ou le plus sucré des repas aux amandes. On m'écoutait dans la gravité et le respect au café Marhaba de notre quartier. Nous sommes des personnes de renom. À cette époque, ma sœur, les histoires de massacres étaient véridiques. Donne-moi un chiffre !

— Six.

— « 6 janvier 1997 : massacre de citoyens à la cité des Oliviers à Douaouda (Tipaza). Bilan : 23 morts. Parmi les victimes figurent 3 enfants et 6 femmes. » Un autre chiffre ?

— Dix-sept.

— « 17 février : dans le hameau de Kerrache, à 50 km d'Alger, les terroristes islamistes d'Antar Zouabri

massacrent 31 personnes. » Dans un communiqué, celui-ci revendique le massacre et corrige le nombre de victimes, qu'il dit être de 41 et non de 31 comme annoncé dans la presse. Tu vois... Un autre ?

— Vingt-quatre.

— « 24 décembre 1994 : prise d'otages lors du vol Air France à l'aéroport d'Alger, 3 victimes : Kamel BERKANE, inspecteur de police SWPJ (Service wilaya police judiciaire d'Alger). En congé, il était passager. Yannick BEUGNET, 28 ans, cuisinier de l'ambassade de France en Algérie. Bui GIANG To, conseiller commercial de l'ambassade du Vietnam. » Tu vois ?

C'étaient de grands moments d'érudition, et les gens m'entouraient, respectueux et graves. Tout revenait à la vie : les couleurs, les saveurs dans ma tasse de thé, le ciel qui prenait la teinte d'un papier ancien et le son de ma propre voix qui ressemblait à celle d'un récitateur du Coran capable de faire pleurer les pierres avec son chant. Vois-tu ma sœur ? Je rapportais tout de ces dix ans de guerre : noms et prénoms des victimes, lieux, circonstances. Je connaissais les groupes armés par leurs signatures criminelles, les forêts dangereuses, les virages des routes sanglantes. Chaque jour, j'arrivais au café en boitant et j'ouvrais un livre qui n'existait pas, et les gens me montraient leur respect en acquiesçant et en se taisant, à cause de ce livre, unique au monde, en vingt-deux volumes dans ma tête et mon cœur.

Cela a duré un long moment. Je faillis même devenir célèbre avec le surnom d'Abu Hurayra, mais comme dans les livres, il y a toujours un malentendu : un jour, on élit un nouveau président de la République qui criait beaucoup en tapant sur les tables et qui décida que tout devait être oublié, effacé et que l'on devait aller de l'avant, tueurs et tués. Il avait été élu le 15 avril 1999. Le lendemain, c'était la journée du Savoir et ce nouveau président nous répéta que l'on ne savait rien, et qu'il fallait tout oublier.



Cela commença au café Marhaba. Je le vis aux visages, aux airs un peu moqueurs, à la place grandissante des absents qui se creusait parmi mon auditoire dans le café du quartier. Depuis l'année 2005, on m'écoutait moins, on haussait parfois les épaules et surtout, on m'interrompait sans pudeur avec des questions idiotes : « Comment vous savez tout cela ? » lançait l'un. « N'est-ce pas les militaires qui tuaient en se déguisant ? » murmurait l'autre. Un dernier ajoutait, persifleur : « Tout ça, ce sont des histoires et des rumeurs pour déclencher la guerre, c'est la France ou les juifs qui complotent. » On le fit en levant d'abord la main pour m'interrompre, puis on se mit à le faire sans égards ni respect, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de mon aura, que des papiers froissés.

Le savoir se perdit ainsi dans la cacophonie des chaises et des moqueries, je devins hésitant et, par la suite, on contesta mes chiffres et mon honnêteté. Lorsqu'on se mit à augmenter le son de la radio chaque fois que j'arrivais dans le café, je compris que ce que l'on m'opposait n'était pas le doute, mais l'agacement, l'envie de s'en aller et d'écouter autre chose. À mes chiffres, on préférait les longs prêches de notre nouvel imam et la description qu'il faisait des houris au paradis. Le vrai Abou Hurayra, celui qui compilait tous les hadiths connus et inconnus, l'emportait maintenant sur moi, avec mille ans d'avance. À mon histoire, on préférait la télévision, un film, l'appel à la prière ou un chanteur de raï, que sais-je, ma sœur.

Le diable est la somme de mille détails, me disait parfois mon père. Les gens à Batna ne voulaient plus de mon livre imaginaire, de ma mémoire, de mon talent réveillé par accident. Ils attendaient un autre récit extraordinaire et de la même qualité, mais concernant les femmes, le sexe, La Mecque ou les juifs. Peut-être est-ce justement ça qu'Abou Hurayra avait compris des siècles plus tôt : on rapporte aux auditoires ce qu'ils veulent écouter ! « Pourriez-vous vous souvenir de la guerre contre la France ? Des hadiths du Prophète ? » me demandait-on, avant de se lasser et de quitter ma table. Pouvais-je faire mieux que le nouvel imam de notre mosquée de quartier, qui ne connaissait même pas le prénom de l'imam décapité au temps de mon père ? Pouvais-je me taire ? Ne rien écrire avec ma langue dans ma bouche ? Ne pas penser comme un livre ? Devais-je me lever de ma chaise et m'en aller ? Je leur répondais : « Et les morts, les enfants tués, les gorges égorgées, les femmes violées puis assassinées ? Les faux barrages ? Les bombes ? Les rackets ? Les listes de gens à tuer accrochées aux portes des mosquées ? Les explosions ? Et les hurlements en pleine nuit ? Hein ? Les chiffres, moi, j'en fais quoi ? »

Alors un jour, le propriétaire du café me prit à part et m'expliqua sa gêne et son malaise, car nous sommes des gens de renom, la famille Guerdi, vois-tu, ma sœur. Il grattait sa tête sans cheveux, évoquait mon père pour adoucir l'ingratitude du temps présent et m'expliqua que les gens ne voulaient plus venir dans son café à cause de mes histoires. « Vous êtes des gens qui vendent des livres, pas des histoires ! » me répétait-il, heureux de sa trouvaille. Alors j'ai dû m'en aller, moi, le petit-fils d'El Hadj Guerdi Senoussi ! J'ai dû me réfugier chez moi avec ma jambe comme seule preuve et comme seul interlocuteur. Je protestais de rage, je fulminais, je pleurais presque. Est-ce que j'avais peur ? Oui, l'Émir était encore là, dans ma tête, avec ses narines et son haleine, et qui répétait : « Cours et raconte partout ! » Et le colonel Chahid ? Qu'allait-il penser de ma trahison ? Et le jeune enfant soldat qui avait rêvé de poissons de Norvège en plein Sahara algérien ? Comme ma mère, j'envisageai même de ne plus me nourrir et de revenir vers les miens, mon père, mon frère, Sandybelle.

C'est quand je fus convoqué par le nouveau colonel du CTIR de Batna que je compris que le vent tournait les pages du livre trop vite, qu'on allait devoir disperser mes mots et changer de discussion et faire comme tout le monde. Il fallait croire que dix ans de massacres n'étaient qu'un cauchemar, puis un rêve, puis des rumeurs, puis des feuilles mortes de caroubier dans un autre village. Oui, ma sœur, on ne voulait pas de mon histoire unique, le souvenir de mon livre écrasant et grandiose ! Le croiras-tu ? Moi, un Guerdi, obligé de me taire et de publier des livres de cuisine.

Le nouveau colonel ne me reçut pas à l'heure qu'il avait indiquée au téléphone de sa voix traînante. Il me laissa mûrir mon inquiétude dans un pauvre salon gris, décoré de faïences démodées et cassées, à feuilleter des revues et des journaux anciens que personne ne lisait plus dans le pays. Le jeune officier qui m'avait ouvert alors que je sonnais, ce matin-là, à la porte de la villa blanche que tous connaissaient à Batna, ne me dit rien, il ne me demanda même pas qui j'étais. Il ne fit pas usage des formules de politesse, ne m'interrogea pas sur ma présence à l'entrée de cette bâtisse qui terrorisait beaucoup de gens, surtout les innocents. Le jeune agent, avec ses chaussures de sport et sa gourmette en or, savait, et je savais qu'il savait et l'on se tut en grimpant l'escalier.

On ne m'offrit rien à boire, contrairement aux usages à l'époque du colonel Chahid. Je suis resté à ne rien faire, ma jambe rabougrie et haineuse remuait, tressautait et désirait que je m'en aille très vite et très loin. L'autre restait immobile. Mon œil droit scrutait la salle décorée d'une horloge invariable, ternie de poussière, sur fond de peintures gris-beige comme dans toutes les administrations algériennes. Les motifs du carrelage de la villa du CTRI – c'est le Centre territorial de recherche et d'investigation, mais on l'appelait le « Centre » – m'occupèrent un moment, car il n'y avait rien d'autre à faire. Mon œil gauche, celui qui se cache sous ma paupière depuis que j'ai failli mourir éborgné, songeait à l'avenir qui est le passé dans notre pays : qui allait me lire désormais ? Comment écrire ce livre ? Comment en faire un chef-d'œuvre de mémoire et de précision capable d'ébahir même mon père dans sa tombe ? Qu'aurait fait Abou Hurayra à ma place si un calife colérique l'avait invité à se taire et à ranger ses cinq cent mille hadiths ? Je suis resté comme ça, partagé en deux, comme un décapité dans le sens de la longueur, puis la porte s'ouvrit et le colonel, imposant dans son costume gris, m'invita à entrer. Il était encore accroché à son téléphone, acquiesçait, lançait de longs « hummm ! » et plongeait son regard dans des dossiers ouverts sur son bureau, scrutait la fenêtre, son cendrier, un écran, sa belle montre en or, mais moi jamais, assis juste en face, sur une chaise un peu basse.

À un moment, il pointa le doigt vers moi et quand j'ouvris la bouche, prêt à m'expliquer, il me fit signe de me taire, avec de gros yeux furieux, et il sourit à son interlocuteur, à l'autre bout du fil. Il continua ainsi quelques minutes puis, d'un coup, raccrocha et m'apostropha dans ma rêverie de mouton : « Vous êtes le libraire qui raconte des choses dans le café de la rue de l'Indépendance ? » Sa voix était déjà lasse et je compris qu'elle n'attendait pas ma réponse, alors j'ai fermé la bouche, presque au garde-à-vous. « Vous êtes le fils d'une personne respectée, vous êtes d'une grande famille, monsieur Aïssa Guerdi. Je n'ai pas beaucoup de temps et je dois vous le dire. Je suis aussi un homme de renom, connu pour sa franchise. Voici mon message : taisez-vous dorénavant ! », et il laissa l'ordre militaire pénétrer ma tête, arriver en moi, atteindre le centre de mon cœur. Il visait mon histoire. Il ciblait sa racine, l'ordre retentissant en moi de l'Émir Loup affamé, mort depuis des années en partie grâce à mes descriptions détaillées. Le colonel voulait arracher mon talent, le déraciner ou l'écraser avec sa chaussure ou lui mettre un voile ou une arme dans la bouche, et même lui interdire d'avoir une bouche, d'ailleurs ! Je le compris comme un marchand d'or comprend un voleur de grand chemin qui n'a encore rien annoncé.

Ses petits yeux exigeaient ma reddition, la mienne et non celle des tueurs. Parce que partout dans le pays, la loi de la « Réconciliation » leur promettait d'être accueillis avec du lait et des dattes s'ils déposaient les

armes et racontaient comment ils avaient été embarqués uniquement comme « cuisiniers » inoffensifs, pris en otage dans les montagnes et les maquis par des Émiris maintenant morts. « Alors, comprends-tu ? » Je fis oui. Qu'y pouvais-je ? Le vent avait tourné, mais le colonel ne semblait pas satisfait de mon silence de mouton, car il voyait mes yeux qui voyaient les siens. « Vois-tu, mon petit libraire, nous servons la paix et ce que tu racontes dans le café de ton quartier n'aide pas la paix que veut notre président de la République. Ce que tu dis, ça enflamme les esprits, ça leur donne des envies de vengeance, et puis ce n'est pas toujours vrai. Quelles preuves as-tu de ce que tu avances ? Hein ? Rien. » Mes mains tremblèrent un peu et ma jambe atrophiée tressauta. Il s'en aperçut, piqué. Alors ses petits yeux devinrent encore plus agressifs. Il se tenait debout tout près de moi, me renvoyant à mon insignifiance, et je perçus son haleine. Elle était puante, épaisse et grasse comme celle qui suit les grands repas. C'était comme s'il avait, dans un grand angle de la mâchoire, avalé tous les cadavres de la guerre récente, les dépouilles qui traînaient encore dans les rues et sur les routes, et qu'il avait effacé la dernière trace possible de ces crimes de dix ans. Tu sais, les petits trafiquants de haschich font ça chez nous quand ils se font arrêter : ils avalent leur marchandise. Le colonel et ses collègues avaient décidé de tout ingurgiter, et ainsi de ne plus laisser traîner aucune preuve, aucun chiffre, aucune possibilité de raconter l'histoire à nos descendants.

« Tu as des preuves de ce que tu avances sur ces prétendus massacres ? Non. Juste de l'air, des paroles, des mensonges et des fables dangereuses pour la stabilité du pays. Comme dans tes livres. D'ailleurs, on devrait sûrement les vérifier un par un, non ? Voir ce que tu publies et ce que tu vends dans ta librairie ? Des livres de cuisine et des livres sur le Prophète, on m'a rapporté. Ça c'est bien, mais ne va pas plus loin. Tu es capable de redevenir un bon citoyen, un homme respecté à Batna. » Puis, railleur, il ajouta ce qui devait paraphraser son procès-verbal : « Ta jambe, c'était un accident de moto d'après ce qu'on m'a dit. Tu te soignes ? Tu peux obtenir un gros chèque d'assurance. Je peux m'en occuper. Par charité », et il fit un geste du menton vers l'un de ses téléphones fixes. Je savais qu'il savait. Alors, je fixai sa montre en or et sa grosse main me fit signe de quitter le bureau. Cette nuit-là, ma jambe me fit très mal. Comme une dent pourrie, elle me tortura et je dus me battre dans ma tête contre sa version des faits à elle. À l'aube, elle se rangea à mes arguments.

Mon histoire débordant de chiffres exacts et de comptes-rendus de ce qui s'est passé de 1990 à 2000, j'ai cessé de la raconter dans le café, dans la rue, et même aux enterrements, aux mariages, aux fêtes de circoncision, aux veillées du ramadan ou à la librairie. Peut-être que j'aurais été un grand écrivain si j'avais commencé tôt et si j'avais pris le parti de mon père contre ma mère, celui de l'encre contre l'eau. À Alger, mon « livre » écrit par le colonel Chahid a dû disparaître, j'en suis sûr, et le colonel aussi, avec toute l'histoire. Il est interdit d'enseigner, d'évoquer, de dessiner, de filmer et de parler de la guerre des années 1990. Rien de rien.

C'est pour ça que j'ai repris la route avec mes cartons de livres à distribuer. Il vaut mieux faire ça que de me faire arrêter. Tu sais que la loi prévoit trois à cinq ans de prison pour quiconque ouvre la bouche sur cette période ? Je me suis dit les livres, ils se sont bien vengés de toi, wellah ! La malédiction de mon père me poursuit... Aucune preuve. Puis, alors que je suppliais Dieu de me pardonner en ce jour de l'Aïd, et que la route me répétait qu'il ne fallait plus parler aux hommes, je t'ai vue sur le bord de l'autoroute, ma sœur ! Je t'ai vue et je me suis arrêté avec la main de mon père qui me guidait, posée sur mon épaule, et te voilà. (Sa voix est fiévreuse, énorme, tremblante, sanglotante presque, chargée d'enfance ternie.) Tu comprends, ma sœur ? Je ne veux pas d'épouse ou de femme légère, ou te violer ou te kidnapper. Ce que je te demande, c'est de venir avec moi à Batna et d'enlever ton foulard et de leur montrer le signe. Tu comprends ? C'est capital pour moi et pour tous ceux qui n'ont plus aujourd'hui que moi pour réciter leurs noms et prénoms, et qui n'ont plus que des articles jaunies pour qu'on se souvienne d'eux. Tu es tombée du ciel un jour de l'Aïd et ce n'est pas pour être égorgée, mais pour témoigner. Viens avec moi : rien ne te manquera chez nous à Batna, je te le jure sur la tombe de mon père. Je serai ta voix et tu seras ma preuve. Hein ? Donne-moi un dernier chiffre.

(J'ai prononcé, écrasée et presque en pleurs :)

— Mille.

— « Le Premier ministre a révélé, hier lors d'une conférence de presse à la résidence Djenane El Mithak, à Alger, que le massacre de Ramka et Had Chekala (Relizane), en 1998, a touché 1 000 personnes. » Trois villages entiers décimés ! Officiellement, les autorités avaient annoncé le chiffre de 150 personnes tuées.

(Il se tourna vers moi et me regarda longuement.)

TROISIÈME PARTIE  
LE COUTEAU

Le 20 juin, 16 h 30, à Had Chekala.

Je descends du taxi. Le soleil me transperce comme un couteau, l'air vibre comme si j'évoluais dans un rêve que je ne comprends pas encore.

« On descend ? Réveille-toi, H'med », panique une voix d'homme. Une autre lui répond : « Non, pas encore, dors ! » Les deux passagers assis à l'arrière de la voiture jaune me suivent un moment du regard, mornes et assoupis, chacun à demi immergé dans son monologue au creux de ces montagnes sans réponse. Ces hommes préfèrent sans doute croire que je vais retrouver des proches. Ma présence, même discrète, le long de ce trajet, a suffi pour qu'ils s'interrogent. Les lois de leur monde s'en trouvaient menacées. Ici, une femme ne sort pas seule, ne lève pas les yeux du sol quand elle marche dans la rue, ne parle pas même à ceux qui l'accompagnent, ne voyage pas sans tuteur masculin et ne porte pas de pantalon qui souligne sa silhouette comme une seconde peau. Les deux passagers m'examinent encore une fois, réprobateurs, puis détournent le regard.

Le taxi repart. Le silence est parfait, l'entends-tu ? On dirait un village vide, juché au sommet d'une colline. Je ne l'imaginais pas aussi petit, aussi insignifiant dans le grand ciel qui l'assiège de toutes parts. Apparemment, le hameau est divisé en deux parties. Une seule route traverse le bourg en son milieu, le remonte comme un cordon ombilical. Elle longe une colline étroite et méfiante : les petites fenêtres des maisons qui donnent sur le contrebas sont toutes fermées. Je suis au pied de la butte, dos au lit craquelé d'un oued qui l'encercle et la sépare de la montagne, cette grosse robe géante sans visage garante de l'ancienneté du lieu.

J'y suis. Au cœur de mon histoire. Dans mon village.

Sens-tu la poussière, ma Houri tombée du paradis des fidèles ? On dirait une ruine. Tous les champs autour montrent leur peau durcie par l'été scrupuleux. Je ne me souviens pas réellement de ce lieu. À peine une empreinte. L'unique trace que je garde est liée à l'hiver dans mes mains glacées un jour de marché aux bestiaux avec mon père, et à l'eau grise disparue du petit oued que tu vois là. C'est le lit du cours d'eau juste en bas, à gauche de la grande route de Tiaret. Aujourd'hui, c'est un vieillard, centenaire dans ses fissures, sec et mort en cette saison. L'image d'une peau de serpent. Voilà : un serpent énorme, vidé, écrasé, jaune et brun, avec, dans l'argile brûlante, les pas des gens qui l'ont traversé à la hâte. Des traces de chaussures, de sabots, de roues.

Quel chemin prendre ? Si je suis venue si loin dans ce pays, si j'ai persisté dans ma folie, c'est pour que tu puisses voir de tes yeux qui sont les miens, mon village, la vérité entière sur ma guerre effacée. Les rescapés des grands massacres qui se sont déroulés dans la région du Ouarsenis y habitent toujours, imprégnés du terrible passé de ces lieux. Je vois leurs maisons. Il y a vingt et un ans, les tribus terrorisées sont descendues de nuit en abandonnant tout sur les sentiers : biens, enfants, morceaux de corps, mains, chats, oreilles, bêtes et souvenirs. Une douzaine de tribus dont les survivants n'avaient plus nulle part où aller, sauf cet endroit, Had Chekala, « en bas » comme l'appelait Taïmoucha, ma sœur aînée. Habituellement, nous venions au village pour vendre nos animaux d'élevage et nos petites récoltes. Cette fois, pour échapper au massacre, les survivants se

sont réfugiés là, guidés par la panique. Combien sont-ils à avoir survécu à cette nuit ? On ne l'a jamais su. J'ai longtemps interrogé Khadija, mais même elle hésitait sur le chiffre exact. C'est comme vouloir compter les étoiles, mais des étoiles mortes.

Que reste-t-il dans ce soleil sans mémoire d'une seule nuit d'autrefois ? Le silence. J'observe le paysage : plus bas, face à la colline habitée et de l'autre côté de la route qui mène à Tiaret, la plus grande ville, à deux cents kilomètres au sud, des poteaux électriques traversent le lit de l'oued asséché. Notre ferme est dans cette direction. La montagne étale sa lourde robe de pierre sablonneuse et fendillée. Je crois que c'est de l'argile. Il s'étire, avide, et se craquelle dans la chaleur. On l'entend presque, comme un papier froissé.

Je remonte lentement à travers le village, hésitante. Il est 16 heures passées. Je sais ce que je veux entendre et te faire entendre, mais je ne sais rien de ce silence ni comment le contourner. À Oran, la rumeur constante de la mer habitue à autre chose. Ici, le calme force à tendre l'oreille et on finit par inventer des bruits. Je grimpe la route pentue. Là, c'est un enfant qui crie peut-être. Un chien élève la voix et réclame un territoire. Il y a aussi un grésillement électrique, porté par le vent. Un sifflement, mais je n'en suis pas certaine.

En tout cas, nous sommes à Had Chekala, le chauffeur de taxi l'a confirmé par un grognement. Tous les rescapés, leurs familles et leurs souvenirs doivent se trouver là. Ils te raconteront les mille détails. Ils vont te montrer les traces de cette nuit, te faire le récit d'histoires terribles, et peut-être possèdent-ils des souvenirs plus précis que les miens, de dates et de blessures. N'oublie pas : écoute chaque mot, c'est important. Chaque mot touche une cicatrice ici. Chaque mot est une question de vie et de mort, aujourd'hui comme hier. Nous sommes venues de si loin, seulement pour entendre ces mots. Même si je ne me souviens pas de tous les détails (« Tu es un livre ! » insiste Khadija, mais je ne suis qu'un carnet de notes, je crois), ce que je t'ai raconté ces derniers jours est vrai. Ma gorge tranchée, l'histoire de mon « sourire », mes interventions chirurgicales ratées pour greffer des cordes vocales, et mes deux prénoms L'bia puis Aube. Les gens ici doivent avoir connu mon père et notre nom de famille, ainsi que le chemin vers notre ferme. C'est désert, car c'est l'Aïd, n'aie pas peur. C'est l'heure de l'avant-dernière prière du jour, les hommes sont repus, les cours doivent être nettoyées, le sang a dû sécher et Dieu s'est retiré. Que faire ? Frapper là, à l'une des premières portes que je distingue ?

Au loin, sur le chemin qui monte, des enfants me fixent du regard.

Ma vessie me lance, je voudrais me soulager derrière un buisson. Pour nous les femmes, il n'existe pas de toilettes publiques dans ce pays. Je frapperai à une porte. Je leur dirai mon nom de famille. Je le répète juste pour nous deux : « Vous connaissez la famille des Adjama ? » Dans ce silence, mon chuchotement ressemble à celui d'une petite voleuse. Je lève la main pour héler les enfants. Un crachotement distant me répond.

« Un, deux, trois. Allô ? Allô ? Bismillah. »

Une voix s'entraîne, teste des sons au loin, en haut du village, au sommet de la colline. L'entends-tu, ma sardine bleue ? Les enfants, curieux, s'approchent de moi. Ils examinent mes sandales rouges, mon pantalon et ma casquette. Et à peine ma canule, que mon foulard trempé de sueur ne dérobe plus entièrement aux regards.

Ma mère Khadija va probablement appeler ce soir et je n'ai plus mon téléphone. Si elle apprend que je suis ici, c'est elle qui va perdre sa voix, celle qui me couvre comme un palmier. Une pointe me transperce le cœur à l'idée de ses mains torturées lorsqu'elle ne m'entendra pas lui chuchoter des banalités oranaises. Elle ne peut pas m'imaginer sur cette route de sang séché, dans ce village associé pour elle aux Émirats et aux égorgés. Had Chekala. Cela signifie quoi, dans ma langue intérieure ? « Had » veut dire « limite ». Chekala, je l'ignore. Cela sonne comme « futilités », « bavardages ».

Je dois marcher vers la vérité sur cette route qui grimpe. Inverser les saisons, pour commencer. Voir sous cet été de juin un hiver concordant avec ma version des faits. J'ai cinq ans dans ce village sombre, une multitude de cris m'enveloppent et m'arrachent à l'inconscience. J'ouvre à peine les yeux, l'air glacial me



paralyse, une sensation tiède et nauséabonde de flottement. Des mains me prennent et me tendent à d'autres mains, ma tête est lourde et mon sang se vide par ma gorge, je distingue des silhouettes, des ombres intriguées. La même scène me revient en boucle. Ma sœur se masque les yeux avec ses mains alors que l'égorgeur lui tire les pieds et mâchonne des paroles contrites à son acolyte qui n'a pas de visage. Ce n'est pas comme dans les films, ma Houri, car on ne hurle pas réellement quand la terreur est plus forte que la voix. On ferme les yeux pour faire semblant d'être morte, et ainsi détourner l'attention du tueur sur sa propre sœur. On devient une partie du couteau.

Sur ce chemin, il devrait y avoir du sang et des restes d'animaux sacrifiés. Mais je ne vois rien de semblable. Les habitants de Had Chekala sont-ils trop pauvres pour égorger des bêtes, ou tellement affamés qu'ils ont tout mangé dès midi ? Peut-être que je devrais tourner le dos au village, traverser l'oued séché et remonter cette route en marchant à reculons vers le sommet de la montagne en face. C'est là que se trouve notre ferme. Mais mon cœur s'emballe, je voudrais à la fois revenir vers ce lieu et le fuir. Je pense à ma sœur sans sépulture là-haut, et à mes parents. J'y pense, mais je ne ressens rien. Cela arrive quand un mort visite des morts.

Les enfants, audacieux, me crient : « El-Ghouroub ? Ed-Damar ? » Ils répètent leur question et se bousculent. Ils font allusion à des chaînes de télévision algériennes (ma Houri, la télévision est une boîte qui enferme la vie) : ils pensent peut-être que je suis venue pour filmer leur histoire ?

Je frappe à cette porte-là, la verte ? Ici, ils doivent se souvenir de mon nom de famille, de la date de ma cicatrice, de la nuit sacrée. Mille morts, ce n'est pas rien. Dans sa bestialité, cette nuit imposa le même âge à tous, elle rendit égaux les survivants devant le vide. À Oran, l'imam jurait que nous aurions tous trente-trois ans au paradis. Je l'entendais nous le promettre chaque vendredi, alors que je buvais un verre de vin sur la terrasse de mon immeuble. Apparemment, ici aussi prévaut cette loi inexplicable, un âge identique pour toujours et pour tous. Dans ma reconstitution, les vieillards, les femmes, les enfants, les chiens, les chats, les vaches et les oiseaux sont tous morts et nés le même jour à Had Chekala. Tous ont trente-trois ans pour toujours.

Entends-tu les cris des enfants qui s'approchent de moi, dispersés et curieux ? Une fillette est à leur tête, le regard audacieux. Ses yeux curieux cherchent à m'identifier dans son petit monde.

J'ai heurté du pied un objet.

Il est imbibé d'un liquide rouge et noirâtre qui me colle aux orteils. Un instant j'ai essayé de l'ignorer, mais mes yeux y reviennent malgré moi : une tête épaisse et paisible, comme acquittée de tout, avec de grosses paupières baissées et de longs cils. Dans la lumière vide de l'été, l'objet est aurolé d'une sensation diffuse. Comme si l'animal mort avait atteint la vraie nuit. C'est la tête d'un âne décapité. Elle semble avoir été jetée au seuil de ce village, là où sa principale route mord sur celle, goudronnée, du reste du pays. Comme si cette tête était tombée du haut de la colline juste devant moi, comme si elle avait dégringolé d'un autel invisible. Je lève les yeux : les enfants m'observent, à peine troublés par mon absence de réponse à leur question.

C'est à ce moment-là, ma Houri, que je glisse comme dans un autre rêve emboîté dans le jour. Je me dis que j'ai atteint la limite, en raison de ce signe malheureux. Peut-être que c'est elle ? Peut-être que ma sœur m'oppose ses dernières armes d'horreur ? Soudain, une voix d'enfant s'élève dans mon dos. « Tu es journaliste, n'est-ce pas ? », et en moi tu tressailles. Journaliste ? Moi ? Ses compagnons de jeu, restés en retrait, surveillent la fillette venue en éclaireuse. Est-ce à cause de mon pantalon et de mes cheveux ? Je ne porte pas de voile, ni de vêtements de femme. C'est une petite fille, brune et échevelée, avec un regard de défi surjoué. Elle a surgi de derrière un mur en briques rouges. Ses yeux perçants m'examinent. « C'est pour la viande qu'on refuse de manger pour l'Aïd ? »

Au début, en arrivant sur place, j'y avais cru à ma victoire, ma Hourî. D'ailleurs, on aurait pu repartir aussitôt après avoir observé ce spectacle : un village sinistré où la vie avait atteint sa limite confuse. Des arbres, une colline déformée, une route sans conviction, de la sécheresse et ce jaune usé de la fin du jour qui approchait. Ici s'arrêtaient les champs d'or que nous avons longuement suivis en arrivant en voiture, avec ces petits ânes que je te montrais par la vitre. Tu te souviens du Coran, à tue-tête dans le taxi ? Le récitant gémissait, s'égosillait, comme s'il repoussait un rocher de mille tonnes dans l'au-delà. Il fallait exorciser ma présence de femme non accompagnée dans un véhicule d'hommes. Tout cela nous amena depuis Ammi Moussa jusqu'à cette limite, ce « Had » dans la langue extérieure. Ce chemin tortueux, depuis l'aube à Oran, aurait pu suffire comme preuve, n'est-ce pas ? Mais tu es une enfant gâtée. Tu te trouves depuis des semaines dans un endroit où le monde n'est qu'une rumeur et tu veux donc vérifier. Je te comprends.

On aurait dû revenir sur nos pas au premier signe de ma sœur. Mais la fillette brune insistait : « Tu es d'Ed-Damar ? D'El-Ghouroub ? Il n'y a pas de caméras ? » Elle m'a prise par la main et m'a entraînée vers le seuil de la première maison, celle de sa famille, je crois. Je me sentais fébrile, fatiguée, je redoutais de m'évanouir et de chuter au sol. La tête de l'âne, dans sa corolle d'os brisés, me collait aux yeux et aux pieds. « Dis Bismillah, dis le nom de Dieu ! » m'a conseillé l'enfant qui a compris ma détresse à la pression de ma paume dans la sienne. Elle m'a guidée doucement vers le seuil de sa maison et je me suis assise à l'ombre, le ventre retourné.

Tueuse, tu peux l'être, je le découvre. Ta vie a sa propre loi, sa propre monnaie en or de l'au-delà et ses propres appétits. Tu peux arriver avant l'heure dans ce champ de fleurs mortes et de racines, dans ce monde qui est le reflet inversé de ton paradis. Je délire et j'ai terriblement soif maintenant. L'enfant me tend un broc et je bois sans réfléchir. « Dis Bismillah », insiste-t-elle. De derrière la porte, une voix de femme me parvient dans la confusion. La fillette hausse les épaules. Elle porte une robe d'été blanche, avec des papillons dorés et verts en partie effacés par l'usure, des tongs et un ruban rouge dans les cheveux. Quel âge a-t-elle ? Huit ans, neuf ans ? Son espièglerie masquée de gravité m'amuse comme si je me voyais moi-même à cet âge. Je la remercie, car l'eau m'a rendu mes esprits. La porte de la maison demeure fermée, mais j'entends la femme discuter avec d'autres personnes, puis des protestations s'élèvent. « On attend la décision depuis ce matin », m'explique l'enfant, avec l'air important d'un adulte. Ses camarades, tous des garçons, s'approchent. « Les femmes attendent depuis ce matin, on n'ose rien manger encore ni cuisiner. C'est mon père et mon oncle qui vont décider après le prêche de l'imam. »

D'un geste du menton, elle désigne la petite fenêtre de cette maison en brique inachevée. Des bruits de vaisselle me parviennent et j' imagine la vie étroite des femmes à l'intérieur. « Tu es de quelle chaîne ? » Six ou sept enfants font maintenant cercle autour de moi. Je me sens ridicule. Je voulais te montrer ce que la guerre avait fait de nous, ses traces, et je tombe sur une tête d'âne décapitée et des enfants qui me prennent pour une journaliste égarée ! Je me sens idiote avec mon projet fou de réunir tous les habitants d'un coin perdu pour te parler à toi, invisible dans mon ventre. Une idée de film ou de rêve.

Je suis exténuée et en colère contre le sort ou ma bêtise. Je voudrais faire une tournée, frapper aux

portes et demander aux gens ce qu'ils ont vécu pour qu'ils se le rappellent à haute voix. Un massacre de mille morts ne s'oublie pas, non ? Je suis sûre que mon « sourire » ici n'est pas une cicatrice que je porte seule, c'est un signe qui doit se lire de loin comme un nom de tribu. On pourra tous les retrouver à la mosquée peut-être. On rentrera vite, juste après. Oui, plutôt que d'aller à la ferme, où il ne reste rien puisque les saisons ont tout effacé, il vaut mieux se rendre à la mosquée pour y trouver tout le monde en même temps, les survivants et leurs descendants.

Je me lève, étourdie et vaseuse, et je frappe à la porte de la maison. À côté de moi, la fillette retient sa respiration et prend un air solennel. Ma Houri, ton visage lunaire semble un moment vouloir habiller le sien comme un masque et s'y glisser comme pour tâter la consistance de notre monde terrestre. La fillette m'interroge du regard puis lance, avec sa voix enfantine : « C'est la télévision, Mima. Elle est venue pour notre histoire. » Elle frappe de nouveau à la porte. « Ouvre Mima. C'est pour la viande. C'est une femme. »

La nuit du 20 juin, dans un hangar.

Le pauvre fou nous a ligotées ici parce qu'il ignorait quoi faire de deux intruses dans son domaine. Il répétait qu'il ne devait pas aller au village et que je n'avais pas à venir fouiner dans ses affaires. Que c'était interdit par le cheikh lui-même. « C'est un secret ! C'est un secret ! Mon frère l'a dit. » Cette fois, je te le demande pour que tu ne souffres pas. Dors. Ma Houri, tu ne vas d'ailleurs pas mourir car tu n'as pas réellement vécu. Tu ne perdras rien, seulement mon propre sang, par ma canule ou par mes cuisses. Dans l'obscurité laiteuse, je le voyais se gratter le ventre comme un pouilleux, se gifler le visage. Il cherchait comment émerger du délire qui noyait sa propre tête. Une grosse tête triste, les yeux baissés, comme s'il avait honte de lui-même.

C'est un berger. Il le répète comme pour se convaincre. Il est vêtu d'un vieux survêtement, de chaussures usées et d'une casquette noire. Je me souviens des pauvres bergers solitaires comme lui qui nous scrutaient de loin, ma sœur et moi, comme si nous étions des aigles. Je regarde cet homme barbu, long et maigre, le visage émacié, aiguisé comme un couteau, et de grands yeux noirs fiévreux. Son visage porte les signes d'une malédiction. Un couteau. Lui aussi.

Dors, compte jusqu'à mille puis mille fois mille. C'est la nuit, je la vois comme une chevelure enroulée dans un foulard scintillant à travers le toit emporté du hangar. Dors, ma fille. J'ai tenté de me détacher, mais il sait ligoter ses moutons, le berger. Il sait s'y prendre. Trois nœuds dans mon dos et mon cou attaché à un pilier, comme si j'avais des cornes.

Le 20 juin, 17 heures.

Après trois coups, sous les yeux attentifs de la fillette obstinée, une vieille femme m'ouvre et m'examine, méfiante. Elle scrute rapidement la route derrière moi et en conclut que je suis seule. Deux autres femmes en robe, plus jeunes, se penchent derrière elle, les oreilles dressées. L'une est petite et effacée. L'autre, voilée et habillée d'une tenue noire, a des yeux durs, insistants. La plus vieille, mille fois ridée, maigre, se couvre maladroitement la tête, comme lorsqu'on cache ses cheveux devant un inconnu. Des tatouages anciens entre les sourcils et au menton s'enroulent dans sa peau plissée. Deux dessins qui ressemblent à des lettres étrangères. Derrière elle, j'aperçois un long couloir dallé de carreaux noirs et blancs, éclairé d'un rayon venu d'une cour dérobée.

« On n'a rien à dire. Nous attendons les hommes, ils vont décider », me lance-t-elle d'une voix ferme. Puis elle attend ma réaction. Son regard est ancien comme la montagne, et n'offre aucune voie pour accéder à elle. « C'est pour les ânes, Mima. Elle va nous montrer à la télévision », répète la petite fille à mes côtés, cette fois avec une voix douce pour la faire changer d'avis, mais en vain.

Celle qui semble être la mère des deux femmes ou leur belle-mère ou leur tante me tient tête. Elle m'examine dans le désordre de sa curiosité soupçonneuse : mon pantalon moult, mon visage dans la terne broussaille de mes cheveux, et enfin ma canule. Son regard fouille sans ciller dans le ravin de mon cou. Debout, désorientée par le soleil et l'ombre de la tête d'un âne décapité, je me laisse faire comme une morte. Ses yeux se rétractent alors, comme si elle m'avait reconnue et s'y refusait. Elle ne résiste pas, cependant, aux usages de l'hospitalité. « Tu veux encore de l'eau, ma pauvre fille ? » Les deux femmes plus jeunes gardent le silence sous son autorité. Elle se retourne vers la première et lui fait un geste du menton. Celle-ci s'empresse d'aller me chercher un verre d'eau. L'autre ne bouge pas, attentive, et comme prête à me parler.

« Ce sont les hommes qui décident, on ne peut rien te dire. Quand ils auront décidé, reviens nous voir. Tu seras la bienvenue. On n'a encore rien mis aux fourneaux, ni cuisiné, ni rien mangé. Tout est au réfrigérateur. Heureusement ! » La vieille femme se montre fière. « Moi, je n'arrive pas à savoir. J'ai bien des années dans mes os, mais je n'ai rien senti. Il n'y a pas de différence d'odeur entre les deux viandes. » Puis elle se tait, ne sachant quoi ajouter et se demandant si elle n'en a pas déjà trop dit. De quoi parle-t-elle, mon ange sans ailes ? Cet endroit devait répondre à mes questions, non en nourrir d'autres. Me voilà face à cette vieille femme édentée qui hésite sur une odeur de viande et qui scrute, indécise, mon « sourire » et ses mille sutures. « S'ils disent oui, alors reviens ma fille, tu seras notre invitée », répète-t-elle. « Tu es d'ici ? D'Ammi Moussa ? Tu travailles à la télévision ? » Je fais non de la tête. « Va voir les hommes, si tu travailles à la télévision, ils sont en haut, chez l'imam. Tu montes avec Rab'ha, ma petite-fille. » La femme derrière elle, celle habillée tout en noir, proteste : « Laisse-la entrer, ma tante. »

Un grésillement de haut-parleur me parvient brusquement, jeté dans ma conscience comme une poignée de graviers sur un pare-brise. « Pourrais-je utiliser les toilettes ? » je demande à la cheffe. C'est tout ce qui manquait à notre échange : l'irruption d'un enchevêtrement de silences et de raclements de gorge. Ma voix de canard. Les yeux de la vieille s'écarruillent et reviennent vers mon « sourire ». Elle souffle : « Tu es d'ici ? » Les

deux autres femmes se penchent, intriguées par ce duel perforé d'énigmes. La doyenne s'affaiblit devant moi comme une bougie dans le jour. « Tu es de quelle famille ? » Sa voix tremble. Pourquoi lui ai-je répondu ? Ou bien est-ce toi ? Car ici, tu parais presque me subtiliser ma langue extérieure. J'ai porté le nom des miens sur les papiers d'identité, les formulaires, dans la rue, mais jamais sous un soleil pareil. « Les Adjama. »

Quand j'ai prononcé ce nom avec mon souffle de mourante, cet épuisement d'air qui transite par la canule, la vieille femme n'a pas eu le choix : elle m'a claqué la porte au nez. Je l'ai entendue houspiller les autres femmes et les presser de fermer toutes les fenêtres. Je me suis retrouvée un verre d'eau vide à la main, propulsée dehors, le ventre rempli d'interrogations. Une main m'a tirée de l'opacité dans laquelle je tâtonnais : « Viens par ici », a dit la fillette aux grands yeux. « Tu peux aller dans le café, là-bas. Il s'appelle le café Marhaba, c'est le seul de notre village. »

Quelques heures plus tôt.

Il était peut-être 14 heures quand Aïssa s'arrêta à Relizane. « Je vais juste prier, aller aux toilettes et nous chercher à manger. » Il l'a répété, inquiet, quémendant presque une garantie. Je fis oui de la tête. Il descendit du fourgon et me laissa avec les centaines de livres débordant de ses cartons. Quand il fut parti, ma Houri à la peau transparente, on se glissa dehors. Avec 3 000 dinars et une bouteille d'eau. Rieuses et effarées dans notre fuite silencieuse. On chercha un lieu pour se cacher dans la gare routière de Relizane. En ce jour férié, la bâtisse était quasiment vide, tous ses guichets fermés. Une famille composée d'un père en colère, d'une mère voilée jusqu'aux yeux et de deux enfants habillés comme pour un mariage m'a dévisagée avant de se lasser. Je n'étais qu'une vagabonde sans intérêt, des sandales d'homme aux pieds.

J'ai fait le tour de la grande salle jonchée d'emballages vides, de détritiques, et j'ai pensé qu'Aïssa allait probablement venir nous chercher ici à son retour. Alors, on opta pour la ruse, toi avec les mains sur ta bouche pas encore dessinée hors de la calligraphie des versets coraniques, et moi anxieuse et pressée de rejoindre la ruelle. On se cacha entre les bus, garés en file, vides comme des cimetières. C'était encore l'heure du repas sanguinaire, des retrouvailles avec la famille et des lourdeurs d'estomac. Nous attendions, prêtes à nous glisser sous un car pour nous dérober à la vue d'Aïssa. J'avais de la peine pour lui, je l'avoue, mais il fallait continuer. Nous devions arriver à Had Chekala pour te montrer que mon histoire était vraie et que la tienne, celle de la Houri au paradis, restait la meilleure pour ne pas exister et en souffrir.

Aïssa voyait en moi son signe et sa preuve indiscutable. Je m'en suis un peu voulu, oui, de le déposséder de ce triomphe qu'il espérait depuis la fin de la guerre civile. Le regarder me chercher depuis un coin de rue près de la gare de Relizane, l'entendre crier en plein jour « Aube ! Aube ! où es-tu ? » me brisa le cœur. Je pensais à ses deux yeux si différents qui devaient maintenant larmoyer de concert. « Aube ? Aube, s'il te plaît ! » plaidait sa voix désespérée alors qu'il cherchait dans toutes les directions, pivotant sur sa jambe courte, debout sur la grande place en face de l'entrée de la bâtisse. Il tenait à la main un sachet de nourriture et des boissons, et agitait une paire de sandales pour femmes. « Par Dieu, reviens, tu es la seule preuve ! » Devant la gare, il ressemblait vraiment à un fou, misérable et sans lendemain. Je l'entendis hurler et pleurer comme si on lui avait volé sa jambe, sa réputation ou son miracle. « Aube ? Aube ? » criait-il encore tandis que nous nous hâtions vers l'autre bout de la ruelle, courbées à l'ombre des grands bus.

Par peur des policiers, des taxis clandestins, garés plus loin, hélaient d'éventuels clients. Excités par le vide, les chauffeurs se chamaillaient comme dans une cour de récréation. « Ammi Moussa ? Ammi Moussa ? » bramait un rabatteur maigre et essoufflé. J'embarquai sans lever les yeux sur lui, j'ouvris la portière et m'installai sur la banquette arrière. Deux hommes s'y trouvaient déjà. Le chauffeur, sensible à l'affront d'une femme assise à côté de deux hommes, se précipita pour exiger que je m'assoie à l'avant. Quelques minutes plus tard, on démarra sous les sons d'un récitateur du Coran. On suivit les virages de la route entre Relizane et Ammi Moussa au rythme des versets, et de temps à autre, le chauffeur soupirait pour montrer sa désapprobation quant à ma tenue. Il répétait : « Que Dieu nous préserve ! » en scrutant les passagers dans son rétroviseur, quêtant leur approbation. Je laissais faire en observant, après les dernières bâtisses, un grand



champ avec des ânes, des épis fauchés à perte de vue et un ciel vertigineux. Pourquoi aurais-je dû me cacher sous un voile ?

Je l'avoue : j'étais heureuse, je veux dire fière de moi, fière d'avoir mené ce voyage presque jusqu'à son terme. Tu voulais voir de mes yeux, sentir de mes mains, tu voulais confronter mon histoire à mes lieux anciens et nous étions sur la bonne route.

La nuit du 20 juin, dans un hangar.

En arrivant à Had Chekala, je t'ai annoncé, le cœur battant, que tu pourrais enfin voir tous nos défunts, et que tu pourrais leur parler. Je me répétais, alors que la soif me tenaillait et que mes plantes de pieds blessées me lançaient : elle va comprendre que j'ai raison. Tu vois ? J'espérais avoir raison à cette heure-là, dans la grande lumière qui te tenait tête. J'allais te présenter mille autres dénommées « Aube », sœurs mortes à demi comme moi, parentes, rescapées, victimes ou violées dans ce lieu il y a vingt et un ans. Elles allaient t'expliquer, à toi qui viens d'Éden, qu'il ne faut pas venir au monde.

Lorsque je suis descendue du taxi, j'ai presque crié de joie d'avoir eu tellement raison. Le grand soleil de ce jour sacré montrait un village misérable, fait de maisons inachevées, sèches, boueuses et composées de ce que l'oued avait apporté là, avant de se tarir. On ne pouvait rien attendre de mieux pour illustrer mon histoire. Des tôles en zinc, deux chaises cassées, une antenne parabolique usée, des fenêtres fermées et suspicieuses. L'encrassement, le silence et le deuil ensoleillés par l'été. J'ai cru à ma preuve éclatante, à la fin de notre histoire, une fin heureuse puisque tu allais mourir. Ce n'était pas une faute, mais une conclusion acceptable pour nous deux. Après un tour à Had Chekala, nous allions rentrer à Oran. L'une irait se replier dans le vaste paradis d'Allah pour attendre les fidèles avec des peignes d'or et une peau transparente, se baigner nue dans du vin. L'autre, la femme à moitié égorgée, retournerait dans son monde, son quartier d'Oran, son salon de coiffure. Je me trouvais à Had Chekala, presque à l'Endroit mort, et tout témoignait en ma faveur : j'avais eu raison de te répéter qu'il ne fallait pas vivre.

Vois-tu ma Hourri, mon poisson bleu, ma sardine, maintenant tu es là où tout commença, ligotée, piégée avec moi dans ce hangar isolé où jadis un père affaibli recomptait ses moutons, piégé entre les militaires et les égorgés, en pleine nuit étoilée et sourde. Juste toi, moi, les montagnes, et ces ombres d'objets et de souvenirs : une paire de bottes d'éleveur, une mangeoire de bêtes disparues, des meules de foin et de grandes bassines grises.

J'ignorais que le pire c'était d'avoir raison, ma Hourri.

Le 20 juin, 17 h 30.

« Il y en a partout. On en a trouvé surtout près de la mosquée du cheikh, là-haut. À côté de sa boucherie. Elle s'appelle El Halal, la boucherie du cheikh. Ici chez nous, les gens l'aiment et ne l'aiment pas, le cheikh. » La petite fille à la robe chargée de papillons vert et or m'a indiqué le sommet de la colline, toujours masqué par des bâtiments disgracieux qui menaçaient de s'écrouler les uns sur les autres. Les toits étaient en tôles de zinc, lestées de grosses pierres ou de pneus usés en prévision des vents d'hiver. Sa petite main a désigné d'autres têtes d'ânes décapitées, jetées pêle-mêle sur la route. J'en voyais maintenant presque partout. Certaines étaient enfouies dans des poubelles et d'autres abandonnées sous des poteaux électriques, refoulées des seuils des maisons. Les traces de sang brunissaient sur le sol poussiéreux.

Rab'ha – c'est son prénom (cela signifie « victorieuse » dans la langue intérieure, ma Hourri) – siffla d'autres enfants maigres et virevoltants. Ils vinrent m'entourer comme la reine des abeilles. Les cris s'élevèrent dans le silence de coquillage qui enserrait ce village. « El-Ghouroub ? Ed-Damar ? C'est pour quelle chaîne ? Dis-moi, madame. » Le plus âgé des garçons, assez gros, s'avança et s'imposa face à Rab'ha qui le laissa prendre l'autorité. « Moi j'en ai compté dix-neuf en tout et je peux vous les montrer si vous me filmez à côté d'eux dans la télévision ! » Nous arrivions d'Oran et je cherchais des traces, mais il n'y avait que ce village calfeutré et taciturne, sans hommes ni femmes, avec seulement des enfants pieds nus et des têtes aux grandes paupières jetées sur mon chemin comme des présages. « On n'a rien mangé encore. Aucune viande depuis la prière de ce matin », lança le gros garçon. Les autres confirmaient ses dires en prenant des airs d'adultes. « Nous, notre famille habite là-bas. » Il désigna une maisonnette encore en chantier, entièrement bâtie de briques nues. Une moto rose était appuyée contre un maigre arbuste et le premier étage était fait d'une façade donnant sur le vide. « Nous, on pense que c'est halal, qu'on peut manger. Les autres non. » Il me tourna le dos et montra une série de maisons à droite de la route. « De ce côté, ils pensent que c'est haram. Ils ont beaucoup crié ce matin à la prière de l'Aïd et l'imam aussi. Ils refusent de manger. On attend quand même ce que le cheikh va décider. » Puis il se tut.

Ma fille, nous aurions dû rebrousser chemin à ce moment-là. Je me perdais en ce lieu où j'étais censée me retrouver. Dans ma tête, ta voix rebondissait et répétait sans cesse : « Et alors, c'est où ? Où est-elle, ta sœur ? Et l'égorgeur ? La ferme où l'on capture les étoiles dans des verres d'eau ? Où sont-ils ? » Même ces enfants rieurs n'auraient pas dû être là ni naître si l'on avait vraiment respecté mon histoire et celle de l'Endroit mort. Pouvait-on s'y embrasser, faire klaxonner les cortèges de mariés, jouer de la musique, danser, coucher ensemble et enfanter dans cette crevasse mutilée après avoir mal enterré mille morts en une journée il y a vingt et un ans ? Avait-on le droit ici d'espérer voir son propre nom de famille rebondir dans la bouche d'un enfant ?

J'étais venue pour te montrer ce village comme si c'était ma peau nue que je t'exhibais. Te faire sentir son gémissement, ses mains aveugles, son existence qui est l'inexistence. Sous un poteau à moitié incliné reposait un socle de ciment arraché. Un chien jaune dormait à l'ombre et semblait attendre la destruction de toute chose par manque d'eau. Plus loin, on voyait un poste électrique, avec le chiffre mystérieux 0001 peint en gras sur ses

murs rose et bleu telle une plaisanterie en ce lieu monochrome. Il vibrait comme une guêpe mourante. Un vieillard était assis à l'ombre avec cet air de mâchouiller une vieille dérision. Je l'examinai avec Rab'ha. Alors, il toucha un chapelet et remua les lèvres. « Lui ? Ce n'est rien, c'est Ammi Ennaz. Il ne sait rien, il ne faut pas l'écouter ni le montrer à la télévision », m'expliqua le papillon dans sa robe vert et or, et sa voix se perdit dans la cacophonie des enfants qui m'escortaient. Ils me conduisaient vers un endroit précis. « C'est par là le café. »

J'aurais dû comprendre que c'était une folie. Rien qu'à la lumière oblique, j'aurais dû saisir qu'il y avait un biais inintelligible dans ce village ce jour-là. Ces gens auraient dû réciter les noms des morts chaque heure, témoigner sans jamais s'arrêter, être interrogés, auscultés, étudiés comme le véritable mystère de l'histoire de l'Algérie. Ils auraient dû être payés comme des employés de la mémoire pour ne jamais se taire, et que voyais-je ? Des enfants rieurs. Des têtes d'ânes pleurnichardes. Ces gens n'étaient-ils pas les survivants des douze tribus du Ouarsenis, égorgées, tuées, massacrées avec leurs animaux le 31 décembre 1999 ? Ne devait-on pas ici ériger des monuments et poser des noms sur toutes les pierres, les troncs d'arbres et les buissons, faute de rues et de places publiques à baptiser ? « La famille Adjama, ils habitaient après le café. C'est plus haut. Veux-tu aller au café ? » Rab'ha chuchota quelque chose à ses compagnons de jeu et leur rire se propagea. Ces enfants semblaient être des vieillards roublards assiégeant une jeune fille égarée sur le chemin. « C'est le café des hommes », avertit le plus gros, puis il ajouta, princier, « mais tu es journaliste, tu peux y aller », et se retourna sur son armée. Je me vis prendre la direction d'une baraque en tôles métalliques. Un banc en bois était posé devant, sûrement pour les longues veillées brûlantes. J'y parvins en titubant, ventre devenu pierre.

« C'est un complot des Ouled Kadi. Ils ne l'aiment pas, le cheikh. » Une voix indignée me sortit de ma torpeur. Deux jeunes hommes s'insultaient presque et le ton montait. « C'est un complot. On veut lui prendre son commerce et fermer sa boucherie. Moi, j'en ai acheté et mangé hier, et Dieu tranchera dans l'au-delà. » Où étais-je ? « C'est haram, c'est mal. Le Prophète a dit une bête, pas une femelle, et qui doit manger de l'herbe et ne pas servir de monture, je te jure. » Les deux hommes se turent à mon approche et m'examinèrent. Leurs yeux s'attardaient sur mes cuisses, mon pantalon qui raconte tout de mon corps. Une lèvre offusquée se releva, je devinai une pensée colérique, puis de la gêne et enfin la longue insinuation du doute. Qui est-elle ? Les enfants accoururent pour expliquer avec zèle. « Elle est venue pour filmer, pour notre histoire de viande halal ou haram. » Les deux jeunes, à l'entrée de la salle, tentaient de démêler les broussailles des propos des enfants. L'un d'eux les fit taire. « Une journaliste ? » Ses yeux se posèrent sur mes sandales d'homme.

N'y tenant plus, j'ai prononcé cette phrase dans ma voix singulière en ce monde : « Les toilettes s'il vous plaît. » Puis je l'ai répétée un peu plus haut. Je l'ai criée dans mon langage de poisson hors de l'eau, et il a vu la canule dans ma chair. « Les toilettes ? » Il se ratatina brusquement, comme honteux. Son compagnon à la peau crayeuse, portant un Kamis gris, et dont le visage était entouré d'une barbe qu'il caressait d'une main de dresseur, s'offusqua. « Non, ici, c'est un café pour les hommes. On n'a pas d'espace famille. » Je fis non de la tête, désespérée, comme si je manquais d'air, ma vessie menaçant ce qui restait de ma dignité. « S'il vous plaît, je suis de la famille Adjama, je suis en voyage. » Le petit barbu soupesa l'argument dans le vaste univers de son Prophète, mêlé à ses idées à lui, à des rumeurs, à des rêves nocturnes salissants, et laissa la décision en suspens. « C'est son café, pas le mien », répondit-il. Alors, à bout de nerfs, j'ai osé l'impossible, ma Hourri. J'ai commencé à déboutonner mon jean et à chercher l'angle d'un mur. « Allah yahfed ! » Que Dieu nous protège ! « Va ! C'est là-bas, à ta gauche, juste derrière le comptoir », lança le barbu en détournant les yeux.

Les enfants m'attendaient à l'extérieur et j'ai demandé de l'eau, mais on refusa de me faire payer. Une bouteille en plastique, tiède. J'ai également demandé un café et le jeune homme, sans doute le propriétaire, d'un geste m'a signifié de m'asseoir dehors. « C'est un café pour les hommes », il a répété, tête baissée. J'ai pris place sur le banc. Je me sentais dangereusement légère, submergée par le soulagement physique.

Au loin, un long grésillement se fit entendre, puis un « Bismillah » et une prière sur le Prophète, récitée par une voix très belle, chaude, émouvante. Je n'en saisisais pas les propos étouffés et peu familiers à mes oreilles. « Alors non, mes frères, je... » Les mots semblaient éparpillés hors de la trame d'une conversation dont j'avais manqué le début. La voix étrangement sensuelle se répandait comme le sang tiède de la parenté, récitant un verset du Coran. « Ne prêtons pas foi à la fitna. La fitna est pire que le meurtre, a averti notre Prophète, que le salut de Dieu soit sur Lui. » Le salut de la foule résonna en un écho lointain. J'imaginais des têtes baissées et des mains le long des corps obéissants. Puis la voix entonna un long récit orné de versets coraniques plaintifs. Alors que je cherchais à trouver du sens dans la lumière de ce jour d'été, la voix brûlante se brisa net, lacérée de grésillements. Le haut-parleur ne fonctionnait plus. Je récoltai encore quelques bribes : « Allah a dit que le sacrifice devait... » « Honte à ceux qui... » Un grognement mêlé et un sifflement mirent fin à cette énigme.

Les deux témoins de mon sort de femme errante, debout au seuil du café, un moment galvanisés par le haut-parleur, reprirent leur discussion, scandée d'arguments obscurs. « Ceux qui ne sont pas d'accord n'ont pas à venir ici. Nous, on est du côté du halal. On mangera uniquement ce que le Prophète, que le Salut soit sur Lui, mangeait. » C'était le petit barbu, avec ses joues grasses, une calotte sur les cheveux et les yeux éclairés d'un jugement définitif. Ce genre d'homme, ma fille, revient de l'endroit exact où fut plantée la vérité sous la forme d'une pierre noire, du côté de La Mecque. « On mange et c'est tout. Le péché sera sur le dos de ceux qui ont semé la confusion, pas sur nous. Que veux-tu que je fasse ? Que je jette tout à la poubelle ? Tu te rends compte de ce que ça m'a coûté ? Et mes enfants ? Je leur dis quoi ? » protesta celui qui me semblait être le propriétaire du lieu. Le silence qui suivit marqua le refus d'approuver, mais aussi de s'engager plus loin au risque de la dispute ouverte.

Je me suis levée et j'ai indiqué aux gamins zélés que je voulais parler au cheikh dont la voix creusait en moi une grondante tentation. Rab'ha ne me quittait pas des yeux, accrochée à moi comme à un arbre vert. Elle m'indiqua le chemin. « Je t'y emmène, tu me montreras à la télévision ! » Les deux jeunes du café se tournèrent vers moi, surpris et curieux, mais ils ne firent pas de commentaires, heureux de se défaire de la honte que j'incarnais. « Le cheikh de la mosquée ? Tu vas le filmer ? » s'enquit Rab'ha qui scrutait ma canule avec aplomb. J'acquiesçai. Elle me précéda, et ses amis fermèrent la marche.

C'est à ce moment-là que le vieux Ennaz, encore assis sous l'ombre exiguë du poste d'électricité qui desservait Had Chekala, éclata de rire. Un rire aride, aiguisé, qui me fit presque trébucher par sa moquerie féroce.

« Ne va pas là-haut, ma fille ! m'avertit le vieillard Ennaz. Ils sont fous ici et tous mentent, il n'y a personne avec son vrai nom ici, ils ont volé les morts et leurs livrets de famille, wellah ! » insista-t-il en agitant les mains et en se frappant la tête. Ses yeux brillaient. Je le vis venir dans ma direction, titubant sur cette route pentue, entouré de rires d'enfants, et il pointa vers moi son index noueux. « Tu es journaliste ? Tu vas le montrer à la télévision ? Tu vas montrer quoi ? Des ânes qui ont mangé des ânes », et il s'esclaffa et avec lui les enfants qui répétaient « Ennaz à la télé ! Ennaz à la télé ! », et les mots s'embrouillaient, disloqués dans ce divertissement d'ombre et de feu.

Le vieillard roublard reprit : « Tu vas voir, ma fille, ce sont des ânes qui ont dévoré des ânes à la place des moutons le jour de l'Aïd. Personne ne répond ici à son vrai nom, pauvre étrangère ! Ils mentent tous, ils ont volé leurs noms aux morts, tous mentent, ma fille, va ! Va raconter ça dans la télévision. Ici, nous avons mangé nos morts ! » J'ai recommencé à grimper la route unique, tête baissée. J'étais en colère, chagrinée et comme ramenée nue vers ma mère après une fugue honteuse. Je me sentais lestée d'un étrange avilissement. Puis je la vis. Une ombre. Une femme habillée de noir, totalement cachée par une burqa, qui avançait vers moi. « Ma sœur, ma sœur, reviens, dit-elle. Je vais tout te raconter. Reviens chez nous, à la maison. Ma tante est d'accord. »

« Je m'appelle Hamra. Peux-tu t'en souvenir pour moi ? »

C'est la femme au voile noir que j'ai vue tout à l'heure derrière la porte de la première maison, quand la vieille dame tatouée m'a offert de l'eau. La femme voilée aux yeux insistants. Nous voilà assises dans le salon, décoré comme pour une cérémonie avec des couleurs vives et dorées. On m'y a introduite avec fierté et les trois femmes attendent que je fasse l'éloge des tissus et des meubles. Je le fais. Tissu rouge, dorures, un grand tableau avec le nom d'Allah au milieu, en lettres brillantes. Un pot de fleurs en plastique posé près du canapé, un grand tapis qui couvre le plancher de son ventre de laine. On me scrute. La vieille femme a l'air inquiète surtout, comme si elle faisait un effort. Elle soupire ostensiblement. Les deux autres, assises, ne bougent pas, attentives à ma manière de m'asseoir et à ce que je regarde en premier chez elles. Dans les intérieurs algériens, il y a un protocole à suivre, ma fille, toi qui viens du plus grand harem de l'univers, le paradis.

« Je m'appelle Hamra. C'est moi qui voulais te parler. » La vieille femme se tortille, résignée et inquiète. Rab'ha, la petite fille qui m'a guidée comme un papillon doré, est assise à ses côtés, sur le même banc. Ses grands yeux clairs sourient. Elle me lance : « Moi, je suis partie à la mer une fois ! » Je lui adresse un signe complice. Par la fenêtre, je distingue dans le ciel les branches d'un olivier tenace dans le jour encore brûlant.

« Que faire, ma fille ? C'est ce que Dieu a écrit. On est soumises à Lui », entame la plus âgée pour justifier son changement d'attitude envers moi. « Dieu a décidé », ajoute-t-elle, d'une voix qui semble venir d'un souvenir qu'elle garde pour elle. Ce même souvenir, je le vois peu à peu remonter dans les yeux de la femme qui veut me parler depuis qu'elle m'a vue à leur porte tout à l'heure. « Je m'appelle Hamra, à cause de mes cheveux roux. Je vis chez ma tante depuis vingt ans, mais je dois faire vite. Les hommes vont revenir dans une heure ou deux. Ils vont se prononcer. Alors, je vais tout te dire, ma sœur. Et tu décideras s'il faut le raconter à la télévision ou non. »

Hamra pousse vers moi une assiette de gâteaux faits maison et m'arrache au jeu des sourires avec le papillon vert et or. « L'oubli, c'est la miséricorde de Dieu, mais c'est aussi l'injustice des hommes. Tu dois peut-être t'y soumettre toi aussi, ma sœur. C'est mieux pour toi et pour tes enfants. » Dehors, le monde est comme éteint derrière les fenêtres closes. On n'entend rien. Même ma petite escorte d'enfants semble s'être dissoute. Les trois femmes me scrutent comme si elles attendaient une réponse. Ma parole est engloutie par le silence vorace.



« Je dois te dire, ma sœur, avant toute chose, que ma tante Fatiha est comme ma mère. C'est même plus que ma mère. Elle ne m'a pas donné le lait, mais m'a dispensé tout le reste. Et que, dans cette maison, je ne manque de rien : ni de pain, ni de sécurité, ni de dignité. Je suis au paradis ici. Parce que je viens de l'enfer. L'enfer, c'est dehors. Note-le pour la télévision. Et je suis prête à le dire devant les caméras : ici, c'est le paradis ; je ne sors jamais et je ne parle à personne. Je ne me mêle ni aux femmes ni aux hommes. C'était la condition de mon oncle pour rester à Had Chekala. Et de ma tante. Et de son fils qui est le père de Rab'ha. Ma tante, tu la vois là, et Dieu aussi est témoin de mes paroles (la vieille femme assise en face de moi baisse les yeux vers la terre, comme on le fait lorsqu'on veut consentir de tout son corps et de toute son âme). Si je te le dis, ma sœur, c'est parce que tu vas le rapporter à la télévision.

Nous, on souffre ; je n'ai plus rien, mis à part ma fille que tu vas voir dans un moment, cette famille et un olivier planté dans la cour. Dans notre pays, les femmes comme moi ne savent plus quoi faire de leur vie maudite. On a goûté la vie, la mort, l'oubli, le voile, le silence, mais rien n'est vraiment efficace pour finir notre histoire. Dieu m'est témoin, j'ai essayé. Mais que faire ? J'ai mendié aux portes des mosquées, dans les marchés, j'ai vendu du pain sur le bord des routes près de Relizane, j'ai pleuré dans les administrations pour obtenir des miettes. Pourtant, rien n'y change, ma sœur : je suis toujours rappelée à ma situation : je suis une terroriste, Irhabiya. Ils prononcent le mot avec mépris, ils grimacent et me chassent comme une chienne. Si je cache mon visage aux entrées des mosquées avec une burqa qui ressemble à un linceul, c'est pour cette raison. Je crains que l'on ne me reconnaisse et qu'on n'appelle la police.

Quand on me libéra de prison il y a quelques années, j'ai erré dans les rues pendant des mois, ma sœur. J'ai tendu la main à Ammi Moussa, à Ramka, à Relizane, à Jdiouia, partout. Jusqu'à ce que ma tante et son mari m'accueillent et m'offrent leur toit. Elle est comme ma mère, Khalti Fatiha. Et lui, Ammi, est comme mon père, mais il ne faut pas que je sorte, il me répète. Je ne me montre jamais. Je dois éviter les regards, le soleil et la rumeur. Le village de Had Chekala est trop petit pour comprendre. Ici, les gens veulent oublier, pas se souvenir, ma sœur. Peut-être que ma vie n'a pas changé : du maquis où je vivais dans une grotte à cette grotte où je mange à ma faim avec ma fille. C'est le diable qui souffle cette rumeur, mais je ne le crois pas. Ici, je suis au paradis. J'ai accepté. C'est mieux que la rue, le froid, les regards des hommes. Pour ma fille et pour moi. Bois ton café, ma sœur, mon histoire n'est pas longue et les hommes reviendront dès qu'ils auront tranché sur la viande avec l'imam. On n'a rien cuisiné, alors on ne peut pas t'inviter au repas avant qu'ils aient pris une décision. »

Une jeune fille est venue nous rejoindre. Taille élancée, svelte comme un cyprès et tout aussi digne, cheveux roux en chignon, regard doux. J'ai perçu sa gêne, il y a quelque chose de brisé en elle, comme la trace d'ombre que laisse la honte. Elle a posé devant moi une tasse de café et s'est appuyée contre l'épaule de sa mère, comme une petite fille de cinq ans. Elle en a vingt ou plus. Elle a mon âge. Reflet inversé, muet, plus silencieux encore que ma langue intérieure depuis notre arrivée dans ce village sans bruit, ma Hourri. Elle ne m'a pas regardée longtemps, elle a plongé en elle-même pour retrouver un creux qu'elle est seule à connaître dans le lit de son oued intime. Un peu plus tard, elle est partie chercher une assiette avec de la pastèque

découpée en petits morceaux et l'a déposée devant moi.

Hamra a repris : « Je m'appelle Hamra. Tu l'as bien noté ? Mange, tu es notre invitée. Ce sont des fruits de nos champs. On ne peut pas t'offrir de viande. Pas avant la décision. » Le petit papillon vert et or me scrute. La fillette attend avec espoir la fin de la conversation pour me reprendre la main. Ou prendre la tienne à travers moi.

« C'est difficile : je ne savais pas quoi faire de mon corps, de mon visage et de mes cheveux rouges. J'ai pris un autre prénom pendant des mois : je m'appelais Ghania et j'avais une pancarte autour du cou avec des versets du Coran, avec ma fille dans les bras pour mendier. J'errais entre les villages et les douars de Oued Rhiou, ce n'est pas loin d'ici, tu as dû passer par là-bas. Je gémissais comme les autres mendiants dans les gares, et je répétais les versets du Coran pour manger. Parfois, je faisais le ménage dans les cafés et les gargotes de la route d'Alger ; je vendais des petits articles sur les marchés, des bonbons, des peignes, des bracelets pour fillettes ; mais chaque fois que le soleil se levait, mon ombre me rattrapait : on me reconnaissait ou on me dénonçait. J'étais "la terroriste", El Irhabiya. On le murmurait, puis on me montrait du doigt et on me chassait. Je ne pouvais jamais contester si une famille refusait de me payer les jours passés à nettoyer leurs sols et leurs poussières : que dire ? Vers qui se tourner pour se plaindre ? Il suffisait d'appeler la police ou d'aller à un bureau pour obtenir ma fiche avec le nom qui m'avait valu une condamnation en tant que terroriste et une incarcération pour complicité de meurtre sur des militaires.

Ce que je veux te dire, ma sœur, c'est que c'est différent pour les hommes. Eux, quand ils sont sortis de la montagne après la loi de la "Réconciliation" comme ils disent, on leur a offert des dattes, du lait et des pensions ; mais on a laissé les veuves comme moi dans la nuit ancienne, on ne nous a pas raccompagnées au jour. Nous, les femmes terroristes, on est toujours dans les montagnes à crever de faim, cachées dans des grottes ou sous des voiles. Nous sommes la honte de cette guerre. Les terroristes hommes nous ont pris notre virginité, notre honneur, notre jeunesse, et quand ils sont sortis des maquis, ils nous ont volé notre métier et nos excuses : ils se sont tous déclarés "cuisiniers". Ils sont devenus comme tu les vois : propres, souriants, gras ; ils peuvent marcher dans la rue, prier et se disputer pour savoir si on mange de l'âne ou du mouton. Mais nous, les femmes ? On est des terroristes à vie, pour toujours. Ils ne veulent ni nous enterrer, ni nous déterrer.

Ma sœur, qui allait me confier ses enfants à garder et me payer ? Qui allait m'ouvrir sa maison pour le ménage ? Qui allait me recruter dans les usines de jouets à Relizane ? Oh, la vie devint étroite et j'ai souhaité la mort après y avoir échappé dans les maquis. Mais Dieu ferme une porte pour en ouvrir dix. Et un jour, malgré la brûlure de la honte, j'ai décidé de venir frapper à la porte de cette maison à Had Chekala. Ma tante m'a reconnue et m'a fait entrer ; elle a alors pleuré pendant plusieurs jours pour recoudre le passé et le présent. Elle a retrouvé mon prénom en elle. Je m'appelle Hamra. Mon oncle hésita, mais c'est un homme d'autrefois, et il me donna sa protection. Je ne dois pas me montrer, et ici à Had Chekala, les autres femmes me nomment "l'ombre".

Pourquoi l'État paye les hommes terroristes et ne veut pas nous reconnaître, nous ? Ça fait plusieurs années que j'attends une réponse, ma sœur. Peut-être que mon oncle nous chassera, ma fille et moi, ou peut-être qu'il ne dira rien si je me montre devant les caméras, mais je veux qu'on me dise qui je suis dans cette affaire. Je ne suis plus certaine de rien, je ne possède qu'un olivier, un prénom et les yeux de ma fille pour y dormir. Tout le reste a disparu dans la cendre. Il faut le dire à la télévision pour que les choses bougent, non ? Si tu es journaliste, si tu me montres avec ta caméra, je serai voilée, avec mon niqab, on ne doit pas voir autre chose que mes yeux, mais je raconterai tout. Tu es d'accord ? »

« Je suis d'accord », fait un oiseau. La vieille dame tend l'oreille. Elle se broie parfois les mains, comme

Khadija ma mère. Je reste dans mon rêve et dans ce rêve, je pénètre celui d'une autre et mes traces sont effacées par une branche de palmier.

« Quand la loi de l'oubli fut promulguée, tous ont applaudi, sauf les femmes comme moi. On nous écarta. Alors, dis-le bien clairement dans ta télévision : nous, on n'a rien eu. On ne peut pas travailler, avoir une pension, se marier ou divorcer, ni vivre quelque part, ni voyager sans papiers. Ma fille que tu vois là ? Elle ne sait pas qui elle est, car elle ne sait pas qui je suis, elle ignore si mon histoire est vraie ou fausse. Elle ne laisse pas de traces de pas sur le sable quand elle marche dehors. À l'école, on lui a demandé des papiers et un père, et elle est revenue en pleurant. Elle n'a aucune preuve de sa vie, à part moi et ma tante. Que Dieu la garde. Elle n'a pas de nom, juste un prénom. Pour moi la terroriste, mon ombre c'est mon passé ; pour elle, son ombre c'est moi, sa mère. J'aurais peut-être dû mourir et ainsi lui donner la vie plutôt que la honte, mais Dieu a ses intentions qui nous sont mystérieuses. C'est tout ce que je demande, moi la terroriste à qui on ne pardonne jamais : l'oubli entier ou le souvenir entier. La nuit entière ou le soleil entier. Je veux qu'on nous oublie une fois pour toutes ou qu'on se souvienne de tout. Qu'on dise tout en pleine lumière, dans le soleil de Dieu, sous les caméras et avec le haut-parleur de la mosquée du cheikh lui-même. Une fois pour toutes. Car on nous a oubliées dans la loi de l'oubli ; je suis une terroriste, mais je vais te raconter comment je suis devenue une terroriste ; note tout. Et si demain tu reviens, filme-moi. Je ne sais pas si j'aurai une autre occasion. Alors emporte au moins mon histoire à Alger. »

« Il y avait un olivier devant notre maison à Aïn Tarek. La nuit, il brillait, je te jure ma sœur qu'il y avait de la lumière dans ses feuilles. Aïn Tarek, c'est à quelques kilomètres d'ici. J'étais un peu plus jeune que ma fille, que Dieu la garde et lui donne le reste de mes jours. L'olivier, ça je m'en souviens. Tu peux aller le filmer, il témoignera. Notre voisin Miloud l'avait planté quand on était enfants, et on l'arrosait lui et moi et on lui prêtait des prénoms qui faisaient rire nos cœurs. Dans notre village, d'autres élevaient des chats, des chiens, des moutons, nous on avait un olivier.

Miloud avait des yeux en amande, noirs et beaux comme s'il sortait d'un film de l'Inde. Il était brun et quand il riait, tout vibrait et redevenait neuf. On s'arrêtait près de l'olivier au retour de l'école depuis que j'avais cinq ans. Quand c'est arrivé, j'avais dix-huit ans presque. Je voyais encore Miloud, il avait poussé avec l'olivier, mais je ne le voyais que de loin, Dieu est témoin de ma vertu. Je craignais mon père, que Dieu ait son âme, et ma mère me surveillait comme le lait sur le feu depuis que le sang avait coulé entre mes cuisses et que le rouge de mes cheveux commençait à attirer les hommes. Je le dis sans honte, car depuis vingt ans je garde le silence et mes cheveux cachés. Ma mère espionnait mes gestes, alors Miloud ne m'approchait plus, il souriait de loin, il laissait des bonbons et des boîtes de chocolat au seuil de la maison. Il achetait des rubans colorés et les donnait aux écolières pour qu'elles me les apportent, car je ne pouvais plus sortir. J'étais fille unique et mon père craignait jusqu'au soleil sur ma peau. Mon père savait, ma mère savait, le village d'Aïn Tarek savait, et on devait se marier.

Miloud possédait deux tracteurs qu'il louait aux bonnes saisons et sa maison était à deux ruelles de chez nous : il vivait avec sa mère et deux frères plus jeunes qui, eux aussi, me souriaient de loin. Miloud ne me voyait plus qu'à distance, comme si j'étais une lune. Parfois je lui faisais signe par la fenêtre, parfois je lui montrais mes cheveux, d'autres fois je le scrutais de loin comme s'il était un jour à venir ; c'est ça le temps pour une jeune fille : un fleuve qui coule trop lentement. Mais tous savaient, c'était une histoire permise par les lois de Dieu, l'imam, le Coran et mes parents. On allait se marier. L'olivier était là et il nous rassurait. L'olivier n'est pas un arbre comme les autres, il a une seule saison, il ne perd pas ses feuilles. Il résiste au froid comme à l'été et il est toujours vert. Alors je l'ai cru et aujourd'hui, il peut témoigner devant les caméras.

Nous ne savions rien à propos de ce qui se passait ailleurs, rien de la guerre. On regardait comme tout le monde la télévision au village d'Aïn Tarek. Tout se passait à la télévision, les gens qu'on tuait, les gens qui tuaient, les gens qui racontaient. Mais en dehors de la télévision, le ciel était le même, rien ne bougeait chez nous à Aïn Tarek.

Alors quand ils sont venus, on ne les vit pas. La première fois, ils sont arrivés un vendredi à midi passé. Ma mère et moi avons été surprises par la grosse voix qui a retenti du haut-parleur. D'habitude, c'était l'imam Hadj Lakhdar qui prêchait, un vieux cheikh qui mariait et enterrait avec de beaux versets de Dieu, mais ce vendredi-là, ce fut différent. C'était en automne : je m'en souviens, car c'était la rentrée des classes, les petites filles passaient devant notre maison pour aller à l'école. Elles étaient belles avec des nœuds colorés dans les cheveux et leurs tabliers roses et je sentais leurs pas dans mon ventre comme si j'étais déjà leur mère, Dieu m'est témoin, ma sœur. C'était un vendredi, le deuxième après la rentrée. L'école se situait deux rues après l'olivier, la mosquée trois rues avant l'olivier, le café des hommes sept rues plus loin à gauche de l'olivier, et la

route d'Ammi Moussa s'étendait sur dix rues à droite de l'olivier. L'olivier est comme le nombril qui porta ma fille dans mon ventre. Il indiquait la direction du ciel et de la terre, les ruelles, la nuit, le jour, et guidait les inconnus qui venaient à Aïn Tarek. Tu lui demanderas. La voix hurlante des gens de la montagne raconta une histoire de Dieu en colère, d'hommes, de lois et d'honneur. On comprit ce qu'elle voulait : que les femmes n'arpentent plus les rues du village, sauf dans les pas d'un homme qui serait leur tuteur.

Plus tard, les terroristes revinrent presque chaque jour. On sut vite que c'étaient les égorgeurs ; ils étaient sortis de la télévision et ils étaient descendus dans notre village. Ils ont dicté plusieurs lois : plus de femmes dans les rues ; puis la semaine d'après, ils fermèrent l'école ; puis la semaine d'après, ils murèrent la mairie d'Aïn Tarek, puis tout le reste. Personne ne disait rien chez nous. Les montagnes du Ouarsenis étaient trop proches et écoutaient tout, même ce que révélait un cœur à un autre. Miloud restait des heures près de notre maison, car les hommes avaient peur pour nous les femmes, les vierges, les jeunes filles. On le sentait. Mon père dormait peu, il faisait les cent pas dans notre cour. Et dans les yeux de ma mère, je voyais la terreur. Le diable ne nous laissait plus ni dormir ni nous réveiller complètement. Nous restions là, entre le ciel et la terre, entre les saisons, comme des ombres inquiètes, tout était gris. Sauf l'olivier.

Quand j'avais un moment, entre les corvées de la maison et la nuit, je surveillais l'olivier et ses feuilles argentées. Miloud y attachait des tissus, des foulards. Il dessinait sur le tronc et arrachait les mauvaises herbes autour. Il se pelotonnait contre la clôture et fumait pendant des heures. Il examinait ma fenêtre, mes yeux, mes cheveux rouges, et il m'imaginait sans jamais pouvoir me voir plus d'une minute ou deux. On en riait autrefois de ce jeu, mais là, en ces jours avec les terroristes, je lisais autre chose sur son visage : il avait peur, lui aussi. Ses deux frères avaient disparu et la rumeur rapportait qu'ils avaient rejoint le maquis. Le maquis, je ne savais pas ce que c'était. C'était la montagne au-dessus de nos têtes, le silence et les haut-parleurs de la mosquée qui retransmettaient des sermons rageurs toutes les nuits. Les terroristes descendaient chez nous chaque vendredi, parlaient dans la mosquée, et repartaient après avoir mangé. Au début, ils mangeaient comme des invités, puis comme des maris, puis comme l'État, puis ils exigèrent d'emporter nos provisions. Alors, chaque famille cuisinait à tour de rôle pour eux. Mais Miloud, je le voyais, il désapprouvait. Il y avait des milliers de mots dans ses yeux ; il ne disait rien, me faisait des signes las, il fumait et pensait, du lever au coucher du soleil. Ses deux tracteurs travaillaient peu, car les fellahs travaillaient peu.

On le savait tous : un jour, les gens de la montagne allaient demander autre chose. Personne ne le disait, pas même nous les femmes, mais on le savait. Alors un jour, Miloud décida de parler. Il alla voir les gendarmes à Ammi Moussa et raconta tout. Et les gens de la montagne l'apprirent, car chez nous les montagnes écoutent plus attentivement que les marieuses et les vieilles femmes.

Je m'appelle Hamra, note-le bien, je vais te raconter comment je suis devenue une terroriste, mais qui n'a jamais été ni payée, ni pardonnée.

Le vendredi suivant, j'ai ouvert ma fenêtre à midi. En général, Miloud venait s'adosser à l'olivier à cette heure, pendant que les hommes allaient prier. Chaque jour, il venait là et me faisait des signes. Souvent on riait, on se parlait sans mots, rien qu'en bougeant les lèvres ; tout le monde savait au village, mais c'était une histoire halal. Ce jour-là, j'ai ouvert la fenêtre. Miloud était là, près de l'olivier, comme toujours depuis des années.

Il ne souriait pas, ma sœur, il avait les yeux fermés et faisait une grimace. Il était peint en rouge, comme mes cheveux. On l'avait égorgé et on l'avait pendu à l'olivier.

Oh ma sœur, note-le, car c'était ma journée de noces à moi, Hamra, fille de Ouled Tarek dans le village d'Aïn Tarek. Miloud était vêtu d'un costume que je ne connaissais pas. Les terroristes l'avaient habillé de son costume de mariage, peut-être. Il avait du sang sur sa chemise blanche, sa langue sortait, comme s'il faisait des grimaces aux petites écolières, et il était gris. L'olivier était vert. Les gens de la montagne l'avaient égorgé à moitié, puis pendu.

Le soir même, je suis devenue une terroriste. Comme pour un mariage, le cortège est venu m'escorter vers ma nouvelle maison. J'avais à peine dix-huit ans. Oh ma sœur, ce n'était pas un long cortège, il n'y avait pas de youyous, mais des hommes armés. Ce fut la première fois que je vis mon père ligoté, à genoux, et qui pleurait. Ma mère se roulait par terre, criait, recevait des coups de pied, s'arrachait les cheveux et la raison.

Non, ma tante, ne pleure pas, c'est ancien. Personne ne doit pleurer, je suis une terroriste.

Alors on nous emmena. Nous, les six vierges. Six jeunes femmes, entre quatorze ans et dix-huit ans. J'étais la plus belle avec mes cheveux qui cascadaient sur mes hanches et brûlaient les yeux des hommes, ma peau brune et ma réputation de femme heureuse. On nous mit un sac sur la tête et on nous embarqua pour le mariage dans les montagnes. Ma mère insultait Dieu, que Dieu lui pardonne, et mon père pleurait en silence, à genoux, les mains liées derrière le dos. Deux ans après, j'appris qu'il était mort sans balle dans le cœur, sans couteau, sans saigner, sans rien. Quand on m'emmena, il tomba à genoux et mourut. Ma mère perdit la raison, puis mourut quelques mois plus tard en hurlant mon vrai prénom et en jetant des cailloux aux montagnes qui ne lui répondirent jamais.

Je m'appelle Hamra, tu le sais maintenant. »

Je fais oui de la tête.

La fillette est assise près de moi, elle me tient la main.

« On roula pendant des heures et des heures. On alla dans tous les sens, à gauche, à droite, vers le bas, vers le haut. À un moment, on se trouva en pleine montagne, on nous ôta nos sacs et on pleura, nous les six vierges d'Aïn Tarek. On se lamenta et nos futurs époux en rirent et nous frappèrent. Puis la route s'arrêta et nous continuâmes des heures à pied. Il n'y avait plus rien : ni êtres humains, ni animaux. C'était un chemin vide comme s'il allait à la mort. Il faisait gris, mais le ciel s'éclaira et on se retrouva au cœur d'une clairière, en hauteur. Il y avait des creux dans les rochers, couverts de tôles de zinc et de toiles cirées. Les gens du maquis vivaient à même la terre, un réchaud sur le sol. On y disposait de tout, vaisselle, ustensiles de cuisine, mais tout était sale. La terre, on la découvrait partout et on la goûtait dans la bouche quand on mangeait. Même les vêtements étaient crasseux. On allait vivre là pendant deux ans. Tu peux le dire, ça aussi.

Ce premier jour, on attendit debout, ligotées. Deux femmes très fortes, des géantes, vinrent nous accueillir et nous expliquer notre nouvelle vie. "Ici, c'est la loi de Dieu", hurlèrent-elles. "Ce soir, vous allez vous laver, vous habiller de robes blanches et vous maquiller, et vous allez enfin devenir des femmes, des épouses." Elles étaient vêtues comme des hommes, avec des treillis militaires, et elles avaient des armes. La plus jeune d'entre nous osa les menacer : "Nos hommes vont venir et vous allez voir !" elle leur cria en pleurs. Alors, les deux gardiennes la traînèrent vers le centre de la clairière, et, sous les yeux des hommes qui manifestèrent d'abord de la curiosité puis de l'amusement, elles l'attachèrent à un tronc d'arbre. Elles la flagellèrent jusqu'à ce que son corps soit couvert de sang, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus un mot dans la tête, ni un gémissement dans la bouche. Que du sang. Elle ne dit plus rien, alors on trembla à sa place et le lendemain elle mourut.

On grelotta, nous les cinq vierges. On nous poussa vers une grotte et on nous donna jusqu'au soir pour nous préparer. Il y avait trois grottes réservées à des tâches différentes : la première à l'approvisionnement, la deuxième aux armes et la troisième aux femmes qui accouchaient. Dans celle-ci, des jeunes filles étaient allongées sur des matelas à même le sol et des nouveau-nés pleuraient. Une vieille femme m'y accueillit. Elle avait l'air étrangement triste, lointaine, comme si elle ne vivait déjà plus qu'à moitié dans notre monde. Lorsque je l'interrogeai, elle me répondit : "Oh ma fille, que veux-tu que j'y fasse ? Regarde ces jeunes femmes, elles sont toutes enceintes et doivent accoucher ici. Alors je les aide, au nom de Dieu. C'est Dieu qui m'a appelée pour aider ces malheureuses." Je me mis à pleurer en regardant les femmes sur leur couche : elles étaient si jeunes ! Pour certaines, à peine treize ou quatorze ans. "Ô mère, que vont-ils me faire à moi ici ?" je répétais, dans les bras de la vieille femme qui me consolait. "Que veux-tu ma fille ? C'est notre destin. Ils vont te marier,

c'est évident. Tu es si belle ! Et ta chevelure est si longue, si douce, si brillante !" Je l'ai repoussée. "Mais je pourrais fuir d'ici, non ?" Elle eut un air désolé : "Si l'on pouvait fuir cet endroit, ces filles l'auraient fait avant toi." On resta silencieuses. Dehors, les arbres remuaient et le ciel glissait vers la nuit. On pouvait courir cent ans, on ne dépasserait pas leurs ombres géantes.

Au crépuscule, les hommes rentrèrent. Ils étaient nombreux, arrogants et en colère. Je les vis avec des fusils, des machettes, des poignards à la ceinture et leurs lourdes chaussures militaires. Eux, ils vivaient dans des sortes de huttes séparées et les femmes étaient réparties en deux groupes : les vierges d'un côté, les femmes aux gros ventres ou avec des nouveau-nés de l'autre. "L'armée d'Allah doit être nombreuse et ses soldats se multiplier", expliquèrent un jour les gardiennes. Alors, on nous précisa qu'on devait plaire aux hommes en guerre pour Dieu, cuisiner et enfanter. On ne devait jamais élever la voix, ma sœur. Jamais crier, jamais pleurer, jamais trop parler. C'est ce soir-là que je me suis souvenue pour la dernière fois de moi-même et de mon prénom. Je m'appelle Hamra, mais je l'ai oublié en pleurant.

Oublier, c'est la miséricorde d'Allah parfois, ma sœur.

Les jours suivants, on nous donna d'autres prénoms, plus modernes, comme ceux des belles femmes à la télévision. Les gardiennes nous apportèrent des robes blanches, du maquillage et des parfums, et nous fûmes obligées de nous laver. Le soir, à la prière de l'Icha, on se parfuma et on nous aligna dans la clairière. La nuit était là, de grands arbres nous scrutaient comme des djinns, car c'était le jour de notre mariage, celui que j'attendais depuis mes cinq ans. Moi, je savais que si je me souvenais de l'olivier ou de Miloud, de ma mère ou de mon père, j'allais devenir folle ; alors j'ai décidé de tout oublier. J'ai dit aux souvenirs de ma vie d'avant : "Partez. Ne restez pas dans ma tête, je ne m'appelle plus Hamra." Et ils sont partis.

L'Émir du groupe vit mes cheveux et me désigna du doigt. On me maria de force. Tout le maquis sentait la cuisine, les plats rares, on apporta même des gâteaux. Des femmes chantaient pour que les nouveau-nés s'endorment, je m'en souviens.

Pendant deux ans, je me suis appelée Houria. Mon époux était le chef de la katiba, il avait plus de cinquante ans. Les quatre autres vierges furent elles aussi mariées. Il suffisait de prononcer ces mots : "Je te marie, ma personne." Ensuite, on partait chacune vers une hutte. Le lendemain, les hommes descendaient vers les villages en contrebas des montagnes, et ils tuaient et égorgeaient, puis ils rentraient chargés d'argent, de nourriture, de robes et de parfums.

J'avais un autre prénom, donc ce n'était plus moi. Les autres vierges aussi. On a vécu ainsi deux ans, ma sœur. Je suis tombée enceinte et mon ventre a commencé à gonfler, il est devenu énorme, il allait m'avalier ! Et un jour j'ai accouché. C'était un garçon. J'ai crié, j'ai pleuré et j'ai pensé à mon père, mais je ne voulais pas de cet enfant, le pauvre. Il a ouvert les yeux sur moi et j'ai détourné le regard vers le ciel pour ne pas l'allaiter. Il avait l'odeur de son père qui était le chef, la loi de Dieu.

L'une des quatre autres vierges ne survécut pas, parce qu'elle cracha sur l'un des soldats de Dieu. Le soir, on nous ramena titubantes de nos huttes, on nous aligna avec les plus vieilles femmes du maquis, et on nous montra la fille de mon village, avant de l'égorger, ma sœur. La tête tournée vers l'ouest, comme l'avait dicté mon Émir de mari, qui, la nuit, reniflait mes longs cheveux rouges pour s'endormir.

Et puis un jour, les militaires lancèrent un grand ratissage et mon époux fut tué. Lorsqu'on m'annonça sa mort, je soupirai de soulagement mais je me repris, ma sœur, car il ne fallait jamais montrer de joie. Mon mari mourut et, une semaine après, on me remaria. C'était la loi, là-haut dans la montagne. Près du ciel qui écoutait les grands arbres, mais nous, jamais. On cuisinait, on se lavait, on se maquillait et on attendait le retour des hommes. Pouvait-on fuir ? Impossible, avec les gardiennes ou les guetteurs. Pour aller où ? Je suis retombée enceinte juste après, et où aller avec un ventre plus imposant que mon corps ? Alors, dans le maquis gris, on patientait. On regardait le ciel, on lavait le linge, on balayait. Il n'y avait rien à faire. Même Dieu ne montait pas si haut dans la montagne. On restait muettes, on avait à peine le droit de murmurer, alors après nos prénoms,



on oublia tout, même la langue, les cris, les bruits.

C'était toujours le même jour à revivre en tournant en rond entre les trois grottes, les huttes et les arbres. Où aller, ma sœur ? Comment savoir où se trouvaient le haut, le bas, la droite ou la gauche ? On était perdues, encerclées, et on devait se taire. Des vierges avaient été égorgées pour un simple cri, crois-moi, ma sœur. D'autres les remplacèrent. Elles prirent les prénoms des mortes, les mêmes. Et leurs robes. Et leurs parfums. Personne ne savait qui était l'autre ni qui était celle face au miroir. Oh oui, Dieu nous donna l'oubli. Et chaque jour, je m'effaçais un peu plus. Comment aurais-je pu repenser à Miloud et à son costume de marié, à mon père baissant les yeux, à ma mère en pleurs, au village et au ciel lui-même qui n'entendait rien ? Comment ? Oui, Dieu donne l'oubli qui est sa miséricorde, ma sœur.

Il n'y avait rien. Il y avait le feu de bois, les parfums, la cuisine et mon bébé que je ne voulais pas fixer des yeux et qui mourut. Mon deuxième mari aussi. Un vendredi, il ne revint pas de la terre d'en bas. On me laissa en paix, car j'étais très grosse. Les hommes avaient décidé d'attendre mon accouchement avant de m'offrir à un troisième soldat de Dieu. Mais j'avais perdu mon prénom, alors tout ressemblait à un songe, ma sœur. Mon ventre enfla, pesa et m'immobilisa. Je restais souvent à ne rien faire, assise sous les arbres géants.

Et c'est ce qui me sauva.

Car c'est en ne faisant rien que je découvris que l'on nous donnait des comprimés à avaler depuis des mois. De mes yeux, je vis les gardiennes moudre les pilules dans notre eau et je compris pourquoi j'avais tout oublié. Dieu m'ouvrit les yeux et ouvrit les siens sur moi et décida que je devais me souvenir de tout. Je me suis mise à refuser de boire et de manger. Je vomissais tout le temps et j'expliquais que c'était mon ventre, et les hommes murmuraient avec les gardiennes dans mon dos : je jouais ma vie, ma sœur, car à tout moment je pouvais être égorgée. Là-bas, la vie tient à une toile d'araignée. Je crois qu'ils décidèrent de me tenir à l'écart : j'avais vieilli, j'avais le ventre plein et j'errais en vomissant partout. Alors Dieu m'envoya quelqu'un.

Au début, il ne payait pas de mine, son messenger : un petit homme brun, sale et les mains ligotées derrière le dos. Il ne se plaignait jamais quand les hommes le frappaient et menaçaient de lui arracher les doigts avec des tenailles. "Tu la fabriques et on te libère !" lui répétaient-ils, et il se taisait et ils le frappaient encore. Le soir, on lui donnait à manger et il mangeait en me fixant parfois. Dieu l'avait envoyé.

Il avait compris les mots dans mes yeux. Plus tard, il osa me faire des signes, de loin, comme Miloud, il souriait des yeux comme Miloud, et Miloud revenait dans ma tête, car je n'avalais plus grand-chose avec leurs comprimés bleus. Le prisonnier savait. Je savais qu'il savait. On se toisait, moi avec mon ventre et lui avec son idée secrète. Son idée gonflait dans sa tête, comme mon ventre. Je le savais. Il le savait. Tout résonnait en moi : les miens, le village d'Aïn Tarek, mon sort et mon mariage qui s'était terminé en mille morceaux. Chacun était éparpillé à un endroit : Miloud se trouvait dans un coin, l'olivier dans un autre, le cortège des six vierges en dernier, avec mes deux époux et le fils que j'avais refusé d'allaiter.

Tout commença peu à peu à prendre forme. Pièce par pièce. Car l'envoyé de Dieu était un militaire artificier. Il savait confectionner des bombes et les gens de la montagne l'avaient kidnappé pour ça. Ils voulaient qu'il fabrique une bombe pour eux. Alors il a d'abord résisté, il a dit non, puis il m'a vue et a changé d'avis. Pendant tout ce temps où mon ventre grossissait, lui fabriquait une bombe. Quand les Émir et les hommes revenaient le soir, ils l'entouraient, le flattaient, lui donnaient à manger, puis discutaient avec lui ; il feignait de participer. Sa bombe grossissait comme mon ventre.

Puis un jour ça arriva. C'était l'été, après le ramadan. Il avait fini son travail vers midi. L'Émir de notre groupe le félicita, lui caressa la nuque et vida son chargeur sur lui. Je vis sa tête exploser, maculer de sang le tronc d'un arbre. Son corps fuma vers le ciel comme un feu mal éteint.

Je savais, mais que pouvais-je pour les autres ? J'avais tout compris en échangeant avec lui des regards, des signes, des sourires. Sans ouvrir la bouche, il m'avait tout expliqué. Je vis une caisse en bois, grande comme un coffre de mariée, avec des petites bonbonnes et des fils de toutes les couleurs. Elles ressemblaient à ces bouquets de fleurs que l'on pose sur le capot des voitures de mariés. L'attentat était prévu pour le

lendemain, les terroristes en parlaient et semblaient si satisfaits, avec leurs dents noir et jaune. Mais moi je savais. Quand la nuit est tombée, je me suis mise à chercher la seule chose qui pouvait me sauver : des bottes d'hommes. J'en ai trouvé dans la grotte aux approvisionnements. Les gardiennes s'occupaient peu de moi désormais, j'étais devenue vieille et indésirable. Alors, j'ai volé les bottes et fait semblant de m'endormir.

La nuit tomba puis tout explosa.

Il y eut un bruit comme venu de l'enfer. Un son semblable à la fin du monde. Un bruit qui vous arrache le cœur de la poitrine pour le mettre dans votre bouche. Il les tua tous, ou presque. Mon Miloud avait programmé l'explosion de la bombe à l'heure de leur dîner.

Après ça, j'ai couru, ma sœur. Dans le noir, dans la forêt, dans ma tête, avec juste mon prénom, Hamra, que je ne devais plus oublier. Car quand j'y pensais, le chemin devenait clair, la direction se dessinait dans le sens du vent. Même dans la nuit. J'ai couru avec mes bottes et mon ventre énorme. J'étais au neuvième mois de grossesse. J'ai couru, j'ai couru et à un moment, je me suis sentie ouverte en deux : les eaux me quittaient. Je me suis accroupie sous un arbre noueux. C'est là que j'ai accouché, ma sœur, adossée à cet arbre. Toute seule dans la nuit la plus noire, dans le monde le plus inconnu, sans rien que mes cris et mes mains. Étaient-ils tous morts ? Y avait-il des survivants ? Je savais qu'ils allaient m'égorger si jamais ils me rattrapaient. J'ai cherché une pierre autour de moi et avec j'ai coupé le cordon du nouveau-né. »

« L'oubli est une miséricorde. C'est notre force. Car même Dieu ne le peut pas, ma sœur. Oh, ne t'en offusque pas. J'aime Dieu et je suis soumise à sa loi, mais là on est entre femmes, non ? Souviens-toi de mon prénom, car c'est ainsi que j'ai pu survivre, en me souvenant de lui. Dans la forêt noire comme une tombe, j'ai hurlé, j'ai pleuré, et c'est en sang que je me suis relevée. Puis ce fut l'oubli. C'était Dieu, sa pitié, sa grandeur peut-être, ou autre chose. Mais ça arriva.

Je me suis retrouvée sur la route, celle par laquelle tu es arrivée. Elle vient de loin, elle passe par Ammi Moussa, par Aïn Tarek, par ici, par ma tête. Je me suis retrouvée, avant l'aube, assise au bord de la route, en sang, mais il n'y avait plus de voitures à cette heure, alors j'ai attendu. Je savais que j'avais oublié quelque chose. Je le sentais, et mes mains tâtaient mon ventre, mais j'ignorais quoi. C'était affreux : j'avais quelque chose dans la tête, mais je n'avais plus ma tête... Je tournais en rond, je regardais les montagnes que tu vois dehors, ma sœur, je piétinais, je voulais pleurer, je voulais leur jeter des pierres, en vain. J'avais oublié quelque chose d'important. Je marchais cent mètres dans un sens puis je revenais sur mes pas. C'était quoi ? Et le sang entre mes cuisses ? Et cette brûlure dans mon ventre ? Je suis entrée en colère contre Dieu et j'ai levé les yeux vers le ciel distant pour le maudire, mais le ciel nocturne était beau comme un tissu trop cher et étincelant dans une vitrine de la grande ville. Je m'y suis perdue. Il y avait des bijoux, des couronnes, des fleurs dorées et des klaxons, comme pour un mariage. Mais quelque chose me tirait par la main, ou par ma robe déchirée. Je voulais entrer dans le magasin du ciel et regarder la vitrine, je me parlais à moi-même comme à une folle, je riais et je pleurais sur mon sort parce que je n'étais pas invitée. Je suis restée comme ça, allongée sur le dos au bord de la route, à me choisir un trousseau de mariée et à attendre les voitures de mon cortège. Je luttais contre les mauvais souvenirs, tandis que le ciel étoilé lançait des youyous dans ma tête, puis le cortège arriva. Je le sentis aux vibrations du sol dans mon dos. Je vis aussi les phares des voitures, ma sœur. Elles venaient me chercher alors que mon père pleurait de joie, à genoux, et que ma mère dansait, heureuse, emportée par les chœurs des femmes. Le cortège était là, une portière s'ouvrit et on emmena la mariée.

Des hommes se mirent à me secouer, à m'appeler comme si je me trouvais dans un puits. "D'où tu viens ? D'où tu viens ? Où sont-ils ?" ils répétaient, et je répondais : "De la maison de mon père, qui pleure de bonheur.." Alors, dans cette nuit de noces magnifique, un homme devant moi, sa lampe torche allumée, cria : "Colonel Miloud, elle est en sang, elle a accouché, elle va mourir." J'ai hurlé. »

« On découvrit ma fille tout juste née. Elle était sous un olivier. Quand elle a ouvert ses beaux yeux sur mon visage, je me suis souvenue de moi-même. J'ignore comment elle a survécu. C'est sûrement Dieu dans sa pitié. Elle n'avait pas été dévorée par les loups, elle n'était morte ni de soif ni de faim. Elle était restée là, sous les buissons où je l'avais cachée pour pouvoir aller chercher du secours. Dieu me pardonne, je ne pouvais pas courir dans la forêt avec mon sang et son poids. Dieu m'accorda l'oubli et c'est l'oubli qui nous sauva, ma sœur. C'est l'oubli, comme un drap sur mon ventre, comme une pitié, comme le ciel.

On nous ramena dans la caserne et là commença notre seconde vie. On m'expliqua que je ne devais pas revenir à Aïn Tarek, car les gens de la montagne pouvaient venir se venger. "Ton père est mort à la suite de ton départ et ta mère peu de temps après", m'apprit un officier de l'armée qui me conseilla de suivre les procédures. C'est ainsi, ma sœur, que je fus surnommée "la terroriste" et que j'en devins une. Je leur indiquai l'emplacement du maquis, mais des soldats tombèrent dans une embuscade et je fus accusée de complicité. Je fis trois ans de prison, ma sœur, avec ma fille dans les bras, et quand on me libéra, j'étais à jamais une terroriste. Je ne pouvais pas travailler, ni mendier mon pain, ni me loger, ni errer à l'infini. C'est le mari de ma tante que tu vois là qui m'a accueillie, et a lavé ma fille de la honte. Il nous nourrit, nous protège elle et moi, et je remercie Dieu de vivre sous son ombre.

Je m'appelle Hamra et parfois je doute que ce soit mon prénom, je l'avoue. Un seul visage ne suffit pas quand on a eu plusieurs vies et plusieurs morts. C'est ce que je souhaite, ma sœur : que tu obtiennes des droits pour nous, les femmes violentées, les femmes enceintes sans père, les accusées, les terroristes, les kidnappées, les vierges perdues... Aujourd'hui, il ne me reste plus qu'un honneur : ma fille. Je l'aide à se préparer pour son mariage et j'espère qu'elle sera heureuse et qu'elle aura beaucoup d'enfants. Je veux assister à la fête et danser sans verser de larmes. Va raconter mon histoire, interroge l'olivier, les pierres, la route, et reviens pour me filmer. Je veux vivre jusqu'à ce que ma fille se marie, et voilà des années que je confectionne son trousseau ; elle aura un long cortège et mille chanteuses pour la rendre heureuse. Parfois, de beaux jeunes hommes passent sous nos fenêtres.

Va ! »

Je pleurais.

Hamra égorgée sous ses propres yeux hallucinés. Elle aussi avait perdu sa voix. Elle aussi murmurait, les cordes vocales tranchées. L'as-tu entendue, ma Houri ? Elle aussi était tombée d'un ancien paradis menteur. Sa voix pauvre et la mienne ne faisaient qu'une dans ma tête. Et l'on devait toutes crier et se faire entendre ! Je pleurais et j'étais en colère contre mes larmes !

Les enfants semblaient presque bondir à mes côtés, alors que je me hâtais également, car cette fois je voulais en finir, ma belle. Je voulais arriver au sommet, en finir avec mon désir de vérité pour toi, et courir hors de ce village. Alors nous sommes parties, ma beauté capable d'éclairer l'univers par son sourire, selon le Prophète. En moi, il n'y avait que toi pour me rappeler le but : il était là, dans ma bouche, comme une vieille question sans goût à mordre.

Je suis montée vers le bout du ciel, en haut de la colline. J'entendais au loin des cris indignés, des protestations. J'ai atteint un ensemble de maisons qui me paraissaient plus riches et plus grandes. De loin, j'ai aperçu la source des vibrations : une très grosse bâtisse, avec une coupole démesurée peinte en jaune pour mimer l'or et l'au-delà. Elle était dangereusement juchée au sommet de la colline. Des arcades, des portiques en faïence et deux étages perforés de fenêtres ovales creusées comme dans une ruche. La mosquée, pharaonique, dominait le village comme pour recevoir les vivres et les offrandes des fidèles vivant à ses pieds de pierre. Au-dessus d'un grand escalier en marbre, une enseigne était accrochée à l'entrée. Des faïences hideuses et grises enserraient le bas des murs. Je suis restée interloquée, arrêtée dans ma course. Puis j'ai compris d'où venait son air familier : l'architecte avait reproduit la mosquée de Jérusalem, El Qods dans la langue extérieure.

Au-dessus de tout, dans cet univers insignifiant, le grand dôme dévorait la moitié du ciel et rendait les maisons autour semblables à des cailloux aux pieds d'une divinité boursouflée. Une foule, vêtue de mille nuances de blanc, criait autour d'un grand homme mince portant une djellaba immaculée comme un nuage. Il tenait un haut-parleur et levait l'autre bras comme pour dispenser la sérénité. « Calmez-vous, ô mes frères, c'est la fitna et la fitna est pire que le meurtre, a dit Dieu. » La foule était en colère contre celui qui me semblait être l'imam, juché sur les premières marches du vaste escalier d'albâtre qui montait vers la bouche lippue de la mosquée Cyclope. J'ai aperçu, en levant les yeux plus haut encore, un grand minaret inachevé, entortillé dans un squelette d'échafaudages. « Méfiez-vous du diable et de ses rumeurs. Je n'ai jamais vendu de la viande d'âne à qui que ce soit et Dieu m'est témoin ! » répétait le cheikh, et sa main libre indiquait le dôme. « Vous me connaissez, je suis votre imam depuis des années et si Dieu m'a prêté la fortune et l'argent, c'est pour les partager avec les plus pauvres d'entre nous. Ici, il n'y a que vous, Dieu et son Prophète qui veillent sur nous et nous guident. Je mangerai uniquement ce que vous mangez et je ne nourrirai mon fils que de ce qui est béni par Dieu et son Prophète. »

Sa voix, avec cette profonde douceur qui paraissait mêler la vérité, la beauté et le reproche, puisait au plus profond de son charme généreux. De si loin, je ne pouvais qu'imaginer son visage. Selon la promesse induite par cette voix, c'était un ange aux épaules puissantes, aux ailes gardiennes, à la barbe blanchie de savoirs complexes et au corps proportionné selon les canons du paradis et des hadiths. « C'est la voix du diable

qui vous susurre à l'oreille, mes frères dans la foi. Rentrez chez vous. Récitez les noms de Dieu et mangez ce que vous avez sacrifié pour Lui », répéta l'imam, mais la beauté de ses cordes vocales se perdait parfois dans le métal rétif de l'appareil défectueux qu'il secouait de temps à autre, comme je le devinais à son geste.

La foule qui me tournait le dos reflua. Quelques protestations se firent entendre, vite réprimées. Rivé à son rôle, l'imam entama la prière ancienne qui signalait habituellement la fin des grandes prières, quand la petite Rab'ha cria.

Elle commit cette imprudence, emportée par son jeune âge et son zèle. « Elle est journaliste, elle est là pour notre histoire ! » Sa voix fluette perça entre deux versets. Alors que la foule était revenue au calme, la mosquée se pencha avec ses quarante yeux. L'imam, écrasé par la distance, se haussa sur la pointe des pieds. « Elle est là ! » reprit la fillette à la robe de papillon vert et or. Je jure que le dôme, avec sa fausse dorure, bougea comme une calvitie au soleil. Et l'on me reconnut.

Plus tard, l'imam me dit qu'Allah m'avait sauvée, et c'est de lui-même qu'il parlait. Les imams se désignent de cette manière en choisissant parmi les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah, ma Houri aux yeux envoûtants. Je crois que ce qui nous a sauvées, toi et moi, lors de cette journée qui dura mille ans comme une nuit sacrée, c'est mon audace.

Lorsque la foule se retourna sur moi, curieuse, surprise et nue dans sa colère, je n'ai pas hésité un seul instant. Ce rassemblement était une aubaine. Que pouvais-je espérer de mieux pour que tu connaisses la vérité ? Les faire défiler devant toi et leur raconter la nuit du 31 décembre 1999 qui me fit perdre ma sœur, l'amour et la chaleur estivale dans mon sang. Et je voyais là, dans le rire de la chance et sous les quarante yeux de la mosquée, une centaine d'hommes, habillés de blanc, réunis autour de la grave question de la viande halal ou haram. J'avais la possibilité d'arracher le haut-parleur que brandissait le cheikh et d'exiger que tous m'écoutent témoigner, me reconnaissent, valident cette nuit qui interdit le jour en moi. Je savais que je n'aurais jamais plus une occasion pareille. Dans ce village désert, tous les hommes étaient présents au même endroit. Toutes les femmes écoutaient derrière les murs, et tous les enfants avaient trente-trois ans, comme tous les habitants de ce lieu, comme les fidèles récompensés et éternels au paradis. Mon souffle de mourante, ma canule, ma petite voix de canard allaient enfin se faire entendre.

Leur histoire de viande de sacrifice à l'origine douteuse avait laissé sur l'unique route des têtes répugnantes qui, comme cette flopée de gamins, me poursuivaient en roulant, remontant la pente dans leurs lois absurdes.

Lorsque la foule s'est retournée vers moi, j'ai marché sans baisser la tête, et sans foulard sur mon sourire de monstre. Ma grosse canule posée sur mille phrases comme un diadème idiot était source de fierté en ce lieu qui ranimait le souvenir de moi-même. J'ai couru vers l'imam, surpris dans son prêche, et alors qu'il ouvrait la bouche pour reprendre la parole, je me suis emparée de son haut-parleur et j'ai fait face à la foule qui se refermait sur moi comme une vague. Mais dans la bousculade, j'ai soudain été déséquilibrée, tirée vers le bas de l'escalier par mille mains ; des voix protestaient et se scandalisaient dans la confusion des habits blancs. « Je suis L'bia, fille de Khaled Adjama et... » Je criais, bouche collée au haut-parleur. Et dans ce village habitué au grand silence, un long sifflement se fit entendre. Il se propagea, avec des mots certes, mais aussi quelque chose d'indécent à leurs oreilles, ou un vieux souvenir terrible. Ce souvenir les écartelait et les dépeçait.

Aux premiers rangs, les hommes se jetèrent sur moi et essayèrent de m'arracher le haut-parleur. J'entendis : « Une femme ne doit pas parler ici. Tu entends ? Une femme de bonne famille reste chez les siens ! » « Tu n'as pas d'homme pour te garder ? » aboya une voix parmi la foule, alors qu'une main me tirait vers l'entrée de la mosquée géante. « Qui t'envoie pour la fitna, qui t'envoie pour nous diviser ? » La voix de l'imam, dépossédée de miracles mais non de beauté, affligée par l'impiété des créatures, me parvenait aux oreilles. « Tais-toi ! Une femme ne doit pas élever la voix devant les hommes ! » hurla une autre. Ces personnes, rassemblées au sujet du goût d'une viande douteuse, craignaient d'entendre une voix de femme à l'ombre de la mosquée ; elles ne saisissaient pas que de voix, je n'en avais plus ! Que j'étais venue ici, chez eux, chez moi, pour justement te faire entendre ces pauvres idiots aux airs offusqués. « Tais-toi ! » criaient-ils. Mais je suis muette depuis vingt et un ans, non ? Une femme dans ce pays où tu insistes pour venir respirer, vivre et compter les jours n'a pas le droit de prier à voix haute. Elle ne peut pas faire entendre ses sanglots dans le deuil, ni ses talons sur la chaussée, elle ne peut ni chanter ni prêcher dans une mosquée. Parce que notre voix, ma Lune ancienne, est composée du cri étouffé de la jouissance et de celui vite oublié de l'accouchement. Deux moments où les hommes sont nus en nous ou au-dessus de nous. Notre belle voix s'élèvera toujours dans la honte des hommes.

Alors, ils se sont jetés sur moi pour m'enlever ce que j'avais perdu depuis vingt et un ans, là, sous les yeux de tous, derrière la première montagne située à l'est.

« C'est Dieu qui t'a sauvée », me répéta plus tard le cheikh au visage aiguisé. On s'était abrités dans la petite salle d'étude, là où les imams ont l'habitude de préparer les prêches ou d'écouter les questions gênantes des hommes repentants à propos de leur sexualité ou du droit des successions. De nombreux livres dorés et reliés de faux cuir, telle une armée, captaient ce qui restait de jour à l'extérieur. « C'est Dieu et son Prophète. Ces pauvres gens sont manipulés à cause des têtes d'ânes. » Sa belle voix se révéla alors dans son corps qui la réfutait.



Je regardais cet homme barbu, long et maigre, au visage émacié et aux grands yeux noirs attentifs. Il avait toujours la longue djellaba blanche qu'il portait pendant son prêche houleux. La porte de la salle était ouverte et deux hommes se tenaient respectueusement sur le seuil. Craignaient-ils une irruption de cette foule que je distinguais dehors, piétinant ? « Oh oui, ma fille ! Ton geste était dangereux, la foule est imprévisible, ma sœur. Ils auraient pu te tuer, que Dieu nous en préserve. » Sa voix chaude m'arracha à la lucarne par où parvenaient les preuves de vie du village, ses voix diminuées. Il me fixait, dissimulant à peine son inquiétude : « Tu n'es pas journaliste, n'est-ce pas ? » Je suis restée muette, envahie par la vague sensation d'un mauvais rêve. Des souvenirs émiettés de cris et de mains malfaisantes qui me repoussaient vers la bouche de la mosquée, une grande porte en bois sertie d'arabesques cuivrées. Même dans ma peur, cette porte ouvragée comme un étalage de bijoux sur la poitrine d'une femme me parut indécente dans ce lieu miséreux. « Ils se sont sentis insultés, tu vois, ma sœur ? »

Cette belle voix me troublait. Si je fermais les yeux, je pouvais imaginer mille visages d'acteurs de cinéma, d'hommes sur des chevaux blancs, des murmures et de vieilles explications qui réparaient tout. Mais dès que je les levais vers le cheikh, le miracle cessait. Avec sa longue barbe nocturne, son visage portait les signes d'une malédiction. Celle que l'on récolte en regardant là où il ne faut pas dans son propre sang. Le contraste entre sa voix douce et ses traits tranchants était incommodant. Peut-être que le cheikh en jouait, ma Houri ? J'étais en train de me perdre en lui et ses yeux semblaient m'y encourager. Puis je compris ce qui détonnait : la couleur de sa barbe affûtée comme une lame. Un noir incompréhensible, absolu, inconcevable vu son âge et les cernes qui marquaient ses yeux. Le cheikh devait avoir environ cinquante ans. Cette couleur, c'est du numéro un sur la palette de mon salon de coiffure ! Un noir franc, sans nuances. Il devait teindre régulièrement sa barbe pour obtenir cette couleur parfaite. Le contraste avec le blanc de ses habits était fascinant, comme l'ambiguïté ou la peur. « L'histoire de la viande d'âne en ce jour, ça réveille chez eux la honte et la colère, ma sœur. Ce sont des gens pauvres et fiers, vois-tu. On a retrouvé ces têtes ce matin et beaucoup d'entre eux ne veulent plus manger la viande qu'ils ont achetée hier dans ma boucherie. » Je le fixais, un peu perdue, et lui, à son tour, examinait mon « sourire » telle une pièce rare. Un éclair traversa son regard, comme si je comblais en lui un raisonnement. « Tu aurais pu mourir, ma sœur. Veux-tu boire de l'eau ? Manger ? Ma femme peut te préparer quelque chose. Tu es l'invitée de Dieu dans sa maison. » Puis ses yeux se posèrent sur mon jean et mes cheveux en broussaille, et il recula légèrement pour marquer une distance.

Le cheikh interrogea quelque chose en lui-même, puis revint à la surface, comme agacé. Dehors, le bruit s'estompait et l'émeute que j'avais failli provoquer céda place au silence qui m'avait accueillie une heure plus tôt. Dans la maison de Dieu, tu surnageais, fruit interdit, cachée entre la chair et les livres dorés, fuyarde de l'Éden. J'ai pensé un instant à Aïssa et à sa jalousie d'Abou Hurayra, le compagnon du Prophète qui rapporta ses dires par milliers alors qu'il ne l'avait fréquenté que quelques mois. « Un homme ne peut pas s'isoler avec une femme inconnue qui n'est ni sa fille, ni sa sœur, ni sa mère. » Le cheikh fit un geste du menton vers ses acolytes debout à la porte du logis. « Tu vas te reposer un moment, puis on décidera de l'heure de ton départ. Tu ne peux pas sortir maintenant, ils sont encore excités. Ce sont des gens bien, mais cette histoire, le manque d'argent, la honte, le diable et les jalousies, tout ça les fait souffrir. C'est un village qui n'est pas riche. » Cet

endroit, lui, débordait de dorures sur les grands recueils de hadiths. Elles couraient, ces veines brillantes, sur les étagères, jusqu'au dôme, elles débordaient en lierre sur les couvertures des Corans en nombre incalculable dans ce petit réduit. Puis les ruisseaux d'or fin coulaient sur les rideaux rouges et se perdaient dans la laine ocre du tapis, avant de rejaillir dans les lustres au plafond.

« Je reviens », fit la voix bienfaisante, embusquée dans ce corps maigre et sa fausse barbe. Le cheikh se leva prestement et s'en alla en me laissant seule. Dehors, la foule vibrait encore, lointaine. J'entendais surtout la voix particulière du cheikh, que j'imaginais revenu en haut de l'escalier. Le conciliabule s'étendit, marqua des pauses puis reprit. Quels actes avais-je commis pour être traitée comme un scandale plus grave que la mort dans ce village où je suis née et morte ? Était-ce mon pantalon ? Mes cheveux ? Ma tentative de prendre la parole parmi les hommes ? Craignaient-ils de voir leur histoire rapportée et étalée au grand jour ? Ou bien détestaient-ils mon nom de famille ?

Le jour déclinant menaçait de se refermer sur moi. Je ne suis jamais partie aussi loin dans mes rêves, aussi imprudemment dans un lieu inconnu. Une puissante fatigue me noya d'un coup. Peut-être à cause de la mollesse du tapis sanguin et noir et de la lumière atténuée, ou à cause de la vanité totale de ma présence ici, je me suis allongée pour tenter de dormir. Mon corps me convia à tout oublier en moi, jusqu'à ta présence.

L'imam à la barbe teinte revint une demi-heure plus tard avec du lait, des dattes et un voile dans son emballage transparent. J'ai compris qu'il ne me laisserait pas quitter ce lieu. « Ici, c'est la maison d'Allah, personne ne viendra t'y importuner. Mais ne sors pas de la mosquée. Demain, Dieu t'ouvrira le chemin et tu rentreras chez toi. De quelle ville viens-tu ? Alger ? » Je fis non de la tête. Puis ma voix défunte prononça « Oran » et il se pencha vers moi pour en récolter le souffle piteux. Ses yeux s'accrochèrent à ma gorge ouverte. Était-il inquiet ? Non. Plutôt intrigué, mais distant. Il était rare que l'on approchât d'aussi près ma trachée sans basculer dedans. Le cheikh, lui, resta autour, comme un dresseur de fauves. Il s'excusa encore une fois. « Je reviens », dit-il, soudain illuminé par une idée. Aurais-je dû déchiffrer les signes qui s'alignaient sous mon nez à ce moment-là, ma Houri logée dans une tente d'émeraude au paradis d'Allah ? J'étais toujours sous le choc, piégée dans les images de la foule grondante et des mains qui m'écartelaient. Aurais-je dû reconnaître ce que ma langue intérieure et les dorures savantes laissaient entrevoir ? Oui. Mais je suis une femme écorchée, mon ange, et les mots glissent vers l'extérieur sans que j'en maîtrise le flux. Je suis une tête ballottée sur un torse, à peine recousue au reste de ma vie, vois-tu. Debout sur ces marches prétentieuses, j'avais tenté de faire répéter mon histoire aux gens de mon village natal. De les faire témoigner en ma faveur, contre toi, dans ce tribunal poussiéreux.

Je l'avoue.

Dans mon murmure éternel, j'avais bien crié : « Je suis la fille des Adjama ! Je suis la fille des Adjama ! » Mais ce n'était qu'un chuchotement. Personne ne semblait l'avoir entendu ni se souvenir de nous, ma sœur, ma mère, mon père. Dans la cohue des mille mains, les mille morts du 31 décembre 1999 aussi se sont fait piétiner, marcher dessus, tirer les cheveux et refouler. Peut-être que ces survivants miséreux refusaient que leurs morts reprennent la parole par l'entaille de ma gorge. Cette histoire d'ânes leur permettait surtout de jouer à cache-cache avec leurs fantômes.

Un sac laissant apparaître un voile noir était posé entre lui et moi. « Tu dis que tu es la fille des Adjama ? » sonda l'imam. Je fis oui de la tête. « Tu sais ma fille, les noms de famille ne veulent rien dire ici. Chacun choisit celui qu'il veut chaque matin ou presque. » Il fit semblant d'être submergé par un océan de mots qu'il fallait choisir pour moi. « Tu dis que tu es d'ici, de Had Chekala ? » Je fis à nouveau oui, encore étonnée par sa phrase précédente. Dans un coin de la pièce, un bébé respirait bruyamment dans son panier de linges blanc et bleu. À ce moment-là, je t'ai sentie remuer comme un pays profond pour remonter à la surface de ma canule, y glisser ta petite tête et te pencher sur le berceau de l'enfant.

Un peu plus tôt, dans ma langue intérieure, ma voix savante que toi seule entends, je t'avais rappelé la loi religieuse : « Un homme ne peut s'isoler avec une femme étrangère sans que le diable ne soit leur complice. » Sentant mon trouble, l'imam-couteau, pour me mettre en confiance, avait trouvé la solution. Après la prière du crépuscule, il était revenu dans la loge avec dans une main un plat de tripes cuisiné par sa femme, selon ses dires, et dans l'autre le berceau d'un nouveau-né. Il était revenu avec son fils ! « Il s'appelle Ismaïl. Comme notre ancêtre à nous tous, les musulmans. » L'enfant dormait. Je résistais à l'envie de le toucher, de me pencher sur lui. Pour y retrouver tes traits possibles ? Oui.

« Tu dois savoir, ma sœur, qu'ici les noms sont sans importance. » Je restais méfiante et j'échafaudais des hypothèses pour m'expliquer cette énigme. « À Had Chekala, on peut se choisir le nom que l'on veut, ma sœur, ce n'est pas comme dans le reste du pays. Tu dis donc que tu as de la famille ici ? » J'acquiesçai, insistant avec mon regard ferme de femme qui n'a pas grandi sous la coupe d'un homme. Le cheikh haussa les épaules et se caressa la barbe, dans un geste qu'affectionnent ses pairs pour mimer la sagesse. « Ici, à Had Chekala, les gens répètent qu'ils sont tous de la même famille. Nous descendons tous de la montagne. Il y a eu beaucoup de morts ici. N'est-ce pas ? » Son regard se moquait de ma comédie de femme forte et il décida d'entamer le réel. Je trouvais cette confrontation inquiétante mais étrangement nécessaire. « Sache, ma sœur, que les gens d'ici ne veulent pas se souvenir du passé. Et toi, tu arrives avec... ta tenue et tes cheveux nus, ma sœur, et c'est une insulte à la dignité. Ensuite, tu as voulu prendre la parole alors qu'eux, ils étaient troublés par la fitna avec cette histoire d'ânes. Certains, ma sœur, désiraient même porter atteinte à la maison de Dieu, à moi en tant qu'imam de ce village ! » Son ton grimpa dans l'oraison, atteignit un chagrin qu'il souhaitait divin et une tonalité de plainte qui me remua malgré moi. Cette voix était le diable ! « Mais ma sœur, tu voulais leur annoncer quoi ? »

Le cheikh attendit ostensiblement ma réponse ; il savait pourtant l'absurdité de sa question. Plus que mes yeux vert et or qu'il évitait, ma canule l'aspirait de temps à autre, comme elle le fait avec tous les hommes, mais il semblait être un bon lutteur. Il restait au loin, se gardant d'approcher trop près avec des questions abruptes. Moi aussi, je luttais à contresens de ses paroles mielleuses. J'étais aspirée par sa voix qui imitait la consolation, l'intime réparation.

Le cheikh se taisait avec calcul, tapotait le tapis rougeâtre, se raclait la gorge et revenait avec mille mots cachés en dix. Que voulait-il ? Comment aurais-je pu le deviner, ma Houri ? « Il n'y a pas de véritable nom ici, il n'y a que des pauvres vies. Tu l'as bien compris, n'est-ce pas ? Certains m'en veulent, ma sœur, parce que je viens d'ailleurs. De Tiaret, après la mort des miens. Tu n'es pas journaliste, n'est-ce pas ? » Son inquiétude était visible, mais je le rassurai d'une moue. « Il ne reste que moi. Mon père, un maquignon, mourut de chagrin peut-

être et mon frère disparut. Je suis arrivé pauvre et nu, avec le livre de Dieu dans le cœur et le désir de raviver la voix de son Prophète, que le salut soit sur Lui, dans ce village martyrisé. Oh ! ils ont bien souffert ici. Ils ne savent plus faire la distinction entre bien et mal, halal et haram. Le diable les guide et les égare avec sa voix. Sais-tu, ma sœur, que le précédent imam a été chassé à coups de pierre durant un ramadan ? »

Je levai un sourcil, intéressée, et il poursuivit, enjoué : « Il avait calculé que la direction exacte de l'est, dans le sens sacré de La Mecque, différait de quelques degrés par rapport à la direction fixée par les anciens imams. Alors, il a eu cette idée malheureuse de tracer les tapis au sol de la mosquée pour mieux aligner les rangs des fidèles lors des prières collectives, et ainsi, il créa la fitna. La moitié des fidèles priaient un peu vers le nord et l'autre moitié un peu vers le sud. Cela a fini dans le sang, les pierres et les menaces, ma sœur. Ce sont des gens pauvres, ils ont honte surtout. »

Il baissa les yeux pour mieux me faire languir sur ce mystère. Ses yeux malins comme des morts me scrutaient. Ses mains caressaient parfois le front du bébé qui dormait, comme pour vérifier qu'il était encore vivant. Entre nous, le petit sac avec un tissu noir traçait une limite. « La honte, oui, ma sœur. Mais Dieu les guérit peu à peu. Moi, je suis le fils d'un éleveur de moutons, mais j'ai fait des études à la mosquée de notre village, près de Tiaret. Je viens de Oued Lilli. Puis il y a eu la fitna dans le pays. Mon frère a été arrêté et mis en prison selon certains. Selon d'autres, il vit encore dans les montagnes et refuse de rendre les armes. Moi, je suis venu ici quand on nous a tout pris à Tiaret. Les éleveurs me connaissent, j'ai acheté leurs bêtes et les ai vendues, jusqu'à ce que je puisse ouvrir ma boucherie et multiplier mes troupeaux là-haut dans la montagne. Or, ma sœur, le cœur est envieux. Certains dans ce village sont jaloux et ils me calomnient. C'est ainsi qu'est née cette histoire de têtes d'ânes. On m'accuse de vendre de la viande d'âne ! Avant, c'étaient seulement des rumeurs, mais cette année, on a trouvé des têtes dans nos rues et près de ma mosquée ! Qu'en savent-ils ces gens, ma sœur ? Ils mentent comme les frères de Youssef, que Dieu le salue. Ils sont aveugles. J'ai vendu, avec l'aide de Dieu, de la viande à perte. J'en ai aussi donné aux plus pauvres, et ce sont eux qui me calomnient aujourd'hui. »

Son histoire était outrée, comme un pigeon emmuré qui se cogne au plafond en battant des ailes. « Mais pas tout le village ! corrigea le cheikh. Il y a encore sur la terre d'Allah des cœurs blancs, des gens de bonne volonté, fidèles au Prophète. Cependant la jalousie a créé la fitna. Ils peuvent en venir aux pierres avec toi aussi, ma sœur, car la colère et la honte rendent aveugle. Certains sont encore assis à la porte de la mosquée. »

C'était sa première charge : faire couler l'encre de la peur.

Il a réussi.

Car, même si la tentation était grande, je me voyais mal déguerpir et courir vers le bas de la route pour arrêter un taxi – ici, il devait en passer un par mois. J'ai alors pris conscience du piège où je m'étais jetée et qui se refermait sur moi. Je ne pouvais ni crier, ni appeler ma mère au téléphone, ni avertir qui que ce soit. J'allais peut-être finir en âne décapité moi aussi. J'observais le plafond de la petite salle, avec ses arabesques dorées et sa lucarne des Mille et Une Nuits. Le cheikh commenta : « Cette mosquée, ma sœur, je l'ai financée avec mon argent, et celui de quelques bénévoles. » Je songeais à l'énorme ventre doré où nous nous trouvions, sous cette coupole enflée comme une femme enceinte, à la chair ouvragée de dix mille tatouages. La mosquée apparaissait grossière dans ce village indigent. Son luxe donnait l'impression qu'elle avait attiré toutes les offrandes et tout l'argent du monde, pour les dévorer comme un festin fastueux. « Je l'ai payée et construite peu à peu », poursuivit le cheikh, examinant son enfant du coin de l'œil. « Mais maintenant, il me manque de l'argent pour finir le minaret. Et ils croient que je leur vends de la viande d'âne pour m'accaparer leurs maigres fortunes ! » Sa voix, qui s'imposait plus puissante que son corps, faiblit et s'attarda dans une infinie tristesse, celle d'un Dieu trahi.

Ma Hourï, j'étais si fatiguée. C'est ce qui émoussa ma vigilance et me fit perdre le chemin. Cette voix

m'égaraient dans un labyrinthe. « Vois-tu, ma sœur, quand tu es venue me prendre le haut-parleur, c'est comme si Dieu t'avait envoyée du ciel, en ce jour de l'Aïd. C'est certain, c'est sa volonté et son signe. Ils étaient capables de me tuer ou de m'égorger et Dieu a préféré le miracle au crime. » Il me fixa avec l'intérêt que l'on a pour une offrande. Je n'en revenais pas d'être encore une fois considérée comme un sacrifice, un miracle ou une brebis ailée. Dieu se moquait de moi, ou bien était-ce ma sœur qui retournait contre moi l'histoire de ma vie ? Était-elle là, dans la montagne, embusquée, à me surveiller ?

« Ne le prends pas mal, ma sœur, mais tu resteras ici cette nuit. Tu pourras manger, dormir et te laver. Et demain, on te trouvera sûrement un taxi au lever du soleil, avant que les villageois ne se réveillent. Tu dois rentrer chez toi, ici il n'y a rien à trouver. Ton nom de famille, des dizaines le portent et ça ne veut rien dire. Les noms et les prénoms, ça ne veut rien dire, crois-moi. Ne reste pas là. » Sa main caressa le petit emballage. Alors je compris. Je répondis à son autre voix, calculatrice, camouflée dans sa voix extérieure, et je lui répétais dans mon souffle intraitable : « Je suis la fille de H'med Adjama. » Je voulais qu'il l'accepte. J'exigeais qu'il admette que j'étais venue pour une autre histoire que celle, ridicule, de la viande d'âne qui gaspillait ce qui subsistait de sens dans ce village sans au-delà. Mais je crois qu'il le savait depuis le début.

Le couteau se tut alors. Puis il creusa ses pensées comme on creuse de la pointe d'une lame le bois ou le sol. Le cheikh hésitait à sortir de son fourreau ancien, fabriqué dans son métier de versets et de prêches. J'aurais dû comprendre. J'ai voulu lui tenir tête, chez lui, plutôt que d'ouvrir les yeux. Alors, tandis que le jour s'enfonçait derrière les montagnes, sa voix tâta ma cicatrice et il se décida à appuyer sur un autre levier. « Vois-tu ma sœur, ici, ils en souffrent et refusent que l'on en parle à leur place. Cela sert à quoi de revenir sur le passé ? Seulement à plonger les cœurs dans la détresse et à ouvrir les maisons au diable. Le Prophète conseillait de serrer les rangs durant les prières collectives, pour ne laisser aucune brèche pour le diable entre un orteil et celui du voisin, une épaule et celle du voisin. Alors tu vois, ma sœur, quand on arrive ici pour ouvrir des plaies, cela n'arrange rien et on ouvre uniquement la sienne. Cela ne sert qu'à réveiller la guerre et la division. Ici, on s'est tous trompés et on a tous eu raison. Dieu a tout pardonné, et il ne faut pas écouter le Maudit en revenant remuer la terre des morts. »

La lame du couteau rebondissait sur ma canule, ignorant ma douleur. Elle insistait avec son tranchant pour graver un message. « Ici, on est tous innocents ou tous coupables. Moi, j'ai perdu un frère dans le maquis, tu vois ma sœur. Dieu décide. Toi, tu dois connaître cette histoire, non ? Ici, on est tous égaux devant la mort et devant Dieu et son Prophète. On a tous fermé les yeux. » Le couteau resta brandi dans le crépuscule.

Je me crus victorieuse, mais à ce moment-là, la pointe toucha quelque chose en moi, ma Hourri. La lame créa une fissure qui entama la dureté de ma pierre noire. Je soutenais le regard sombre du cheikh.

Puis j'eus envie de me lever, de fuir, de descendre au village et de frapper aux portes. Cependant, ce n'était qu'un rêve pour atténuer ma peur naissante, car je commençais à soupçonner le sens de son discours. Ou peut-être est-ce toi, dans la nuit de mon sang, qui saisisais ses silences ? Il devait exister une trace de notre nom de famille ici, j'en étais certaine, malgré les propos équivoques du cheikh sur les noms et les prénoms. « Ici, la vérité est difficile, ces gens ont honte et sais-tu de quoi, ma sœur ? Ils ont honte parce qu'ils ne savent plus rien ! Ils ignorent d'où ils viennent, qui ils sont, qui est le fils de qui et qui est la mère de qui. C'est un village maudit. Tu le sais, il y a eu des dizaines et des dizaines de morts il y a vingt ans à cause de la fitna et du diable, ma sœur. »

Le couteau approchait de ma gorge et je nageais dans son éclat ciselé comme un verset. L'imam savait que c'était un duel dangereux pour lui aussi. « Qui n'a pas tué ici ? Qui n'est pas mort ? Tous, ma sœur, ont du sang sur les mains et dans leurs veines. Les gens ont honte parce qu'ils croient qu'ils n'avaient pas droit à la vie et c'est certainement vrai. Les gens qui ont survécu à leurs proches ne le méritaient pas. C'est un don de Dieu dont ils sont indignes, n'est-ce pas ? » Le couteau accentuait sa pression sur ma veine. « Ils ont peut-être été complices des tueurs. Ou peut-être se sont-ils enfuis en abandonnant leurs proches. Certains ont volé leurs jours à leurs propres morts, non ? Vois-tu, ma sœur, ils ont honte et il ne sert à rien de le leur rappeler. C'est à

Dieu de nous juger et c'est pourquoi nous espérons le Jugement dernier et l'attendons dans la prière. Tu dois être au courant si tu es une vraie Adjama et pas une autre qui prétend être la fille de cette famille. Il y a eu un drame, ma sœur, et certains se sont cachés, certains ont fui, certains ont menti et personne ne peut leur en vouloir d'avoir honte aujourd'hui. Ainsi, il vaut mieux payer en ce bas monde et arriver innocent dans l'autre. Si on les écoute ici, ils répéteront que personne ne mérite de vivre et ils n'auront pas tort. C'est tout ce qui leur reste : ce village et l'oubli. L'oubli, c'est la miséricorde de Dieu. Sa grande pitié pour nous, ses créatures. »

La nuit du 20 juin, dans un hangar.

C'est une nuit immense. Les hautes montagnes s'y perdent elles aussi. C'est ce qui désordonne le temps de cette histoire. Dans la mosquée géante, il y a quelques heures, je me trouvais sous le couteau et sa loi. Maintenant, dans ce hangar sans toit au milieu de la nuit épaisse, je suis ligotée. C'est l'homme maigre et inquiétant qui m'a enfermée là. Il a fait les cent pas dans la ferme en ruine avant de se décider. Puis il est descendu en courant. Le village est juste en bas sur le sentier obscurci. Y est-il allé pour nous dénoncer ? Y décider de notre sort ? Il arrivera dans un quart d'heure au coude de l'oued faussement mort. Il est parti avertir son frère, je le sais maintenant, ma chérie. « Je sais égorger mieux que lui ! Non ? Je suis le préféré de mon père ! » clamait-il en s'enfonçant dans la nuit.

Oh ma fille, quel secret de jalousie entre deux frères avons-nous éventé en venant ici dans cet Endroit mort ?

Le 20 juin, 20 heures.

L'imam a su distinguer la bonne jugulaire et s'est empressé d'y faire la première entaille. C'est mon nom qui saigna d'abord. « Quand ils ont fui le massacre, ma sœur qui dois connaître cette histoire si tu es une vraie Adjama, il y a eu la peur. Des centaines de personnes venues des montagnes sont arrivées au village les jours qui suivirent. Chacun craignait pour sa vie et cherchait refuge ou nourriture, mais pas seulement. Le cœur est cupide, ma sœur. Certains pauvres, venus d'autres régions, se sont mêlés aux vrais survivants. Mais qui pouvait juger ? Eux aussi, ils pouvaient jurer qu'ils allaient mourir, ou qu'ils avaient survécu à un massacre commis par on ne sait qui. Alors tu sais, ma sœur, le diable s'en mêla avec sa belle voix susurrante. Les gens qui habitent les montagnes du Ouarsenis, ils y naissent et y meurent. Personne ne sait qu'ils sont venus au monde sauf eux, ils ne sont pas inscrits sur les registres des mairies et ne possèdent pas de livret de famille ou l'ont perdu volontairement.

Le lendemain du massacre, beaucoup avaient faim et froid ou espéraient de l'argent. Ils sont arrivés dans ce village parce qu'ils attendaient une aide de l'État et rencontrer les caméras pour réciter leurs misères. À Had Chekala, les plus vieux, ceux qui veulent bien se souvenir de ce jour de janvier 2000, racontent qu'on y distribuait de tout. De la semoule, de l'argent, des vêtements, des logements, et donc tout se mêla comme on le sera dans le Jugement dernier, quand l'ange appellera tout le monde. Tous les gens de ce pays se sont retrouvés ici, dans la bousculade, comme après la résurrection. Les survivants et les fausses victimes, les personnes qui avaient perdu des êtres chers et celles qui s'étaient approprié le nom de famille des morts afin de recevoir de l'aide. Ma sœur, personne ne savait plus qui était qui en ces jours sans nom. Tout apparut trouble et l'est resté jusqu'à aujourd'hui.

Vois-tu, ma sœur, c'est pour cette raison que les gens d'ici ont honte. Beaucoup vivent depuis vingt ans avec des noms volés à des morts. D'autres sont vraiment morts et d'autres ne s'en souviennent pas. Tu comprends ? Ils ont honte et pourtant, ce n'est pas leur faute. Ils n'ont fait que survivre et Dieu avait pour eux d'autres destins. Alors parfois, dans ce village, on s'énerve pour des choses futiles, ce sont les ruses du diable. La honte refait surface et ils ne souhaitent pas en parler, ni qu'on en parle devant leurs enfants ni qu'on leur rapporte la seule histoire qu'ils veulent oublier. Ce n'est pas comme la guerre contre la France. Had Chekala n'a pas fait la bonne guerre. Car Dieu est témoin : on a tous tué, on est tous morts et nous avons tous volé quelque chose à quelqu'un durant ces années, ma sœur. Personne ne sait qui tuait vraiment. Même moi, je doute de mon vrai nom. Alors, je me suis donné celui du serviteur d'Allah, Cheikh Zabir... »

Ensuite, le couteau se tut, rutilant. Le jour avait disparu et le bébé semblait endormi au fond d'un rêve qui rejoignait le tien, ma Lune d'argent. Le couteau avait parlé et attendait que mon « sourire » lui réponde, le reconnaissant dans son unicité divine. J'étais en colère surtout, car sa voix, dans sa magie, m'empêchait de lui faire le moindre reproche. Le voile, plié dans son emballage, patientait, posé entre nous. C'était le contrat qui m'aiderait à repartir saine et sauve au matin.

Il attendit ma réponse et se tut un moment.

J'avais toujours eu une aversion profonde pour cette espèce d'homme. Cet imam, comme tous les siens,



me volait tout, mon corps, mon sexe, mon ventre. Le droit de rire nue comme une mouette au-dessus d'une plage. Aujourd'hui, selon lui, même le sens de mon « sourire » se retournait contre moi en un ricanement coupable. Il me poussait dans ma tombe avec la certitude que j'étais aussi coupable que celui qui tenta de m'égorger il y a vingt et un ans. Cet imam avait bien rodé son argumentaire. Son couteau était affûté face à moi, la femme errante. Ce genre d'homme me révoltait, comme ceux qui volent des aveugles ou dévorent de la chair humaine. Je portais en moi, par toi, le contraire de ce que cet homme portait dans son ventre. Je portais la vie alors que lui, il t'attendait à la sortie pour te dire de revenir dans l'obscurité du ventre, ou de te voiler. Cet homme pouvait me tuer, me découper et m'enterrer et sa raison scintillait dans le métal de son couteau. Il restait à l'affût de ma vie parce que j'étais un peu la vie, qui le poursuivait dans son reproche et sa vérité. Mais il savait qui j'étais dans ma fissure et mon audace, et il l'entendait, ma langue intérieure cabrée contre son raisonnement. Je n'avais nul besoin de crier. Car, ma Hourī, la langue intérieure sait parler à l'ennemi mieux que la langue extérieure avec ses mots limités.

« ... J'ai égorgé ma première offrande en 1412 de l'Hégire. C'était un lundi, comme le jour de la naissance de notre Prophète, au mois de Dhou al-hijja, ma sœur. Mon père m'appela à le faire avec une voix froide. Habituellement, je l'aidais en lui tendant les couteaux, la pompe à air pour gonfler la bête et la dépecer plus facilement, le seau d'eau pour laver ses mains ensanglantées, ou le grand couteau du sacrifice. Celui-là était spécial, comme le sont certains versets d'Allah dans son Livre. Mon père en usait pour l'égorgement uniquement, puis le rangeait dans son étui en cuir. H'med, mon frère, et moi le tenions tour à tour selon qui le méritait le plus d'après mon père.

Je le revois penché sur la bête, essoufflé, son pantalon remonté alors que l'aube vient à peine d'allumer le ciel après la prière. Il aimait travailler ainsi, dans la solitude. Mon père était un homme d'un temps ancien, il avait souvent peiné dans sa vie et semblait toujours regarder ailleurs, très loin, dans son passé, à l'époque de la France à qui il avait tenu tête. C'est à peine s'il posait les yeux sur nous, ses fils, ma sœur. C'était un homme de Dieu ; il se levait avant le soleil et se couchait après lui. Nous possédions des élevages et une boucherie dans notre village à Oued Lilli ; les bêtes provenaient des environs de Tiaret, on leur faisait manger les bonnes herbes pour que leur chair soit tendre. Mon père nous a tout appris : ne rien jeter de l'offrande, ne rien lâcher avant qu'il n'en reste plus que les os. Même les os, on pouvait les revendre. Mon père était croyant et récitait le Coran, mais il n'a pas eu le temps d'achever son apprentissage pour devenir imam. Orphelin, il dut gagner sa vie très tôt, comme le Prophète. Chaque bête égorgée était un combat dont il sortait triomphant. On aurait pu le jeter dans le feu ou dans une fosse aux lions : il s'en serait sorti, parce qu'il ne tenait pas à la vie.

Il a épousé notre mère alors qu'elle était encore une enfant, ma sœur. La sunna de Dieu a pour but de protéger la femme, de l'enfermer loin des tentations comme une rose, de la préserver d'elle-même et des regards pour qu'elle honore le nom de son père et de son mari. Ma mère craignait mon père, selon les conseils du Prophète. Elle ne s'adressait à lui que la nuit et dans le noir, elle se taisait quand il rentrait à la maison. Nous habitions à côté de la boucherie, presque derrière le comptoir, dans les entrailles ouvertes de nos bêtes. Tout chez nous exhalait cette odeur de viande, de graisse et de crochets. Aujourd'hui encore, en attendant que Dieu m'accueille s'Il le juge bon, pour moi le paradis est traversé de longs fleuves qui sentent la chair et le sang. Oh, mais ne crains rien, ma sœur, je te parle de mes souvenirs... Que veux-tu craindre ? Rien aujourd'hui. Il n'y a plus ni vainqueur ni vaincu. De nos jours, c'est une époque maudite où l'offrande se relève et où l'égorgueur baisse les bras, et chacun rentre dormir chez lui. Nous avons perdu la voie de Dieu, elle traverse la montagne, l'autel, le rêve glorieux soufflé par l'ange, l'escalade et le sacrifice d'Ibrahim, que le salut de Dieu soit sur lui.

Ma sœur, nous étions riches des biens que Dieu nous avait donnés. Mon père était très érudit en matière de Coran, il citait un verset pour tout, et H'med et moi, nous l'écoutions, lui obéissions et le respections. Mon père était allé accomplir son devoir à La Mecque, mais il était rentré déçu parce que, là-bas, on ne sacrifie plus les animaux ; on a remplacé les offrandes par des billets, des numéros et des chèques. Te rends-tu compte, ma sœur ? Ils ne sont pas conscients que le Sacrifice reste essentiel, car c'est le sang qui scelle le contrat avec Dieu et donne la vraie valeur à la foi. On peut dire ce que l'on veut dans la vie, mais quand le sang parle, c'est la seule véritable parole.

Je tenais le grand couteau quand j'étais le meilleur en classe, le plus obéissant envers mon père, le plus zélé à s'occuper de notre maison ou le plus prompt à servir les clients dans la boucherie. Parfois, c'était H'med, mais nous n'étions pas jaloux l'un de l'autre. Nous étions jumeaux, de vrais jumeaux. Dieu avait décidé que nous serions le miroir l'un de l'autre, l'âme de l'un surveillerait l'âme de l'autre. Nous étions identiques, ma sœur, comme deux gouttes d'eau, deux moitiés d'une même graine, Al-Hassan et Al-Hussein, les petits-fils aimés du Prophète, que le salut de Dieu soit sur Lui. On nous confondait à l'école, dans notre village de Oued Lilli. On portait les mêmes pulls, les mêmes chaussures, les mêmes vestes, et, dans la classe, on nous séparait pour nous distinguer. Il arrivait que H'med emprunte mon prénom et moi le sien et que nous échangions nos affaires. Seuls mes parents pouvaient nous reconnaître.

Notre père aimait nous emmener à la mosquée pour la prière du Maghrib. C'est là qu'il nous apprit le Coran. Mon frère devait rester travailler à la boucherie les journées impaires et moi les journées paires. On apprenait ainsi le Livre de Dieu à tour de rôle. Ma mère aussi, que Dieu l'accueille dans son vaste paradis. Elle fermait les yeux pour jouer avec nous et nous désignait l'un ou l'autre avec le doigt sans jamais se tromper ! Grâce à l'odeur ? Au son de la voix ? À l'instinct ? Une mère est un mystère. Le Prophète a dit que le paradis se trouve sous les pieds des mères et ma mère marchait souvent pieds nus. Elle était pieuse, mon père nous réunissait pour la prière, lui devant, H'med et moi derrière lui pour le suivre et ma mère derrière nous, ses fils. Alors oui, ma sœur, quand vint le moment, mon père n'hésita pas : en 1412, le jour de l'Aïd de notre calendrier, c'est à moi que revint l'honneur d'égorger l'offrande.

Cela arriva très tôt le matin, après la prière. D'habitude, nous égorgions une bête tous les deux jours pour la vendre ensuite, mais ce jour était celui de Dieu. Oh ma sœur, à Oued Lilli, les villageois que nous étions n'étaient pas riches et l'on ne mangeait pas tous de la viande. Le Prophète est né pauvre et mourut pauvre, lui aussi. Mais ce lundi, je m'en souviens, c'était un jour illuminé. Mon père me fit signe du menton et je me suis baissé vers la bête. Elle était ligotée mais bougeait beaucoup. C'était un magnifique mouton aux cornes recourbées comme s'il avait cent ans. Oh oui, je m'en souviens, ma sœur ! L'offrande m'a regardé de son œil furibond, j'ai eu l'impression qu'elle m'en voulait ou m'insultait, mais c'était seulement le diable Iblis dans son chuchotement éternel. En vérité, les offrandes se bousculent pour être apportées à Dieu. Mais le diable reste tenace, ma sœur, tu vas voir, il ne nous laisse jamais en paix.

Mon père recula pour que je sois seul et la bête bondit comme pour s'échapper. Elle était dans son droit, ma sœur, mais son devoir était de mourir pour Allah et d'éclairer le chemin avec son sang. Comprends-tu ? Elle dégageait une odeur d'urine et de peur. C'est ainsi, la vie : elle vient de Dieu et à Dieu elle retourne, alors j'ai pris le grand couteau et j'ai palpé sa veine jugulaire. Ce matin-là, je m'étais lavé entièrement, la grande ablution. J'ai tourné la tête de l'offrande vers La Mecque, et évoqué le nom de Dieu avant de l'égorger d'un trait.

Elle bêla, je crois, puis elle tourna les yeux vers l'est. Je pense qu'alors elle voyait déjà ce que nos cœurs nous cachent sur cette terre.

Cette première offrande, je l'ai égorgée chez nous, sous un citronnier, par un lundi. Mon père ne fit aucun commentaire, ne me félicita pas, et je l'en remercie. C'était sa première leçon : aucun égorgement n'est parfait, c'est pour cela qu'il faut le recommencer ; mille fois, pour parvenir au geste exemplaire de notre père Ibrahim, Allah le bénit. J'en rêvais, oh oui ! Que Dieu pardonne ma vanité. Je voulais maîtriser ce geste irréprochable, le plus sacré et le plus impeccable, qui éclairerait le monde et lui donnerait enfin sa véritable valeur : personne ne l'avait jamais réalisé avant Ibrahim ni après lui, à part notre prophète Mohammed et ses vénérables compagnons peut-être.

Ne crains rien ici dans ce village, ma sœur. Demain, tu rentreras chez toi à Oran.

Je voulais que tu comprennes que toutes les histoires peuvent parfois être saignées comme des offrandes,

ou geindre comme des bêtes, ou être oubliées comme des gestes du diable. Les histoires ne sont pas bonnes. Elles cachent des mensonges, des insinuations ou des tentatives de nous distraire du chemin d'Allah. Il n'y a qu'une seule histoire et qu'un seul chemin, mais le diable se faufile dans les fissures, les cicatrices comme la tienne, les espaces laissés entre les épaules des croyants lors des prières collectives. Ce jour-là, le 17 Dhou al-hijja de l'an 1412, il avait réussi à trouver une brèche entre H'med, mon frère, et moi. Il avait réussi à se glisser dans nos oreilles et à ébrécher le miroir parfait que nous étions l'un pour l'autre. Quand mon offrande s'ébroua dans la mort pour éparpiller son sang sur le sol et chercha dans ce monde l'air qui n'était plus pour elle que dans l'au-delà, H'med retint son souffle. Il ne se précipita pas pour m'assister. Il me laissa seul et l'offrande répandit son sang sur moi, sur mes vêtements et mes mains. Je me suis retourné vers lui et j'ai vu son visage, qui était le mien, devenir sombre et se séparer.

Il n'avait pas levé la main pour m'aider ou me seconder. Il était pétrifié, en colère, et posait sur moi un regard dur.

Alors, brusquement, mon père le gifla. Il avait compris l'outrage fait à sa loi.

Que s'est-il passé dans le cœur de mon frère ? La jalousie, je crois. Mon père avait décidé que je devais égorger l'offrande en premier. Avant H'med. Et le miroir s'est terni à cette date. Vois-tu, ma sœur ? Je me souviens de la date, mais aussi du diable. Il tourna autour de nous comme un hibou de mauvais augure, se jucha sur le citronnier de notre petite cour qui servait d'abattoir, et profita de la jalousie pour se glisser entre nous deux, que Dieu le brûle et le maudisse encore.

Mon frère H'med ne fit aucun geste pour m'aider. Dès lors, on devint des étrangers l'un pour l'autre. On apprit à se taire l'un devant l'autre, à porter des habits différents, à ne plus fréquenter les mêmes amis, et même à jouer l'un contre l'autre dans les équipes de football de notre quartier au lendemain de la prière du vendredi. H'med était un garçon pieux qui veillait la nuit pour prier et on faisait la course pour apprendre le Coran. Qui arriverait à le mémoriser entièrement avant l'autre ? Qui aurait le droit d'égorger les prochaines offrandes ? Qui pourrait s'asseoir le plus près de notre père ? Et qui pourrait un jour mener la prière ? Mon frère H'med avait une voix forte, mais la mienne était plus belle. Il avait des mains puissantes, j'avais des mains plus attentives. Il avait le don de se taire, j'avais celui de convaincre. Même mon père s'y perdait à devoir arbitrer entre nous. Ma mère, elle, s'égarait à tenter de nous réunir, sans comprendre comment nous en étions arrivés à refuser de manger dans la même assiette, de porter les mêmes habits et de réciter le Coran de la même manière.

Oh ma sœur, avec cette histoire nos vies changèrent. Nous avions avec nous Dieu, son Prophète, la mosquée, la prière collective, notre boucherie et les dons d'Allah. Nous aurions pu en rester là, mais le diable est une guêpe ou un chuchotement. À cette époque, on priait, ma sœur, on se lavait à grande eau, on s'organisait pour le moment où il faudrait prendre les armes contre les impies militaires, puisque notre oncle avait lancé, depuis le minaret de Oued Lilli, un appel au jihad. Un jour de 1992, on rassembla nos affaires personnelles, nos maigres possessions, et on décida de prendre la route du maquis avec nos milliers de frères du Front islamique du salut.

C'est là aussi que nos chemins se séparèrent.

Ma mère, à cause de la faiblesse héréditaire d'Hawa, notre mère à tous quand Dieu créa ce monde, sanglota, supplia et refusa de nous laisser partir. Mais le diable ou Dieu décida : je suis resté à la maison, mon frère H'med est monté au maquis. Après quelques années de guerre, on n'entendait plus parler de lui que par les rumeurs, les journaux ou les traîtres. La voix d'Allah se mêlait à la voix d'Iblis dans la bouche des hommes. Je suis donc resté chez nous à Ouled Lilli pour défendre notre boucherie et notre maison contre le mauvais sort. Le diable revint plusieurs fois : une fois, ce fut sous la forme d'un voleur que je réussis à ligoter dans notre boucherie, une nuit d'hiver. Une autre fois, il revint sous la forme d'un gendarme qui refusait de nous payer, alors je l'ai jeté dehors sans lui céder nos viandes. Une autre fois encore, le diable revint sous la forme d'un

médecin qui nous annonça que notre mère allait bientôt mourir. Le diable s'est ensuite introduit dans le corps de mon père qui mourut et rejoignit Dieu. Le diable revenait sans cesse et je le repoussais sans cesse en faisant des offrandes à Dieu, mais un jour son couteau fut plus rapide que le mien.

Dans le village, on nous craignait à cause de mon frère. J'ignore si c'est Iblis qui le tenta ou Allah qui l'éprouva, mais il devint un chef au maquis. On lui prêtait mille faits de guerre, mille crimes d'égorgeur. H'med égorgeait-il le diable ? Je ne peux l'affirmer ou l'infirmer, ma sœur.

Un jour, le couteau d'Iblis fut plus rapide.

On vint alors m'arrêter à la maison, les gendarmes étaient nombreux, et cette fois, malgré les sanglots de ma mère, on m'emmena, ma sœur. J'ai récité les versets de Dieu alors que nous nous dirigeons vers une caserne à Alger où l'on m'enferma dans une cellule avec d'autres gens de Dieu ensanglantés et tremblants. J'ai récité les versets deux fois par jour lorsqu'on m'arracha les ongles et que l'on me frappa. On me jura de ne pas me laisser un centimètre de peau intacte si je ne révélais pas où se cachaient les « autres ». Vois-tu ma sœur, je ne l'ai pas compris tout de suite ! On me prenait pour mon frère H'med, dont les photos étaient partout dans les commissariats, les casernes, les journaux. Quelqu'un m'avait dénoncé et l'on me tortura, ma sœur, jusqu'à ce que je finisse par avouer que je m'appelais H'med. On nous ramena alors à Relizane, moi et deux autres qui avaient eux aussi la barbe, les ongles et les cheveux arrachés. Nous tremblions et je récitais toujours le Livre d'Allah. Mes compagnons de malheur aimaient ma voix et la consolation qu'elle leur procurait dans les fourgons lors des transferts ou à l'intérieur des cellules. On resta en prison un an, ma sœur. J'ai alors acquis le don de parler aux détenus et de les soulager avec ma voix lorsqu'ils hurlaient dans leur sommeil, et de les aider à mourir avec ma voix, qui était celle qu'Allah avait donnée à un faible de corps et de cœur comme moi. Alors comprends-tu, ma sœur ?

Quand on nous libéra, ma mère était morte et je ne pouvais plus vivre dans notre village de Oued Lilli, car le diable, Iblis, pouvait être n'importe qui et prendre mille apparences. C'est alors que je suis venu vivre à Had Chekala, et que la fortune de Dieu m'a rattrapé : j'y suis imam, j'y suis boucher, j'y suis H'med l'égorgeur dans le passé et Cheikh Zabir aujourd'hui. Comprends-tu maintenant ? Les noms et les prénoms ne signifient rien face à Dieu ou face à la mort. Le diable peut venir par une brèche, une entaille ou un trou dans la gorge. Alors oui, ma sœur, rentre chez toi. Même moi, je ne suis pas qui je suis. Parfois, je fais un rêve où je vois mon frère. Il n'est jamais redescendu des montagnes depuis que le régime a proposé aux « frères » de se faire passer pour des cuisiniers. Il n'a jamais déposé les armes et, dans mon rêve, lorsqu'on se rencontre, nous ignorons qui est l'un et qui est l'autre.

Rentre chez toi, et pense au jour où tu rentreras chez Dieu et à ce que tu lui diras sur toi-même.

Lorsque son enfant se réveilla en grognant, le couteau affirma d'une voix catégorique : « Demain, tu quittes ce village, ma sœur. On n'en veut pas du passé ici, ni que l'on vienne remuer les cimetières. Cette histoire de viande d'âne va les occuper un moment, puis elle sera oubliée. C'est ainsi. Dieu a créé l'homme et lui a donné le nom de l'oubli, "Insane". »

Il faisait presque nuit, mon ange. Je tremblais de colère. Une pierre dans mon ventre. C'était lui, mon égorgeur. Il avait un autre visage, un autre âge, d'autres mains, une autre filiation, mais c'était lui – ses gestes, sa patience et sa hâte, son odeur aujourd'hui masquée par mille parfums.

Et je le savais déjà : même si je ne pourrais jamais maîtriser plus de mille mots comme lui, je ferais quant à moi un long discours pour t'accueillir. Oui, mon ange, alors qu'il racontait son histoire, j'avais déjà décidé, sans me l'avouer, de ne jamais ressembler au couteau, à cet homme maudit par lui-même.

En se levant, il me précisa : « Tu pourras aller te laver dans la salle des ablutions après la prière de l'Icha. Mais tu dois porter ce voile car c'est la maison de Dieu, une femme ne peut y entrer nue. » Il me tendit l'emballage. Pour quitter les lieux et emporter le berceau de son fils qui s'agitait, il attendit que j'ouvre le paquet et pose ce cercueil sur mes cheveux.

Vers 21 h 30, la voix enregistrée du muezzin s'éleva des entrailles de cette fausse Jérusalem. J'entendis les fidèles pressés affluer, se saluer, et la voix de l'imam retentit. « Serrez les rangs, ne laissez aucune brèche pour le diable entre vos épaules. » Elle s'éleva ensuite pour prier, éclatante, éplorée, chagrine, amoureuse et sensuelle, comme si cet homme portait en lui une femme enterrée. Il récita des versets sur le mal, le diable qui s'appelle Iblis, Ibrahim, son fils, le sacrifice et le droit exclusif de Dieu de juger. Les fidèles entonnèrent leur salut en écho, se plièrent, se déplièrent puis se délivrèrent en saluant à droite et à gauche avant de quitter les lieux, silencieux. Seule, après m'être longuement lavée, je me suis promenée dans la mosquée, en pantalon, cheveux nus, pieds nus, cœur nu.

Je me trouvais dans ses entrailles. À l'intérieur du grand poisson de pierre. Une femme seule, déchaussée et libre de ses mouvements. Je fis le tour des grands tapis, j'effleurai le micro suspendu à sa perche dans la niche de l'imam, puis, en approchant des étagères où l'on mettait les chaussures des fidèles, je découvris de belles chaussures blanches, des chaussures de sport. Qui les avait oubliées ? Dans une armoire étaient rangés des livres dorés et j'ai caressé des Corans reluisants. En avais-je le droit, moi la femme née impure, la pécheresse ? J'ai scruté le plafond, enflé comme mon ventre rond, avec un lustre colossal suspendu au milieu du nombril. Un îlot de cristaux et de dagues de lumière menaçait de poignarder la terre entière. Comme une mère inquiète, j'ai palpé mon ventre puis, n'ayant rien de mieux à faire, j'ai monté les marches du minbar, cette tribune en bois ouvragé, surmontée d'une coupole. Juchée au-dessus du désert doux des tapis où devaient s'aligner les fidèles, je me suis adressée à moi, à toi, à mon père, ma mère et ma sœur. Cela me vint naturellement, cette envie d'écouter mon chuchotement dans la maison d'Allah Lui-même. Mais la pierre dure était encore dans ma gorge. « Vous êtes là ? » Ma voix bruissait comme des feuilles que l'on froisse. « Où êtes-vous ? » Ma voix se dispersait en poignées de sable. « Je suis là ! » Ma voix n'a jamais pu avoir un écho dans ce monde depuis qu'on m'a coupé les cordes vocales. Alors oui, ma fille, brusquement j'ai sangloté et la pierre a jailli de ma canule, une pierre ronde et noire. Cela me surprit comme un orage d'été et dénoua en moi un flot d'images et de paroles inconnues. Suis-je venue de si loin pour être enfermée ici ? Pourquoi est-ce à moi seule de retrouver la vie et la mémoire parmi les milliers de survivants de ma guerre ? J'étais une offrande qui se demandait quelle avait été l'utilité de son sacrifice. Seule, assise sur le minbar, j'étais inconsolable. Une vague de compassion pour ces survivants, pour toutes les femmes comme Hamra, pour toi, et aussi pour moi-même, m'a alors submergée. Qui nous a poussées à ce jeu de vies et de morts ?

Puis je me suis levée, honteuse de ma comédie d'enfant en ce lieu désert. J'ai regardé le vide de la grande mosquée vert et or, veinée d'arabesques. J'ai entrepris de fouiller le mihrab, cette niche creusée dans le mur, dans la direction de La Mecque, ornée comme mille livres étincelants de mille couleurs et de mille mosaïques. Je n'en ai jamais eu l'occasion, comme toute femme. La calligraphie arabe entière semblait s'y nicher, rebondir dans la mer du Savoir présumé, éclore et mourir et éclore à nouveau, s'y multiplier dans de brusques printemps, s'arrondir, pointer ses index et parler comme si elle embrassait un vide insondable. Le père d'Aïssa me revint à l'esprit, avant de disparaître dans cet enchevêtrement au cœur de la niche. Le croiras-tu ? C'est là que je me suis décidée. Il n'y avait plus aucun autre chemin que celui que j'évitais depuis des heures et des années.

Nous allions y aller : marcher dans la nuit noire du village, braver la peur et la faiblesse et la terreur de retrouver ma sœur et ses os. Ce cache-cache avait duré trop longtemps. Que pouvait-il advenir ? Rien de plus que la mort que j'ai déjà vécue, non ? Je tendis l'oreille vers l'entrée fermée de la mosquée. Aucun bruit ne filtrait derrière la lourde porte.

Si près de la vérité intacte, il fallait se lancer. Cette fois, j'allais plonger dans mes entailles, rouvrir ma cicatrice, déchirer ses points de suture et plonger dans mon « sourire » pour savoir d'où il vient et ce qu'il cache. Oui, tu vas me redonner une voix, me murmurais-je. Je suis un livre et je cherche une fin heureuse, ou au moins vraie, n'est-ce pas ? Cette fois, j'allais plonger comme mille personnes dans ma propre faille et descendre en



moi-même.

Alors j'ai volé les chaussures blanches et j'ai poussé la porte de la mosquée, la porte aux mille dessins. J'ai foncé droit dans le noir pentu de la route qui se dénouait dans mon ventre.

Le chemin était mal éclairé. Quelques rares lampadaires semblaient persister là pour fabriquer une nuit pire que la nuit. Car l'autre nuit, celle des montagnes, était éclaircie par mille étoiles : on pouvait y être entraîné en s'allongeant sur le dos et jouer à attraper les astres dans un verre d'eau comme je le tentais avec Taïmoucha, ma sœur. J'ai marché tête baissée, mille cœurs étouffés dans mon cœur depuis le sommet de la colline. La peur a d'abord pris la forme d'un chien à la gueule ensanglantée, qui dévorait la tête d'un âne. Il leva le museau en me voyant approcher, guettant le faux pas. J'ai continué à marcher, vacillante. Le cauchemar sourdait de mon corps et s'écoulait par ma canule. Tout cet univers de chiens sauvages, de silence méfiant, de noirceur, de mort et d'immobilité s'échappait par le trou de ma gorge.

Je descendais vers le bas de la colline. Le chien reflétait mon « sourire ». Ne pas courir pour ne pas l'attirer, ne pas transpirer pour ne pas l'attirer, ne pas geindre pour ne pas l'attirer. Je jugulais ma peur pour me purifier, et pour te sauver la vie qui n'était pas encore la vie. Le cauchemar s'écoulait de ma gorge et dedans, je voyais le chien, puis un autre, un autre encore, mais qui dormaient. Je crus voir des fenêtres s'éclairer et il me sembla entendre des voix et des conciliabules dans quelques maisons du village. Ce qui me taraudait, c'était le sens. Vers où marcher ? Il y a vingt et un ans, j'étais venue par ce chemin inversé. J'avais traversé cet oued un jour d'hiver, mais aujourd'hui, c'était un oued mort.

Plus bas, j'ai retrouvé la route goudronnée qui m'avait ramenée d'Oran. Sous mes chaussures blanches, volées à la mosquée, le sol argileux se craquelait. Juste en face, une haie de broussailles ténébreuses, de roseaux, d'arbres mille fois morts. C'était le pied de la montagne. « Par où aller ? » tu me répétais. Il fallait suivre les poteaux électriques. Ils menaient à notre ferme et continuaient leur route vers les douze tribus décimées. Ce sont ces poteaux qui causèrent notre malheur : les barbus venaient pour utiliser l'électricité et fabriquer leurs bombes ou communiquer avec leurs « frères ». Le lendemain, les militaires venaient punir les tribus. J'ai suivi les poteaux, caravanes hébétées dans le vide.

Le chemin est long, ma Houri. Il s'entortille en moi, me torture comme si j'avalais un serpent. J'écarte des broussailles, parfois une pierre me fait trébucher et le ciel limpide montre ses étoiles et me désoriente. Je suis les poteaux. Le prochain est à vingt mètres. Je le fixe dans le vide de la voûte et de la mémoire. La nuit creuse le monde et il n'a plus de fin. Ce que je veux, ma fille, c'est parler à ma sœur, la forcer à arbitrer. Si elle le souhaite, tu vivras, et moi aussi. Sinon, c'est que je ne dois ni vivre, ni donner la vie. On retournera à Oran, on se séparera, et chacune rentrera dans son silence. J'aurai eu le mérite d'avoir cru à ma vision.

Ma fille, tu le vois bien : nous sommes seules, car nous n'avons pas de place dans les livres sacrés du ciel. Il n'y a pas pour nous de bête qui descend du firmament que tu vois là, bousculé dans la cérémonie des étoiles ; il n'y a pas de salut par le miracle, il n'y a rien que toi et moi qui escaladons cette montagne obscure pour te montrer que tout est faux et tout est vrai. Vois-tu, ma fille, je voulais que tu scrutes de mes yeux ce lieu où Dieu ne me sauva pas et ne sauva pas les miens. Je souhaite que tu tâtes l'Endroit mort, c'est par là, à l'est. Tu verras que là-bas, même le ciel n'existe plus. Le ciel n'est qu'une canule, ma Houri, sur une voix disparue. On montera là-haut et je te décrirai cet endroit où l'on m'a tranché la tête. Parce que cet endroit est mort partout, sauf en moi.

C'est alors que c'est arrivé. Un poteau remua dans la nuit. Je reçus un caillou sur la tête, un hibou cria. Il hulula encore, comme scandalisé, et s'adressa à moi : « Va-t'en. Crains la mort, crains Dieu et va-t'en. » Le poteau, maigre, dévala la pente qui nous séparait et se dirigea vers moi.

Avant l'aube du 21 juin, dans un hangar.

L'Endroit mort est un endroit vide. J'ai été jetée ici, au cœur de mon rêve, les mains et les pieds liés avec une seule corde. Les formes se détachent dans la nuit crayeuse. Je vois des chaussures de sport sales et j'entends des chuchotements. Un homme fait les cent pas, juste à côté de nous. Je n'ose pas bouger, je voudrais fermer les yeux, mais les tiens en moi m'interrogent, inquiets.

« Je ne dois pas descendre, je ne dois pas y aller, non, il a dit non », répète le pauvre fou. Soudain, l'homme s'accroupit et je vois son visage : émacié, affûté comme un couteau, et de grands yeux noirs, comme tournés vers un projet insurmontable. Il semble surpris de me voir là et attend d'avoir une idée. Avec précaution, son doigt se tend vers ma canule. Je gémiss, je gémiss et je garde les yeux ouverts sur sa chevelure hirsute, ses dents gâtées et ses ongles devenus des galets. Une longue barbe grisonnante enveloppe ses traits. Le sosie agité de l'imam Zabir. « Pourquoi ? Hein ? Pourquoi ? Pour le dénoncer ? C'est à moi de le faire. C'est lui qui t'a envoyée, hein ? C'est mon frère le menteur jaloux qui t'envoie ? » Il paraît grossièrement offusqué. Ses chaussures crissent. Chaque bruit ici retentit comme l'eau dans les oreilles du noyé. Je le surveille, terrifiée. J'ai compris, comme dans un reflet inversé, l'histoire de l'imam Zabir et de son frère devenu un fantôme. La véritable nuit gît en moi cette fois. Lui est fasciné par mon sourire, ma grande cicatrice. Il l'effleure encore. « Pourquoi ? » demande-t-il, puis il me fait « chut ! » du doigt. « C'est moi qui vais le dénoncer avant qu'il ne me dénonce à l'armée. » Il se relève et bascule dans un long conciliabule avec lui-même. Un dialogue sans queue ni tête où les prénoms sont inintelligibles. « Il ne faut pas, il l'a bien répété. Ils vont nous tuer. » Puis il se tourne vers moi. « N'est-ce pas ? Pourquoi es-tu venue ici ? Pour nous dénoncer à l'armée ? » Pris de panique, il se frappe la bouche. « Chut ! Que Dieu te maudisse. Tu ne peux pas garder un secret. » Il se répond alors à lui-même en marmonnant : « Si ! Je peux, je te jure, par Dieu, je peux ! Je suis le gardien de mon frère. »

J'ai fermé les yeux. Il a disparu. Je l'entends se lamenter au loin, puis il s'en va en répétant : « C'est moi, pas lui. C'est moi qui égorge. Je surveille les troupeaux, les moutons, je vole les ânes et les égorge. Et lui ? Rien ! Il parle dans la mosquée et il ment. C'est moi que notre père préférerait, pas lui. C'est lui qui tuait, pas moi ! »

Nous revoilà seules. Toi en moi et moi dans la nuit qui attend que je prenne la parole. Peut-être est-ce plus juste ainsi, non ? Te tuer et mourir avec toi, au lieu de te survivre. Ce prophète d'Ibrahim aurait dû se sacrifier avec son fils. Peut-être que c'est ce qui m'a conduite à écouter ta voix que je croyais être la mienne et à venir jusqu'ici. Me sacrifier avec toi pour te montrer ma voix. Proposer à Dieu de garder le mouton et de nous tuer toutes les deux afin d'assouvir son rêve. Depuis le départ du berger, je pleure. J'ai oublié quelque chose qui me tire par la manche, comme Hamra aux cheveux roux. Un détail invisible et important comme l'est le soleil ou le cœur.

C'est alors que la terre se met à bouger. Je veux dire le fragment de ciel nocturne, au-dessus de nous. Il pivote comme une robe dans la danse. Je me retourne en me tortillant et je distingue une fosse par le toit éventré de notre étable ; la ferme, je présume, n'existe plus dans sa forme ancienne. Sa ruine donne une

épaisseur à mon souvenir : il reste à peine un muret, le hangar curieusement épargné, la moitié d'un arbre devenu des os dans la nuit et cette cérémonie d'étoiles qui apparaissent toutes en même temps. J'essaye de tirer sur ma corde, mais le berger connaît son métier, il m'a ligotée comme une bête de sacrifice. Je tente de ramper et j'y parviens péniblement, craignant d'écraser l'endroit où tu te recroquevilles dans ta niche de chair. Un petit astre est tombé en moi, au fond du verre d'eau de mon ventre. Un milliard de mariées minuscules aux bagues étincelantes s'opposent dans le ciel à l'Endroit mort sur terre.

Seule, je m'interrogeais car quelque chose en moi insistait dans ce spectacle attentif.

Et si je m'étais trompée ?

Et si, comme Hamra, je croyais être le tueur alors que j'étais le tué ? Et si, comme Aïssa le croyait, j'étais le signe unique ? Quelque chose s'apprête à se dénouer, je le ressens dans mon ventre, un vieux monologue, un soulagement, le croirais-tu ? Je me sens penchée sur du vide, prête à accoucher avant l'heure. Alors, comme dans un jeu incroyable si près de la mort, je me mets à te conseiller : « Si le tueur revient, ferme les yeux et ne regarde pas vers moi. S'il revient avec le couteau, compte jusqu'à mille et cache-toi. S'il revient avec son frère au visage aiguisé, ne crie pas en moi pour qu'il ne descende pas de ma gorge vers mon ventre. Courage, tu ne perdras pas la vie que tu n'as pas eue et moi à peine la moitié de la mienne. »

Le ciel bouge toujours et se prépare à disparaître si je ne trouve pas les bonnes paroles qu'il attend. La ferme est trop petite pour mon souvenir. Je n'y ressens rien, sauf ma chair qui semble se réveiller d'un très lointain refus de vivre. Sa terre s'est durcie, indifférente ; finalement, tout ce qui aurait pu me parler ou me juger ou me mépriser pour avoir survécu, je l'ai emporté en moi depuis vingt et un ans. Voilà que cela glisse lentement dans mon esprit, mais je ne le comprends pas encore tout à fait. Cet endroit n'est pas l'Endroit mort. Je le suis. Cette ferme que j'avais découpée en photo dans un journal gît uniquement dans ma mémoire, bloquée le 31 décembre 1999. À l'aube, au moment où ma sœur aînée me fixa dans les yeux.

Le ciel étoilé pivote encore.

Mais pourquoi je distingue une autre voix derrière ta voix, ma Houri ? Pourquoi je sens quelque chose m'échapper dans l'ordre de mon unique histoire ? Pourquoi il me manque un chiffre, une séquence ou un détail que ce ciel attend ? Je me sens si près de tout saisir. Pour capturer une étoile dans un verre d'eau, il faut retenir sa respiration, ne plus bouger, me répétait Taïmoucha, mille fois amusée. « Si tu ne bouges plus, elle tombera dans ton verre. » Et le ciel, par le trou du toit à moitié emporté, tourne encore. Sa plus grosse étoile se rapproche et s'incline vers nous deux. Elle est là, forte, dure comme une pierre brillante, rieuse. Je dois retenir ma respiration. Mes mains ne doivent pas trembler.

Puis

j'inspire.

L'air de la nuit d'été m'emplit comme pour la première fois. Je plonge les yeux dans le ciel pour l'avalier entièrement, puis je reviens au sol, je gigote, je me tortille et je finis par me retourner vers l'autre bout du hangar en ruine et je les vois dans la fausse clarté nocturne.

Elles gisent là.

Elles me fixent des yeux pour certaines, d'autres sont encore mêlées à leurs os et à leurs peaux. Ce n'étaient pas les vieilles bêtes d'élevage de mon père. Celles qu'il devait recompter sous la menace des armes.

Partout, des visages de monstres muets, des étoiles dans les yeux, des têtes d'ânes décapités.

Alors je m'enfonce dans ma canule en pleurant. Comme si tout se révélait enfin dans la dérision et la cruauté de ce lieu.

Car j'ai compris ce que ma langue intérieure allait tenter de rattraper.

Ma sœur, ma sœur ! C'est toi que je recherchais en moi. Peut-être est-ce à toi que je parlais depuis toujours. Je ne me souviens plus de tes traits, car je les ai envisagés dans leurs mille détails pendant de nombreuses années et, peu à peu, ils se sont estompés. Plutôt rayer les miens, me prendre par la nuque et me plonger dans le reflet de ton visage jusqu'à ce que je manque d'air. Si je n'aimais pas les étreintes, les baisers sur les lèvres, la chaleur ou la danse, c'était par fidélité envers toi. Je le comprends alors que mon corps soudain se dénoue dans cette dernière nuit de vie. Je m'imposais de te céder toute la place en moi en ne conservant que mon prénom sur mon front. Ma voix ne pouvait être à la fin que la tienne : muette et silencieuse. Ta présence qui était mon absence avait fait naître en moi le mal de me poser sans cesse la question : est-ce suffisant pour se punir ? Comment périr mille fois par jour pour arriver à la hauteur d'une seule mort qui fut la tienne par ma faute ? Progressivement, ô ma sœur égorgée, cette faute qui était ma honte s'est infiltrée partout. Je le comprends maintenant alors que tu te penches sur moi depuis le ciel.

Ma sœur, je suis ligotée là pareille à une offrande, comme depuis mille hivers. Je découvre, dans cette nuit enchanteresse puisqu'elle est la dernière, que très tôt j'ai tué le temps. J'ai tué ce doux et éternel mouvement qui enrichit, qui prend et redonne, j'ai réduit mille jours à une seule journée de ma vie, que j'interrogeais et qui m'interrogeait sans cesse. Le temps, oh oui, le temps ! C'est ce qui expira en moi en premier. À tes yeux, comment pouvais-je payer ma dette d'avoir survécu ? En mourant sans cesse ? Je me trompe donc depuis vingt et un ans. Aujourd'hui, tu me le dis, prise dans un verre d'eau au fond de moi.

Je le comprends alors que l'été reprend mon sang et l'âme, alors que je répète à ma fille dans mon ventre, sans le savoir, les mêmes conseils que ceux que tu me prodiguais en mourant à ma place !

Que m'as-tu dit quand je me suis emmitouflée dans mes yeux pendant que l'on t'égorgeait ? Je croyais à ma trahison et c'était seulement ton amour, ma sœur Taïmoucha aujourd'hui réveillée en moi, tandis que je reviens vers cette ferme maudite. Tu n'étais pas une houri dans mon ventre, mais c'était moi dans le tien qui refusais de revenir au monde et de vivre. Je comprends enfin le malentendu. Je l'effleure comme une canule, une voix manquante à la fin rendue. Alors que je console ma fille en moi qui va mourir avant de naître, je t'entends comme pour la première fois dans ma propre voix de mère tueuse.

Le temps a renoué avec son histoire en moi, tout mon corps se réveille. Je me sens capable d'être mère ou de mourir, de sentir mille parfums, d'aimer ou de ressentir les températures sur ma peau autrefois froide.

Alors je me souviens : pendant que l'égorgeur hésitait au-dessus de nous, tu as choisi de l'attirer vers toi, le tueur aux chaussures boueuses ! Tandis qu'il dénudait ta gorge tiède et palpitante, tu as compté avec tes doigts et tu m'as fait signe. Je n'avais pas compris ton sourire ni tes lèvres qui me murmuraient le dernier conseil d'une aînée : la consigne d'une vie entière. Tes lèvres remuaient et tu dessinais un mot : « Couca ! » C'était notre jeu de cache-cache que tu mimais. Tu comptais avec les doigts sous mes yeux. « Couca ! » Et tes doigts comptaient : mille doigts, mille chiffres, comme il en manque tant à ma guerre pour qu'elle soit un souvenir reconnu. Mille doigts, mille chiffres : le nombre exact des morts cette nuit-là ; le temps sans tête, car décapité à trente-trois. Tu voulais que je me cache, que je fasse la morte !

C'est pour cette raison qu'il y a vingt et un ans, je me suis réveillée en comptant alors que ma tête était à

peine attachée à mon cou après le massacre des miens.

Ici, au cœur de la montagne, alors que le berger paniqué va revenir nous égorger parce que nous avons découvert le secret des ânes vendus à la place des moutons d'Allah, ma fille et moi, nous allons compter jusqu'à trente-trois.

Depuis vingt et un ans l'enfant en moi avait mal compris et n'avait pas saisi tout ton amour. Tu m'avais suggéré de rejouer à cache-cache, de fermer les yeux comme dans les broussailles de notre ferme et de faire la morte pour continuer à vivre en trompant le tueur qui récitait des versets. Je me suis trompée des milliers de fois en revivant cette scène et en l'altérant sans m'en rendre compte. Car j'avais tué le temps en moi, son écoulement.

Après plusieurs heures de route et des jours de doute sur le sort de ma fille, à l'heure où je suis attachée comme une bête sacrificielle à l'endroit même où l'on m'égorgea à moitié avec toi, il me faut l'entendre enfin. Te saisir comme une étoile dans un verre d'eau alors que tu riais. Pour pouvoir conseiller la même chose à ma fille dans mon ventre avant que le berger ou son frère ne revienne nous égorger : « Cache-toi, ferme les paupières, fais la morte pour éviter le couteau du berger fou ! » ai-je répété. Cache-toi dans mon ventre, avec ton nom et le mien, et ceux de toutes les femmes vêtues de vert et de rouge, dans l'infini des paupières et des prières. Oui, ma sœur !

Je ne l'avais pas admis !

Alors je te demande pardon cette fois. Non de ne pas être morte avec toi, mais de ne pas avoir vécu. De ne pas avoir compté, comme mille pièces d'or, chaque chose autour de moi. Les cieux, les rires, les jours, les vagues, les mouettes, les amoureux, les chevaux, les gouttes de pluie, chaque fleur tiède entrouverte dans la nuit attentive. Les tasses de café, les imams fous, les anges figés dans les lustres, et les insomnies, et les mille cordes de ma voix secrète. J'aurais dû continuer à compter, car c'est l'éternité nommée. Mais je ne le savais pas, ma sœur, je te demande pardon. Je n'avais pas déchiffré que je devais vivre pour deux afin que ta mort ne soit pas vaine.

Dans les cordes de l'égorgeur ou de son frère, aujourd'hui, mon corps entier se dénoue comme si j'allais accoucher avant l'heure.

Il s'ouvre en deux et je sens la vie.

J'ai cru que j'étais à moitié morte alors que je devais vivre pour deux. Et toi tu continuais à le crier de toutes tes forces en moi, par la voix de ma fille à venir. Je n'avais pas déchiffré tes signes, ma sœur. J'ai cru à ta colère, alors que c'était seulement la langue intérieure de la nuit, le chemin qui m'obligeait à me délester des apparences pour te rejoindre dans notre pays d'ombre.

Ma sœur Taïmoucha, dont le rire me broie encore le cœur de bonheur, je suis navrée de t'avoir entendue trop tard. Depuis mille ans, les morts de ce pays nous répètent de vivre, non de les imiter, je le comprends maintenant !

Je sens la nuit comme une chevelure colorée pour une fête.

La terre a une odeur de secrets. Je n'ai plus d'Endroit mort en moi.

Les vieilles têtes des bêtes trahies ne sont que des invitées.

Mon cœur bat comme si je courais me cacher pour amplifier ton rire heureux.

Le sol bat en moi. Je voudrais protéger ma fille comme tu m'as protégée par ta mort et lui donner la vie que tu m'as donnée. Mais je ne le peux plus.

Car je le comprends trop tard et la nuit reprend ses étoiles une à une par-dessus le hangar qui s'éclaire.

On dirait que le berger arrive, car j'entends des bruits de bottes. Je le sens revenir alors que ma tête est posée sur la terre et que, dans mon ventre, ma fille écoute avec moi, l'oreille collée à mon cœur qui dessine le tien. Une voix crie « Aube ? Aube ? Aube ? Où es-tu ? ». Je vais certainement être égorgée, puis je te rejoindrai, ma sœur.





« ... trente-quatre, trente-cinq, trente-six, trente-sept », compte avec moi, ma Houri, ainsi il t'oubliera, et oubliera de t'égorger, ma fille ! Je récite les chiffres à haute voix pour l'attirer vers moi, comme le fit ma sœur Taïmoucha il y a vingt et un ans. « Aube ? Aube ? » interroge, inquiète et essoufflée, une voix dans la nuit finissante. Entre les ombres, je vois son visage aux yeux dissemblables, affolés. Ses lèvres tremblent et de grandes mains se tendent vers moi pour me libérer de mes cordes. Il vérifie le souffle faible dans ma canule. « Je t'ai retrouvée, ma sœur. » C'est Aïssa. Il se penche vers moi. « Je t'ai suivie, j'ai écouté ton chiffre, tes mille morts depuis midi. » Il apparaît fatigué, d'autres villageois l'entourent et examinent, pétrifiés, le hangar qui servait d'abattoir clandestin.

Un jour encore délicat à l'heure de l'aube m'écoute. Je continue à compter dans les bras d'Aïssa qui m'étreint. « Les gendarmes vont arriver, ils les ont arrêtés, lui et son frère, l'imam. Ils vendaient de la viande d'âne », explique un villageois à un voisin. Aïssa me soulève et chuchote : « Tu es un signe ! » Des mains me tendent à d'autres mains et je reprends, secouée mais debout, le sentier vers Had Chekala en bas de la montagne. Cette fois, toi en moi, vivante et précieuse.

Oran, un an plus tard.

Tout peut me l'enlever : le vent, la mer, la moindre mouette qui la survole en tournant autour, le soleil ou une chaloupe jalouse. Même lorsqu'elle est sous mes yeux, je crains pour elle. Parce que tout réside en elle : ses cheveux sont la flamme, sa vivacité relance le temps. J'observe ses jambes qui s'agitent dans son berceau vert, ses petites mains, ses pieds qui ont laissé une empreinte dans le sable. Tout peut me l'enlever et me faire mourir et m'arracher ma voix. Puisque je parle enfin. J'ai accouché il y a un an et je bavarde de nouveau. Ma langue intérieure et ma langue extérieure concordent en elle. Ah, peu de mots, à peine un seul d'ailleurs. Cependant, ma voix est là, affamée, heureuse, mouillée de salive. Khadija est assise à côté de nous. Elle est toujours traumatisée par ma fugue et les risques que j'ai pris, mais elle se garde désormais de ternir mon bonheur par ses tourments. Et puis, elle est heureuse d'être grand-mère.

Sur la plage des Andalouses, je porte une robe d'été blanche avec des tulipes rouges. La mer est partout, surtout si l'on ferme les yeux. Nous sommes arrivés tôt ce matin, avant qu'elle ne soit envahie par les baigneurs, les jet-skis et la saleté. On l'aime ainsi, à peine revenue de la nuit, encore mystérieuse et froide.

J'ai appelé ma fille Kalthoum. C'est le prénom d'une immense chanteuse égyptienne, une voix. Kalthoum crie et chacun de ses cris me ramène à moi-même, me ressuscite. Ma voix est là, en dehors de moi et en moi. Mon « sourire » n'est plus qu'une cicatrice. Je me réjouis et je ris des mouettes qui ignorent d'où elles viennent et où elles vont. Moi je le sais. Ma Kalthoum est née dans une douleur qui m'a réparée de toutes les douleurs. Elle se souvient peut-être de nos longues discussions et de ma langue intérieure, car il suffit que je la regarde pour qu'elle me reconnaisse dans mes yeux vert et or comme le paradis. Khadija n'aime toujours pas la voir dans son beau berceau vert offert par Aïssa, qui lui rappelle son histoire, mais elle adore la prendre dans ses bras, la soulever, la câliner et jouer avec elle. On se dispute : « Tu vas l'habituer et ensuite, je ferai quoi quand il faudra la faire dormir ? » Khadija ne répond pas, elle poursuit un long monologue silencieux avec elle-même.

Kalthoum est ma langue, ma voix : chaque mot sera choisi par elle avec soin, par jeu, au hasard, dans les levers de soleil ou la mer, mais avec la précision qu'il faut lorsqu'on nomme les choses pour la première fois. Chacun de ses cris me ravive, réveille en moi un lambeau de ma chair, me raconte mille parfums pour moi oubliés. Ma langue intérieure l'étreint, la précède, lui propose des explications, la rassure et la protège. Je mène deux vies. Trois vies, si j'ajoute celle de ma sœur Taïmoucha.

On va rester là jusqu'à midi et les vagues nous berceront. C'est l'été. À Oran, il ressemble à un long matin éclairé par un paradis caché derrière le ciel.

Il m'arrive de me souvenir. Les journaux ont parlé de cette histoire d'imam arrêté dans un village, Had Chekala, pour commerce de viande d'âne. Dans sa folie, son frère s'était interdit de quitter les montagnes après la « Réconciliation » quand les autres terroristes, eux, avaient déposé leurs armes et leurs couteaux. C'est lui qui avait éparpillé les têtes d'ânes dans le village la veille de mon arrivée.

Kalthoum chante sa mémoire du paradis dans ses babillements amusants. Puis elle pleure, agacée par une mouette insaisissable pour ses petites mains. Alors, je me donne à elle, pour qu'elle me dévore : je sors mon sein, je le lui offre et elle tète. Elle me fixe jusqu'à ce que je ne bouge plus, et m'avale dans son ventre. Sa

petite bouche m'électrise ; elle mélange la douleur et les preuves de vie ; je suis son fleuve de vin, de lait et de miel ; son cheval sans fatigue ; ses fruits sans fin ; sa tente d'émeraudes ; sa peau transparente ; ses yeux aux paupières immenses ; sa chevelure rousse qui plonge dans le domaine des dieux. Rien n'atteint aussi profondément mon corps vivant.

Dans ces moments, Khadija me pardonne mon voyage, le déchiffre dans son mystère. Elle me pardonne même mes cheveux désormais bouclés, laissés à leur nature. Le voit-on ? Je suis heureuse, je montre un grand sourire ininterrompu et je parle enfin. Pour me comprendre, on se penche vers ma petite fille très près, comme pour partager un secret ou une nuit complice. « Donne un chiffre », me relance Aïssa. Mon ami est assis sur un petit tapis de plage à côté de Khadija. Je dis « un milliard de milliards ! ». Alors il se met à rire avec ses yeux discordants et me répond : « Là, il faudra attendre la nuit, nous recompterons les étoiles ensemble. »

FIN

## DU MÊME AUTEUR

LA PRÉFACE DU NÈGRE, nouvelles, Alger, Éditions Barzakh, 2008 ; publié en France sous le titre MINOTAURE 504, Sabine Wespieser, 2011 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2015, sous le titre LA PRÉFACE DU NÈGRE. LE MINOTAURE 504 ET AUTRES NOUVELLES.

MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE, roman, Éditions Barzakh, 2013, et Actes Sud, 2014 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2016 (prix des Cinq Continents de la francophonie 2014 et prix Goncourt du premier roman 2015).

MES INDÉPENDANCES. CHRONIQUES 2010-2016, Éditions Barzakh et Actes Sud, 2017.

ZABOR, OU LES PSAUMES, Éditions Barzakh et Actes Sud, 2017 (prix Transfuge 2017, prix Méditerranée 2018).

LE PEINTRE DÉVORANT LA FEMME, Stock, coll. « Ma nuit au musée », 2018 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2020 (prix de la Revue des Deux Mondes 2019).

SON ŒIL DANS MA MAIN : ALGÉRIE 1961-2019, photographies de Raymond Depardon, Éditions Barzakh et Images Plurielles, 2022.

Cette édition électronique du livre  
Houris de Kamel Daoud  
a été réalisée le 14 juin 2024 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072999994 - Numéro d'édition : 549179).  
Code produit : U48417 - ISBN : 9782073000026.  
Numéro d'édition : 549182.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)